lifornia
ional
lity

UNIVERSITY of CALIFORNIA
LOS ANGELES
LIBRARY

MÉMOIRES

Sur les Campagnes

DES ARMÉES DU RHIN

ET

DE RHIN-ET-MOSELLE,

DE 1792 JUSQU'A LA PAIX DE CAMPO-FORMIO;

PAR

LE MARÉCHAL GOUVION SAINT-CYR,

Tome Troisième.

CAMPAGNE DE 1796.

Paris.

ANSELIN, LIBRAIRE POUR L'ART MILITAIRE,

RUE DAUPHINE, N° 9.

1829.

MÉMOIRES

SUR LES CAMPAGNES

DES ARMÉES DU RHIN

ET

DE RHIN-ET-MOSELLE,

DE 1792 JUSQU'A LA PAIX DE CAMPO-FORMIO.

III.

CET OUVRAGE SE TROUVE AUSSI :

A Paris, chez PICQUET, quai Conti, n° 17 ;

LEVRAULT, rue de la Harpe, n° 81 ;

Et à Strasbourg, même maison de commerce.

PARIS. — IMPRIMERIE DE CASIMIR, RUE DE LA VIEILLE-MONNAIE, N° 12.

MÉMOIRES

SUR LES CAMPAGNES

DES ARMÉES DU RHIN

ET

DE RHIN-ET-MOSELLE,

DE 1792 JUSQU'A LA PAIX DE CAMPO-FORMIO;

PAR

LE MARÉCHAL GOUVION SAINT-CYR.

TOME TROISIÈME.

CAMPAGNE DE 1796.

PARIS.

ANSELIN, LIBRAIRE POUR L'ART MILITAIRE,

RUE DAUPHINE, N° 9.

1829.

102816

UNIV. OF CALIFORNIA
AGRIC. EXPERIMENT STATION

CARTE Générale d'une partie de L'ALLEMAGNE.

IC
230
C74m
v.3

MÉMOIRES
SUR LES CAMPAGNES
DES ARMÉES
DU RHIN ET DE RHIN-ET-MOSELLE
DE 1792 JUSQU'A LA PAIX DE CAMPO-FORMIO.

ARMÉE DE RHIN-ET-MOSELLE.
CAMPAGNE DE 1796.

CHAPITRE PREMIER.

Moreau succède à Pichegru dans le commandement de l'armée. — Les Autrichiens rompent l'armistice. — Commencement des hostilités.

Vers le 10 avril, on commença à apercevoir des mouvements dans l'armée autrichienne, qui semblaient annoncer la rupture prochaine de l'armistice et le commencement de nouvelles hostilités. Il était certain que Pichegru ne commanderait plus l'armée; on attendait d'un jour à l'autre le général Moreau qui devait le remplacer, et qui arriva en effet le 23. Il nous était dépeint par des officiers de l'armée du Nord, alors employés à celle de Rhin-

et-Moselle, comme un bon général. En 1794, Pichegru l'avait chargé de la division qui fit successivement les siéges des places de la Hollande : on disait qu'il avait été si content de sa manière de servir, qu'il l'avait désigné au comité de salut public, comme le plus digne de le remplacer. Il avait commandé l'armée du Nord pendant la campagne de 1795; mais il n'eut pas d'occasion de faire connaître ses talents comme général en chef, puisque cette armée n'eut point d'ennemis à combattre et se borna à occuper la Hollande. Les mêmes personnes nous avaient assuré que les liaisons de Pichegru avec Moreau, qui devait le regarder comme l'auteur de sa fortune, étaient telles, que ce dernier ne se déciderait jamais à le remplacer que de concert avec lui. Quoiqu'il en soit, sa nomination nous parut une espèce de bonne fortune, d'après les éloges qu'on nous fit de ses talents militaires. On convenait cependant qu'il était d'un caractère extrêmement faible et indécis, que ses opinions politiques étaient incertaines et peu prononcées. Comme il n'y a point d'hommes qui réunissent la perfection, je le répète, l'armée fut très satisfaite de ce choix. Il fit quelques efforts pour lui être agréable, se rendit affable pour tout le monde : il n'y eut pas jusqu'à sa mise dont la simplicité fut portée à l'excès, et entièrement

calquée sur celle de Desaix; au point qu'à l'exception de son sabre, il ne portait rien de son uniforme qui put le faire distinguer d'un bourgeois (1), même dans les occasions d'apparat.

Le Directoire était établi depuis quelques mois; il n'avait eu ni le temps ni l'autorité de faire de nouvelles levées, pour renforcer les corps de l'armée qui se trouvaient extrêmement affaiblis par suite des pertes éprouvées dans les dernières campagnes. Pour l'infanterie, il prit le parti de doubler les demi-brigades, c'est-à-dire, que de deux il n'en fit qu'une; elles se trouvèrent ainsi portées au complet, sans que l'effectif de l'armée en fut augmen-

(1) Les habits n'ont rien de commun avec le caractère ni la modestie; il n'y a point de luxe à porter un uniforme brodé, quand les réglements obligent tous les militaires à porter celui qui est affecté à leur rang dans l'armée, et la simplicité ne consiste point dans un habit râpé. En campagne, il est beaucoup plus commode de porter l'habit le plus simple, mais il y a des inconvénients pour soi et pour la discipline; on peut être méconnu, véritablement ou par feinte. J'ai vu un jour, devant Mayence, Desaix venant de recevoir une leçon qui aurait dû lui faire quitter pour toujours un système qu'il poussa, selon moi, beaucoup trop loin. J'ai déjà remarqué que notre respectable général Michaud était l'homme le plus simple et le plus modeste que j'aie connu à l'armée du Rhin, ce qui ne l'empêchait point de porter toujours son uniforme : ce n'était pas sûrement par excès de modestie que Bonaparte conserva si long-temps son petit habit de chasseurs et sa redingote grise.

té. Les régiments de cavalerie ne furent pas doublés, comme les corps de l'infanterie; ils reçurent une remonte d'environ 150 à 200 mauvais chevaux par régiment.

Le général Moreau trouva son armée disséminée dans les villes et villages des départements de l'Alsace et de la Lorraine : on n'avait trouvé que ce moyen de la faire vivre, et l'on allait être fort embarrassé de la réunir, car il n'y avait dans l'arrondissement de l'armée aucun magasin de formé. Le gouvernement était sans argent et sans crédit; tout ce qu'il put faire, fut de procurer quelques chemises, des souliers et des bottes aux soldats qui en avaient le plus de besoin. Les départements environnants avaient nourri les hommes et les chevaux pendant l'hiver; le pays de Deux-Ponts et le Palatinat se trouvaient si épuisés, qu'il était presqu'impossible d'y faire la guerre, avant d'avoir les ressources de la prochaine récolte; de sorte que l'on voyait arriver la rupture de l'armistice avec la plus grande anxiété. Cependant le Directoire, à la sollicitation de Bonaparte, pressait les généraux de le rompre, mais il dut céder aux représentations qu'ils lui adressèrent; ils n'étaient pas en mesure de prendre ce parti, et il n'y avait aucun inconvénient à attendre, tant que les Autrichiens ne détacheraient point de troupes de leurs armées du

Rhin, pour les porter en Italie. Aussitôt après l'arrivée de Moreau, les mouvements devinrent si fréquents dans l'armée autrichienne qu'on ne put douter de la rupture prochaine de l'armistice [5].

Par sa correspondance avec Pichegru, l'ennemi était parfaitement instruit de notre situation et se disposait à en profiter. Ses armées des haut et bas Rhin étaient supérieures en nombre à celles que commandaient Jourdan et Moreau, surtout en cavalerie [104, 105 et 106]; leurs corps étaient au grand complet et parfaitement équipés. Tout annonçait qu'ils allaient prendre l'offensive, et les chances de succès paraissaient toutes en leur faveur. On leur supposait l'intention de revenir à leur projet de 1793, pour se rendre maîtres de la province d'Alsace. Pichegru n'était plus le commandant de l'armée, mais ils pouvaient espérer que ses conseils auraient de l'influence sur son ami Moreau (1) : il paraît qu'ils en eurent effectivement; car dès son arrivée à l'armée, on s'aperçut qu'il était disposé à suivre l'ornière dans laquelle s'était traîné son prédécesseur.

(1) Pichegru avait vu Moreau à Paris avant son départ pour l'armée : ces deux généraux avaient dû venir ensemble à Strasbourg; mais ayant eu quelques raisons de changer d'avis, Pichegru n'y arriva que quelques jours après Moreau; ils y eurent des entrevues fréquentes.

L'archiduc Charles avait succédé à Clerfayt rappelé à Vienne et placé dans le conseil aulique. Ce prince débutait alors dans la carrière de général en chef, qu'il a depuis glorieusement parcourue. Il a fait paraître sur la campagne de 1796 un ouvrage important, en partie didactique et en partie historique, que nous aurons souvent occasion de citer, et dont on a donné une traduction française sous le titre de *Principes de la stratégie développés par la relation de la campagne de* 1796 *en Allemagne* (1). On voit par cet ouvrage que nous ne nous étions pas trompés dans nos conjectures sur les projets des Autrichiens à l'ouverture de la campagne. « La » cour de Vienne, dit-il, aveuglée par l'heureuse » issue de la campagne de 1795, ne tint aucun » compte des représentations des généraux de ses » deux armées, et se décida aussi pour l'offensive. » Son plan était de faire le siége de Landau, après » avoir repoussé l'armée française, de la Moselle » et des montagnes entre la Blies et le Rhin, de » pénétrer ensuite dans l'Alsace, de s'emparer de » ses places fortes, et en cas de succès soutenus, » de réduire Strasbourg par un blocus, quand bien » même on serait obligé d'y employer tout l'hiver. » Plan gigantesque qui ne pouvait s'exécuter, à

(1) Paris, 1818, 3 volumes in-8° avec atlas.

» moins que l'armée française ne fut hors d'état » de tenir la campagne, et entièrement détruite. » (*Tome* II, page 19.)

On ne sait pourquoi un plan aussi sagement conçu n'eut pas l'assentiment de l'Archiduc et de Wurmser qui le trouvèrent gigantesque. Si nous n'avions pas une si haute idée des vertus de ce prince, on serait tenté de croire que la raison de sa répugnance à l'adopter, était que ce plan avait été arrêté par le conseil aulique, sous l'influence de Clerfayt son prédécesseur qui, dans la campagne précédente, n'avait pas toujours été d'accord avec son rival Wurmser.

Moreau parcourut d'abord les cantonnements de son armée, où il vit une partie de ses troupes et le dénûment dans lequel elles se trouvaient ; il courut ensuite à Trèves où il eut une entrevue avec le général Jourdan, afin de concerter les mesures d'exécution du plan de campagne ordonné par le gouvernement (1). De retour à son

(1) Voir dans les *Mémoires pour servir à l'histoire de la campagne de* 1796 par le maréchal Jourdan (Paris, 1818, 1 vol. in-8°), les instructions du Directoire rédigées par Carnot, et les observations des généraux en chef Jourdan et Moreau, pages 215 à 239 de cet ouvrage. Ces pièces méritaient d'être conservées comme documents historiques. On est surpris de ne trouver qu'un conflit d'idées incohérentes dans les instructions de Carnot, où tantôt il développe des

armée, il l'organisa en trois corps et une réserve; il désigna Ferino pour commander celui de droite, répandu en partie sur la rive gauche du Rhin, depuis Basle à Lauterbourg; celui du centre, qui devait occuper les lignes de la Queich depuis Germersheim à Landau, fut donné à Desaix; et Gouvion Saint-Cyr eut celui qui devait former l'aile gauche, et qui s'étendait depuis les environs de Landau jusqu'à la Blies, près de Limbach et Neunkirchen. De ce point, la gauche communiquait avec l'armée de Sambre-et-Meuse, dont la droite occupait Ottweiler et la rive gauche de la Nahe. Cette armée se prolongeait ensuite le long de la Simmern par Herborn, et s'appuyait au Rhin vers

principes de théorie peu applicables aux circonstances, et tantôt sort de ces généralités pour prescrire aux armées des ordres contradictoires. C'est ainsi qu'il enjoint à celle de Rhin-et-Moselle de prendre une attitude offensive (p. 219), d'attaquer l'ennemi avec acharnement, en même temps qu'il lui fait la défense formelle de livrer une bataille. Dans les observations en réponse des deux généraux en chef, cette contradiction est justement relevée. A la fin de la dernière campagne, on avait de même prescrit à Jourdan les mouvements les plus offensifs sur la Nahe, en lui défendant de livrer bataille sur la rive gauche du Rhin (*Tome* II des présents mémoires, pièces justificatives, N° 75 *bis*). Carnot était dominé par cette idée. S'il n'en avait jamais eu de plus heureuses, on n'aurait pu dire de lui, *qu'il avait organisé la victoire*.

Nieder-Diebach, descendait ensuite la gauche de ce fleuve, jusqu'au confluent de la Wipper, dont elle remontait la rive droite.

Moreau eut quelques résistances à vaincre : aucun de ses généraux ne se souciait de commander un corps d'armée; Desaix désirait s'en tenir à son avant-garde; Saint-Cyr ne voulait commander que sa division. Le général en chef ayant persisté dans son dessein, chacun dut soumettre sa volonté à la sienne. L'organisation par corps simplifie les rouages de l'administration, et diminue le travail du général en chef : c'est donc un perfectionnement, car tout ce qui simplifie améliore; mais elle rend la condition des généraux, chargés du commandement de ces corps, extrêmement pénible, en mettant sous leurs ordres des généraux qui leur sont égaux en grade.

Les Autrichiens avaient travaillé pendant l'hiver à des retranchements considérables aux environs de Mayence et de la tête-de-pont de Mannheim. Nous jugeâmes que ces travaux étaient faits pour y concentrer leur armée, dans le cas où l'offensive que nous supposions qu'ils voulaient prendre, ne leur réussirait pas. Ils avaient pratiqué des inondations considérables dans les environs d'Ogersheim et le long de la Reebach, qui se prolongeaient dans les plaines du Palatinat. De plus, ils avaient fait

exécuter une ligne d'abatis dans les montagnes de la Haardt, qu'ils avaient prolongée jusqu'au-delà de Franckenstein; ce qui nous donna l'idée qu'ils se tiendraient sur la défensive le long de nos lignes de la Queich, et porteraient leurs plus grandes forces sur la gauche de notre armée, et sur la droite de celle de Sambre-et-Meuse, c'est-à-dire entre la Nahe et l'Erbach, en ne faisant que des démonstrations vers Düsseldorf et sur le haut Rhin, aux environs de Basle. Moreau refusa long-temps de croire à ce projet; il tenait trop de troupes sur le point le moins accessible et le moins menacé de sa position, c'est-à-dire dans les lignes de la Queich, laissant son aile gauche, partie la plus vulnérable de son armée, disséminée sur une ligne trop étendue depuis les environs de Landau jusqu'à la Blies. Saint-Cyr qui devait la commander, voyait déjà, par cette disposition, se renouveler les fautes de la dernière campagne; il ne doutait pas qu'elles n'amenassent non-seulement le même résultat, mais des revers plus marquants, et bientôt la perte de l'Alsace; car on n'avait pas, comme à la fin de 1795, un hiver à sa disposition pour paralyser les succès de l'ennemi.

On devait supposer que l'Archiduc imiterait la conduite qui avait si bien réussi à Clerfayt à la fin de la campagne précédente, en portant ses plus

grandes forces au centre des deux armées françaises, pour les isoler l'une de l'autre, et pouvoir successivement opérer sur leurs ailes et les battre tour-à-tour. Il avait établi un camp à Baumholder, qui semblait ne laisser aucun doute sur ce dessein, puisque cela coïncidait avec les dispositions de Wurmser à Kaiserslautern. Il était facile d'entrevoir que si l'Archiduc battait l'aile droite de l'armée de Sambre-et-Meuse, et Wurmser la gauche de celle du Rhin, le plan du Directoire, de faire une invasion en Allemagne, serait anéanti dès le début de la campagne, Jourdan rejeté sur la gauche de la Moselle, et Moreau sur Strasbourg. Ce succès était d'autant plus facile que ces deux ailes étaient faibles : mais nous venons de voir par le passage cité plus haut, que l'Archiduc n'approuvait pas le plan du conseil aulique qu'il était chargé d'exécuter; et nous verrons bientôt qu'il saisira avec empressement la première circonstance qui lui permettra de s'en écarter. Il est en effet bien pénible, s'il n'est impossible, à un général en chef d'exécuter des dispositions qu'il croit vicieuses.

Saint-Cyr fit ce qu'il put pour engager Moreau à serrer la plus grande partie de ses forces sur sa gauche, afin de pouvoir lier ses opérations avec la droite de Jourdan; il l'avait décidé à disposer de sa

réserve [6], qu'il plaça le 1er juin à Hornbach; mais cédant à d'autres conseils, il la rappela presque aussitôt sur la Queich, et la plaça de nouveau en arrière du corps de Desaix [13]. Alors Saint-Cyr le sollicita de le débarrasser du commandement de l'aile gauche, en lui déclarant qu'il n'accepterait que celui d'une division [17 et 18]. Le premier succès que Wurmser ne pouvait manquer d'obtenir avec la majeure partie de ses forces réunies, sur un cordon aussi mince que celui que formait le corps de Saint-Cyr, depuis Alberschweiler jusqu'à la Blies, le portait sur cette rivière et au-delà; comme le premier succès de l'Archiduc sur Marceau, le portait sur la Moselle. Moreau promettait bien de marcher alors au secours de son aile gauche, mais il serait arrivé trop tard. Les évènements d'une campagne dépendant presque toujours des bonnes ou mauvaises dispositions adoptées au début, Saint-Cyr ne voulait point partager la responsabilité des évènements malheureux qu'il prévoyait devoir survenir, si l'on ne changeait pas de système. Moreau avait enfin adopté d'autres idées, il voyait les projets de l'ennemi de la même manière que lui, mais il cédait à une funeste influence.

Saint-Cyr était lié d'amitié avec Marceau, et quand ce lien n'eût pas existé, comme ces deux généraux jugeaient de la même manière les pro-

jets de l'ennemi et les véritables intérêts de nos armées, ils auraient toujours agi d'un parfait accord [7 à 14]. Il est probable que s'ils eussent continué, l'un à commander la droite de l'armée de Sambre-et-Meuse, et l'autre la gauche de celle du Rhin, ils auraient fait chacun de leur côté tout ce qui eût été en leur pouvoir, pour empêcher l'effet des dispositions qui, dans le cours de la campagne, ont tenu ces armées à des distances si éloignées l'une de l'autre, et qui ont tant nui à nos succès. Ce fut Marceau qui engagea Jourdan à donner le conseil à Moreau de renforcer sa gauche, ce qu'enfin il se décida à faire, en renvoyant de nouveau à Hornbach les trois demi-brigades de sa réserve, commandées par Lambert. Dès ce moment, Moreau sortit de cette espèce de tutelle que Pichegru avait exercée sur lui, et ce dernier quitta Strasbourg pour se retirer dans sa famille.

L'Archiduc avait fait prévenir le 20 mai, que l'armistice était rompu et que les hostilités recommenceraient le 1er juin (1). En conséquence nos troupes quittèrent les cantonnements qu'elles occupaient, pour se rapprocher de la Queich, de l'Er-

(1) Voir les pièces tirées de la correspondance de Klinglin [1, 2 et 3], et les extraits du mémoire du comte de Montgaillard [4]. Ces pièces jettent un très grand jour sur les motifs qui ont déterminé la rupture de l'armistice.

bach et de la Blies. Les troupes de l'aile gauche de notre armée eurent ordre d'employer tous les moyens possibles pour emmener de leurs cantonnements le plus de vivres qu'elles pourraient. Le centre et la droite prirent les mêmes mesures, car c'était là toutes les ressources de l'armée pour l'ouverture de cette campagne; on dut encore enlever aux paysans par réquisitions la plus grande partie de leurs chevaux de labour, pour atteler nos parcs d'artillerie et pour nos transports.

A son départ de Paris, on avait parlé à Moreau de la misère de l'armée; mais il ne pouvait s'imaginer qu'elle fut si grande. En lui ordonnant de porter la guerre sur la rive droite du Rhin, le gouvernement lui avait promis des secours, des moyens de subsistances, de payer la solde, d'améliorer le sort des officiers et de lui envoyer des chevaux; mais pour cela il se fondait sur le succès de l'émission des mandats, et comme ils tombèrent aussitôt qu'ils parurent, l'armée ne reçut rien. Le général en chef n'eut pas même à sa disposition du numéraire pour dépenses secrètes et d'espionnage. Les reconnaissances sur les points où l'on voulait passer le Rhin, et les préparatifs du passage furent même retardés, parce qu'il n'avait pas suffisamment d'argent pour indemniser les officiers qu'il en chargea, et pourvoir à leurs dépenses les plus urgentes.

Tel était l'état de l'armée lorsque l'armistice fut rompu. La place de Landau qui était la plus exposée, et qui d'après le plan de campagne, devait être abandonnée à ses propres forces, n'avait pas pour quinze jours de vivres; on fut obligé de requérir de tous côtés, et de faire manquer le service de l'armée, pour ne pas laisser entièrement vides les magasins de cette place.

Comme on l'avait prévu, l'Archiduc avait rassemblé une grande partie de ses forces devant la droite de l'armée de Sambre-et-Meuse, et Wurmser réunit les siennes aux environs de Kaiserslautern, où il vint établir son quartier-général. Il était alors bien évident que c'était l'aile gauche de l'armée du Rhin et la droite de celle de Sambre-et-Meuse, qui auraient à supporter les plus grands et les premiers efforts de l'ennemi. Celui-ci, confiant dans sa supériorité, était plein de jactance, et la poussait jusqu'à annoncer qu'immédiatement après la reprise des hostilités, le quartier-général de Wurmser serait à Deux-Ponts. Un membre de la municipalité en fit part à Saint-Cyr, et celui-ci sollicita Moreau qui était venu le voir dans cette dernière ville, de permettre que l'aile gauche de son armée marchât à la rencontre de Wurmser, et l'attaquât même à Kaiserslautern. Moreau ayant accepté cette proposition, lui en donna l'or-

dre [21], et Saint-Cyr se mit en devoir de l'exécuter, malgré la disproportion de ses forces. Il comptait sur la bravoure de ses troupes, et l'avantage que donnera toujours aux Français, dans la guerre des montagnes, leur agilité et leur intelligence; il comptait aussi sur la connaissance qu'il avait du terrain. Ses colonnes étaient en marche sur Kaiserslautern le 9 juin, lorsqu'il survint des incidents qui dérangèrent son projet et rendirent nulles ses dispositions. L'un d'eux provenait des succès obtenus par la gauche de l armée de Sambre-et-Meuse, sur la droite de celle de l'Archiduc, commandée par le prince de Würtemberg, et qui décidèrent le prince Charles à se retirer de devant Marceau, pour se rapprocher de Mayence, comme on le verra plus bas. L'autre incident était majeur, car il changea le rôle des généraux autrichiens, en les obligeant de rester sur la défensive et de se couvrir de leurs retranchements et des inondations préparées aux environs de Mannheim [16, 19 et 20].

Les succès de Bonaparte en Italie avaient intimidé le gouvernement autrichien qui connut, trop tard pour lui, le tort qu'il avait eu d'être aussi faible en Piémont, d'après l'idée que le gouvernement français ne ferait jamais une attaque réelle en Italie. On était resté sur la défensive dans les

Alpes pendant les quatre premières campagnes; le gouvernement autrichien put croire que l'on s'y tiendrait toujours, et c'était peut-être ce que les Français avaient de mieux à faire. Quoiqu'il en soit, l'arrivée de Bonaparte au commandement en chef de l'armée d'Italie amena d'autres combinaisons. La guerre défensive ne convenait ni à la nature de son génie ni à son caractère; il lui était plus facile d'envahir le Piémont et le Milanais, que de défendre la frontière des Alpes : il attaqua l'ennemi, le battit, et entra vainqueur à Milan.

La cour de Vienne se décida à tirer des troupes de ses armées du Rhin, pour renforcer celle d'Italie, affaiblie par ses pertes et par la défection de la Sardaigne, qui venait de faire sa paix avec la République française. Wurmser reçut à Kaiserslautern, presqu'au moment d'être engagé dans un combat sérieux, l'ordre de se replier sur le Rhin et de conduire vingt-cinq mille hommes de ses troupes en Italie. Ce général se retira sur son camp retranché de Mannheim; on lui prit un assez grand nombre de traîneurs et d'hommes égarés; mais il nous fut impossible d'atteindre aucun corps de ses troupes, tant sa retraite fut précipitée ! La réserve de Lambert retourna derrière le centre.

Le départ de Wurmser avec vingt-cinq mille hommes de ses troupes, était un évènement heu-

reux pour les armées du Rhin et de Sambre-et-Meuse; il rendait possible l'exécution du plan de campagne ordonné par le Directoire, c'est-à-dire le passage du Rhin et l'envahissement d'une partie de l'Allemagne, puisqu'il rétablissait à peu près l'égalité des forces entre les armées françaises et allemandes. Le gouvernement français avait conçu ce plan audacieux d'après l'éclat que jetèrent les premières victoires de Bonaparte, dont les résultats l'avaient séduit. Nombre de millions en numéraire arrivèrent dans les caisses du Directoire, qui jusque là n'avait eu ni argent ni crédit; ce qui le décida à faire prendre l'offensive à toutes ses armées pour faire une guerre d'invasion. Quand ce motif n'eût point existé, l'armée d'Italie ayant fait une pointe très avancée en avant de nos frontières, il devenait impossible de ne pas la soutenir, sans l'exposer à une défaite : aussi les armées de Sambre-et-Meuse et du Rhin hâtaient leurs dispositions, pour transporter le théâtre de la guerre sur la rive droite du Rhin.

Aussitôt après la rupture de l'armistice, l'aile gauche de l'armée de Sambre-et-Meuse, sous les ordres de Kleber, était partie des environs de Düsseldorf; elle remonta la rive droite du Rhin et prit une offensive vigoureuse sur l'aile droite de l'armée autrichienne, commandée par le prince

de Würtemberg. Jourdan voulait attirer l'attention et une grande partie des forces de l'Archiduc sur le bas Rhin, pour le forcer d'abandonner les positions qu'il occupait devant la droite de l'armée de Sambre-et-Meuse aux environs de Baumholder, et faciliter à Moreau le passage de ce fleuve dans les environs de Strasbourg.

Ce mouvement rétrograde des Autrichiens était le préliminaire indispensable des opérations des généraux français, puisque le gouvernement leur avait formellement défendu de livrer bataille sur la rive gauche du Rhin. Les manœuvres de Jourdan ont réussi complètement. L'Archiduc donna une attention si grande au mouvement de Kleber, qu'il évacua aussitôt le camp de Baumholder et celui qu'il avait sur la Nahe, renonçant aux avantages que ces positions lui assuraient. Il se retira sur Mayence, où il ne tarda pas à repasser le Rhin, pour se porter sur la Lahn, dans l'intention de repousser Kleber et de le rejeter sur Düsseldorf. Avec la supériorité de forces dont il disposait, il lui était bien plus facile de battre Marceau qu'il avait sous la main; de cette manière il eût compensé le revers qu'il venait d'éprouver sur sa droite à Altenkirchen; Jourdan n'eût point passé le Rhin à Neuwied, ou il serait revenu bien vite rallier les débris du corps de Marceau et assurer, s'il n'était pas déjà trop

tard, les derrières de son armée, qui eussent été menacés par la défaite de son aile droite.

J'ai déjà dit que, sans le départ des vingt-cinq mille hommes que Wurmser emmenait en Italie, la grande supériorité de l'ennemi eût rendu l'invasion ordonnée par le Directoire impossible, pour peu que le prince Charles eût mis de sagesse et d'énergie dans ses dispositions. Mais il y avait de grandes difficultés à vaincre, même après ce départ, car il restait encore à l'Archiduc des forces à peu près égales aux nôtres. Sa position sur le Rhin était formidable et appuyée de quatre places fortes avec des ponts et des têtes-de-ponts retranchées, qui le rendaient maître d'une grande partie des deux rives du fleuve, de sorte qu'il se trouvait placé au centre des opérations de nos deux armées; et toutes ses troupes n'en formaient qu'une seule, puisque le général Latour qui devait succéder à Wurmser, était sous ses ordres. Cela lui donnait un avantage immense, dont heureusement il ne profita pas au début de la campagne; c'était d'une position centrale aussi forte, qu'il pouvait tirer ses moyens de défense ou d'attaque. Il était impossible de l'attaquer autrement que par ses ailes, et il y a si loin de Düsseldorf à Strasbourg qu'il était difficile aux généraux Jourdan et Moreau de mettre tout l'ensemble et la précision nécessaires pour réussir complètement.

Le premier n'avait pas à vaincre les difficultés d'un passage du Rhin, défendu par une armée ennemie : il avait une place forte pour tête-de-pont, et son aile gauche, en avançant, assurait la facilité du passage de son centre à Neuwied ou ailleurs; mais, si les premiers mouvements de son aile gauche dégageaient son aile droite et avaient effectivement amené des succès au début de ses opérations, la suite laissait entrevoir de grandes difficultés. En remontant la rive droite du Rhin, on devait naturellement rejeter l'ennemi sur ses principales forces, et l'on pouvait prévoir, d'après l'évacuation du camp de Baumholder par l'Archiduc, qu'en arrivant sur la Lahn, on y trouverait son armée réunie et par conséquent des forces supérieures à combattre ; qu'ainsi il serait difficile d'éviter la perte d'une bataille, autrement que par une prompte retraite; opération délicate et souvent inséparable de graves inconvénients, sur-tout dans une position comme celle où se trouvait l'armée de Sambre-et-Meuse, séparée par un fleuve tel que le Rhin, qui rompait l'unité de ses mouvements.

D'un autre côté, si l'Archiduc ne répondait pas à son mouvement sur la rive droite du Rhin, et qu'après avoir battu Marceau sur la Nahe, il s'avançât dans le Hundsruck, il mettait l'armée de

Jourdan dans la position la plus fâcheuse. Les succès qu'il eût obtenus, faisaient échouer les dispositions de nos généraux ; et Moreau, au lieu de passer le Rhin, eût été obligé d'accourir avec toutes ses forces, pour dégager Jourdan du mauvais pas où il se serait trouvé engagé. On n'avait pas encore oublié les évènements de la campagne précédente, et cependant alors l'armée de Sambre-et-Meuse était ensemble, et celle de Rhin-et-Moselle contenait la nombreuse garnison de Mayence. Dans la campagne qui allait s'ouvrir, celle-ci avait de grandes difficultés à vaincre pour opérer son passage du Rhin, mais elle pouvait espérer que si l'Archiduc se laissait intimider par cette opération hardie, et qu'il n'opérât pas sur ses derrières par la gauche du Rhin, les grandes difficultés seraient vaincues. Ce qui présentait encore les plus grands obstacles à l'une et à l'autre armée, était la pénurie extrême des moyens matériels.

Nous avons déjà observé que celle du Rhin manquait des objets les plus essentiels ; mais les troupes étaient excellentes, bien instruites, disciplinées et aguerries. A aucune époque elles n'ont été meilleures; les officiers et les généraux avaient acquis l'instruction et toute l'expérience qu'on pouvait désirer. J'en parlai dans ce sens à Moreau, lorsqu'il me fit part, à son arrivée à

Deux-Ponts, du plan de campagne ordonné par le gouvernement. Je le rassurai sur les difficultés qu'il entrevoyait, en lui disant que rien n'était impossible à une armée comme celle dont il avait le commandement, et l'assurant que même, en cas de revers, il pourrait encore être tranquille; qu'elle se retirerait de tous les embarras par son courage et son excellente discipline.

La marche du prince Charles, vers le bas Rhin, servait à souhait les généraux Jourdan et Moreau. Le premier, après les brillants succès d'Altenkirchen, éprouva un revers sur la Lahn, qu'il eût été possible d'éviter; mais le but principal qu'il se proposa d'atteindre fut rempli. L'Archiduc avait évacué ses positions de la rive gauche du Rhin; il redescendait la rive droite de ce fleuve en s'éloignant toujours davantage de Strasbourg, au moment où Moreau terminait ses préparatifs de passage. Il est vrai qu'il pouvait encore revenir à ses premières dispositions contre Mareeau; mais il avait déjà fait un grand pas dans une fausse route, et à l'ouverture d'une campagne, une faute aussi grave est toujours décisive.

L'armée du Rhin prit position sur le Speyerbach; son centre depuis le Rhin à Neustadt, et son aile gauche de Dürckheim à Gellheim, d'où elle communiquait avec la droite de celle de

Sambre-et-Meuse, qui, sous les ordres de Marceau, s'était avancée sur la Nahe [22 et 23].

On mettait la plus grande activité dans les préparatifs pour le passage du Rhin, et tout annonçait qu'ils seraient terminés dans quelques jours. En attendant, Moreau se décida à faire rejeter les Autrichiens sur leur camp retranché de Mannheim [24]. Desaix les attaqua de front le 14 juin, avec trois divisions; la 4e, commandée par Delmas, chassa l'ennemi de la Reebach entre le Rhin et Neuhofen, les 5e et 6e passèrent la Flotzbach entre Neuhofen et Charum. Les troupes traversèrent les inondations, ayant dans quelques endroits de l'eau jusqu'à la poitrine; cette attaque était appuyée par la division de Duhesme (la 7e), à laquelle Saint-Cyr fit prendre position au pont de Hochdorf; elle avait ordre de se lier avec la gauche de Beaupuis et de poursuivre l'ennemi jusqu'à Ogersheim [25]. Le général Taponier fut chargé, avec des troupes de la 8e division, d'éclairer au loin la gauche de ce mouvement, en poussant des partis depuis Gellheim, sur Worms, Oppenheim et Alzey : cette opération réussit aussi complètement qu'on avait pu le désirer. Le but de ce mouvement était, en déployant de grandes forces devant l'ennemi, de lui faire croire que l'on voulait agir devant Mannheim et au-dessous.

Le 18 juin, Wurmser partit de sa personne pour l'Italie, et remit le commandement à Latour, qui devait rester sous les ordres de l'Archiduc. Le même jour, Moreau apprit l'échec éprouvé par Jourdan sur la Lahn, qui forçait sa gauche à se retirer vers Düsseldorf, et son centre à repasser le Rhin à Neuwied [26]. Marceau qui était resté sur la Nahe avec l'aile droite, avait les plus grandes inquiétudes pour la position qu'il occupait, s'attendant à voir revenir le prince Charles sur lui. Il sollicita Moreau de venir à son secours, en faisant porter un gros corps de troupes sur Alzey; mais celui-ci, qui allait être près d'opérer son passage du Rhin, s'y refusa. Il ordonna au contraire à Saint-Cyr de concentrer la majeure partie de ses forces sur Alsenborn et Kaiserslautern, pour être plus en mesure d'arriver promptement sur Strasbourg, lorsqu'il l'ordonnerait. Cependant pour faire une diversion en faveur de l'armée de Sambre-et-Meuse, il se décida à faire le 20, une attaque sur le camp retranché de Mannheim : c'était à peu près la répétition de celle qui avait eu lieu le 14. Desaix, avec les troupes du centre, s'engagea un peu moins, et Duhesme, avec celles de la gauche, un peu plus; il eut ordre d'occuper Ogersheim et Frankenthal, mais pour ne point fatiguer les troupes, Moreau avait ordonné de se borner à enlever

le poste de Rheingenheim. La division Taponier appuya la gauche de cette attaque, en poussant des partis de cavalerie, qui communiquaient avec ceux de Moreau. Pour mieux tromper l'ennemi, Moreau avait affecté de se montrer de sa personne devant Mannheim; mais il était près de se rendre à Strasbourg. Avant son départ, il donna l'ordre à Saint-Cyr de faire partir de suite dans le plus grand secret deux bataillons de son corps d'armée et quatre escadrons de cavalerie, destinés pour le passage du Rhin. Ce mouvement devait s'opérer en traversant les montagnes par les gorges de Dahn et de Bitche, afin d'éviter la vue des émissaires que l'ennemi avait le long du Rhin; les troupes mêmes furent trompées sur leur destination; elles croyaient se rendre en Italie, et partaient avec des feuilles de route jusqu'à Belfort, où il devait leur en être donné d'autres. On savait que les Autrichiens avaient envoyé des renforts en Italie, le mouvement des nôtres parut naturel et en rapport avec celui qu'ils avaient fait: le secret fut bien gardé, et personne ne douta de la réalité de ce projet.

Tout étant prêt pour le passage du Rhin, la 3e division (Beaupuis) s'approcha de Strasbourg; elle était destinée à passer la première avec une de celles que commandait Ferino. Il était convenu

que du moment où ces deux divisions seraient passées sur la rive droite, Desaix en prendrait le commandement. Celui-ci partit le 22 de devant Mannheim, et Saint-Cyr fut chargé de contenir l'armée de Latour avec les 4e, 6e, 7e et 8e divisions, et une réserve de cavalerie, en lui masquant le mouvement qui s'opérait. Le passage du Rhin était fixé au 24 juin. Le lieutenant-colonel d'artillerie Dedon, qui avait sous ses ordres les pontonniers de l'armée, fut chargé, sous le commandement du général du génie Boisgérard, de la direction et des détails de ce passage. Les troupes de Saint-Cyr étaient disposées pour se rendre avec le plus de diligence possible à Strasbourg, et partir aussitôt qu'on apprendrait la nouvelle qu'il se serait effectué.

Une brigade de la 8e division, commandée par Lecourbe, partit des environs de Kaiserslautern dans la nuit du 22, suivant à quelque distance les troupes qui, pour le même objet, avaient déjà été tirées de cette division; il était suivi à son tour par le général Tharreau avec la 6e division. Le reste des troupes était continuellement occupé à remplir les vides que ces mouvements occasionnaient ; on avait seulement la précaution de laisser aux avant-postes la plupart des régiments de cavalerie, qui avaient fait ce service depuis notre

arrivée devant Mannheim, pour mieux tromper l'ennemi; car s'il se fut aperçu de notre mouvement vers le haut Rhin, il est probable que l'entreprise de Moreau eût manqué.

On ne peut disconvenir que le passage d'un tel fleuve, en présence d'une armée ennemie, ne soit l'opération la plus difficile que l'on puisse tenter à la guerre; nos armées n'avaient pas encore été mises à une si grande épreuve. Sous Louis XIV, elles avaient passé le Rhin, mais ce fleuve n'avait pas été défendu. L'année précédente, l'armée de Sambre-et Meuse avait effectué un passage du Rhin; mais il ne lui avait pas été disputé: elle avait eu l'avantage de l'exécuter à l'extrémité d'une des ailes de l'armée autrichienne, et de passer sur un pays neutre.

Toutes les difficultés ne sont pas vaincues, par la seule raison qu'on a passé le fleuve, car il faut bientôt livrer des combats sanglants et même une bataille décisive qu'il est difficile d'éviter. Il faut la recevoir ou la donner dans la position la plus fâcheuse où une armée puisse combattre, puisque l'on a derrière soi un grand fleuve, et qu'on doit être, jusqu'à l'établissement d'un pont, sans artillerie et sans cavalerie.

Saint-Cyr apprit à Neustadt, par un courrier de Moreau, la réussite de sa tentative; ses troupes qui étaient prévenues dès la veille de se tenir prêtes à

faire un mouvement, furent mises en route sur le champ pour être rendues à Kehl le plus tôt possible, par les différents chemins qui y conduisent. Les ennemis furent fort surpris en voyant exécuter en plein midi ce mouvement rétrograde, dont ils ne soupçonnaient pas la cause. On voyait leurs généraux accourir sur la ligne de leurs avant-postes, cherchant à deviner ce qui pouvait nous faire retirer; mais ils ne tardèrent pas à recevoir de leur côté le courrier qui leur annonçait l'évènement arrivé à Kehl, de sorte qu'ils se mirent bientôt en route pour remonter la rive droite du Rhin et suivre le mouvement que nos troupes faisaient sur la rive gauche : ainsi les craintes que nous avions, d'être suivis en Alsace par Latour, s'évanouirent.

L'Archiduc se vit obligé de cesser la poursuite qu'il avait commencée sur l'armée de Sambre-et-Meuse, après sa victoire sur la Lahn; il laissa le général Wartensleben pour observer Jourdan, et avec une grande partie de ses forces, il remonta le Rhin, pour les réunir à celles de Latour, combattre l'armée de Moreau, et la forcer de repasser sur la rive gauche du fleuve qu'elle venait de franchir.

Les militaires qui rechercheront dans l'histoire l'instruction qu'elle doit fournir, auront à examiner la question qui se présente ici et dont j'ai déjà par-

lé, qui est de savoir si le prince Charles a pris la route la plus sûre pour le conduire à son but, et s'il n'eût pas mieux valu qu'il débouchât de Mayence sur le faible corps de Marceau, qu'il aurait bien vîte rejeté dans le Hundsruck ou sur la Moselle, tandis qu'avec l'armée de Latour, par lui renforcée, il eût débouché de Mannheim et pénétré dans l'Alsace, alors totalement dégarnie de troupes. Il ne me paraît pas douteux que par ce mouvement, d'une exécution si facile, il aurait placé de suite Jourdan sur la rive gauche de la Moselle, et que Moreau eût été obligé de repasser bien vîte le Rhin, trop heureux de pouvoir conserver encore une partie de l'Alsace, en couvrant Strasbourg qui n'était point approvisionné. Il aurait perdu les lignes de la Queich que l'on avait reconstruites avec tant de travaux; Landau se serait trouvé bloqué, presque dépourvu de vivres, et le théâtre de la guerre aurait été transporté sur le territoire français aux portes de Strasbourg. L'Archiduc placé avec une partie de ses forces sur la Sarre ou la Blies, eût conservé en manœuvrant sur la rive gauche du Rhin, plus d'avantages qu'il n'en a trouvés sur la rive droite; il aurait occupé une position centrale entre les deux armées françaises, qui lui eût donné les mêmes chances pour les battre tour-à-tour, en se servant, comme

il l'a fait plus tard, de l'avantage immense de la concentration du commandement. Il y a beaucoup d'apparence que les Français auraient eu assez de peine à conserver Landau et à reprendre, pendant le cours de la campagne, les avantages perdus dès son début. Tant que l'Archiduc aurait opéré sur la rive gauche du Rhin, l'Allemagne n'avait point à craindre d'être envahie par les Français, et les défections, qui ont été la suite de leurs premiers succès sur la rive droite, n'auraient pas eu lieu; la retraite des troupes de Souabe, de Saxe et de Bavière, n'eût pas affaibli les armées de l'Archiduc; il aurait par conséquent conservé la supériorité qu'il avait encore sur les armées françaises, après le départ de Wurmser pour l'Italie.

On doit se rappeler que le prince Charles, au moment du passage du Rhin par les Français, était maître des deux rives du Rhin, depuis Philippsbourg jusqu'à Ehrenbreitstein, qu'il pouvait établir des ponts devant ces deux places, et qu'il avait déjà ceux de Mayence et de Mannheim. Sa position dans la vallée du Rhin, appuyée de ces quatre places fortes, lui donnait le choix du genre de guerre qui lui paraîtrait le plus avantageux, soit la défensive ou l'offensive. Il prit ce dernier parti, mais au lieu de porter son attaque sur les points les plus faibles des armées françaises, c'est-à-dire

sur leurs derrières, en débouchant de Mannheim et de Mayence, il remonta la rive droite du Rhin assez haut pour se priver de l'appui de ses places. Il s'affaiblit en y laissant des garnisons nombreuses dont elles n'avaient pas besoin, puisqu'elles étaient couvertes par son armée, et vint attaquer Moreau de front avec des forces inférieures, s'exposant à la perte d'une bataille, et à toutes les conséquences qu'elle entraîne.

Par suite du parti que prit l'Archiduc, l'aile droite de l'armée de Sambre-et-Meuse fut dégagée de toute inquiétude, et Jourdan fut à même de reprendre l'offensive et de la conserver long-temps.

Je reviens aux détails de l'opération du passage du Rhin.

PASSAGE DU RHIN A KEHL

Le 24 Juin 1796 (6 Messidor An 4)

N.° -

Echelles de 5 Lignes pour 100 Toises $\frac{1}{28,800}$

100 Toises

200 Toises

200 Mètres

CHAPITRE SECOND.

Passage du Rhin. — Prise de Kehl. — Combat de la Renchh.

Dans la nuit du 22 au 23 juin, Moreau et les généraux qui devaient coopérer au passage, se rendirent en poste de Neustadt à Strasbourg. Personne ne se doutait de cette opération; on croyait toujours que les troupes nombreuses qui étaient en marche, se dirigeaient vers l'Italie.

Le 23, à deux heures après-midi, on ferma les portes de Strasbourg et on commença à rassembler les bateaux destinés au passage, à les munir de leurs agrès, et à les conduire dans les canaux par lesquels ils devaient s'approcher du Rhin. Un accident retarda un peu ce travail; les bateliers de Strasbourg avaient caché les gouvernails des grands bateaux de commerce, mais on parvint à en trouver. Les bateaux furent conduits, partie sur l'Ill vers Gambsheim, et partie par le canal de la citadelle dans le bras Mabile.

Le passage devait se faire sur deux points principaux; l'un avec douze nacelles, douze bateaux de l'Ill et douze grands bateaux de Strasbourg, por-

tant environ trois mille six cents hommes de troupes de débarquement, au-dessus de Kehl : les bateaux étaient rassemblés dans le bras Mabile. L'autre passage devait se faire près de Gambsheim, pour débarquer vers Druzenheim, avec dix nacelles, treize bateaux de l'Ill et douze grands bateaux de Strasbourg, portant trois mille quatre cent trente hommes de débarquement. Pour faire diversion, on devait aussi opérer plusieurs autres débarquements ou fausses attaques. Le premier était de cinq cents hommes, dans une grande île, maintenant réunie à la terre ferme près Meissenheim; le second de cent soixante-et-dix hommes, dans une île occupée par l'ennemi près Goldscheier, en face de la batterie de Béclair; le troisième, du même nombre d'hommes, dans une île également occupée par l'ennemi, vis-à-vis la redoute d'Isaac au-dessous de Kehl. On donna des ordres pour que, sur toute la rive depuis Meissenheim à Huningue et depuis Gambsheim à Hördt, on fît un grand feu d'artillerie, du bruit et des mouvements, afin de donner de l'inquiétude à l'ennemi.

Depuis deux mois on préparait cette expédition; toutes les rives depuis Huningue avaient été reconnues, et les points auxquels on s'était arrêté, avaient paru préférables à tous les autres, à cause

de la facilité de rassembler en secret à Strasbourg tous les bateaux et matériaux nécessaires.

Le fleuve offre dans les départements des Haut- et Bas-Rhin des difficultés pour un passage qui n'existent pas ailleurs; il est parsemé d'une multitude d'îles et de bancs de sable qui rendent sa navigation très difficile. Il est peu de points de la rive droite sur lesquels on puisse aborder directement : on est presque partout obligé de débarquer sur quelques îles, afin de forcer ensuite le passage sur la rive opposée, ce qui double les obstacles ; il est aussi peu de points, où l'on puisse établir des ponts de bateaux, et encore moins des ponts-volants. On ne se dissimulait pas les dangers de cette opération, mais on comptait sur l'audace des troupes françaises et l'étonnement qu'une pareille tentative causerait à l'ennemi. Le 24 juin, les troupes s'étaient rendues par différentes routes et sous divers prétextes autour de Strasbourg, où on les rassembla aux deux points d'attaque [107].

La grande crue des eaux du Rhin empêcha Beaupuis d'exécuter le passage à Gambsheim, retardé d'ailleurs par le manque de bateaux; ceux envoyés de Strasbourg ayant mis beaucoup plus de temps qu'il n'en fallait. On passa cependant quelques troupes, mais comme elles trouvèrent de l'eau au-dessus de

la ceinture, elles ne purent pénétrer dans les îles d'où elles auraient dû passer sur la rive droite.

Les bateaux étant arrivés à l'extrémité du bras Mabile, Ferino commença à embarquer les troupes à deux heures du matin. On eut beaucoup de peine à obtenir le silence nécessaire, parce que les soldats empressés de s'embarquer dans les premiers bateaux, se disputaient le pas. Les nacelles, les bateaux de la rivière d'Ill et les troupes, avaient été distribués en trois colonnes égales : la première, conduite par Abattucci, devait aborder sur l'île d'Ehrlen-Kopf, suivre les postes ennemis pour passer le bras d'Ehrlen-Rhein, et se porter sur la droite de la redoute qui en défendait l'entrée. La 2e colonne, conduite par Decaen, devait remonter ce bras d'Ehrlen-Rhein, et débarquer près de la même redoute. La 3e, commandée par Montrichard, devait débarquer sur l'île d'Ehrlen-Kopf, afin de pénétrer en terre-ferme par la droite de cette île, et de s'emparer des communications de l'ennemi, entre le Rhin et le village de Sundheim, après avoir débouché dans la plaine.

Deux des bateaux de la rivière d'Ill portaient des pièces de 4 ; les douze grands bateaux de Strasbourg devaient suivre la 3e colonne, et les troupes qu'ils portaient devaient être débarquées dans l'île, pour soutenir les différentes atta-

ques; deux pièces de 4 démontées avaient été embarquées sur deux de ces bateaux. Le 2e bataillon de la 3e et le Ier de la 16e légère, ainsi que la 31e de ligne, furent employés à ce premier débarquement.

Les bateaux partirent à trois heures du matin, et l'ennemi ne s'en aperçut que lorsque les premières troupes furent débarquées. L'adjudant-général Decaen, qui était dans une nacelle contenant 16 hommes, remonta l'Ehrlen-Rhein, débarqua sur la batterie qui en défendait l'entrée et qui tira trois coups à mitraille, au moment du débarquement, mais trop haut pour atteindre personne. Cet officier s'empara de la redoute où l'on trouva trois pièces de canon, et par cette action hardie, décida le succès du premier débarquement. Montrichard et Abattucci réussirent aussi complètement et poursuivirent les postes ennemis; ils s'emparèrent des petits ponts de communication sur les bras du Rhin, qui n'étaient formés que de planches volantes, d'un pied et demi de largeur, à l'exception de deux qui avaient trois pieds.

L'ennemi se retira dans les redoutes, dites *des trous-de-loups* et *du cimetière;* nos tirailleurs l'y poursuivirent, et poussèrent jusqu'au village de Sundheim. Deux pièces de canon furent débarquées vers la redoute dont on s'était emparé; on y attela

102819

des chevaux qu'on avait pris sur l'ennemi; on se servit aussi des pièces qui furent trouvées dans cette redoute.

Aussitôt que les généraux des troupes du cercle de Souabe campées à Willstett, furent avertis du passage des Français, ils vinrent avec deux mille hommes d'infanterie, de la cavalerie et de l'artillerie, attaquer notre infanterie répandue dans la plaine, sous la protection des deux pièces de 4 qui avaient été débarquées, et des deux pièces enlevées à l'ennemi.

La rapidité du Rhin retarda beaucoup l'établissement du pont-volant; on fit revenir les barques pour opérer de nouveaux débarquements d'infanterie, et passer des munitions dont les troupes manquaient. Aidées par ces renforts, elles repoussèrent l'ennemi, s'emparèrent des redoutes *du cimetière* et *des trous-de-loups*, et de Kehl. La cavalerie des émigrés voulut charger sur une compagnie de grenadiers de la 31e de ligne, qui était dans la plaine, mais elle fut repoussée. A deux heures après-midi, on était maître de Kehl; l'ennemi était en pleine retraite, et au-delà de Neumühl et de Marlen. On lui prit environ quatre cents hommes, plusieurs officiers et treize pièces de canon; il eut près de six cents hommes tant tués que blessés; notre perte ne fut pas considérable.

Les Français étant maîtres de Kehl, avant qu'on eût commencéd'établir le pont vers *l'Épi*, descendirent les bateaux pour le construire vis-à-vis Kehl au-dessous de l'ancien pont sur pilotis, dont les débris devaient servir à arrêter ce que l'ennemi pourrait lancer dans le Rhin.

Le pont-volant fut établi à six heures du matin; mais les communications de l'île à la terre ferme, n'étaient pas praticables pour la cavalerie, qui ne pouvait traverser les petits bras qu'en faisant nager les chevaux; on fit cependant passer les deux escadrons du 4e régiment de dragons, mais avec beaucoup de peine. On continua toute la journée et la nuit à faire passer le reste de l'infanterie de Ferino.

Le 25 juin, le pont de bateaux fut achevé à midi, et l'on fit passer sur le champ la cavalerie et l'artillerie légère des divisions commandées par Ferino et Beaupuis. L'infanterie de ce dernier, qui était revenue de Gambsheim, les suivit, et fut campée de manière à former un angle avec celle de Ferino dont la droite appuyait au Rhin, en arrière de la ferme de l'hôpital, et la gauche en arrière de Sundheim; l'infanterie de Beaupuis fut placée, la droite à ce dernier village, et la gauche au Rhin derrière Kehl.

Dans l'après-midi, Desaix qui avait pris le commandement de ces deux divisions, attaqua avec beau-

coup de vigueur les troupes que l'ennemi avait placées à Neumühl; elles furent repoussées et on leur prit 200 hommes du régiment de Julay; Ferino poussa des patrouilles sur Goldscheier (1).

Le 26 juin, l'ennemi occupait encore le camp de Willstett; on résolut de l'en chasser. Ferino s'avança à Goldscheier, Holzhurst et Langenhurst, et fit suivre la rive gauche de la Kintzig à un petit corps et de l'artillerie légère, destinés à prendre en flanc l'ennemi sur la rive droite de cette rivière. Beaupuis marcha par la grande route d'Offenburg, pour attaquer le camp de Willstett ; la brigade Sainte-Suzanne, qui faisait partie de la division Beaupuis, se porta sur Linx. On rencontra l'ennemi à Kork ; on le fit replier précipitamment vers son camp; mais comme on débouchait de ce village, le régiment des cuirassiers d'Anspach chargea la tête de la colonne avec la plus grande vigueur, et culbuta tout ce qui avait passé le défilé, et qui n'avait pas encore eu le temps de se former, malgré les efforts que l'on fit pour y parvenir. Beaupuis fut grièvement blessé de sept à huit coups de sabre, ainsi que Drouot, aide-de-camp de Desaix, qui en mourut deux jours

(1) Voyez dans l'atlas, Pl. VIII, la carte générale de la Souabe et d'une partie de la Bavière, dressée pour servir à l'intelligence de cette campagne.

après. Deux bataillons de la 10e légère, placés dans les haies du village, arrêtèrent cette charge par un feu de file très bien dirigé. Notre cavalerie répara aussitôt le désordre qu'elle venait d'éprouver; elle chargea à son tour les cuirassiers avec la plus grande bravoure, les poussa jusqu'au camp de Willstett, et ramena environ cent-cinquante prisonniers et soixante chevaux. On marcha aussitôt sur le camp, dont l'ennemi fut chassé, avec perte d'une pièce de canon et de quelques caissons.

Les troupes se conduisirent avec une rare intrépidité. On remarqua que deux pièces d'artillerie légère se trouvèrent dépassées par l'ennemi au moment de la charge des cuirassiers, et que pas un canonnier ne quitta ses pièces; on donna les plus grands éloges aux charretiers pour le sang-froid avec lequel ils restèrent à cheval, où, sans la moindre défense, ils furent exposés au sabre de l'ennemi qui en blessa plusieurs (1).

(1) A cette époque, on avait des charretiers pour conduire toutes espèces de voitures d'artillerie; on les recrutait par des hommes de bonne volonté, qui préféraient ce service à celui de soldats, dans la vue d'échapper à la réquisition. C'étaient pour la plupart des fils de fermiers, ou tout au moins des gens de la campagne, accoutumés à conduire et gouverner les chevaux; de sorte qu'à leur arrivée à l'armée on n'avait presque rien à leur apprendre. Ils étaient entièrement soumis aux officiers et sous-officiers d'artillerie, même

Le général Tharreau arriva à Kehl avec le reste de la 2e division du centre, qui avait quitté Mutterstadt dans la nuit du 23 au 24.

Le 27, l'ennemi tenta de grand matin de reprendre Willstett, mais il fut repoussé et poursuivi jusqu'à Griesheim par les dragons du 6e régiment et les chasseurs du 8e. Les troupes du cercle de Souabe s'étaient réunies dans une assez

aux simples soldats. Leur uniforme était aussi simple que commode et conforme aux fonctions qu'ils avaient à remplir; rien à blanchir, frotter ou polir; un petit porte-manteau contenait leurs bagages, sans surcharger leurs chevaux; pour armes ils n'avaient qu'un fouet. Ils sont aujourd'hui remplacés par les soldats du train; la plupart sont recrutés dans les villes et n'ont jamais conduit de chevaux, mais ils se forment avec le temps. Ils ont petit et grand uniforme, bottes et casques, indépendamment du fouet qu'il a été impossible de leur supprimer, et qui fait contraste avec le sabre qui les gêne, et leurs pistolets, objets d'embarras pour eux et de surcharge pour leurs chevaux. Leur porte-manteau est lourd. Il faut plus de temps pour les instruire et leur donner une tournure militaire; le soin de leur tenue prend un temps qui serait mieux employé à soigner les chevaux, d'ailleurs cette tenue est chère. On dit qu'ils ont plus d'esprit militaire, et qu'ils font par le point d'honneur ce que les charretiers faisaient autrefois par obéissance et par la soumission qu'ils avaient pour les canonniers. Je le crois, mais qu'a-t-on gagné à ce changement? Je n'en sais rien. On ne peut disconvenir que cela ne fasse un plus bel effet à la parade, et il semble que la plupart des armées de l'Europe ne s'occupent que d'elle.

belle position vers Offenburg, avec celles des Autrichiens qui étaient arrivées sous les ordres du général Sztarray, et y furent jointes par une partie de la cavalerie du corps de Condé. Toutes ces troupes réunies formaient environ quinze mille hommes et étaient placées: la droite appuyée aux montagnes vers Rammersweier, et la gauche à la Kintzig vers Bühl; ils avaient des postes sur cette rivière, mais ne craignant pas une attaque sur Offenburg, ils avaient négligé d'occuper cette ville.

Après les reconnaissances nécessaires, l'armée se mit en marche à trois heures après-midi pour attaquer. Ferino marcha sur trois colonnes; celle de droite fut envoyée par Goldscheier sur Rohrburg et Altenheim, afin de repousser l'avant-garde des émigrés. La 2e colonne, qui était la principale, suivit le chemin d'Eckhardsweier à Offenburg, afin d'attaquer cette ville et de pousser dans la vallée de la Kintzig, en s'emparant de la route de Freiburg à Offenburg. La malveillance des guides et le mauvais état des chemins retardèrent beaucoup cette colonne, dont l'avant-garde n'arriva qu'à la nuit devant cette ville; le corps de bataille devait s'arrêter entre Laufhof et le bois d'Offenburg.

La colonne de gauche, commandée par Abattucci, suivit la rive de la Kintzig jusqu'à Weihr et Waltersweier, afin de prendre l'ennemi en flanc

à Bühl par le feu de son artillerie. La division Beaupuis, commandée personnellement par Desaix, marcha aussi en trois colonnes sur la rive droite de la Kintzig. L'une suivit la grande route, se porta sur Griesheim et appuya sa droite à la Kintzig derrière ce village, et sa gauche au bois derrière Bohlsbach; elle devait seulement inquiéter l'ennemi sur ce front, tandis qu'une autre colonne, commandée par l'adjudant-général Decaen, marchait sur sa gauche par Windschläg, pour attaquer la droite de l'ennemi par les montagnes. Sainte-Suzanne marcha sur Urloffen, afin d'en chasser l'ennemi et de s'opposer aux troupes autrichiennes qui remontaient le Rhin; ce village fut très disputé, pris et repris deux fois; on y fit une centaine de prisonniers.

La réserve de cavalerie resta en seconde ligne entre Griesheim et Ober-Sand; la marche de Decaen fut dérangée par un corps de cavalerie que l'ennemi avait placé à Appenweier, pour couvrir ses communications par la route de Rastadt; il fut obligé de chasser ce corps avec une partie de sa cavalerie et de son artillerie légère. Il y eut une charge très vigoureuse dans laquelle le 6e régiment de dragons et une partie du 8e de chasseurs culbutèrent les cuirassiers de Kavanagh, et prirent environ cent chevaux et cent-cinquante hommes.

Le reste de cette colonne continua sa route, s'empara de Windschläg, Bohlsbach et d'une partie de la montagne; mais sa cavalerie étant occupée à Appenweier, elle ne put pas pousser vigoureusement son attaque. On voulut y porter une partie de celle de la réserve; mais elle fut forcée de faire un long détour, ne pouvant passer entre Griesheim et Bohlsbach, sans être extrêmement inquiétée par le feu du camp de Bühl qui l'aurait prise en flanc, de sorte qu'il était nuit lorsque cette cavalerie arriva. L'attaque du camp de Bühl dut être différée; les troupes couchèrent sur le champ de bataille par le temps le plus affreux. L'ennemi voyant combien il était exposé, s'il restait dans cette position, et que sa défaite, même sa destruction auraient été assurées, sans le contre-temps que nos colonnes éprouvèrent, se retira dans la nuit par la vallée de la Kintzig et la route de Freiburg (1).

(1) Si l'armée se fut mise en route plus matin, au lieu de partir à trois heures de l'après-midi, malgré les retards que Ferino éprouva par la faute de ses guides et par les mauvais chemins, il serait arrivé assez à bonne heure à Offenburg, derrière le corps de Stein campé à Bühl, quand Desaix l'attaquait de front. Alors ce corps n'avait plus de retraite, il ne pouvait éviter le combat; l'affaire aurait eu lieu le même jour, et on l'eût infailliblement détruit. Le 28, Ferino eût suffi pour en poursuivre les débris; et Moreau aurait eu dans la main les corps de Desaix et de Saint-Cyr, pour écraser Sztarray sur la Rench.

Le lendemain 28, lorsqu'il fit jour et que le brouillard fut dissipé, on s'aperçut de la retraite de l'ennemi; on mit sur le champ quelques troupes à sa poursuite, et l'adjudant-général Bellavène se porta dans la vallée de la Kintzig, avec un détachement du 8e régiment de chasseurs et de la 10e demi-brigade d'infanterie légère; il prit deux pièces de canon et des équipages. Si Desaix eût continué de le poursuivre avec le gros de ses troupes, il l'aurait atteint dans cette journée, et tout ce que Fröhlich avait de troupes dans cette partie, aurait été culbuté et rejeté au-delà des montagnes, avant l'arrivée de celles que Latour amenait de Mannheim. Moreau eût été délivré de toutes les inquiétudes qu'elles lui causèrent plus tard, lorsqu'il fut obligé de marcher au-devant de l'Archiduc. Les premiers échelons de Latour arrivaient sur la Rench; mais l'aile gauche de l'armée française venant du Palatinat, passait le Rhin et se réunissait à Kehl. Saint-Cyr avait reçu l'ordre d'aller prendre position à Urloffen et Zimmern; il s'y trouvait déjà de sa personne et ses troupes étaient en marche pour s'y rendre. Ce mouvement était aussi simple que naturel; la gauche de notre armée allait au-devant de la droite de l'ennemi, qu'elle avait contenue devant Mannheim, pendant que Desaix eût joint les troupes qui s'étaient retirées devant lui. Mais on

CARTE pour servir à l'intelligence des mouvemens qui ont eu lieu dans les Journées du 27 et 28 Juin 1796.

Dessiné à Fidelter de Desmadryl aîné.

Imprimé par Engelmann

avait fait changer les dispositions de Moreau, qui donna contre-ordre aux troupes de l'aile gauche, en les dirigeant sur Offenburg, et en renvoyant des environs de cette ville sur Zimmern et Urloffen, au moyen d'un chassé-croisé, celles du centre aux ordres de Desaix. De cette manière l'aile gauche allait former le centre de l'armée et celui-ci allait devenir l'aile gauche. Ces mouvements que rien ne commandait, et qui étaient contraires aux circonstances du moment, eurent lieu pour satisfaire des convenances personnelles, firent perdre un temps précieux et manquer la poursuite du corps de Fröhlich; car Ferino, après le départ des troupes de Desaix, n'étant plus assez en forces pour l'entamer, ce corps eut le temps de prendre une bonne position dans les montagnes, et d'assurer ses communications avec Freiburg et les troupes du général Wolf, laissées dans le haut Rhin.

L'avant-garde de Ferino s'établit à Hofweier, et le corps de bataille, la droite à Laufhof et la gauche à Offenburg. Desaix s'était porté rapidement, avec les troupes qui étaient destinées à l'attaque du camp de Bühl, vers Appenweier et Urloffen, prévoyant que les efforts que l'ennemi ferait pour se lier aux troupes qui occupaient la Kintzig, amèneraient un engagement sérieux. Il fit marcher la 10e légère par les montagnes sur Oberkirch; Sainte-

Suzanne qui était resté à Urloffen pour contenir l'ennemi, avait déjà ses tirailleurs aux prises avec lui, lorsque les troupes de Desaix arrivèrent à Appenweier.

Notre cavalerie se déploya avec l'artillerie légère dans les champs en avant de Zimmern, la droite à Nussbach et la gauche au bois près d'Urloffen; l'ennemi était placé en avant de Renchen, dans une plaine plus basse que le terrain occupé par les troupes françaises; mais il avait l'avantage de manœuvrer derrière des bouquets de bois qu'il avait garnis d'infanterie, et qui se trouvaient appuyés par l'artillerie placée dans les intervalles. Il pouvait cacher tous ses mouvements et porter successivement toutes ses forces sur quelques points de sa ligne, ou déborder nos flancs comme il le tenta plusieurs fois; il avait en avant de lui un beau champ de bataille, mais les avantages de la position étaient cependant pour les Français. De la manière dont les Allemands l'ont occupée, elle leur convenait pour prendre l'offensive; mais ils n'étaient pas assez en forces pour réussir à rétablir leur communication par la vallée du Rhin avec les troupes qui occupaient la Kintzig. C'était donc sur la rive droite de la Rench qu'ils devaient se placer, pour y concentrer les troupes que Latour amenait de Mannheim, et attendre les renforts qui étaient en

marche avec l'Archiduc, si on leur en laissait le temps. Dans le cas contraire, Latour n'avait rien de mieux à faire que de se rapprocher d'eux sans compromettre ses troupes, comme Sztarray le fit dans cette journée par des attaques multipliées, qui en raison de son infériorité numérique, ne pouvaient avoir de résultat avantageux. Avant de rejoindre son corps d'armée, alors en route pour Offenburg, Saint-Cyr parcourut une grande partie du champ de bataille et fut témoin de quelques-unes de ces attaques. La témérité des Autrichiens les faisait croire plus en forces, les Français hésitèrent assez long-temps; mais il était facile de prévoir que lorsqu'ils en jugeraient mieux, ils mettraient plus de décision dans leurs manœuvres, et qu'ils obtiendraient un bon résultat.

La réserve de cavalerie suivit toujours les mouvements de l'ennemi, et rendit ses tentatives inutiles. Les cuirassiers de Kavanagh essayèrent de déborder notre droite et la chargèrent avec vigueur; mais deux bataillons de la 97e de ligne, que Desaix fit soutenir par les carabiniers et de l'artillerie légère, les culbutèrent; quoique entourés de toutes parts, ces bataillons manœuvrèrent avec sang-froid, et dirigèrent leur feu sur tous les points où ils étaient menacés. Les cuirassiers perdirent un assez grand nombre d'hommes et de chevaux. Cependant

Sztarray ne se rebuta pas de cet échec, ni de celui que Desaix lui fit éprouver, en culbutant les deux bataillons qui défendaient Oberkirch ; il dirigea un grand effort sur notre gauche, tenta de la déborder et de l'attaquer de front, au moment où l'infanterie de Sainte-Suzanne était prête de pénétrer dans le bois. Alors le chef de brigade Fauconnet, du 6e de dragons, s'aperçut qu'une partie de la cavalerie ennemie était séparée du reste des troupes autrichiennes par un défilé; il chargea avec son régiment et le 15e de cavalerie, culbuta l'ennemi, le rejeta dans le défilé, et prit en flanc la colonne de cavalerie et d'artillerie, qui marchant sur notre gauche pour la tourner, était embarrassée dans un chemin creux et étroit. Cette seconde charge fut appuyée sur la gauche par le 4e régiment de chasseurs, et sur la droite par le 8e de même arme. La colonne ennemie, isolée du reste des troupes autrichiennes, ne put résister aux efforts de la division de Sainte-Suzanne, et fut bientôt mise en déroute. L'infanterie, la cavalerie et l'artillerie se sauvèrent dans le plus grand désordre; les 10e et 84e demi-brigades de ligne les poursuivirent aussi rapidement que les cavaliers : les grenadiers de la 10e prirent deux pièces de canon, et dans un instant on fut maître de la rivière et du village de Renchen. Les défilés occu-

pés, on continua la poursuite; l'aide-de-camp du général Sainte-Suzanne, (Rapatel) atteignit l'ennemi à OEhnsbach, et lui fit éprouver une nouvelle perte. Les troupes ne s'arrêtèrent qu'à la nuit; embarrassées de chevaux et de prisonniers comme elles l'étaient, il leur fut impossible d'aller plus loin. La perte de l'ennemi à cette affaire fut énorme; on lui prit, tua ou blessa six cents chevaux; on lui fit douze cents prisonniers dont cinq cents blessés; on lui prit dix pièces de canon presque toutes d'artillerie légère; le champ de bataille était couvert de morts. De leur côté les Français eurent quatre à cinq cents hommes hors de combat, et perdirent un assez grand nombre de chevaux.

Le 29, la division de Beaupuis (commandée alors par Sainte-Suzanne) prit sa position, la droite à Renchen et la gauche à Linx; l'avant-garde à Oberkirch, Nieder-Achern et Freistett.

J'ai déjà dit que le 28, Saint-Cyr reçut à Kehl l'ordre de placer les divisions qu'il ramenait de devant Mannheim, à Urloffen et Zimmern, pour combattre les troupes ennemies qui voudraient remonter par la vallée du Rhin; et que Moreau changea cette première destination, en lui ordonnant de se diriger sur Offenburg, où la division Duhesme (la 7e) et celle de Delmas (la 4e) se ren-

dirent. La 8e commandée par Taponier, qui avait eu plus de chemin à faire, étant partie de Gellheim à l'extrême gauche de l'armée, arriva un jour plus tard et fit sa jonction le 29 avec les deux autres. Ce jour, à l'exception de la division de Delaborde, cantonnée dans le Haut-Rhin, l'armée se trouva réunie sur la rive droite et bien ensemble. Cependant presque toutes les divisions de l'armée ayant formé des détachements plus ou moins nombreux pour le passage du Rhin, il y avait de la confusion dans les commandements. Le général en chef la fit cesser, en désignant de nouveau les régiments qui devaient faire partie de tel ou de tel corps d'armée, et les positions affectées à chacun d'eux; mais cette réorganisation fit encore perdre une journée. J'ai toujours pensé que Desaix, qui depuis long-temps avait pris du goût pour les bords du Rhin, et de la répugnance pour la guerre des montagnes, avait demandé à Moreau de former l'aile gauche avec son corps de troupes; et que, pour ne point le désobliger, celui-ci y aurait consenti. Quelques mois plus tard, nous verrons un changement tout opposé à celui-ci, mais toujours produit par les mêmes raisons (1).

(1) Personne ne pouvait prévoir alors la retraite de l'Archiduc sur le Danube, on le supposait en état de défendre long-temps la vallée du Rhin : autrement Desaix n'aurait mis aucun intérêt à être placé, pour aussi peu de temps, dans les plaines qui avoisinent ce fleuve.

Le 29, l'armée se trouva réorganisée conformément à l'état ci-joint [108]. Saint-Cyr reçut le même jour l'ordre de prendre position dans la vallée de la Kintzig, la droite à Gengenbach et la gauche à Durbacher-Thal, par où il se liait avec Desaix; Ferino avait sa gauche à la Kintzig à la hauteur de Gengenbach, et se prolongeait au delà de la ville de Lahr.

L'armée ennemie se trouvait répartie comme il suit : Devant notre aile gauche, le corps de Sztarray, placé au-delà de la Rench, depuis le Rhin jusqu'aux montagnes. Le contingent de Souabe occupait le haut de la vallée de la Kintzig, les postes de Freudenstadt et les montagnes du Knübis; il avait à sa gauche le corps de Condé et quelque peu de troupes autrichiennes. Le général Fröhlich, commandant l'aile gauche de l'armée de Latour, était encore avec une partie de ses troupes dans le haut Rhin; l'aile droite de cette armée partie des environs de Mannheim, remontait le fleuve pour se réunir à son centre commandé par Sztarray. L'Archiduc lui amenait en personne, des bords de la Lahn, un puissant renfort [109].

CHAPITRE TROISIÈME.

Prise du Kniebis, de Freudenstadt. — Affaire de Rastadt.

Moreau avait encore de fort grands avantages, car la presque totalité de son armée était dans sa main, quand celle de son adversaire était séparée. Les premiers échelons pouvaient être battus avant l'arrivée des derniers, s'ils ne se retiraient promptement; mais Moreau mit tant de tâtonnements et d'indécision dans ses mouvements, que malgré la présomptueuse confiance de Latour, qui le servait à souhait, il perdit bientôt cet avantage.

Une demi-brigade de la division de Duhesme et le 20e de chassseurs, firent dans la matinée du 1er juillet, une reconnaissance sur Biberach qui fut emporté après une faible résistance des troupes du colonel Julay. Alors il était facile, en remontant cette vallée, de tourner la droite de Fröhlich et de l'envelopper entièrement; cependant il n'en fut rien, car le même jour Moreau, renonçant à son projet de poursuivre l'ennemi dans la vallée de la Kintzig, quitta Offenburg pour se ren-

dre à Renchen, en prescrivant à Saint-Cyr d'aller prendre position à la hauteur de la réserve, entre Appenweier et les montagnes, ce qu'il exécuta dans la journée. Ferino resta chargé de garder la Kintzig à la hauteur de Biberach, et la position de Lahr.

Mais les troupes ennemies ayant reçu quelques renforts de Fröhlich, et étant revenues de la terreur que les premières attaques leur avaient inspirée, revinrent harceler Ferino, surtout dans les environs de Biberach qu'elles reprirent, ce qui donna à Moreau des inquiétudes pour ses derrières, lorsqu'il marcha au devant de l'Archiduc.

A son arrivée à Renchen, il voulut conférer avec Desaix et Saint-Cyr sur les mouvements à exécuter les jours suivants. Dans cette réunion on reconnut qu'il serait dangereux de s'avancer dans la plaine avant de s'être assuré des forces que l'ennemi avait dans les montagnes; qu'il fallait sans délai y pénétrer, et s'assurer les positions qui nous donneraient les moyens de tourner celles que les ennemis pouvaient prendre dans les plaines de la vallée du Rhin, et qui, dans le cas où l'on obtiendrait un succès marquant, faciliteraient la marche d'un corps de notre armée sur le haut Neckar ou vers les sources du Danube, pour couper la communication de Fröhlich avec l'Archiduc. Que les troupes de

l'aile droite pourraient atteindre ces sources, en remontant la vallée de la Kintzig; tandis que le centre protégerait leur mouvement en portant des troupes par le Knübis sur Freudenstadt, et que l'aile gauche et la réserve occuperaient l'ennemi dans la vallée du Rhin par des démonstrations ou des fausses attaques, en attendant qu'on fût établi solidement dans les montagnes.

Telles furent les bases arrêtées dans cette réunion, sur lesquelles Moreau commença ses premières opérations contre l'Archiduc. Comme on n'a rien écrit, je ne donne que la substance de ce qui fut arrêté, et que ma mémoire qui est encore très bonne au moment où j'écris, me permet de rapporter. J'aurai plus d'une occasion de citer ce qui s'est dit dans des conversations ou des réunions semblables à celle-ci, et je dois avertir qu'il ne faut s'attendre à y trouver que la substance des raisonnements ou des opinions énoncées.

Saint-Cyr prit position le 2 juillet aux environs d'Oberkirch, où ayant appris que contre toute attente, l'ennemi avait peu de monde sur la position importante du Knübis, il se décida à la faire enlever. Cette montagne est une des plus hautes de la Forêt-Noire, et les accès en sont très difficiles. C'est une position très propre à défendre une communication qui traverse les montagnes depuis

Oberkirch jusqu'à Freudenstadt, et qui donne accès sur tous les points du haut Neckar, depuis Stuttgardt jusqu'à ses sources. Avec peu de réparations et d'entretien, le chemin serait bon; il était dans ce moment praticable, puisque nos canons et nos fourgons d'équipages, qui sont si lourds, y ont passé. Par ce chemin, le trajet de Strasbourg à Stuttgardt est beaucoup plus court que celui qu'on prend ordinairement par Pforzheim, ou même par Neuenburg. Déjà dans la guerre de trente-ans, ce passage était regardé comme important, et nous avons encore trouvé des retranchements revêtus de maçonnerie, que l'on nous assurait avoir été élevés par les Suédois. Le prince régnant de Würtemberg avait senti que cette position était la clef de ses états; il s'était chargé de sa défense et l'avait retranchée avec soin. Il avait notamment fait construire sur le sommet un petit fort étoilé qui pouvait contenir un bataillon; malheureusement pour lui le général Stein qui avait commandé les troupes de Souabe devant Kehl, n'en avait jugé ni l'importance ni la force, et les Autrichiens n'y avaient pas fait plus d'attention. Cependant au moment où nous approchâmes, ils y envoyaient un bataillon de chasseurs et quelques escadrons.

Le 2 juillet dans l'après-midi, Laroche à la tête

de la 21e demi-brigade d'infanterie légère et d'un escadron de chasseurs à cheval, arriva d'Oppenau au pied du Knübis (1). Les Würtembergeois chargés de la défense de ce poste, défendirent les approches et les bois, ainsi que les rochers qui entourent cette position; mais les troupes de cette nation étaient peu aguerries et loin de valoir ce qu'elles valent aujourd'hui, d'après l'expérience qu'elles ont acquise dans les campagnes où elles ont fait partie des armées françaises. Lorsque Laroche se présenta devant le Knübis, il n'y avait qu'un instant que le prince régnant venait de les quitter: il les avait haranguées, en cherchant à exciter en eux l'enthousiasme militaire, et les engageant à ne point se laisser surprendre par un ennemi actif et vigilant, qui ne tarderait point à s'approcher.

Malgré les obstacles naturels et artificiels qui défendaient cette position, en moins d'une heure la 21e demi-brigade, dans laquelle se trouvaient encore beaucoup de Corses, avait gravi le sommet de la montagne, et rejeté l'ennemi dans la forêt en arrière du Knübis sur la route de Freudenstadt; à l'exception du 1er bataillon du 1er régiment de

(1) Voyez dans l'atlas le plan de la position du Knübis et des environs de Freudenstadt; N° IX. Il donne de ce pays une idée plus exacte, que celle qui résulterait d'une longue description.

Würtemberg, qui s'était jeté dans le fort étoilé, lequel fut incontinent cerné et enlevé à la bayonnette. Tout ce qui n'y fut pas tué, fut fait prisonnier de guerre; on y prit aussi deux drapeaux, deux pièces de canon, et les bagages du régiment.

Le lendemain, Saint-Cyr qui s'était établi à Oppenau avec la division Duhesme, renforça Laroche de quelque cavalerie et de la 31e demi-brigade. Ce général se porta avec ces troupes du Knübis sur Freudenstadt; à la hauteur des anciennes redoutes dites Alexander-Schanze, on trouva des postes du bataillon autrichien des chasseurs-du-loup, que nos soldats de la 21e rejetèrent bientôt sur ce bataillon, avec lequel s'engagèrent nos tirailleurs, qui le débusquèrent successivement des bois et des positions avantageuses que ce pays de montagnes lui offrait. La rencontre de ces Autrichiens nous fit croire que nous trouverions l'ennemi en force à Freudenstadt, en raison de l'importance que cette position avait pour lui et pour nous, et de la facilité qu'il avait d'y faire une bonne défense; mais à leur arrivée devant cette ville, les Français n'aperçurent que le bataillon de chasseurs qu'ils venaient de pousser, et qui s'y était rallié. Laroche pensa qu'il ne pouvait hésiter à passer le ravin profond où coule la

Murg, et à la tête de sa troupe, il gravit la hauteur escarpée sur laquelle Freudenstadt est placé. Il y entra de vive force, malgré la fusillade bien nourrie que firent sur ses troupes les chasseurs-du-loup qui furent bientôt obligés de se retirer en toute hâte, poursuivis jusqu'à Dornstetten. Laroche perdit dans cette affaire quelques braves, et eut la main percée d'une balle. On apprit dans la ville que le général Hügel, étant instruit de la prise du Knübis et du bataillon qui défendait le fortin, s'était retiré la veille avec les troupes würtembergeoises, en abandonnant une partie de son artillerie.

Saint-Cyr croyant que Moreau pouvait tirer un grand parti de la position de Freudenstadt, y fit arriver le reste de la division Duhesme. Les Français maîtres de cette ville, le corps de Fröhlich se trouvait coupé de l'armée de l'Archiduc, avec laquelle il ne pouvait plus communiquer que par un grand détour; on pouvait, encore mieux que par la vallée de la Kintzig, lui couper sa retraite sur le Danube, l'envelopper et le détruire entièrement. Le pays de Würtemberg et tout le cercle de Souabe étaient ouverts aux agressions de Moreau. Son établissement sur la rive droite du Rhin était plus assuré par l'appui qu'il trouverait dans les positions des montagnes; ce qui permettrait, dans les opérations qui allaient

suivre, de paralyser la supériorité en cavalerie que le prince Charles avait sur lui. Il n'était plus resserré dans la vallée du Rhin ; ses mouvements étaient libres. Il pouvait manœuvrer sur les derrières du corps de Fröhlich ou sur la gauche de l'Archiduc, se porter sur le haut Neckar ou sur le Danube, par un de ces mouvements que les uns appellent une pointe, et les autres, en terme de stratégie, *excentriques* (1). Il crut n'en avoir plus

(1) On sait qu'il s'est formé parmi les militaires une espèce de coterie, si j'ose me servir de cette expression, qui croit avoir découvert des principes nouveaux de l'art de la guerre, dont ils essayent de faire une science qui aurait des règles fixes et certaines, propres à tous les cas. Le prince Charles est regardé comme un des créateurs de ce système qu'il définit *la science de la guerre*. En tête de sa relation de la campagne de 1796, on en voit le développement. Un écrivain militaire étranger, qui a servi en France, avait déjà préconisé quelque chose de semblable, et si l'on en croit ses disciples, il aurait perfectionné ce système ; quoiqu'il en soit c'est lui qui l'a importé chez nous. Il forme la base d'un ouvrage destiné à donner des leçons aux futurs généraux en chef, et qui doit leur apprendre à gagner les batailles et à diriger la guerre par une méthode autrement sûre que celle que les généraux avaient employée jusqu'à ce jour. Cependant on veut bien reconnaître que les grands capitaines dont l'Europe admire encore les hauts faits, sans avoir eu le bonheur de découvrir la *stratégie*, ont néanmoins, quand ils ont réussi, agi conformément à ses principes.

le temps et devoir marcher au-devant de l'Archiduc.

A l'occasion de ses premières opérations au delà du Rhin, Moreau a été critiqué par les auteurs qui ont écrit sur cette campagne, et notamment par son adversaire. Nous-mêmes avons signalé les fautes d'indécision et de lenteur qu'on peut lui reprocher, et qui l'empêchèrent de tirer parti de ses avantages sur les corps de Fröhlich et de Latour. Cependant on ne peut disconvenir qu'il atteignit le point le plus essentiel de son but, puisqu'il se trouva en mesure, au moment nécessaire, de livrer une bataille à l'armée de l'Archiduc. Il n'était ni en son pouvoir, ni même dans ses intérêts d'éviter cette bataille, aucune invasion ne pouvant réussir, si préalablement on ne bat l'armée chargée de défendre le pays qu'on doit envahir; il était avantageux pour lui de la livrer à une distance peu éloignée de Strasbourg, vu que ses parcs d'artillerie, faute de chevaux, étaient peu nombreux, et attelés seulement par ceux de réquisition enlevés aux paysans du Palatinat et de la Lorraine. S'il se fût présenté en force plus rapidement sur les troupes non encore réunies de Latour, il est probable qu'il aurait pu les battre si elles avaient tenu sur leur position, comme celles de Sztarray sur la Rench; mais il est plus probable

encore que ces troupes, après cette leçon, auraient évité le combat contre des forces disproportionnées aux leurs, et qu'elles se seraient promptement retirées sur le prince Charles qui arrivait à marches forcées à leur secours. Il serait résulté de ces mouvements que Moreau aurait donné ou reçu la bataille à une plus grande distance de Strasbourg, et que le transport des munitions en eût souffert au point de faire manquer le service.

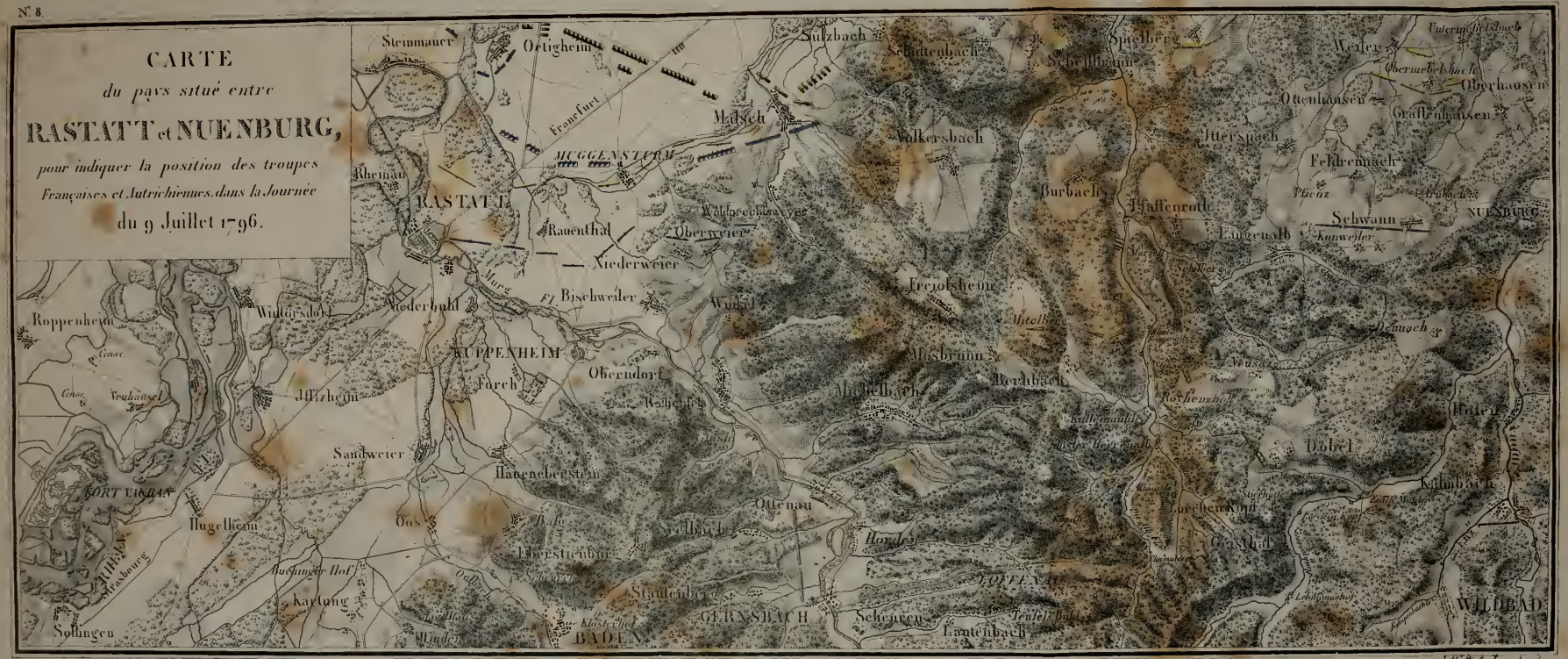
Aussitôt après la prise de Freudenstadt, les troupes de Fröhlich firent un second mouvement rétrograde devant Ferino, qui les suivit seulement jusqu'à la Schutter. Le duc de Würtemberg se décida à faire la paix avec le Directoire, et il tarda peu à envoyer des plénipotentiaires à Moreau pour la traiter. Celui-ci avait dans ce moment des inquiétudes pour ses derrières; il avait cru que Ferino occupait la position de Biberach, et il était difficile, d'après sa correspondance, de ne pas le supposer [27]. L'ennemi y était revenu, et Ferino ne se croyant pas assez en force pour l'en chasser, Moreau avait écrit à Saint-Cyr de se concerter avec lui pour l'attaquer sur ce point; mais le nouveau mouvement rétrograde de l'ennemi rendit pour le moment ce projet inutile, ce qui amena la coopération de la division Taponier au soutien du corps de Desaix.

Saint-Cyr reçut l'ordre d'attaquer les sources de la Murg depuis Freudenstadt jusqu'à Gernsbach, pour déborder le flanc gauche de la position que l'ennemi occupait à Kuppenheim, pendant que Desaix l'attaquerait de front (1). Une demi-brigade de la réserve devait se lier à sa gauche à Gernsbach ; et dans le cas où l'on ne trouverait pas l'ennemi sur ce point, les troupes du centre devaient descendre la droite de la Murg, pour faciliter à Desaix le passage de la rivière.

Le 5, de grand matin, les troupes de la division Taponier attaquèrent le bourg de Gernsbach ; Lecourbe l'enleva et débusqua des hauteurs environnantes les Autrichiens chargés de la défense de ce poste. Il leur prit une pièce de canon et leur fit une centaine de prisonniers, en les poursuivant jusqu'à Ottenau et Loffenau. Alors l'adjudant-général Decaen, commandant l'avant-garde de Sainte-Suzanne, fut chargé de l'attaque du pont de Kuppenheim ; il envoya le chef de brigade Gazan de la 10e légère, renforcé d'un bataillon de la 10e de ligne, pour chasser l'ennemi des monta-

1) Desaix disposait dans cette journée, de la division Dupuis (que Ste.-Suzanne commandait en son absence), celle de Delmas, de la réserve commandée par Bourcier, et de la cavalerie ainsi que de l'artillerie à cheval du centre, qui ne pouvaient être utiles dans les montagnes.

N° 8.


CARTE
du pays situé entre
RASTATT et NUENBURG,
pour indiquer la position des troupes
Françaises et Autrichiennes, dans la Journée
du 9 Juillet 1796.
Steinmauer
Ortighem
Sulzbach
Schattenbach
Spielberg
Weiler
Obernebelsbach
Oberhausen
Ottenhausen
Grafenhausen
Frankfurt
Madsch
Volkersbach
Ittersbach
Feldrennach
HUGGENSTURM
Rheinau
RASTATT
Burbach
Haffenrott
Schwann
NUENBURG
Rauenthal
Waldprechtsweyer
Oberweier
Langenalb
Konweiler
Niederweier
Murg
Fl. Bischweiler
Freiolsheim
Roppenheim
Wintersdorf
Niederbühl
Mittelbach
Oberndorf
RUPPENHEIM
Förch
Mosbronn
Michelbach
Berghach
Hilzheim
Rothenhaus
Hüten
Sandweier
Hatteneberstein
Dübel
FORT VAUBAN
Ottenau
Kalmbach
Hügelheim
Oos
Sinzheim
Hardeck
Lorchenhof
Grashof
Ueberstainburg
Buchunger Hof
Staufenberg
LOTTENAU
Kartung
GERNSBACH
Scheuren
WILDBAD
Sollingen
Lauterbach
BADEN
Atelier de Desmadryl aîné Rue de la Perle N°1.
Lith.ie de Langlumé
Position du corps de Desaix et de la Réserve de cavalerie le 9 Juillet.
Troupes Françaises { à midi, le soir
Troupes Autrichiennes { à midi, le soir
Echelle à 1/100,000.
1000 0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14,000 Mètres
1000 0 1 2 3 4 5 6 7,000 Toises
Position du corps de S.t Cyr le 9 Juillet.
Troupes Françaises { au matin, le soir
Troupes Autrichiennes { au matin, le soir

gnes les plus rapprochées de Kuppenheim. Ces attaques appuyées à droite par la division Taponier qui avait tourné la position de la Murg, eurent un plein succès, et après un combat opiniâtre, soutenu par les grenadiers hongrois et autrichiens, l'ennemi fut chassé de Kuppenheim et obligé de repasser la Murg; on lui fit sur ce point environ trois cents prisonniers.

L'ennemi avait encore son centre appuyé à l'OEhlbach dont les bords sont très marécageux, et occupait le village de Nieder-Bühl et la belle position de Rastadt, la droite au Rhin. Toute la cavalerie et une grande partie de l'artillerie légère furent réunies sur le front de l'ennemi; l'attaque commença à environ quatre heures du soir par la brigade de gauche de la division Sainte-Suzanne, aux ordres du général Joba, la division de Delmas, dont la gauche s'appuyait au Rhin, et la première ligne de cavalerie légère, aux ordres de l'adjudant-général Bellavène. La réserve était en seconde ligne entre Sandweier et le bois de Rastadt.

Au centre la canonnade fut très vive, l'artillerie de Delmas prenait l'ennemi en flanc; mais notre front souffrait par la réunion du feu de l'ennemi sur le débouché du bois de Sandweier. Bellavène qui commandait la première ligne de la cavalerie,

commençait à la faire déployer, ainsi que l'artillerie légère qui était en avant du bois de Rastadt, sur la route de Baden, lorsqu'un boulet lui emporta la jambe. Il fut sur le champ remplacé par le général Forest, et le général de division Bourcier, commandant la réserve, prit le commandement de la deuxième ligne de cavalerie.

La 62e demi-brigade de ligne, conduite par Joba et soutenue par la 103e, força les passages de l'Œhlbach et attaqua avec la plus grande bravoure le bois et le village de Nieder-Bühl, qu'elle emporta après deux heures de combat. La 16e légère, soutenue des 50e et 97e de ligne, emporta également le bois en avant d'Ottersdorf, de sorte que les deux ailes de l'ennemi se trouvèrent débordées; le feu bien soutenu et bien dirigé de notre artillerie avait acquis de la supériorité sur celui de l'ennemi, et sa position bien que favorable fut forcée. La grande quantité de gués de la Murg, l'artillerie qu'il avait sur la rive droite de cette rivière, et sa nombreuse cavalerie, lui permirent de se retirer sans qu'on pût le mettre en désordre. Le 2e régiment de chasseurs, détaché de la division Taponier, fit une charge très vigoureuse sur le pont de Rastadt que l'ennemi voulait brûler; il parvint à l'en empêcher, ce qui permit de le poursuivre dans la ville où on lui prit deux pièces de

canon, malgré les charges réitérées de sa cavalerie; la 16e légère qui la poursuivait, la repoussait toujours par son feu. La perte des Autrichiens fut considérable; on leur fit environ deux cents prisonniers. Le prince Charles assista de sa personne à cette affaire; ses troupes étaient encore en arrière.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Bataille d'Ettlingen.

L'affaire de Kuppenheim fit sentir à Moreau que le moment était arrivé de recevoir ou de donner une bataille, qui allait décider de son établissement sur la rive droite du Rhin, ou l'obliger à repasser ce fleuve. J'ai déjà dit qu'il ne pouvait ni ne devait l'éviter; il partageait cet avis et se décida à prévenir l'ennemi, en l'attaquant dans la position que le prince Charles prenait entre l'Enz et le Rhin. Il était cependant inquiet du peu de progrès que faisait sa droite; il craignait que Fröhlich ne parvînt à déboucher sur ses derrières par la vallée de la Kintzig, au moment où il serait aux prises avec l'armée de l'Archiduc. Il avait prescrit à Saint-Cyr de faire des dispositions pour appuyer de Freudenstadt ou du Knübis, la gauche de Ferino, par des attaques combinées avec ce dernier, sur la droite des troupes de Fröhlich; mais au moment où l'on se disposait à exécuter cet ordre avec une partie de la division Duhesme, Moreau

rappela Saint-Cyr de Freudenstadt, pour diriger l'attaque qu'il se proposait de faire sur la gauche du prince Charles, en lui prescrivant de laisser à Duhesme les troupes qui lui étaient nécessaires pour garder ce poste et le Knübis. On lui laissa six bataillons et quelques escadrons, afin qu'il pût éclairer le pays entre la Nagold et le Neckar, et appuyer la gauche de Ferino. Les douze bataillons qui restaient du corps du centre, furent réunis à Gernsbach; dans la soirée du 8, Laroche y était arrivé de Freudenstadt, en descendant la vallée de la Murg. Le général en chef avait ajouté à ces douze bataillons, les six de la réserve que commandait Lambert [110].

Saint-Cyr avait appris que le corps saxon, sous les ordres du général Lindt, remontait la vallée de l'Enz; il supposa à ce général l'intention de vouloir tourner la droite de ses troupes, tandis que le général Kaim l'attaquerait de front sur Gernsbach, avec les dragons de Waldeck et douze bataillons d'infanterie, dont plusieurs de grenadiers qui occupaient la position de Rothensohl. Les rapports annonçaient les Saxons plus près de nous qu'ils n'étaient réellement, et l'on assurait qu'ils s'étaient cantonnés dans les villages et les hameaux. Saint-Cyr donna l'ordre à Taponier de partir de Gernsbach le lendemain 9 de très grand matin, avec

six bataillons de sa division et quelques escadrons de cavalerie, et de se diriger par la vallée de l'Enz sur Wildbad : il avait sous ses ordres Laroche. Cette colonne devait marcher le plus ensemble possible, et si elle trouvait les ennemis cantonnés comme on l'espérait, il lui était enjoint de pénétrer au travers de leurs cantonnements, pour peu que l'on s'aperçût de ce désordre qui accompagne toujours les surprises; et de faire en sorte de rejeter l'ennemi le plus loin possible, et pour ainsi dire hors de ligne, afin que l'on ne fût pas inquiété par ce corps de troupes, pendant l'attaque qu'on se proposait de faire sur les Autrichiens commandés par Kaim.

Taponier avait une marche longue et surtout difficile, vu l'aspérité des montagnes qu'il devait traverser pour descendre dans la vallée de l'Enz; il ne rencontra les Saxons qu'à peu de distance de Wildbad. Un de leurs postes fut surpris, et nos hussards arrivèrent devant ce bourg presqu'aussitôt que les hommes de ce détachement, qui s'échappèrent, en abandonnant leurs chevaux pour se jeter à travers les rochers. Wildbad était occupé par l'avant-garde des Saxons, qui, à l'approche des Français, se retira sur Neuenburg en assez grand désordre. La troupe de Taponier fatiguée d'une marche pénible, après avoir poussé l'ennemi pen-

dant une lieue, prit position en avant de Wildbad. Tandis que ce mouvement s'opérait, Saint-Cyr, avec les brigades Lecourbe et Lambert, s'avança sur le village de Loffenau; l'avant-garde du corps de Kaim, composée de compagnies d'Esclavons équivalant à deux bataillons d'infanterie légère, occupait une forte position sur les hauteurs situées entre ce village et le couvent de Herrenalb (1). On avait cru pouvoir se dispenser de l'enlever de vive force, par ce qu'on avait détaché l'adjudant-général Houël, avec la 84e demi-brigade, deux escadrons du 2e de chasseurs et deux pièces de canon, qui devait se diriger sur Frauenalb, et par ce mouvement tourner la droite de l'avant-garde ennemie qui se trouvait devant nous. Mais Houël s'étant jeté un peu trop à gauche pendant sa marche, son mouvement n'eut aucune influence sur cette avant-garde. Lecourbe reçut l'ordre de la débusquer de sa position; ses tirailleurs se déployèrent sur une partie du front et de la droite des Esclavons : quelques compagnies de voltigeurs et de carabiniers les soutenaient. Ils abordèrent bientôt l'ennemi qui fit d'abord une vigoureuse résistance, mais qui finit par être culbuté et rejeté dans les bois. Une faible partie d'entr'eux parvint à se retirer sur

(1) Voyez dans l'atlas, la carte des environs de Herrenalb et Rothensohl, Pl. N° X.

Herrenalb, où elle trouva la protection d'un corps de grenadiers, qu'on avait probablement détaché de Rothensohl pour soutenir cette avant-garde; mais ces grenadiers se trouvèrent incontinent compromis; ils tombèrent sous la main de ceux de la 106e demi-brigade, qui en tuèrent un bon nombre et en ramenèrent prisonniers.

Les Esclavons, à l'exception du petit nombre qui avait gagné Herrenalb, s'étaient retirés dans les bois qui se prolongent à droite de l'Alb, sur un terrain montueux et escarpé, jusqu'au village de Dobel. Très peu ont pu rejoindre leur corps de bataille, car la plus grande partie de ces bois étaient alors impraticables; le parc d'artillerie du centre ayant occupé pendant quelques jours Herrenalb, recueillit beaucoup de ces hommes égarés qui vinrent se rendre prisonniers de guerre. Maître de l'abbaye, Saint-Cyr arrêta la tête de ses colonnes et déroba autant qu'il le put, la vue de ses troupes à l'ennemi; il s'occupa ensuite de reconnaître la position qu'il voulait attaquer; elle lui parut extrêmement forte et bien occupée. Son centre placé près de Rothensohl, avait en avant de lui un terrain boisé et d'une pente rapide; les rochers dont il était couvert, n'offraient pour aborder cette position, que les deux mauvais chemins qui, partant du fond de la vallée de l'Alb, arrivent par une di-

rection divergente au hameau de Rothensohl et au village de Neusaz. A peu de distance de la crête de la montagne, il se trouvait une muraille en pierre sèche, qui se prolongeait le long de Rothensohl, et formait une espèce de retranchement contre les troupes qui pouvaient déboucher des bois, sur le plateau assez vaste qui se trouve au-dessus de la montagne. Les Autrichiens n'avaient pas négligé de l'occuper; ils avaient aussi un très grand avantage, en ce que les Français ne pouvaient se servir d'artillerie ni de cavalerie pour les attaquer sur cette position, tandis qu'ils pouvaient, comme ils le firent en effet, tirer un si grand parti de l'une et de l'autre. Il était évidemment impossible de faire une attaque réelle sur le front de cette position, et l'attaquer sur l'une des ailes n'offrait guère moins de difficultés. Leur aile gauche était inabordable, à moins de faire un si grand détour que notre attaque eût été morcelée, ce qui nous aurait exposés à une défaite. Leur aile droite paraissait moins difficile à attaquer; mais on avait à craindre les secours que le prince Charles pouvait envoyer de son centre sur ce point. De sorte que l'on se décida à rester réuni dans la vallée de l'Alb, espérant qu'avec ce que j'appelerai des provocations ou des fausses attaques, on pourrait amener les ennemis à nous attaquer eux-mêmes, ce

qu'ils ne pouvaient faire sans perdre aussitôt tous les avantages que leur offrait une si belle position. On dira peut-être que ce calcul était erroné, puisqu'il reposait sur une faute que l'ennemi ferait; mais voici ce qui pouvait donner quelque fondement à notre espoir.

Le prince Charles revenait glorieux et triomphant des bords de la Lahn; sa confiance, pour ne rien dire de plus, était grande. Nous savions qu'il ne se proposait rien moins que de nous rejeter de l'autre côté du Rhin; pour cela il fallait une bataille; il nous a appris lui-même qu'il était prêt à la livrer, et qu'il avait fixé cet évènement au 10 juillet. Son armée était pleine d'enthousiasme, et quand ce sentiment a gagné les Allemands, on ne peut douter qu'ils ne se portent avec ardeur contre leurs ennemis, sans attendre d'être attaqués par eux.

Houël s'était dirigé sur Frauenalb, par les villages de Michelbach et Mosbrunn. A son approche, l'ennemi avait évacué ceux de Mittelberg et Bernbach, pour se replier sur sa position principale sur la rive droite de l'Alb, en conservant devant lui le couvent de Frauenalb que Houël ne tarda pas à lui enlever. On voulut alors tâter la position de l'ennemi et juger si sa contenance était bien assurée. La 106ᵉ demi-brigade qui avait déjà

été chargée de l'attaque de l'avant-garde, et qui se trouvait en tête de notre infanterie, fut désignée pour fournir deux cents tirailleurs et quelques pelotons pour les soutenir. Ces troupes furent prévenues qu'elles ne devaient s'occuper que de repousser les tirailleurs que l'ennemi avait dans le bois qui se trouvait sur son front, et de gagner, si elles le pouvaient sans se compromettre, la lisière du bois qui était à quelque distance des bataillons ennemis. On prévint les officiers de ce détachement que, dans le cas où les troupes autrichiennes marcheraient au secours de leurs tirailleurs, ils ne devaient pas hésiter de se retirer sur le champ, mais sans précipitation, jusque sur leur demi-brigade Il était une heure après midi, lorsque cette première tentative commença. Nos tirailleurs se dirigeant par des petits sentiers tortueux le long des rochers, ne tardèrent pas à se trouver assez près de ceux des Autrichiens pour engager avec eux une fusillade; ils leur firent remonter la montagne et les suivirent d'assez près pour que quelques-uns parvinssent à la cime. Alors les Autrichiens vinrent au secours de leurs tirailleurs, et se mirent en devoir de repousser les nôtres jusqu'à l'emplacement d'où l'on avait chassé les leurs; mais ils n'avancèrent pas plus loin.

Cette première tentative nous confirma dans l'o-

pinion, qu'il était impossible de forcer cette position, et qu'il n'y avait d'autre espoir de parvenir au but que l'on se proposait, qu'en manœuvrant de manière à la leur faire quitter, en attirant vers le bas de la montagne les troupes chargées de la défendre. J'ai déjà dit que la plus grande partie des nôtres était masquée; c'était la brigade Lambert. Ainsi il nous était plus facile de paraître faibles aux yeux de l'ennemi.

Saint-Cyr se décida à renouveler son attaque avec une partie de la 106e demi-brigade sur le front de la position de Rothensohl, et avec une autre partie de la 84e, sur sa droite en avant de Frauenalb. Houël qui la commandait, dut régler son mouvement sur celui de la 106e qui ne tarda pas à recommencer, avec un peu plus de monde, l'attaque qu'elle avait exécutée. Celle-ci n'eut guère plus de succès que la précédente; cependant l'ennemi employa plus de forces pour repousser les Français, et il les rejeta un peu plus loin que la première fois. Cela ne nous donnant pas encore un espoir bien fondé, on fit une autre attaque; l'ennemi s'enhardit un peu, et ses tirailleurs se formèrent sur une ligne beaucoup plus rapprochée de nous; elle était échelonnée et soutenue par des pelotons d'infanterie que l'on estimait à l'équivalent de deux bataillons.

Nous recommençâmes une 4e attaque; Houël eut ordre de gravir le plateau sur lequel venait s'appuyer leur droite : mais l'ennemi avait déjà acquis une telle confiance, par l'effet des tentatives que nous avions faites et qu'il croyait avoir repoussées, qu'il n'hésita pas à détacher de sa position le nombre de troupes qu'il jugeait nécessaire pour rejeter la 84e demi-brigade sur le couvent de Frauenalb, et la 106e à peu de distance du pied de la montagne. On eut un moment l'espoir qu'il descendrait jusqu'au bas; mais il n'en fit rien et remonta sur sa position. Saint-Cyr était bien décidé à ne pas se rebuter; la hardiesse croissante de l'ennemi lui faisait espérer qu'une nouvelle attaque pourrait réussir; mais il commençait à être tard. Celles qu'on avait été obligé de faire, avaient occasioné la perte de beaucoup de temps, parce que répétées avec les mêmes troupes, on dut à plusieurs reprises les laisser reposer.

Cette fois on ramena sur l'ennemi la 106e tout entière; elle eut l'ordre de pousser son attaque à fond, et d'arriver, si elle le pouvait, jusque sur la ligne des Autrichiens; mais de se retirer si elle voyait des masses s'ébranler pour la charger, et de ne pas craindre de mettre un peu de précipitation dans son mouvement rétrograde, pour encourager l'ennemi et activer sa poursuite. Les

compagnies de grenadiers de la division, occupaient une position assez rapprochée du pied de la montagne, pour protéger sa retraite sur Herrenalb; Lecourbe les commandait. La 106e ne tarda pas à repousser les Autrichiens jusque sur la cime de la montagne; mais alors leurs colonnes d'infanterie s'ébranlèrent pour la charger; elles essayèrent même de l'envelopper. Cette demi-brigade, comme elle en avait l'ordre précis, se retira d'abord assez lestement, ce qui engagea l'ennemi à précipiter sa marche. On voyait ses colonnes descendre par les deux chemins dont j'ai déjà parlé, cherchant à gagner les deux flancs de la 106e; tandis que sa ligne de tirailleurs, renforcée et soutenue par des pelotons, autant que les localités pouvaient le permettre, la poussait vivement sur son front. Saint-Cyr ne doutant plus alors que cette attaque serait poussée à fond, et que l'ennemi déboucherait sur Herrenalb, fit tenir sa réserve prête à donner, la laissant cependant, jusqu'au dernier instant, masquée, et en colonne serrée en arrière du couvent.

La 106e était ramenée au pied de la montagne, où elle voulait se railler; ces braves éprouvaient une grande peine à exécuter une manœuvre qui leur donnait l'apparence de fuir. Saint-Cyr fut obligé de se rendre près d'eux et de leur ordonner de se retirer sur le champ en arrière des

grenadiers de Lecourbe, où ils se reformeraient. Ce dernier mouvement exécuté à regret, fit tout son effet. Il n'y eut plus d'indécision dans la marche de l'ennemi; il descendit rapidement la montagne, ses têtes de colonnes étaient déjà au bas, une partie de ses tirailleurs avaient dépassé la gauche de nos grenadiers sur le chemin de Herrenalb, et quelques-uns débouchaient sur leur droite par le bois où elle appuyait. C'est dans cet instant que Saint-Cyr ordonna à Lecourbe de marcher à l'ennemi, sans tirer et sans s'inquiéter de ses tirailleurs, en prenant le chemin de droite qui conduit à Rothensohl, et se dirigeant contre la colonne autrichienne qui était descendue par ce chemin; de croiser la bayonnette sur elle, si elle résistait, ou de la suivre, si elle refusait de soutenir ce choc; d'arriver avec elle sur le plateau de Rothensohl, et surtout de ne pas lui laisser le temps de s'y former en bataille; et de la charger aussitôt qu'il trouverait l'espace nécessaire pour déployer quelques pelotons. Il fit en même temps avancer sa réserve, et la dirigea par le chemin de gauche, qui est le meilleur et le plus fréquenté des deux qui conduisent à Rothensohl; il donna à Lambert qui la commandait, des instructions analogues à celles de Lecourbe, et ordonna à l'adjudant-général Houël de recommencer une nouvelle attaque;

mais de pousser celle-ci à fond, en cherchant à séparer des autres, les trois bataillons qui formaient la droite des Autrichiens.

Aussitôt que l'ennemi vit déboucher la réserve et gagner le pied de la montagne, il arrêta son mouvement et n'hésita pas à rétrograder avec vivacité, dans l'espoir de reprendre la position qu'il avait si imprudemment quittée; mais nos colonnes suivaient les siennes de très près. Arrivées sur le sommet de la montagne, elles virent les ennemis fort ébranlés, qui cherchaient à se rétablir dans leurs anciennes positions; mais il était trop tard, on ne leur en laissa pas le temps, et avant qu'ils ne fussent formés, la tête de nos colonnes les joignit. Cependant les compagnies de grenadiers que conduisait Lecourbe, éprouvèrent à bout portant un feu si vif de mousqueterie qu'elles en furent ébranlées, et qu'une partie même tourna le dos et faillit faire prendre ce général; mais l'intrépide 106e qui suivait de très près les grenadiers, rétablit bientôt la faute des premiers, en se précipitant sur la gauche de l'ennemi, qu'elle culbuta et mit en fuite, en lui enlevant une pièce de canon.

Lambert à la tête de sa réserve, composée des 109e et 93e demi-brigades, avait de même enfoncé la droite de l'ennemi, déjà tourmentée par l'attaque de Houël avec la 84e. Le général Kaim sa-

crifia du monde pour sauver son artillerie; ses bataillons de grenadiers avaient fait les plus grands efforts, les dragons de Waldeck avaient essayé plusieurs charges sans succès: les Autrichiens furent enfin obligés de céder à l'intrépidité des troupes françaises et de faire une retraite précipitée. On les poursuivit jusqu'à la nuit qui, malheureusement pour nous, ne tarda pas à arriver. Les Français prirent position, la gauche à Langen-Alb, et la droite à l'Enz en arrière de Neuenburg. Le corps de Kaim prit la sienne entre Grafenhausen et Weiler, et les trois bataillons qui avaient formé sa droite, à Spielberg. Les Allemands avaient beaucoup souffert dans cette partie; on leur prit mille et quelques hommes, et deux pièces de canon.

L'Archiduc avait été plus heureux dans la plaine et aux revers des montagnes. Le corps de Desaix avait débouché devant lui à midi précis; la division Delmas s'était portée par la route du Rhin sur OEtigheim et Bietigheim, tandis que celle commandée par Sainte-Suzanne s'avançait sur Muggensturm et Malsch, villages occupés par des troupes légères de l'ennemi. Ces deux divisions se trouvaient à une grande distance l'une de l'autre, séparées par une vaste plaine, où pouvait se mouvoir avec grand avantage la cavalerie de l'ennemi, plus nombreuse et mieux montée que la nôtre. Ce vice

dans les dispositions des Français ne pouvait échapper à l'Archiduc. Mais avant de chercher à en profiter, il voulut s'assurer un appui au revers des montagnes; le village de Malsch fut occupé dans ce dessein, avec des forces considérables. Desaix avait placé la brigade de gauche de la division Sainte-Suzanne à Muggensturm, avec des régiments de cavalerie legère (les 4e et 8e), et l'artillerie de cette division. Il avait disposé de la brigade de Decaen, composée des deux 10es d'infanterie, un escadron et une pièce de 4, pour attaquer le village de Malsch et s'en emparer. Ces forces étaient insuffisantes, et la division entière de Sainte-Suzanne n'eût pas été de trop, pour réussir sur un point d'une importance majeure, et qui assurait des succès dans la plaine à celui qui en serait maître. Aussi tous les efforts de Decaen furent infructueux; après plusieurs attaques très vives et meurtrières, il parvint à s'en emparer; mais ne recevant point de renfort, malgré les promesses de Moreau qui était resté long-temps près de lui, et qui avait été à même de juger l'importance de l'occupation de Malsch, il se vit forcé de l'abandonner. Il y rentra ensuite; mais plus tard, accablé par le nombre et par le feu d'une nombreuse artillerie, après une résistance des plus opiniâtres, et qui fit honneur à ses troupes et à lui, il fut de nouveau contraint de

céder ce village, et de prendre une position plus en arrière.

Dès que l'Archiduc eut jugé que Moreau n'avait pas disposé d'assez de troupes pour le déposter de sa position au revers des montagnes, près de Malsch, il commença son attaque dans la plaine; et plaçant sa nombreuse cavalerie au centre des deux divisions du corps de Desaix, il la fit avancer vers la Murg : il était alors cinq heures du soir. Moreau s'apercevant des dispositions offensives de l'Archiduc, quitta les hauteurs de Malsch, pour se rendre dans la plaine. Un mouvement aussi décidé avait donné les plus vives inquiétudes aux généraux français. Moreau lui opposa toute la cavalerie dont il put disposer, tant du corps du centre que de celui de Desaix, ainsi que la réserve de Bourcier, et presque toute l'artillerie légère de l'armée. Pour former cette ligne, une partie de ces troupes et même l'artillerie durent s'avancer au galop, et n'arrivèrent que bien à temps pour arrêter le mouvement commencé par l'Archiduc. Notre cavalerie bien appuyée par l'artillerie, fit bonne contenance; celle-ci tira à merveille et eut une grand part dans le succès de cette disposition. L'Archiduc se vit obligé d'abandonner une attaque bien conçue, et qui, si elle eût été continuée, pouvait rejeter notre cavalerie sur la gauche de la

Murg et entraîner la perte de la division Delmas. La supériorité que le prince avait en cavalerie sur un terrain aussi avantageux à cette arme, m'a toujours fait penser que, si son attaque avait été conduite avec autant de décision qu'il avait mis de sagesse et d'à-propos dans ses dispositions, il aurait pu culbuter la cavalerie française, qui était trop inférieure à la sienne pour soutenir long-temps la lutte dans une aussi vaste plaine, que celle qui se trouve en avant de Muggensturm, entre le Rhin et les montagnes (1).

Sur le soir, l'Archiduc était parvenu à gagner du terrain et à faire avancer son centre et sa droite. Dans cette situation, il avait conçu les plus belles espérances pour la journée du lendemain, et son adversaire au contraire avait les plus vives inquiétudes. Les rôles changèrent quand tous les deux apprirent le résultat de l'affaire de Rothensohl; elle s'était décidée fort tard,

(1) Il paraît que Moreau avait calqué ses dispositions sur celles que l'Archiduc avait faites pour nous attaquer le lendemain [III]. Des quatre colonnes que celui-ci avait formées, l'une était près de Bietigheim sur la route du Rhin, et l'autre sur la Berg-strasse près de Malsch. Mais une cavalerie bien supérieure à celle que les Français pouvaient opposer, liait ces deux colonnes, de sorte que la même disposition qui se trouvait dangereuse pour les Français, était favorable aux Allemands.

et ils ne purent l'apprendre que dans la nuit. L'Archiduc prit de suite le parti de la retraite; et le 10, de grand matin il se mit en route pour Pforzheim, où ses troupes se réunirent aux Saxons et au corps de Kaim. Sa position était des plus critiques; le corps de Fröhlich se trouvait sans communication avec lui, exposé même à être enlevé, si Moreau faisait déboucher ses troupes de Freudenstadt sur ses derrières. Les Saxons, surpris et attaqués pendant leur marche en avant, avaient été obligés de se retirer presque sans combattre; le corps de Kaim avait combattu avec vigueur, mais il avait été culbuté et déposté d'une position formidable. Si le lendemain Moreau eût marché sur le haut Neckar et le Danube, le sort de cette campagne, selon l'opinion de l'Archiduc, était décidé. Pour surcroît d'embarras, les alliés de l'Autriche allaient l'abandonner, et par leur défection, réduire l'armée de l'Archiduc à une infériorité qui lui interdisait de reprendre de long-temps l'offensive. Il ne pouvait guère se dissimuler que les causes d'une situation si pénible, provenaient des fautes qu'il avait commises, en préférant d'attaquer l'armée française de front sur la rive droite du Rhin, au lieu de le faire sur ses derrières par la rive gauche, et surtout en laissant trop de monde tant à Wartensleben pour observer Jourdan, que dans les

places; ce qui l'empêcha de réunir à Malsch (1) les forces suffisantes pour accabler son adversaire.

Lorsqu'un général en chef se décide à livrer une bataille, il ne doit pas le faire sans de grands motifs. Il y en avait de suffisants pour l'Archiduc comme pour Moreau; l'un ne pouvait laisser établir les Français sur la rive droite du Rhin, leur livrer la Souabe, la Bavière et s'exposer aux défections de ses alliés, avant d'avoir tenté de tout conserver par une bataille. L'autre ne pouvait s'aventurer en Allemagne, sans avoir prouvé aux armées et aux princes de l'Empire la supériorité des Français et, pour ainsi dire, leurs droits à tenter une telle entreprise. C'est bien au début d'une invasion, qu'on peut dire qu'une victoire est un passe-port.

Mais si ces deux généraux sont exempts de toute critique pour les motifs qui les ont portés à engager une action aussi hasardeuse qu'une bataille, ils ne le sont pas pour l'avoir fait sans avoir réuni les troupes dont ils pouvaient disposer. Moreau avait commis la même faute que l'Archiduc, en laissant

(1) Nous saisissons cette occasion de remarquer que l'affaire du 9 juillet, à laquelle Moreau a donné le nom de *Bataille d'Ettlingen*, parce qu'elle s'est livrée dans les environs de cette ville, est appelée par l'Archiduc *Bataille de Malsch*, sans doute parce que le point de Malsch est celui où les Autrichiens ont obtenu des succès.

trop de monde pour observer le corps de Fröhlich; il pouvait avoir douze bataillons de plus à Malsch, en disposant de six qu'on aurait ôtés à Ferino pour quelques jours, et des six qu'on avait laissés à Freudenstadt, avec Duhesme.

Il faut de toute nécessité être fort où l'on doit combattre, et l'on ne peut obtenir cette force sans être faible sur les points où l'on a jugé que les efforts ne sont pas nécessaires.

Ce ne sont pas les seules fautes que l'on puisse reprocher à ces deux généraux : il est impossible de ne point remarquer que Moreau ne chercha pas même à profiter de sa victoire; qu'il laissa son adversaire se retirer comme il l'a voulu, sans essayer de troubler sa retraite. Nous verrons plus bas, que son séjour aux environs d'Ettlingen, pendant les journées des 10 et 11 juillet, fit manquer son projet d'attaque sur Pforzheim, qu'il avait fixée au 15, tandis que l'Archiduc quitta cette ville le 14, après avoir eu le temps nécessaire pour faire évacuer ses magasins de Heilbronn, ses parcs d'artillerie, ses munitions etc. ; et que ce ne fut qu'après trois jours perdus, qu'il se décida enfin, non pas à reprendre l'offensive, telle que sa position avantageuse le permettait, mais à se mettre tranquillement sur les traces de l'armée autrichienne; se bornant à occuper les positions de l'Archiduc le lendemain ou

le surlendemain du jour qu'il les avait évacuées. Cependant il lui avait été possible de le prévenir partout, en profitant du poste de Freudenstadt pour déboucher sur le Neckar, et y prévenir le gros de l'armée du prince Charles, ou pour envelopper son aile gauche, en coupant Fröhlich du Danube. L'une ou l'autre de ces opérations était convenable et facile, et tout ce que l'on pourrait dire pour excuser Moreau, ce serait qu'il ne croyait pas possible que l'Archiduc, malgré la perte d'une bataille, se décidât jamais à quitter une position aussi avantageuse que celle qu'il occupait sur le Rhin, dont les places le rendaient maître des deux rives; position centrale entre les deux armées françaises, qui rendait leur correspondance difficile, les empêchait de concerter leurs attaques, et les exposait sans cesse à être battues l'une après l'autre, par une réunion de forces mieux combinée que celle qui venait d'avoir lieu. Cette position centrale était si avantageuse que nous verrons le général autrichien manœuvrer constamment pour en retrouver une semblable (1). Il n'était donc pas nécessaire qu'il courût

(1) Ce prince nous apprend que ce fut à Pforzheim qu'il esquissa le plan de ses opérations ultérieures; comme il est très court, je le donne ici tel qu'on le trouve à la page 178 du tome II de son ouvrage.

« Ce plan consistait à disputer le terrain pied à pied, sans

jusqu'au Danube pour chercher ce qu'il avait avec plus davantage sous la main, au risque de voir les deux armées françaises se joindre, et par leur jonction, rendre impossible pour lui tout succès, et même la défense des frontières de l'Autriche. Il ne faut pas perdre de vue que la retraite de l'Archiduc devait être le signal de la défection des princes de l'Empire, qui n'attendaient que cet évènement pour se retirer de la coalition, et qu'à mesure qu'il s'éloignait du Rhin, cette défection devenait plus complète. Quelque temps Moreau a pu croire qu'il n'effectuerait pas cette retraite, même malgré le mouvement sur Pforzheim, qui pouvait paraître fait dans l'intention de rallier à lui le corps de Fröhlich.

Pendant les évènements que nous venons de rapporter, l'armée de Sambre-et-Meuse avait passé la Lahn le 8 juillet, sans éprouver de grands obstacles; Wartensleben n'ayant pas jugé

» recevoir de bataille ; à profiter de la première occasion » pour réunir ses troupes jusqu'alors divisées, et se jeter » avec supériorité, ou au moins à forces égales, sur une des » deux armées ennemies. »

C'étaient à peu près les mêmes manœuvres qui avaient si bien réussi à Clerfayt dans la campagne précédente, et qui auraient eu des suites si désastreuses pour les Français, s'il n'eût cru devoir épargner à son armée les fatigues d'une campagne d'hiver.

à propos de défendre cette belle position. Il reçut plus tard l'ordre de l'Archiduc de ne point abandonner les environs de Friedberg, sans tenter le sort des armes; il défendit son terrain avec beaucoup de vigueur, s'exposant ainsi à être entraîné dans une bataille qui ne pouvait que lui être funeste, vu la disproportion de ses forces avec celles dont Jourdan disposait alors. Il eut le bonheur d'échapper à ce danger et de pouvoir réunir son armée sur la rive gauche du Mayn, dans la nuit du 10 au 11 juillet.

Le lecteur ne doit pas perdre de vue les vingt-cinq mille Autrichiens qui sont partis des bords du Rhin, dans les premiers jours de juin, pour se rendre en Italie sous la conduite de Wurmser. La route était longue, il leur fallait près de deux mois pour l'exécuter sans marches forcées, et pendant ce laps de temps, ces troupes ne devaient agir nulle part, ce qui était un dommage pour les Autrichiens et un avantage pour les Français. S'ils fussent restés sur le Rhin, ces derniers trop inférieurs en nombre n'auraient pu passer ce fleuve ; les troupes de l'Empire eussent été contenues et forcées de rester dans les armées autrichiennes. Le cabinet de Vienne ne pouvait espérer surprendre l'armée d'Italie; mais il ne doutait pas de pouvoir la rejeter vers la frontière des Alpes, c'est-à-dire sur l'armée commandée par

Kellermann. Car, par une de ces dispositions bizarres, très communes sous le gouvernement du Directoire, pendant que Bonaparte était sur l'Adige, ayant sa gauche aux frontières du Tyrol italien, il tenait l'armée de Kellermann dans les Alpes, comme il laissait en Hollande celle de Beurnonville, l'une et l'autre dans une inactivité complète; tandis que la première aurait pu être chargée du siége de Mantoue, la seconde de bloquer les places du Rhin, ce qui eût laissé aux généraux des armées d'Italie et de Sambre-et-Meuse la disposition de toutes leurs forces. A la vérité ceux-ci furent renforcés plus tard par des détachements tirés des armées des Alpes et du Nord, mais ces secours furent partiels, insuffisants et n'arrivèrent pas toujours au moment opportun.

Le renfort important conduit par Wurmser, n'était pas composé, comme on l'a dit, de troupes d'élite; cette armée était trop bien organisée pour en avoir d'autres que les compagnies de grenadiers de ses régiments, que l'on réunit quelquefois en brigades. On ne peut se dissimuler que pour former ce qu'on appèle un corps d'élite, il faut nécessairement affaiblir les autres, et que plus ce corps est considérable, plus le reste de l'armée en souffre. L'Autriche est de toutes les puissances militaires de l'Europe, celle qui a le mieux compris que les

diverses parties d'une armée ne doivent point être trop disproportionnées en force. Ainsi Wurmser ne conduisait point des troupes d'élite, mais de bonnes troupes, car l'Autriche n'en avait pas d'autres sur le Rhin. Les agents de cette puissance entretenaient les peuples d'Allemagne dans l'attente des succès que ces renforts leur promettaient, afin de les maintenir dans leur alliance ou au moins dans leurs intérêts.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Marche de Moreau sur Pforzheim. — Son projet d'attaquer de nouveau l'Archiduc. — Retraite des Autrichiens sur la rive droite du Neckar. — L'armée française les suit et prend position sur la rive gauche. — L'Archiduc se retire sur le Danube.

Le 10 juillet, le centre de l'armée prit position à Neuenburg, à cheval sur l'Enz; Taponier à la droite de cette rivière, avec la brigade Laroche, Lecourbe à la gauche, à Schwann. Lambert resta à Neusaz, se liant par des postes avec la droite de Desaix, placée près du village de Malsch, et qui fut portée le 11 à Ettlingen et Durlach. Le 12, on ne fit aucun mouvement au centre. Le 13, Saint-Cyr fit avancer la brigade Laroche sur la rive gauche de la Nagold; elle formait une avant-garde dont le centre était à Kalw, la gauche à Liebenzell et la droite vers Nagold, communiquant par des partis avec ceux de Duhesme qui occupait Freudenstadt.

Le 12, Desaix avait fait marcher la division Sainte-Suzanne par les routes de Durlach et Ettlingen à Pforzheim. La gauche de l'armée fut ap-

puyée à cette route à la hauteur de Langenstein-bach.

Le 13 juillet, Moreau vint à Neuenburg; il concerta avec Saint-Cyr l'attaque qu'il se proposait de faire le 15 sur l'armée autrichienne placée aux environs de Pforzheim, et dont il lui expédia l'ordre le 14, de son quartier-général de Durlach.

Le même jour, Ferino repoussa les Autrichiens du corps de Fröhlich, jusqu'au delà de la Bleich; sa gauche, sous les ordres de Jordi, emporta Haslach. Il fut appuyé dans cette attaque par les troupes de centre que Duhesme dirigea de Freudenstadt, sous les ordres de Vandamme. Elles formaient trois petites colonnes; l'une fut dirigée sur Wolfach, l'autre sur Alpirspach, et la 3e sur Schramberg. L'ennemi faible sur ces points opposa peu de résistance; les troupes de Souabe se retirèrent à Oberndorf sur le Neckar, les Autrichiens sur Hornberg, par la vallée de Gutach; celles qui occupaient la vallée du Rhin, suivirent ce mouvement : Fröhlich par Simonswald, Freiburg et Willingen, où il se réunit au corps de Condé. Wolf partit des environs d'Huningue et se dirigea par les villes forestières; l'arrière-garde de Julay évacua le poste de Hornberg pour se retirer à Krumm-Schiltach; le 15, il s'établit à Saint-George et Peterzell.

Les troupes françaises restées dans le Haut-Rhin, quittèrent enfin les environs d'Huningue, où elles passèrent ce fleuve pour suivre l'ennemi qui s'était retiré par les villes forestières. Le même jour 15, la gauche du centre de l'armée (la division Taponier) se porta sur Pforzheim. Saint-Cyr trouva cette ville évacuée; le prince Charles s'était retiré dans la soirée du 14 et la nuit suivante, sur Enz-Waihingen. Il nous parut évident que l'Archiduc voulait éviter une nouvelle bataille, et qu'il se portait sur le Neckar. Le lendemain, Moreau fit avancer son aile gauche à Pforzheim; et bien résolu de suivre son ennemi, pour le combattre de nouveau, il donna l'ordre à Saint-Cyr de le harceler continuellement. Celui-ci fit ses dispositions en conséquence: le 17, il prit position sur la Wurm, d'où il éloigna la cavalerie du prince de Lichtenstein. Il prévint Desaix qu'il marcherait le lendemain avec un corps de troupes sur Stuttgardt, en l'invitant de se porter un peu en avant, afin de couvrir la gauche de son mouvement [28]. Il le prévenait aussi que d'après les avis qu'il avait reçus, l'ennemi avait de grandes forces en cavalerie, mais que son infanterie avait passé le Neckar et se trouvait entre Esslingen et Kannstadt. L'armée de l'Archiduc paraissant réunie, Saint-Cyr crut devoir prendre beaucoup de précautions pour s'en approcher, vu l'éloignement

des troupes de Desaix et de celles de Duhesme qui occupait Horb; il échelonna son corps d'armée de la manière suivante :

La brigade de Laroche eut ordre de prendre le lendemain 18, une position militaire, le plus près possible de la petite ville de Böbligen; Taponier eut celui de porter le général Lambert, avec trois bataillons, deux escadrons et trois pièces d'artillerie à Leonberg (1). Le reste de la division Taponier, c'est-à-dire neuf bataillons et autant d'escadrons, se porta de Weil sur Stuttgardt, couvert par un bataillon d'infanterie légère et un escadron, commandés par l'adjudant-général Houël. A environ une lieue de cette ville, il rencontra dans la forêt un détachement de chevau-légers du régiment de Kinsky, qu'il chargea et poussa rapidement sur Stuttgardt. Arrivé à la porte de cette ville, ce détachement tint ferme, se trouvant soutenu par un autre plus nombreux accouru à son secours. Houël s'engagea avec un peu de témérité dans la ville, après avoir culbuté les détachements de cavalerie qui en défendaient l'entrée; mais Saint-Cyr l'ayant soutenu, en faisant doubler

(1) Le général Lambert avait quelque temps été attaché à la réserve avec sa brigade; à dater de ce jour, il fit partie du corps du centre, qui fut alors composé de vingt-quatre bataillons d'infanterie.

PLAN DE STUTTGART ET DE SES ENVIRONS

N.° 9.

Echelle à $80\frac{1}{000}$

1000 5 0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 000 M.

1000 5 0 1 2 3 4000 T

le pas à la tête de la colonne de Taponier, Houël chargea les Autrichiens dans les rues et les rejeta sur la route de Kannstadt. Quatre bataillons, sous les ordres de Lecourbe, traversèrent la ville et prirent position en avant; les quatre autres de la division Taponier furent placés en réserve sur les hauteurs en arrière de Stuttgardt. On s'occupa de reconnaître la position de l'ennemi, et l'on s'aperçut qu'il tenait en force le village de Berg, et une assez bonne position dans les environs, pour couvrir le pont du Neckar et le faubourg de Kannstadt.

Il nous parut que l'ennemi ne s'était point attendu à notre approche, du moins pour ce jour. Houël fit une fausse attaque sur le village de Berg, que les Autrichiens défendirent avec vigueur : il est probable qu'ils crurent d'abord que c'était la plus grande partie de l'armée française qui débouchait sur Stuttgardt. En effet cela eût été facile, si ce projet fût entré dans les vues du général en chef; et l'on peut assurer que s'il l'eût exécuté, il aurait eu une journée des plus brillantes; mais il n'y pensait pas. Il se bornait à suivre avec son aile gauche et la réserve, les mouvements de son adversaire et à le remplacer dans les positions qu'il avait quittées deux jours auparavant; et ce ne fut que le 19 juillet qu'il arriva avec les deux divi-

sions de sa gauche sur la position de Waihingen, que l'Archiduc avait évacuée le 17.

Saint-Cyr n'avait reçu d'autres instructions de Moreau, depuis son départ de Pforzheim, que l'ordre verbal qu'il lui donna dans cette ville, de harceler continuellement l'ennemi. Reynier, son chef d'état-major, était resté à Baden, pour traiter de la paix avec les envoyés du duc de Würtemberg; ce qui occasiona, je crois, la rareté de sa correspondance, qui ne reprit sa régularité ordinaire que plusieurs jours après. Saint-Cyr ignorait tellement où était son général en chef, qu'en invitant Desaix à appuyer son mouvement sur Stuttgardt, il l'avait prié de donner à Moreau les nouvelles qu'il lui communiquait, de sa marche et de sa position [29 et 30].

A son arrivée à Stuttgardt, Saint-Cyr apprit que les avis qu'on lui avait donnés, que l'armée de l'Archiduc avait repassé le Neckar, étaient prématurés; car à l'exception de quelques troupes envoyées à Esslingen, ce prince était encore sur la rive gauche, ayant ses avant-postes sur la Glems. Saint-Cyr allait prendre position sur son flanc gauche, et l'on peut imaginer la situation fâcheuse où les Autrichiens se seraient trouvés, si Moreau fût arrivé en même temps en face de l'Archiduc, avec sa réserve et sa gauche. On peut croire que ce

dernier n'eût osé repasser en présence de l'armée française, le défilé du Neckar qu'il avait à dos, et qu'il aurait été forcé de recevoir la bataille qu'il voulait éviter, et qui aurait pu lui devenir funeste, en raison de la position défavorable dans laquelle il se trouvait placé.

Au moment où les troupes de Houël s'approchèrent du village de Berg, les Autrichiens firent un mouvement qui menaçait le flanc gauche des Français, en couronnant la hauteur de Feuerbacher-Heyde, qui se prolonge depuis le village de Berg jusqu'au delà de Stuttgardt (1). On voyait qu'ils avaient conçu de grandes craintes pour leur gauche; mais Saint-Cyr ne pouvait penser à former sur elle une attaque sérieuse, tant que le corps de Desaix se trouverait aussi éloigné de lui. Il n'avait sous sa main qu'une partie de la division Taponier; il se trouvait trop heureux de pouvoir conserver la position de Stuttgardt jusqu'à l'arrivée de Desaix, que Moreau ne pouvait tarder de faire rapprocher de lui, puisque son intention était de suivre l'armée de l'Archiduc, et qu'il avait annoncé au Directoire que « dès qu'il connaîtrait positive» ment la position de l'ennemi, il ne balancerait

(1) Des prisonniers nous dirent que la division qui exécuta ce mouvement, était celle du général Hotze.

» pas à l'attaquer (1). » Saint-Cyr avait même quelques craintes pour la journée du lendemain ; car il était présumable que l'Archiduc reconnaîtrait bientôt qu'il n'avait affaire qu'à une partie du centre de l'armée française (2), et qu'il ne pouvait trouver une meilleure occasion d'obtenir un succès qui eût relevé le moral de ses troupes, et empêché probablement de nouvelles défections parmi les alliés de l'Autriche. A la vérité ce prince pouvait présumer que Saint-Cyr ne s'obstinerait pas à garder une position défectueuse, à cause de sa distance des autres troupes de l'armée, et qu'il se retirerait sur les échelons laissés en arrière, si cela devenait nécessaire; ce qui réduirait à peu de chose l'avantage qu'il obtiendrait en faisant un mouvement sur la division Taponier. Mais soit qu'il ait fait ce raisonnement ou tout autre, toujours est-il, que loin d'attaquer le 19, il profita de la nuit qui précéda cette journée, pour se retirer

(1) Rapport de Moreau au gouvernement, en date à Ettlingen, du 23 messidor (11 juillet), inséré au *Moniteur* du 30 messidor (18 juillet).

(2) L'Archiduc avait envoyé en parlementaire à Stuttgardt un officier des chevau-légers de Kinsky, qui était très délié et propre à remplir la double mission qu'on lui supposait. On nous a assuré que c'était M. de Bubna, que nous avons vu depuis général et employé dans les hautes fonctions diplomatiques.

en arrière du Neckar, par les ponts qu'il avait fait établir à Mühlhausen et à Aldingen. Son armée fut prendre position sur les hauteurs en arrière de Kannstadt, sur deux lignes. Les Saxons qui étaient alors à la droite de l'Archiduc, passèrent le Neckar à Hofen, et furent se placer à la droite des Autrichiens. La position de cette armée était excellente, et l'on crut que le prince Charles était décidé à y recevoir une bataille : il avait fait renforcer par la division de Hotze le petit corps placé à Esslingen.

Pendant la journée du 20, tout était encore tranquille aux environs de Stuttgardt. Moreau, avec l'aile gauche et la réserve, se rapprocha du centre, et Desaix devait arriver le lendemain à Ludwigsburg. Saint-Cyr donna l'ordre de faire avancer les échelons qu'il avait laissés en arrière de lui, c'est-à-dire, les brigades de Lambert et de Laroche, et demanda à Moreau l'ordre d'attaquer les troupes restées sur la gauche du Neckar. Il se disposa à rejeter le lendemain, sur la rive droite, l'avant-garde que l'Archiduc avait laissée au village de Berg, pour couvrir le pont de Kannstadt, ainsi que la division de Hotze, placée en deçà d'Esslingen. La position de ces troupes lui donnait la facilité de déboucher sur nous, et le rendait maître des deux passages les plus importants du Neckar.

De sa position d'Esslingen, le général Hotze s'était porté sur le flanc droit des troupes qui occupaient les hauteurs de Stuttgardt. On crut voir dans cette disposition du prince Charles, un regret d'avoir repassé le Neckar avec son armée, devant un ennemi si inférieur en forces, et l'intention de l'attaquer; mais alors il était trop tard, puisque les troupes que Desaix amenait, ne pouvaient tarder d'entrer en ligne. Cependant nous crûmes être dans la nécessité de prévenir cette attaque; en conséquence, le 21 de grand matin, Saint-Cyr opposa à Hotze, son avant-garde commandée par Laroche, et forma sur trois colonnes les troupes de la division Taponier : l'une partant de Leonberg et commandée par Lambert, était destinée à tourner le faubourg de Kannstadt; Lecourbe avec la 2e devait l'attaquer de front, pendant que Houël avec la 3e, enleverait le village de Berg. Mais Lambert n'étant point arrivé à l'heure prescrite, il fallut se passer de la coopération de ses troupes; ce qui devait rendre la résistance de l'ennemi plus grande et notre succès moins complet.

On marcha sur le village de Berg, qui fut enlevé par Houël; tandis que Lecourbe s'emparait, par une attaque vive et brusque, du faubourg de Kannstadt, où nos troupes s'établirent. Les Autrichiens furent obligés de se retirer avec tant de

précipitation, qu'ils n'eurent pas le temps de rompre le pont. Notre artillerie fut placée sur les hauteurs qui le dominent de très près, et les troupes furent établies de manière qu'il nous parut impossible que l'ennemi essayât de déboucher sur ce point.

Laroche parti de Böblingen, avait rencontré les troupes de Hotze entre Degerloch et Ruith; elles se retirèrent sur ce dernier village, où elles furent protégées par les troupes de la même division qui s'y trouvaient. Elles voulurent essayer de s'y défendre, mais elles furent bientôt forcées de se replier sur la position que Hotze occupait avec ses principales forces près de Kloster-Weil. Laroche forma plusieurs attaques contre cette position; il réussit à s'en emparer, et força une partie des troupes ennemies qui la défendaient, à se retirer dans une île que forme le Neckar devant la ville d'Esslingen; mais Hotze ayant réuni sa réserve, et les troupes de Laroche, à la suite de ces différentes attaques, se trouvant un peu décousues et fatiguées, elles furent obligées de céder du terrain; et elles auraient probablement été tout-à-fait repoussées par ce dernier effort de Hotze, si dans ce moment Saint-Cyr n'eût amené du renfort à Laroche.

Aussitôt qu'il se crut assuré que le prince Charles

ne parviendrait point à reprendre le faubourg et le pont de Kannstadt, et que d'ailleurs son armée ne faisait aucun mouvement qui indiquât une semblable tentative, il fit, dans l'après-midi, traverser la ville de Stuttgardt à une partie de la division Taponier, qui avait combattu le matin à Kannstadt, et l'amena au secours de Laroche; ce qui le mit à même de reprendre l'offensive et de rejeter la division de Hotze sur Esslingen. Moreau était arrivé à Stuttgardt, Desaix, avec son corps et la réserve, s'était lié avec celui du centre : il occupait Ludwigsburg. Duhesme s'était aussi rapproché de nous, de sorte que Moreau allait avoir dans la main autant de troupes qu'il lui en fallait pour battre l'Archiduc. Le séjour de l'armée autrichienne sur le Neckar, lui offrait une belle occasion de réaliser la promesse qu'il avait faite au gouvernement, et de retrouver celle qu'il avait laissé échapper à la suite de la bataille de Malsch.

Dans la journée du 22, les deux armées se trouvaient en vue l'une de l'autre; mais le prince Charles quitta sa position dans la nuit du 22 au 23, pour se rapprocher du Danube et rallier à lui le corps de Fröhlich, que suivait Ferino. Le 23, à la pointe du jour, Laroche occupa la ville d'Esslingen, où l'on trouva 21 pièces de canon de

différents calibres, que l'ennemi n'avait pas eu le temps d'emmener; il les avait enclouées et fait briser les roues. On y trouva aussi une assez grande quantité de caissons, de boulets et autres ustensiles de guerre : dans cette ville se trouvait établi l'arsenal du cercle de Souabe.

Moreau, qui voulait toujours donner une seconde bataille, avait passé la journée du 22 en présence de l'ennemi, sans l'attaquer; il resta encore celles des 23 et 24 dans une complète inaction, malgré le mouvement rétrograde que l'ennemi venait d'opérer. Reynier, son chef d'état-major, et dont il suivait le plus souvent les conseils, était arrivé de Baden. Il avait fait des traités de paix ou des armistices avec les princes du cercle de Souabe. Moreau se trouvait alors dans la plus heureuse situation ; il allait, en vertu de ces traités, recevoir un grand nombre de chevaux pour son artillerie et sa cavalerie, des effets d'équipement de tout genre pour ses troupes, et de l'argent. Le nombre de ses ennemis était considérablement diminué par la défection des Würtembergeois, de toutes les troupes du cercle de Souabe et même des Saxons, qui ne voulurent pas suivre plus loin le mouvement rétrograde de l'Archiduc, et qui rentrèrent dans leur pays.

Tous ces avantages avaient été obtenus par Mo-

reau, après la première victoire; que serait-il donc arrivé, s'il avait gagné une seconde bataille à Pforzheim ou à Stuttgardt? Elle lui eût certainement coûté moins de peine que la première; outre que son adversaire était plus faible, le moral de son armée était ébranlé. On ne peut guère en douter; car s'il en eût été autrement, pendant les trois jours qu'une partie du centre de l'armée française était restée devant lui, quand il était maître de tous les passages et des ponts du Neckar, il aurait attaqué ce corps; et s'il ne se fut retiré en toute hâte sur l'armée dont il était éloigné, il est probable qu'il l'eût battu.

Suivant le témoignage de l'Archiduc, il avait deux choses à craindre; la première que Moreau ne le prévint sur le Danube, et la seconde qu'il ne fit sa jonction avec Jourdan. En marchant vers le Danube, il se mit en mesure contre la première manœuvre, mais en même temps, il facilitait la seconde. Il semble que s'il fut resté dans la position qu'il avait prise sur le Neckar, Moreau ne pouvait se porter sur le Danube; et qu'il pouvait encore moins opérer sa jonction avec Jourdan, puisque l'Archiduc se trouvait dans une position centrale entre les deux armées françaises : l'échec que ce prince avait éprouvé à Ettlingen, était réparable. Il avait perdu quelques mille hommes, mais

il pouvait en retirer de ses places et du bas Rhin, et se présenter de nouveau au combat avec des forces supérieures à celles de Moreau, qui n'avait pu se renforcer que des six bataillons que Duhesme lui amenait de Freudenstadt; car Ferino était éloigné et chargé de contenir le corps de Fröhlich.

Moreau n'avait pas espéré que sa première victoire aurait une suite aussi avantageuse pour lui, que l'était l'abandon de la position que l'Archiduc occupait entre les deux armées françaises. Il s'attendait à guerroyer long-temps dans la vallée du Rhin, avant d'obtenir les avantages que lui donnait l'Archiduc par son mouvement rétrograde vers le Danube; il avait mandé au gouvernement qu'il allait suivre l'ennemi pour lui livrer une seconde bataille; mais il était loin de penser qu'elle n'aurait lieu que sur la Wernitz. Il eût pu la livrer à Pforzheim ou à Stuttgardt, et nous verrons bientôt qu'il le pouvait encore avec plus d'avantages les jours suivants, pendant que l'Archiduc traversait la chaîne des montagnes dites Rauhe-Albe; parce qu'alors les Saxons l'avaient abandonné et qu'il n'avait pas encore reçu ses renforts de l'Autriche, ni rallié à lui le corps de Fröhlich. Je crois que dans cette hypothèse, l'armée autrichienne eût été complètement battue, et peut-être assez désorganisée pour que l'Archiduc ne put

se réunir à Wartensleben. Moreau fût resté maître de faire ensuite ce qu'il eût jugé convenable; il pouvait rejeter son adversaire au-delà de l'Inn, dans une position d'où il lui devenait impossible de reprendre l'offensive, et de gêner sa jonction avec Jourdan; et l'Archiduc eût perdu sa communication avec Wurmser par le Tyrol.

Je viens de rendre compte du projet de Moreau, et de reconnaître qu'il était susceptible de réussite, s'il en eût poursuivi l'exécution avec la vigueur nécessaire; mais je n'hésite pas à dire que j'aurais préféré lui voir adopter l'un des deux partis indiqués par l'Archiduc, celui qui consistait à se réunir avec Jourdan. De cette manière rien n'était donné au hasard, et l'on n'avait à craindre aucun obstacle dans l'exécution. Le plus grand vice qui se faisait sentir, depuis le commencement de la campagne, dans les opérations des armées françaises, était leur éloignement l'une de l'autre. Dans le premier moment il avait peut-être été impossible d'y remédier; mais après la retraite de l'Archiduc de Pforzheim et sur-tout de la position du Neckar, il n'y avait rien de plus facile que de rapprocher les deux armées; car ce même jour Wartensleben avait évacué la place de Würtzburg, qui fut aussitôt occupée par Jourdan. Un mouvement de Moreau par sa gauche, et un autre de

Jourdan par sa droite, la réunion se fut trouvée convenablement faite, et leurs succès assurés pour toute la campagne, ou plutôt pour toute la guerre; car probablement elle ne se fut pas prolongée au-delà. On a critiqué les opérations de ces généraux pour avoir négligé de se donner les avantages que promettait cette réunion; ils ont, pour se justifier, cité les ordres du Directoire (1), qui les empê-

(1) Il faut se faire une juste idée, je ne dirai pas des ordres, mais des instructions volumineuses qui arrivaient aux généraux en chef; les membres d'un gouvernement nouveau et mal assuré avaient alors à s'occuper de bien d'autres choses que de méditer des plans de campagne, s'ils avaient été en état d'en faire. Ils avaient créé le dépôt de la guerre dont le général Clarke était le directeur; il avait attiré près de lui quelques généraux et officiers supérieurs, qu'à tort ou à raison on laissait sans emploi, la plupart pouvant connaître la théorie de la guerre, mais non la pratique. Ces officiers désirant se faire employer et donner une idée de leurs connaissances, présentaient, par l'entremise de Clarke, des plans de campagne à Carnot, pour les armées d'Allemagne ou d'Italie. Celui-ci, quand il en avait le temps, feuilletait ces projets, et faisait adopter facilement par ses collègues, tout ou partie de ceux qu'il jugeait les meilleurs. De ce fatras d'idées, souvent incohérentes, sortaient ces pages d'instructions, d'autant plus abondantes que les affaires allaient mieux, et d'autant plus rares qu'elles allaient plus mal. Elles étaient adressées aux généraux qui se trouvaient sur les lieux, en présence des armées ennemies, et sous tous les rapports plus à portée de connaître ce qu'il était convenable

chaient de l'effectuer. J'ai dit souvent ce que je pensais de l'obéissance passive, à l'égard des généraux en chef. D'ailleurs ces instructions indiquaient bien aussi la nécessité de marcher liés ensemble, ce qui était quelquefois difficile à concilier; car il y a loin de la Bohême, que la gauche de Jourdan devait observer, au Tyrol où Moreau devait opérer, pour couper la communication de l'Archiduc avec l'armée d'Italie. Mais quand les dispositions sont incohérentes, qu'on n'en peut exécuter l'ensemble, qu'on ne veut pas même le tenter, il semble qu'on est maître de faire ce qu'elles prescrivent de plus convenable, et bien certainement le plus convenable était de se réunir, pour poursuivre l'ennemi avec acharnement, et le forcer à recevoir une bataille générale qui, vu notre

de faire. En supposant que les dispositions prescrites eussent été bonnes au moment où elles avaient été conçues, elles étaient presque toujours inexécutables au moment de leur arrivée à l'armée. D'ailleurs tel système de guerre, qui aurait été approprié au caractère ou à la capacité de tel général, ne convenait plus à celui auquel on en imposait l'exécution. Ainsi, sous tous les rapports, les instructions adressées au nom du gouvernement, ne faisaient qu'augmenter l'embarras des généraux qui avaient la faiblesse d'y attacher de l'importance. Bonaparte qui connaissait mieux que les autres l'origine ou la fabrique de ces instructions (car il y avait quelquefois travaillé lui-même), n'en fit jamais aucun cas, quand il se vit chargé du commandement d'une armée.

supériorité, devait le mettre dans une déroute complète. Cette disposition était aussi celle que le gouvernement recommandait avec le plus d'instance [37 et 48]; c'était la plus essentielle de ses instructions, la seule qui put conduire à la paix, et de laquelle il semble qu'on ne pouvait s'écarter, sans s'exposer à des revers assez marquants pour faire manquer le but de la campagne. Je crois que Kleber pensait de même sur la nécessité de la réunion des deux armées françaises, et sur la facilité de cette opération, lorsqu'il proposa à Moreau le premier août (1), de déterminer par où et comment il désirait que la jonction put s'opérer [42].

Au contraire, Moreau prit le parti de se remettre à la suite de l'armée autrichienne, et il s'y remit dans le même ordre qu'elle suivait. Les deux principales colonnes de l'Archiduc se dirigeaient par les vallées de la Rems et la Fils; le centre de Moreau fut dirigé par cette dernière vallée, et l'aile gauche, avec la réserve, par la première. Le prince Charles avait formé deux petits corps volants pour éclairer ses flancs, Moreau voulut avoir les siens. Duhesme avait à peine rejoint le centre, qu'on le détacha de nouveau, pour flanquer la

(1) Kleber avait, en l'absence de Jourdan, le commandement de l'armée de Sambre-et-Meuse.

droite du centre, et Delmas dut flanquer la gauche de Desaix. Le général autrichien cherchait à concentrer son armée, en ralliant sur le Danube le corps de Fröhlich; c'était une opération sage et la seule que le général français aurait dû imiter, en se portant par la route de Kirchheim sur Ulm, afin de rallier à lui le corps de Ferino. Moreau détacha de sa gauche le général Scherb, avec la 68e demi-brigade et le 19e de dragons, pour contenir la garnison de Philippsburg, et éclairer les mouvements de celle de Mannheim.

Ce fut à peu près à cette époque que les Autrichiens firent répandre dans toute l'Allemagne, l'annonce de succès que Wurmser aurait obtenus sur notre armée d'Italie; ils eurent un soin tout particulier d'en prévenir nos avant-postes. Wurmser avait en effet commencé ses opérations; il débouchait en Italie à la tête d'une armée meilleure que celle de son prédécesseur Beaulieu. Il n'aurait eu cependant que des succès éphémères, s'il n'était parvenu à s'emparer du parc d'artillerie de siége que les Français abandonnèrent devant Mantoue, et à ravitailler cette place dont il augmenta la garnison.

Je pense que des observations sur un fait aussi important ne seront pas déplacées ici; elles tendent à relever une erreur causée par une admi-

ration irréfléchie envers un homme supérieur. On a voulu faire passer l'abandon du parc de siége devant Mantoue, pour un de ces traits de génie si nombreux dans sa carrière militaire: cependant un général en chef a toujours les moyens de connaître l'approche d'une armée qui se dirige sur lui; elle ne vient pas à vol d'oiseau, ni avec la rapidité d'un ouragan. Celle de Wurmser a mis six semaines pour arriver des bords du Rhin à Trente. Toute l'Europe a connu son départ et calculé à l'avance l'époque précise où elle pouvait déboucher en Italie; le Directoire qui en a été informé aussitôt, n'a pas manqué d'en prévenir Bonaparte; enfin il est impossible de douter qu'il n'ait connu ce grand mouvement, long-temps avant qu'il ne fut achevé. On ne saurait s'expliquer le motif pour lequel il n'a pas éloigné son parc de siége, ayant si bien le temps nécessaire. On l'a fait parler sur ce sujet, comme sur tant d'autres, avec peu de raison. Dernièrement encore, un écrivain lui a fait tenir ce langage: «Le siége de Mantoue fut levé en laissant cent qua» rante canons dans les tranchées. J'eus bientôt lieu » de m'applaudir de m'être mis au-dessus du préjugé » des généraux vulgaires, qui regardent des canons » comme des reliques, à la conservation desquels » ils attachent leur honneur. Autant cela est natu» rel à un officier d'artillerie, qui doit considérer

» sa batterie comme son drapeau, autant cela est » absurde dans un chef d'armée, etc. (1) »

Il ne s'agit pas ici de quelques pièces de bataille qu'on se permet souvent d'exposer légèrement, et dont la perte est de peu d'importance; mais d'un parc de siége, dont les canons ne sont que la plus faible partie, et qui se compose en outre de plates-formes, de nombreux affûts de rechange, de fers coulés, et enfin de munitions et de voitures de toute espèce. Cela forme un ensemble si considérable, que peu d'armées en ont à leur suite. Les deux armées d'Allemagne n'en avaient point; celle du Rhin n'avait pas même une pièce de 12. Il a fallu des circonstances bien heureuses, telles que l'occupation de toutes les places du Piémont, pour que celle d'Italie possédât un parc aussi considérable; et puisqu'il eût été facile de le conserver, au moyen du temps que l'on avait eu pour l'évacuer, avant l'arrivée de Wurmser, on ne peut s'empêcher de reconnaître que c'était une faute de ne l'avoir pas fait. Il en résulta que l'armée d'Italie fut obligée de ne pas s'éloigner de Mantoue, pendant le reste de l'été, toute l'automne et une partie de l'hiver. L'ennemi eut le temps de faire d'autres tentatives pour délivrer cette place; ce qui amena plusieurs batailles san-

(1) *Napoléon au Tribunal de César, etc.* Tome I, p. 126.

glantes où l'armée française s'acquit une nouvelle gloire, mais où elle éprouva de grandes pertes, qui jointes à celles occasionées par les exhalaisons pestillentielles des marais de Mantoue, la réduisirent tellement, qu'on dut affaiblir les armées d'Allemagne pour la renforcer, et la mettre en état de continuer la guerre.

CHAPITRE SIXIÈME.

Marche des armées française et autrichienne, du Neckar à la Wernitz, par les vallées de la Fils et de la Rems. — Elles traversent les montagnes dites Rauhe-Albe. — Combat de Bopfingen. — Position de l'armée sur la Brenz. — Combats de Neresheim, de Katzenstein, de Gundelfingen et d'Eglingen.

Le 25 juillet, le corps du centre fut placé, la droite à la Fils près Plochingen, la gauche vers Krummhard, où vint s'appuyer la droite du corps de Desaix. Duhesme s'établit vers Urach, et Laroche en avant d'Ebersbach [31]. Le 27, ce général, avec l'avant-garde du centre, prit position à Göppingen, communiquant avec celle de Desaix, placée entre Schorndorf et Gmündt [32]. Les flanqueurs commandés par Duhesme, s'établirent à la hauteur de Wiesensteig, pour couvrir la route d'Ulm à Stuttgardt, et la division Taponier fut placée le 28 en arrière de Göppingen. Elle prit position en avant d'Ebersbach, où elle appuya sa droite, ayant sa gauche vers Beyereck [33]. Laroche fit quelques prisonniers sur les troupes du général Hotze [34].

On peut remarquer que les marches de notre armée étaient bien courtes, et peu en rapport avec le

but qu'on se proposait, qui était d'atteindre celle de l'Archiduc. Mais depuis le retour de Reynier à l'armée, il était difficile aux généraux de prendre quelque chose sur eux; la position de leur droite ou de leur gauche et même de leur avant-garde, était tellement fixée, qu'ils ne pouvaient s'en écarter : Saint-Cyr crut s'apercevoir qu'on avait été mécontent de la pointe qu'il avait faite sur Stuttgardt.

Le 31, Laroche prit position à Klein et Gross-Süssen, s'étendant par sa gauche le long de la Lauter, pour communiquer avec l'avant-garde de Desaix, placée vers Wisgoldingen et Degenfeld; Duhesme avança un peu sa droite [35]. Moreau se proposait de faire attaquer le 1er août, la position de Gmündt, qu'il supposait occupée en forces par l'ennemi; il mettait à cette opération tant d'importance qu'il était allé lui-même la reconnaître [36]. Il avait fait resserrer la division Delmas sur celle de Sainte Suzanne ; ces deux divisions étaient soutenues par la réserve. Moreau avait voulu que Saint-Cyr attaquât le même jour la position que Hotze occupait près de Geislingen. Les ordres étaient donnés, et les troupes de Duhesme, qui avaient le plus de chemin à faire, étaient en marche [39]; quand il se ravisa et lui donna contre-ordre, préférant que Saint-Cyr fît un mouvement par sa gauche, pour appuyer l'attaque de Desaix et la rendre plus facile [40 et 41]. Le

commandant du corps du centre témoigna à Moreau qui était venu le voir à Göppingen, toute sa surprise de ce qu'il mettait en mouvement tant de troupes, pour prendre une position que l'ennemi avait évacuée depuis plusieurs jours, et qu'il n'occupait plus que par un cordon d'avant-postes. Il ajoutait que tant de tâtonnements dans les vallées de la Rems et de la Fils, avaient fait perdre l'occasion de joindre l'ennemi et de lui livrer bataille surun terrain si favorable à notre infanterie, avant ce qui devait à son armée le corps de Fröhlich ; qu'il n'eût rallié faire perdre à Moreau l'avantage de l'offensive, et le donner à son adversaire.

Je ne puis expliquer les véritables causes de ces tâtonnements qui permirent la réunion dont je viens de parler, que par les raisons suivantes : Moreau avait servi avec distinction à l'armée du Nord; mais dans un pays d'une nature peu accidentée et dans un espace rétréci, bien différent de celui où il devait opérer, qui, indépendamment de sa grande étendue, se trouvait extrêmement varié. Au Nord, il avait été subordonné, ici il commandait en chef; ce qui exige des talents différents, et l'habitude de la guerre sur toute sorte de terrain; de plus un grand caractère, et tout le monde sait que, sous ce rapport, il était faible, qu'il agissait presque toujours d'après des conseils

et non d'après sa volonté. Ceci explique les contradictions que l'on trouve si souvent dans ses opérations; car on le voit quelque fois hardi, téméraire même, quand la veille ou le lendemain il est timide à l'excès. Reynier, son ami, avait toute sa confiance; Desaix qui la partageait souvent, formait avec lui son conseil habituel. Celui-ci était un militaire de la plus haute distinction; mais accoutumé à faire la guerre dans les plaines des bords du Rhin, et avec des avant-gardes (genre de guerre qu'il affectionnait particulièrement), dès qu'il eut quitté ce théâtre et pris le commandement d'un corps de troupes, il se trouva d'abord embarrassé, et il lui fallut du temps pour se familiariser avec son nouveau commandement. Il avait acquis une belle réputation, il voulait la conserver. La crainte d'éprouver un revers que, selon moi, il poussa beaucoup trop loin, le rendait circonspect, et nuisit quelquefois, dans cette campagne, au développement des grands talents qu'il possédait.

La chaîne des montagnes dites Rauhe-Albe, où l'armée se trouvait engagée, offre d'assez grandes difficultés à celui qui a peu fait la guerre de montagnes; on n'avait pas même une carte passable de ce pays. Moreau qui ne s'était pas attendu à faire la guerre loin du Rhin, en était si dépourvu qu'il en témoignait tous les jours le besoin; il s'adressa

même à son collègue Jourdan pour lui en procurer [38]. Il avait dans son armée des généraux habitués à cette guerre, qui pensaient que ce serait une bonne fortune de livrer une bataille aux Autrichiens dans les montagnes, et qui lui auraient fait traverser cette chaîne en peu de jours, en lui ménageant les succès que les troupes françaises ne peuvent manquer d'obtenir sur les Allemands dans un pays de cette nature. Mais parmi les personnes dont il était entouré, il s'en trouvait qui les desservait dans son esprit : on disait qu'il fallait se garder avant tout d'une entreprise trop hardie, qui pouvait compromettre les succès obtenus ; et que trop de précipitation serait un moyen de manquer le but.

On doit reconnaître que le mouvement de Moreau vers sa gauche, avec trois de ses divisions et sa réserve, pour attaquer Gmündt le 1er août, quand l'ennemi n'y avait plus qu'un faible cordon d'avant-postes, et s'était porté en entier depuis le 26 juillet sur notre droite, était une chose ridicule. Pour joindre l'ennemi, il eût fallu déboucher avant le 31 juillet, sur la position de Böhmenkirch, qui était occupée par les principales forces de l'Archiduc depuis plusieurs jours. Cette position était appuyée par le corps de Hotze, placé entre Geislingen et Urspring, qui était lui-même flanqué sur sa gauche par le corps volant placé à Blaubeuren, et renforcé

par des troupes de Fröhlich. Malgré la réunion de ce corps, que Moreau aurait dû prévoir et empêcher, il n'avait pas encore pensé sérieusement à rapprocher de lui Ferino, pour éviter d'avoir bientôt sur son centre et sa gauche toute l'armée de l'Archiduc, à l'exception de ce qu'il avait laissé sous les ordres de Wartensleben pour observer Jourdan. Les rapports du pays étaient que le prince Charles se disposait à reprendre l'offensive et à nous livrer une bataille; on nous assurait que des paris étaient ouverts, qu'elle aurait lieu avant six jours. Ce qui donnait lieu à ces bruits, était la jonction de Fröhlich et l'arrivée de quelques régiments de l'intérieur de l'Autriche, tels que les chevau-légers de Modène et ceux de Löwenehr [44].

Nous avons vu que Saint-Cyr avait eu ordre d'attaquer Hotze à Geislingen, le 1er août, et ensuite contre-ordre pour le faire appuyer avec la division Taponier, le corps de Desaix à Gmündt. Moreau y ayant appris le départ de l'Archiduc pour Böhmenkirch, prescrivit de nouveau à Saint-Cyr d'attaquer le 2 Hotze à Geislingen, ainsi que la position de Böhmenkirch, c'est-à-dire l'armée entière de l'Archiduc, qu'il supposait encore réunie sur ces deux positions, à l'exception du petit corps volant qui formait la droite des Autrichiens, et qui avait été laissé dans la vallée de la Rems, en face

de Desaix. Ainsi la veille une partie du centre était en mouvement pour soutenir l'aile gauche à Gmündt, qui n'avait devant elle que ces flanqueurs mais lorsqu'il s'agit, le jour suivant, d'attaquer l'armée ennemie postée sur des positions redoutables, que l'Archiduc jugeait presque inattaquables (1), le centre devait s'en charger tout seul; et la gauche, pas plus que la réserve, ne devaient faire aucun mouvement pour l'appuyer. Heureusement, lorsque Saint-Cyr se présenta devant Böhmenkirch et Geislingen, il ne trouva plus que des arrière-gardes;

(1) Dans son ouvrage sur la campagne de 1796, l'Archiduc, après avoir décrit les abords de Bohmenkirch, s'exprime ainsi (Tome II, page 213): « Böhmenkirch est situé sur cette » route, et c'est là qu'était placée l'armée autrichienne. Ces » deux routes sont les principales du pays ; l'artillerie légère » seule peut y passer avec facilité : toutes les autres sont im- » praticables.

« L'avant-garde de l'Archiduc était à Bargau, couvrant » la vallée de la Rems et la route d'Aalen, par où s'avan- » çait la division Delmas. La position de l'Archiduc, sur » ce point central (Böhmenkirch), pouvait être regardée » comme inexpugnable. La vallée de la Fils est un défilé si » étroit et resserré par des montagnes si escarpées, qu'il ne » reste à l'ennemi qui s'y engage aucune possibilité de ma- » nœuvrer. Il faut qu'il emporte de vive force les rampes de » Geislingen et de Weissenstein, ou qu'il retourne sur ses pas, » pour s'en approcher par la vallée de la Rems, ou par la » route de Blaubeuren. »

les forces principales avaient évacué ces positions, l'Archiduc s'étant porté sur Heidenheim, et Hotze sur le Danube vers Gundelfingen. On fit sur ces deux points une cinquantaine de prisonniers.

J'ignore les véritables raisons qui ont pu décider le prince Charles à abandonner des positions aussi fortes que celles de Böhmenkirch et Geislingen, dont les Français n'auraient pu s'emparer sans essuyer les plus grandes pertes. Les renforts qu'il attendait étaient arrivés; il avait réuni à son armée la droite de Fröhlich, tandis que son adversaire était séparé à une grande distance du corps de Ferino. Il pouvait avoir à Böhmenkirch et Geislingen ses trois corps d'armée réunis, sur les deux que Moreau avait avec lui; c'était le plus grand avantage qu'il pouvait désirer pour le combattre, et il l'avait obtenu sans peine, car l'indécision et les lenteurs de son adversaire le lui avait donné Il devait craindre de laisser échapper une occasion si favorable, et que quelques jours plus tard Moreau, ne fut-ce qu'en imitant encore l'exemple qu'il lui donnait, ne se présentât devant lui avec la presque totalité de ses forces. L'Archiduc était posté avantageusement au débouché des défilés, dans lesquels, d'après sa manière de voir, Moreau était resserré et gêné au point qu'il ne pouvait absolument manœuvrer. Malgré tant d'avantages, le prince

Charles s'était retiré pour prendre une nouvelle position, selon moi bien inférieure à celle qu'il avait jugé à propos de quitter; la gauche s'appuyait au Danube à Gundelfingen, le centre à Giengen et la droite à Neresheim.

Le 3 août, Saint-Cyr prit position sur la Brenz [43]; il trouva devant Heidenheim une arrière-garde de deux bataillons et cinq à six escadrons, qui essayèrent un moment de défendre ce poste; mais la supériorité des Français les força de se replier sur Neresheim, où l'Archiduc était campé depuis la veille. Le corps de Desaix déboucha de Gmündt; Delmas poursuivit sur Aalen les flanqueurs de droite que l'Archiduc avait laissés dans la vallée de la Rems. Ce mouvement décida ce dernier à porter sa droite à Nördlingen, et à faire de nouveaux changements dans la position des corps de son armée. Celui de Hotze quitta Gundelfingen, où il fut remplacé par des troupes de Fröhlich; huit de ses bataillons et douze escadrons vinrent camper le 4 à Ummenheim, deux autres et quatre escadrons prirent position à Dischingen. Si cette position de l'armée de l'Archiduc était un peu étendue, il faut convenir qu'au moins elle pouvait se réunir en peu de temps, s'il l'eût voulu; d'autre part il communiquait facilement avec Wartensleben, de sorte que les deux armées autrichiennes,

quoique séparées, n'en formaient véritablement qu'une. C'était un avantage immense pour les troupes impériales, dont les Français étaient privés; car Jourdan pouvait difficilement communiquer avec Moreau, et celui-ci était toujours séparé de son aile droite, à une si grande distance, qu'il ne pouvait compter sur sa coopération, dans le cas où il eût voulu attaquer l'armée de l'Archiduc, et à plus forte raison, s'il se trouvait attaqué lui-même.

Le 5 août, Laroche, avec l'avant-garde du centre, attaqua l'ennemi à Giengen, et le débusqua des villages de Hermaringen, Staufen et Altenberg; il porta ses avant-postes sur l'Egge. Le général autrichien Riese quitta dans la nuit la position qu'il occupait sur les hauteurs de Brenz; il évacua aussi Gundelfingen, par suite du mouvement de Laroche, et se retira par Lauingen, à Dillingen. Le grand parc d'artillerie de l'armée autrichienne fila à Donauwörth.

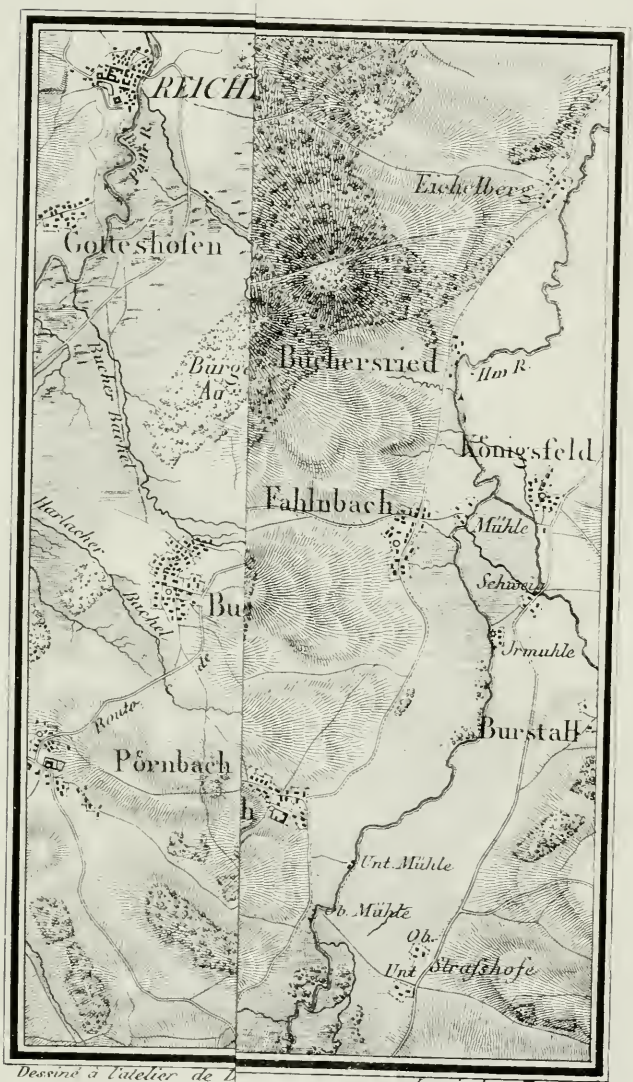
Le même jour, l'aile gauche fit une reconnaissance dirigée par l'adjudant-général Heudelet, qui se porta sur Bopfingen. L'ennemi occupait cette ville, mais elle fut enlevée après une faible résistance. L'avant-garde se porta alors en avant, du côté de Kirchheim, pour observer la marche et les forces de l'ennemi; mais au moment où elle allait se retirer, il déploya des forces considéra-

bles, surtout en cavalerie et artillerie. Une portion de notre infanterie, étonnée d'une charge de cette cavalerie, ne fit pas assez de résistance; ce qui mit du désordre dans ses rangs, et occasiona une perte de 200 hommes qui furent faits prisonniers. Le 7e régiment de hussards se comporta de la manière la plus brillante, et par une charge faite à propos, il sauva une partie de notre infanterie. Le brave Marisy, chef de ce régiment, se distingua particulièrement : fait prisonnier un moment après avoir été blessé de plusieurs coups de sabre, il aperçut son régiment qui faisait sa retraite, il rassembla ses forces et s'écria : « 7e de hussards, demi-tour, en avant! » ce que son régiment exécuta aussitôt au cri général de : « sauvons notre brave colonel ! » Il fondit sur l'ennemi, lui fit éprouver une grande perte et dégagea Marisy [16].

L'Archiduc, après avoir fait sa jonction avec Fröhlich, avait rapproché de sa droite le corps de Hotze; Moreau crut n'avoir rien de mieux à faire que de suivre ce mouvement, car il se persuadait que le prince Charles avait l'intention de tourner sa gauche. Il ordonna à Saint-Cyr de se porter le 8 sur Neresheim et de prendre position entre ce village et celui de Tattenhausen (1); de faire porter Duhesme

(1) Voyez dans l'atlas, la carte des environs de Neresheim, Pl. XI.

CARTE … 1.r Septembre,
… ST.



CARTE pour servir à l'intelligence de l'affaire qui a eu lieu le 1.r Septembre, près LANGENBRUK et la CHAPELLE S.t CAST.

Dessiné à l'atelier de Desmadryl aîné

Imprimé par Engelmann

Echelle à $\frac{1}{50,000}$.

1000 5 0 1 2 3 4 5000 Mètres

1000 3 0 1 2000 Toises

entre Haunsheim et Wittislingen, pour observer les plaines du Danube et les mouvements des ennemis dans les environs de ce fleuve [47]. Ce n'était point avec une brigade d'infanterie, et le peu de cavalerie que Duhesme avait avec lui, qu'on pouvait atteindre ce but; la réserve de cavalerie eût été plus convenable, mais elle se trouvait encore en arrière du corps de Desaix, dans les gorges de la Rems, où certainement elle était fort inutile. Cependant par cette disposition, Duhesme se serait encore trouvé appuyé aux montagnes ; il pouvait, avec une grande surveillance, éviter un échec et rejoindre par sa gauche le corps du centre dont il faisait partie; mais un nouvel ordre apporta des changements au premier, et rendit la position de Duhesme extrêmement fâcheuse. On lui prescrivait de laisser un poste à Wittislingen pour correspondre avec Laroche, de s'avancer à Gundelfingen, d'avoir un corps à Lauingen, et un autre, ou seulement un parti, du côté d'Ulm, pour faire des patrouilles sur le Danube, en attendant que l'on eut des nouvelles de la marche de Ferino. Ses troupes allaient se trouver éparpillées au milieu des plaines qui avoisinent le Danube, ce qui l'exposait à une défaite totale. La gauche du centre devait toujours appuyer à Neresheim, la droite de Taponier être placée à Dischin-

gen, et l'avant-garde du corps d'armée, à la hauteur de Dunstelchingen. On nous prévint que la réserve de cavalerie serait assez rapprochée pour nous appuyer, si cela devenait nécessaire [49].

Ces dispositions furent en partie exécutées dans la journée du 8. La division Taponier partit de grand matin de Heidenheim ; l'adjudant-général Houël fut chargé de débusquer les troupes autrichiennes qui défendaient Neresheim et les hauteurs environnantes. On les poussa sur la route de Nördlingen; mais on se dirigea ensuite sur la droite, pour laisser à Desaix qui s'approchait, les positions sur la gauche de Neresheim. La brigade de Lambert, qui avait suivi et appuyé le mouvement de Houël, se plaça sur les hauteurs en avant et à droite de Neresheim, après avoir rejeté l'ennemi sur Ummenheim, Hohlenstein et Kössingen; elle prit ensuite sa position entre l'abbaye et Weinachthof.

La brigade Lecourbe prit position sur la rive droite de l'Egge, entre le village de Dischingen et la ferme dite Hochstatter-hof; Laroche eut beaucoup de peine à prendre la position qui lui était indiquée à la hauteur de Dunstelchingen. Après plusieurs attaques infructueuses, Lecourbe le fit soutenir par environ 400 tirailleurs, qu'il dirigea sur les villages de Katzenstein et Frikingen, qui

étaient occupés par l'ennemi. Ce mouvement appuyait la gauche de l'avant-garde; mais après plusieurs engagements réitérés, ces tirailleurs furent repoussés jusque dans la vallée de l'Egge. Alors Lecourbe envoya des troupes fraîches, qu'il fit soutenir par le 3e régiment de cavalerie: malgré la vivacité du feu de l'ennemi et l'avantage de la position, Lecourbe parvint à le repousser et à s'emparer de nouveau des hauteurs de Katzenstein. Le 3e régiment de cavalerie a montré dans cette affaire une vigueur et une bravoure dignes d'éloges, en chargeant et culbutant la cavalerie qui lui était supérieure en nombre. Après cette première charge, ce régiment vint se rallier près des grenadiers des 84e et 106e demi-brigade. La cavalerie ennemie avait voulu profiter de ce moment pour entamer la nôtre; les grenadiers l'accueillirent avec fermeté et sang-froid, la contînrent par un feu vigoureux, et donnèrent le temps au 3e régiment de se préparer à exécuter une nouvelle charge sur la cavalerie ennemie, qui la mit cette fois dans une déroute complète: Lecourbe fit dans cette affaire 250 prisonniers. L'ennemi perdit beaucoup de monde, ayant mis une grande obstination à défendre le terrain que devait occuper notre avant-garde; Laroche mit dans cette attaque beaucoup d'énergie, et fit de son côté une centaine de prisonniers. Le

chef de brigade Meunier, du 3e de cavalerie, se fit remarquer par sa vigueur et ses bonnes dispositions; il fut assez grièvement blessé, il avait même été un moment prisonnier, mais ses cavaliers parvinrent à le délivrer.

Duhesme, après avoir, conformément à l'ordre qu'il avait reçu, détaché un parti sur Ulm, mit le reste de sa division en marche sur deux colonnes; l'une composée de la majeure partie de sa cavalerie et de ses grenadiers, devait éclairer la plaine, en passant par le village de Riedhausen, et se diriger sur Gundelfingen, en couvrant le flanc droit de la principale colonne, composée d'un peu de cavalerie et de la plus grande partie de son infanterie. Duhesme, qui se trouvait à cette colonne, rencontra l'ennemi à Brenz ; Vandamme, qui marchait à la tête de la première, le rencontra aussi à peu près à cette hauteur. Duhesme le repoussa facilement de Brenz et d'Ober-Medlingen ; Vandamme fut obligé de livrer un combat pour passer la Brenz au-dessous de Gundelfingen. Il opéra sa jonction avec deux bataillons que Duhesme avait dirigés d'Ober-Medlingen sur ce point ; de sorte qu'environ 200 chasseurs-du-loup et quelques hussards qui se trouvaient dans Gundelfingen, y furent cernés. Pendant ce temps, Duhesme faisait filer quatre bataillons sur les hauteurs qui domi-

nent Ober-et Unter-Medlingen, pour établir sa ligne de bataille, la droite en avant de Gundelfingen et la gauche en avant d'Unter-Medlingen. Vandamme somma en vain les troupes restées à Gundelfingen de se rendre ; cette ville entourée d'un bon mur et qui, vu la proximité de l'ennemi, devait s'attendre à être secourue, refusa d'ouvrir ses portes. L'ennemi fit, des créneaux de la muraille, un feu de mousqueterie, assez vif pour obliger nos troupes de s'en tenir à quelque distance ; on ne put que la canonner faiblement avec une pièce de 4, que Vandamme avait à sa disposition. Dans ce moment, la ligne de l'ennemi s'établissait de Lauingen à Haunsheim ; il déboucha ensuite de cette première ville une colonne de cavalerie qui chargea vigoureusemet les chasseurs de Vandamme, les repoussa jusqu'à la hauteur des deux bataillons qui se trouvaient près de Gundelfingen, et enleva une pièce de 8: ces deux bataillons tinrent ferme. Duhesme fit alors un mouvement sur le flanc droit de cette cavalerie avec les quatre bataillons qu'il avait avec lui; il en laissa deux en réserve, forma une colonne serrée des deux autres, fit battre la charge, et s'avança contre le flanc de la cavalerie ennemie, qui se mit aussitôt en retraite et fut à son tour chargée par notre cavalerie légère. Mais Duhesme s'apercevant que l'ennemi se renforçait

continuellement par des troupes fraîches qui sortaient de Lauingen, se décida à refuser sa droite en se retirant en arrière de Gundelfingen, et à tenir fortement sa gauche à la hauteur d'Unter-Medlingen. Un bataillon de la 100e demi-brigade avait été dirigé sur Riedhausen et s'en était emparé ; l'ennemi y porta une grande partie de ses forces. Ce bataillon fit alors sa retraite ; il marcha serré en masse, presque environné par la cavalerie ennemie, avec une contenance si assurée qu'elle n'osa entreprendre de le charger. Enfin, il parvint à s'établir dans un bois, d'où il protégea la gauche de Duhesme. L'ennemi recommença une nouvelle attaque sur son centre qui était encore dans la plaine, et qui se composait des deux autres bataillons de la 100e et d'un de la 17e. Il déploya son artillerie sous la protection de sa cavalerie; deux de nos bataillons se portèrent en avant au pas de charge, et firent rétrograder les pièces de canon et la cavalerie ennemie. Dans ce moment le jour commençait à baisser: Duhesme jugeant que l'ennemi avait une trop grande supériorité sur lui en cavalerie et artillerie, prit le parti de refuser entièrement sa droite, et de la porter derrière Ober-Medlingen, pour n'occuper que les hauteurs qui dominent les plaines du Danube. Il plaça un bataillon sur la hauteur vis-à-vis de Riedhausen, quatre

furent campés en arrière d'Unter-et Ober-Medlingen, un autre à Brenz, sa cavalerie répartie sur son front. La perte de Duhesme a été à peu près de 80 hommes tués ou blessés et d'une vingtaine de prisonniers.

Dans cette journée, le corps du centre a formé quatre attaques sur une étendue de 5 lieues de terrain, prise à vol d'oiseau; chacune de ses brigades a eu des combats assez vifs à soutenir. Duhesme n'a pu prendre la position qui lui était indiquée; mais je pense que cet évènement fut très heureux, car s'il eût occupé Lauingen et Gundelfingen, ses troupes y eussent été enlevées probablement le lendemain. Le corps de Desaix a marché derrière la gauche du centre et a pris position: sa première division, la droite à Neresheim, et la seconde vers Bopfingen; la réserve de Bourcier, qui suivait depuis Stuttgardt ses mouvements, s'est placée en arrière de lui à Dassingen. Ce jour là, la division de droite de Ferino a pris position à Lindau, et sa seconde division, la droite à Aicha et la gauche à Ochsenhausen. Le 9, la 1re division de ce corps ne fit aucun mouvement, la 2e se porta sur l'Iller; ses avant-postes poussèrent jusque sur Memmingen. Au centre, Duhesme ne fit aucun mouvement; Laroche rectifia sa position d'avant-garde, ce qui amena avec

l'ennemi quelques petits combats; la division Taponier se concentra davantage, en faisant serrer sur elle la brigade de Lambert. L'aile gauche rectifia sa position, son avant-garde eut des postes vers Kössingen, et envoya des reconnaissances sur différents points.

Moreau venait de faire un pas en avant, et son adversaire en avait fait un en arrière; l'un et l'autre paraissaient indécis sur le parti qu'ils devaient prendre. Cependant les armées se trouvaient si rapprochées, qu'en quelques heures elles pouvaient se joindre, et livrer une bataille générale et décisive. Dans la position étendue qu'occupaient ces deux armées, l'avantage était acquis à celle des deux qui prendrait l'offensive, mais à plus forte raison à celle du prince Charles qui, ayant ses troupes moins disséminées, pouvait les faire combattre presque toutes dans la même journée sur le point qu'il eût choisi; tandis que l'armée française était privée du concours de Ferino (1). On ne peut donc blâmer Moreau, dans la position où les armées se trouvaient, d'avoir différé de donner cette bataille avant l'arrivée de Ferino; mais je pense qu'on peut

(1) On vient de voir que la droite de l'armée française s'étendait jusqu'à Lindau sur le lac de Constance, et sa gauche se trouvait à Bopfingen, tandis que celle de l'Archiduc, quoique déjà fort étendue, n'occupait (à l'exception des émigrés laissés devant Ferino), que l'espace situé entre le Danube et Nördlingen.

lui reprocher justement, d'avoir tardé si longtemps à réunir son aile droite à son armée, ou plutôt de l'avoir détachée sans nécessité, ce qui lui fit manquer tant d'occasions d'écraser l'Archiduc, par la supériorité qu'il aurait eue sur lui.

La position fâcheuse dans laquelle se trouvait l'armée française, fut bien jugée par le généralissime autrichien; il voyait bien que s'il attendait tranquillement la réunion de Ferino, tout espoir de succès était perdu pour lui. Il résolut de profiter du temps, qui était encore nécessaire à Moreau pour l'effectuer, afin de surprendre et d'attaquer l'armée française. Il fixa pour cette opération le 11 au matin; et il l'eût peut-être surprise, sans un incident que je vais rapporter, et qui fit découvrir son dessein.

Le 9, Laroche parla à Saint-Cyr de l'arrivée devant ses postes d'un régiment de chevau-légers (celui de Löwenehr), arrivé depuis peu de la Pologne. Saint-Cyr se proposa d'éloigner ce régiment, qu'il trouvait trop rapproché de nos troupes; ce qui pouvait faciliter une surprise dans le cas où l'ennemi aurait voulu la tenter. Il prévint Moreau du désir qu'il avait d'attaquer le poste d'Eglingen, et de rejeter les Autrichiens plus en arrière. Pour ne pas engager une affaire un peu sérieuse, qui aurait peut-être contrarié les projets du géné-

ral en chef, il ne voulait faire son attaque qu'entre 5 et 6 heures du soir: Moreau l'approuva, et fit dire que probablement il s'y trouverait. A l'heure convenue, Laroche tourna par sa gauche l'infanterie ennemie placée près de la Maison-de-chasse, et fila le long de la lisière du bois, de manière à tourner aussi les troupes autrichiennes qui étaient à portée du village d'Eglingen. Le 2e régiment de chasseurs déboucha dans la plaine, et se porta entre ce village et le bois où se trouvait Laroche; quelques pelotons de chevau-légers de Löwenehr, vinrent soutenir et rallier leur grand-garde surprise et en déroute. Ces pelotons furent bientôt obligés de se retirer sur leur régiment qui se trouvait en bataille derrière le village d'Eglingen, dont un bataillon français, sorti de Dunstelchingen, vint s'emparer. Le 2e de chasseurs poussa en avant; ses tirailleurs s'engagèrent vivement avec les chevau-légers; il était soutenu à quelque distance par le 2e régiment de cavalerie. Les chevau-légers se voyant poussés aussi brusquement par nos chasseurs, se décidèrent à faire face et à les charger à fond: c'était ce que l'on attendait. Les chasseurs font volte-face, pour venir se placer sur les ailes et en arrière du 2e de cavalerie, qui s'avance aussitôt sur les chevau-légers, charge en muraille et les culbute par un choc violent. Ils se dispersent,

nos chasseurs se mettent à leur poursuite, et en font un bon nombre prisonniers, tandis que le 2e de cavalerie se reforme tranquillement. Ce régiment était, je puis le dire, le plus distingué de l'armée; il était commandé par le chef de brigade Radal, officier du plus grand mérite (1). La cavalerie ennemie trouva un appui près de quelques bataillons d'infanterie, sur lesquels elle fut se rallier.

Saint-Cyr, voyant les Autrichiens suffisamment éloignés, voulait s'en tenir là; mais Moreau qui arrivait, satisfait de ce que l'on avait gagné du terrain, voulut que l'on fit venir de nouvelles troupes et que le combat continuât: en conséquence on fit avancer l'artillerie et la division Taponier. Une canonnade très vive s'engageait de part et d'autre, quand Saint-Cyr vit arriver dans l'éloignement plusieurs colonnes autrichiennes, qui lui firent connaître que ce n'était plus d'une affaire de postes qu'il s'agissait; mais que l'armée de l'Archi-

(1) Il ne permettait à aucun de ses cavaliers de se détacher pour faire un prisonnier. Je fus témoin de la colère qu'il prit dans cette journée contre un de ses adjudants qui vint nous amener un officier, lequel se dit *galopin-major* du général Latour. L'adjudant s'excusait en disant, qu'il ne l'avait pris que parce qu'il avait cru que c'était un officier important, dont on pourrait peut-être tirer quelques renseignements.

duc était en mouvement pour venir nous attaquer. Saint-Cyr fut trouver Moreau, pour lui faire part de ce qu'il avait vu et du projet qu'il supposait à l'ennemi; mais ce dernier ne voulut pas croire à ce projet d'attaque, et ordonna que l'on continuât le mouvement en avant; seulement il envoya à Ste.-Suzanne l'ordre de porter des troupes, s'il le pouvait, à la hauteur des nôtres.

Lorsque nous fûmes arrivés près du village d'Amerdingen, il s'éleva un orage violent et une pluie si extraordinaire qu'elle éteignit toutes nos lances à feu et celles de l'ennemi, ce qui obligea les Autrichiens et les Français de terminer le combat. Saint-Cyr rejoignit Moreau et tenta de lui persuader de prendre une position convenable pour recevoir la bataille que, selon lui, on aurait le lendemain. Celle qui lui paraissait la plus avantageuse, outre qu'elle était la plus rapprochée, était celle de l'Egge, que le centre venait de quitter; mais Moreau persista dans son opinion, que l'ennemi n'était point en mesure de reprendre l'offensive, et que l'on ne serait point attaqué. Il ne voulut pas même que l'on fît quitter à Duhesme la position éloignée qu'il occupait dans la vallée du Danube, pour le rapprocher du centre. Ainsi, d'après l'obstination de Moreau, il fallut conserver la position où l'on se trouvait au moment où l'orage

avait fait cesser le combat. Le général en chef assurait qu'on pourrait la rectifier le lendemain matin, et il promettait que, dès le point du jour, il ferait avancer le corps de Desaix pour le lier avec le centre. Il fit venir un détachement de 150 carabiniers qu'il tira de la réserve, et qu'il fit placer en avant de la cavalerie du centre, afin que celle-ci put prendre un peu de repos. C'était un bien faible moyen de sécurité que celui que Moreau donnait à Saint-Cyr; néanmoins celui-ci dut cesser de faire des observations, et se résigner à ce qu'il pourrait arriver de fâcheux dans la journée du lendemain.

Cependant Saint-Cyr prit sur lui de renvoyer dans la nuit Lecourbe, avec une demi-brigade et un petit détachement de cavalerie, pour occuper la position et garder le point de Dischingen, afin qu'en cas de malheur dans la journée suivante, il put avoir un passage assuré pour son artillerie et autres voitures; préférant soutenir le combat avec moins de forces, que de se voir sans aucun appui, acculé au défilé de l'Egge. Lecourbe laissa une demi-brigade près Dunstelchingen.

Les quatre divisions que Moreau avait avec lui, se trouvaient répandues sur un espace d'environ huit lieues, depuis Bopfingen au Danube; Delmas à Bopfingen, Desaix en avant et à gauche de Neresheim; quelques bataillons commandés par Ste.-

Suzanne, s'étaient avancés dans la soirée à la hauteur de Kössingen. La division Taponier, par suite du mouvement opéré dans la soirée du 10, et des craintes que l'on avait conçues au centre pour la journée du lendemain, n'avait pas de position défensive; elle se trouvait en avant de la ligne occupée par notre aile gauche, avec laquelle elle n'était point liée, et bien moins encore avec Duhesme qui se trouvait à une grande distance dans la vallée du Danube. Cette division était ainsi échelonnée (1): Lambert, avec la brigade de gauche, s'était placé à l'entrée de la nuit, du mieux qu'il avait pu, sur les hauteurs boisées qui se trouvent en arrière des villages d'Aufhausen et Amerdingen. Lecourbe avait, comme on l'a déjà dit, une demi-brigade à Dunstelchingen et l'autre à Dischingen. Laroche avec l'avant-garde, était placé à droite de la route d'Eglingen à Amerdingen, en avant du hameau d'Osterhofen, à la lisière d'un bois. La cavalerie se trouvait dans la plaine en avant d'Eglingen, entre la brigade de Laroche et celle de Lambert. La réserve, commandée par Bourcier, avait cinq régiments de cavalerie, deux compagnies d'artillerie à cheval et la 44e demi-brigade d'infanterie; elle était placée en arrière de la droite de Desaix. Duhesme était toujours dans la vallée du

(1) Voir la Pl. XI de l'atlas.

Danube avec 6 bataillons et un régiment de cavalerie; l'aile droite avec Ferino, était encore, sa droite à Bregenz, et son corps de bataille sur l'Iller en face de Memmingen.

Ainsi Ferino qui avait d'abord fait face à Fröhlich, ne l'avait pas suivi, lorsqu'il fit sa jonction avec le prince Charles, sans quoi il serait arrivé avec lui à Ulm sur le Danube. C'est à cette circonstance, si désavantageuse pour les Français, qu'il faut attribuer le mouvement offensif de l'Archiduc et le dessein qu'il forma de livrer bataille à Moreau, avant que le corps de Ferino ne l'eût rejoint (1); car si ce dernier se fut réuni à lui,

(1) Je sais qu'on trouve un autre motif indiqué dans l'ouvrage de l'Archiduc, où on lit le passage suivant (T. II, page 269) :

« L'Archiduc risquait trop d'attendre son adversaire dans » ces positions étendues; et l'évacuation des magasins sur » le Danube, n'était plus une raison plausible pour courir » les chances d'une bataille dans des circonstances si défa- » vorables. Il en reconnut le danger, lorsque Moreau s'avança » près du centre; mais une retraite en sa présence ne sem- » blait pas moins délicate. Il se décida donc à prendre l'ini- » tiative de l'attaque pour repousser l'armée française, afin » de pouvoir se retirer tranquillement et se réunir plus vîte » à Wartensleben. On ne doit pas lui supposer d'autre in- » tention; car à cette époque, Jourdan était si rapproché. » que le prince aurait tout-à-fait manqué la jonction qu'il » projetait, en suivant son adversaire après le gain de la » bataille. »

dès que Fröhlich eut rejoint l'Archiduc, le général français aurait acquis une supériorité qui eût détourné le prince Charles de tout projet offensif, et l'eût contraint de se retirer jusque dans les états héréditaires. Cet évènement et la jonction immédiate des deux armées françaises, venant à coïncider avec les revers que les Autrichiens éprouvaient alors en Italie, auraient probablement amené la paix.

Le même jour 10 août, l'armée de Wartensleben se retirait des sources de la Pegnitz (1), pour se porter sur Amberg; Nauendorf qui flanquait sa

Je ne puis me persuader que l'Archiduc, qui depuis assez long-temps se retirait de devant Moreau, tandis que celui-ci se bornait à le suivre, sans l'avoir jamais pressé, et sans même avoir alors le moindre détachement sur ses flancs ou ses derrières, eût cru cette fois avoir besoin d'une bataille, pour pouvoir se retirer plus tranquillement. Ce généralissime, dont nous avons admiré tant de fois la prudence, ne se fut pas exposé aux hasards d'une bataille, pour un motif aussi léger, lorsqu'il s'agissait sur-tout d'un adversaire qui lui inspirait peu de crainte et dont tant de fois il blâme l'extrême circonspection. Je suppose une erreur dans ce passage, provenant peut-être de la traduction, et je reste dans l'opinion que j'ai émise. Au surplus, si l'Archiduc risquait trop de courir les chances d'une bataille, dans des circonstances aussi défavorables, à raison de la dissémination de ses forces, il faut convenir que Moreau, dont les troupes étaient bien plus disséminées, risquait encore davantage.

(1) La *Pegnitz* est cette rivière qui, prenant ses sources

gauche, était à Neumarkt. Jourdan avec sa gauche et son centre arrivait sur la Rednitz, et sa droite commandée par Bernadotte arrivait à Nürenberg. Telle était la position des armées, lorsque l'Archiduc se disposa à nous livrer bataille. Dans sa relation de cette campagne, il s'est étendu sur les nombreux avantages qu'il suppose à la position de l'armée française, et sur les vices de celle des Autrichiens. A mon avis, toutes deux étaient aussi favorables pour l'offensive, que médiocres pour la défensive; au surplus ce n'était pas des dispositions du terrain que provenaient les plus grands désavantages des Français, mais bien de la dissémination de leurs troupes et de l'absence d'une grande partie du corps de Ferino : ceux-ci ne pouvaient être compensés par aucun avantage du terrain, en supposant qu'il y en eût.

vers Sulzbach, se jette dans la *Rednitz* près de Nürenberg (atlas, Pl. VIII). La rivière formée de ces deux affluents, et qui se jette dans le Mayn, au-dessous de Bamberg, est désignée dans les auteurs, tantôt sous le nom de *Rednitz*, tantôt sous le troisième nom de *Regnitz*, ce qui produit quelque confusion.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Bataille de Neresheim.

Le 11 août, à peine le jour commençait à paraître, que les postes de Lambert, à la lisière du bois en arrière d'Amerdingen, furent attaqués. Peu après, des colonnes ennemies se formèrent au nombre de quatre: l'une se porta dans la direction de Kössingen, et les trois autres sortirent des villages d'Aufhausen et d'Amerdingen; quelques escadrons de cavalerie débouchèrent aussi de ce dernier village, se dirigeant sur la droite et la gauche d'Eglingen. Ils chargèrent les 150 carabiniers qui n'étaient point encore relevés, et qui avaient formé cette nuit nos avant-postes. Ces troupes d'élite n'ont pas l'habitude de ce service, n'y étant jamais employées que dans des circonstances très rares: ici on avait fait une faute de les y placer, puisqu'il n'y avait pas eu de nécessité. Moreau avait compté sur plus de résistance de leur part, et il se trompa; car ils tournèrent subitement le dos, et se retirèrent d'abord en désordre en arrière de la cavalerie de la division Taponier, bivouaquée

en avant du village d'Eglingen; ensuite ils retournèrent à la réserve, d'où ils avaient été tirés la veille. Ce petit incident n'eût été d'aucune importance, s'il fut arrivé à d'autres troupes, surtout à des chasseurs ou hussards, que l'on est habitué à voir courir en avant ou en arrière, sans que ces mouvements, pour ainsi dire obligés et de tous les instants pour les troupes légères, aient la moindre influence sur celles qui se trouvent en arrière d'elles; mais ici on voyait revenir à toutes brides un corps d'élite, que l'on était habitué à voir enfoncer l'ennemi sur tous les points où il se présentait. Notre cavalerie, qui d'ailleurs n'était pas même informée de leur petit nombre, vu qu'ils avaient été placés à l'entrée de la nuit, crut que c'était le régiment tout entier qui était repoussé; nos chasseurs qui se trouvaient à peu de distance d'eux, au lieu de s'avancer à la rencontre de l'ennemi, furent entraînés dans leur fuite. Le chef de brigade Nansouty, qui commandait ce jour là la cavalerie du centre, eut de la peine à les arrêter et à les rallier sur les régiments de grosse cavalerie qui se trouvaient en arrière, et qui furent eux-mêmes un peu ébranlés par ce brusque mouvement. Nansouty parvint cependant à les remettre en ordre; mais il n'était pas difficile d'apercevoir que leur contenance était faible, et qu'il ne faudrait pas

trop compter sur eux, si l'ennemi donnait suite à cette première attaque.

Les troupes du centre se trouvaient attaquées avant d'avoir pu rectifier la position qu'elles avaient prise la veille, à la fin du combat. Il fallait en trouver une sur-le-champ, et qu'elle fut adaptée aux circonstances ; la plus convenable était celle que Taponier avait occupée la veille, sur la rive droite de l'Egge, et qui nous eût replacés en ligne avec le corps de Desaix ; mais on était éloigné de cette position, et une partie des troupes déjà engagée. On crut qu'un aussi grand mouvement ne pouvait s'exécuter, pour ainsi dire, sous le feu de l'ennemi, sans de graves inconvénients. Ce qui n'eût été qu'une manœuvre dictée par la prudence, pouvait lui paraître une retraite décidée, et attirer sur nous une attaque plus vigoureuse que celle qu'il avait l'intention de former; laquelle exécutée sur des troupes en marche, ne pouvait manquer de leur être funeste. On résolut de se concentrer sur la position que l'avant-garde du centre avait occupée les jours précédents entre Katzenstein et Dunstelchingen ; autant elle avait été convenable pour une avant-garde, autant elle l'était peu pour un corps d'armée, mais elle se trouvait à peu près sous la main, et il n'y avait pas un moment à perdre. Saint-Cyr se décida à y réunir ses

troupes pour en faire son champ de bataille; quoique s'il eût pu prévoir que l'Archiduc nous laisserait le temps de reprendre la position de l'Egge, il lui aurait, sans aucun doute, donné la préférence. Il donna l'ordre à Laroche de se placer avec la plus grande partie de sa brigade, à la droite de Dunstelchingen. Il se rendit ensuite à la brigade Lambert, qui était assez vivement attaquée, et qui disputait son terrain pied à pied. On apercevait sur sa gauche la brigade Decaen, formant l'avant-garde de Desaix, que Moreau avait fait avancer la veille, à la hauteur de Kössingen; elle était aux prises avec une colonne de l'ennemi, et lui cédait du terrain pour se rapprocher du corps de bataille qu'elle était chargée d'éclairer. Une autre colonne d'infanterie autrichienne débouchait d'Amerdingen et suivait la route d'Eglingen; une section s'en sépara, se jetant sur sa gauche pour longer la lisière du bois, occupée précédemment par Laroche, et où il avait laissé la valeur d'un bataillon d'infanterie légère. La cavalerie ennemie s'était rapprochée de la nôtre, et se disposait à la charger. La position de Lambert n'étant plus tenable, Saint-Cyr lui avait ordonné de la quitter, d'évacuer entièrement le bois, où une partie de ses troupes était encore engagée, et d'aller prendre position à la gauche de Dunstelchingen, en

s'appuyant à la 106e demi-brigade que Lecourbe y avait laissée. Pendant que la brigade de Lambert exécutait ce mouvement, Nansouty avait fait repasser sa cavalerie en arrière du village d'Eglingen ; il n'avait pas cru sa troupe assez rassurée pour oser recevoir la charge de l'ennemi : il préféra de manœuvrer, en se retirant par échelons et en bon ordre, pour se reformer en arrière du village. Ce mouvement rétrograde découvrait la droite de Lambert; l'ennemi en profita sur-le-champ. Il détacha une partie de sa cavalerie qui vint tourner le bois d'où les troupes de ce dernier sortaient(1): elles avaient été morcelées pendant l'attaque qu'elles avaient soutenue. Les premières qui évacuèrent ce bois, se formaient en arrière et attendaient les autres, avant de continuer le mouvement rétrograde, pour aller prendre la position qu'on leur avait désignée.

Ce fut dans cette situation que la cavalerie ennemie les trouva, quand elle se présenta sur leur flanc droit. Saint-Cyr qui se trouvait avec elles, avait bien jugé la position fâcheuse où le mouvement rétrograde de sa cavalerie allait les mettre;

(1) Nous avons vu que cette brigade avait dû prendre sa position à l'entrée de la nuit; le terrain se trouvant très accidenté et n'ayant pas été reconnu, on doit supposer que les troupes n'y étaient pas avantageusement placées.

il avait envoyé son aide-de-camp à Nansouty, pour lui observer que ce n'était pas de belles manœuvres en arrière, par échelons, qu'il fallait exécuter; mais au contraire des charges vigoureuses qu'il fallait tenter sur-le-champ, à quelque prix que ce fut, pour dégager la brigade de Lambert qui se trouvait compromise. Nansouty se mit en devoir d'exécuter cet ordre; mais avant qu'il eût pris toutes les mesures qu'il crut nécessaires, la cavalerie ennemie, dont je viens de parler, avait pris en flanc les troupes de Lambert. Une charge vigoureuse, exécutée par les chevau-légers de Löwenehr, les avait enfoncées et culbutées; au point que si ce régiment de chevau-légers n'eût pas été obligé de se rapprocher du village d'Eglingen, par les mouvements de Nansouty, ou par toute autre cause que j'ignore, il ne serait pas échappé dix hommes de cette brigade. Environ deux cents ont été pris; le reste profitant du terrain accidenté qui se trouve aux environs du hameau de Hofen, s'est échappé individuellement ou par groupes; mais la plupart ont été perdus pour le reste de la journée, car on ne parvint à les rallier que sur le chemin de Heidenheim, en arrière de l'Egge.

Nous n'étions encore qu'au commencement de la bataille, et le corps du centre se trouvait dé-

jà dans une situation presque désespérée. Des vingt-quatre bataillons qui le composaient, douze se trouvaient hors de combat; savoir les six que commandait Duhesme, et dont nous parlerons plus bas, ainsi que les six de Lambert qu'on ne parvint à rallier que dans la soirée, parce qu'ils avaient été totalement éparpillés. Ce premier résultat n'avait pu être évité; l'ennemi nous avait surpris dans un moment où notre armée occupait une ligne beaucoup trop étendue, et pendant que Duhesme se trouvait séparé de nous à la distance de quatre lieues. De plus, on avait fait porter le corps de bataille du centre trop en avant de l'aile gauche, se contentant de faire avancer vers Kössingen des troupes de l'avant-garde de cette aile, pour se lier avec lui. La veille, au lieu de laisser reprendre au corps du centre sa position sur la droite de l'Egge (avec d'autant plus de raison qu'on s'apercevait de l'approche de l'ennemi en force et de l'imminence d'une bataille), on s'était obstiné à le faire rester où il se trouvait, sous le misérable prétexte de garder le terrain dont on s'était emparé. Ainsi ce corps d'armée se trouvait sans position défensive, dans le moment où l'Archiduc déboucha sur lui: il dut s'occuper d'en trouver une, et en même temps se défendre.

Si au moment de la défaite de Lambert ,

l'Archiduc n'eût pas discontinué son attaque, mais au contraire eût poussé ses troupes avec la décision d'un général qui a un plan bien arrêté, il serait arrivé sur la position de Dunstelchingen avec la queue de la colonne de Laroche, et par-conséquent avant que Saint-Cyr eût terminé ses dispositions de défense. Il n'y eût trouvé de placé que la 106e demi-brigade, ce qui aurait été un faible obstacle pour les troupes dont il disposait: enfin le corps du centre eût été culbuté, et la bataille perdue dès le commencement de la journée. Mais heureusement ce prince s'est arrêté après son premier succès, nous a laissé le temps de nous reconnaître et de retrouver des chances de la gagner.

Sur notre droite, l'ennemi avait attaqué l'infanterie légère que Laroche avait laissée à la lisière du bois, à la hauteur d'Eglingen. Elle s'était retirée sur la maison-de-chasse; mais suivie et attaquée de nouveau par des forces supérieures, elle vint se placer sur la position qu'elle devait occuper, pour former la droite de la brigade Laroche.

Dans ce moment Moreau arrivait de l'aile gauche; comme la veille il n'avait pas voulu croire au projet d'attaque de l'Archiduc, il n'avait fait aucune disposition pour lui résister, et il ne savait quel parti prendre. Saint-Cyr lui observa que

le prince Charles s'étant décidé à livrer une bataille, il avait sans doute rassemblé son armée vers son centre, puisque c'était le point où il pouvait opérer plus facilement et plus utilement cette concentration ; qu'il n'y avait pas de temps à perdre pour réunir les nôtres sur le point le plus menacé. Que ce qui valait encore mieux, en raison de l'économie du temps et de la simplicité du mouvement, était de faire agir le corps de Desaix contre le flanc de l'ennemi, par Schweindorf sur Forchheim, et de porter la division Delmas sur ses derrières, en poussant le petit corps du prince de Lichtenstein, tandis que la réserve de Bourcier se joindrait à la division Taponier sur Dunstelchingen, et qu'on ferait rapprocher Duhesme.

Moreau n'osa rien décider sans avoir vu Desaix, mais il convenait que c'était ce qu'il fallait faire : il dit qu'il allait le rejoindre et qu'il l'engagerait à attaquer de suite le flanc droit de l'ennemi. Il partit aussitôt pour retourner à l'aile gauche, en recommandant à Saint-Cyr, de tenir le plus longtemps qu'il pourrait sa position de Dunstelchingen, malgré l'affaiblissement où le mettait la dispersion de la brigade Lambert. Il longea le front de la réserve qu'il venait de placer, la gauche à Weinachthof et la droite à Frikingen, sans lui prescrire aucune disposition, ne voulant, comme je viens

de le dire, rien ordonner avant d'avoir vu Desaix. Dans ce moment on ignorait complètement ce qui se passait vis-à-vis de Duhesme ; il n'avait rien fait savoir, ce qui semblait nous confirmer dans l'opinion où nous étions, qu'il ne serait pas sérieusement attaqué, et que l'Archiduc disposerait de toutes ses forces pour se donner la plus grande supériorité possible, sur le point où il voulait faire le plus grand effort.

Néanmoins ce prince avait tardé à donner de plus grands développements à son attaque; une de ses colonnes avait été retardée, dit-on, par les mauvais chemins, dont l'état avait encore empiré par suite de l'orage de la veille. Cela nous avait donné un peu de répit, dont nous avions profité pour le placement de nos troupes et de notre artillerie (1). Des 24 bataillons et des six petits régiments de cavalerie qui formaient le centre [112], 6 bataillons et 5 escadrons se trouvaient avec Duhesme; 3 bataillons de la division Taponier étaient avec

(1) Dans cette campagne, elle était peu nombreuse; l'armée avait passé le Rhin avec environ 66 mille hommes, et elle n'avait point de pièces de position, mais seulement 8 compagnies d'artillerie à cheval, qui servaient chacune 4 pièces de canon de 8, et deux obusiers de 6 pouces, ce qui faisait 48 bouches à feu, douze par chaque corps d'armée et douze à la réserve. Elle avait de plus deux pièces de 4, par demi-brigade.

Lecourbe, en réserve à Dischingen, 3 à la gauche de Dunstelchingen; Lambert courait après les débris de sa brigade. De sorte qu'il ne restait dans ce moment à Saint-Cyr, pour défendre sa position, que les trois bataillons de Taponier, les six de Laroche et quatre régiments de cavalerie, non compris le détachement du 9e de hussards. Il avait placé ces neuf bataillons à droite et à gauche de Dunstelchingen; le terrain ne lui offrant aucun appui pour ses ailes, il s'en fit un de ce village pour son centre. Il avait sur son front un ravin où coule, pendant l'hiver, un petit ruisseau qui prend sa source vers le hameau de Hofen, se dirige entre les villages de Trugenhofen et Reistingen, et se jette dans l'Egge près de Tattenhausen. Ce ravin est très peu prononcé sur le front qu'occupaient nos troupes; il offrait si peu d'obstacles qu'on pouvait le traverser en ligne, sans être obligé de défiler. La dispersion de la brigade Lambert laissait une grande trouée entre les troupes du centre et la réserve de Bourcier: elle donnait à l'ennemi de grands avantages pour attaquer la gauche de Saint-Cyr, mais il n'a point cherché à en profiter.

Vers les 9 heures du matin, l'Archiduc encouragé par le succès obtenu précédemment, et sous la protection d'une nombreuse artillerie, essaya de nous déposter du plateau que nous occupions. Il se

présenta devant le front de la brigade Laroche, qui était placée à la droite de Dunstelchingen; mais nos troupes lui opposèrent une si vigoureuse résistance, et notre artillerie lui fit éprouver une si grande perte, qu'il fut obligé de se retirer jusqu'à la hauteur du village d'Eglingen. Dans le même temps, il fit filer des troupes sur notre droite, dans la direction de Dischingen; ce mouvement nous en imposa peu, parce que nous avions sur ce point Lecourbe avec la 84e demi-brigade. L'Archiduc ne tarda pas à recommencer son attaque; cette fois il voulut la préparer en nous débusquant du village de Dunstelchingen, où appuyait notre centre. Il fit ouvrir sur ce village une vive canonnade, et l'artillerie des Autrichiens parvint à y jeter une si grande quantité d'obus, qu'en moins d'un quart d'heure, il se trouva réduit en cendres. Les paysans n'eurent pas le temps de sauver leur bétail, et les vieillards ainsi que les hommes les moins diligents ne purent s'en retirer, non plus que les blessés autrichiens qui s'y trouvaient en grand nombre, et qui avaient été ramassés pendant et après l'affaire de la veille.

Cet évènement affligeant pour l'humanité, et qui ne devait avoir aucun résultat utile à ses auteurs, n'influa nullement sur le moral des Français. Les troupes qui étaient en avant du village, passè-

rent en arrière en longeant ses flancs : alors nous n'eûmes plus besoin de garder la route d'Eglingen, rendue impraticable par les ruines de Dunstelchingen, et l'incendie de ce village fut plus nuisible aux Autrichiens qu'aux Français.

Vers les II heures du matin, l'Archiduc fit une nouvelle tentative; elle eut encore lieu sur tout le front de la brigade Laroche, composée de la 21e légère et de la 31e de ligne, qui défendirent leur position avec un grand courage. L'ennemi arriva cette fois sous le feu bien nourri de notre infanterie et de notre artillerie, jusqu'aux deux-tiers du plateau occupé par nous. On fit passer, par des intervalles ménagés à dessein, quelques escadrons du 2e de chasseurs et du 2e de cavalerie, pour ébranler et jeter du désordre dans la première ligne des Autrichiens, que l'on se disposait à charger à la bayonnette, aussitôt qu'elle aurait fait quelques pas de plus. Mais la charge de notre cavalerie ayant fait fléchir une partie de cette ligne, le reste arrêta son mouvement, et ne put soutenir qu'un instant le feu de notre infanterie et de notre artillerie, dont une partie tirait à mitraille. Elle se retira sous la protection de la cavalerie autrichienne. Pour ne pas compromettre la position, on n'avait pas jugé à propos de la poursuivre, parce qu'on voulait éviter de s'en-

gager avec la seconde ligne de l'ennemi ou ses réserves, jusqu'au moment où Desaix serait en mesure de donner avec tout son corps. L'artillerie des deux armées continua de canonner, d'abord avec vigueur, ensuite le feu se modéra.

Le bruit du canon ramena Moreau vers Dunstelchingen; il fut satisfait de voir qu'on avait conservé intacte la position qu'on occupait près de ce village. Il annonça à Saint-Cyr que Desaix ne tarderait pas à attaquer l'ennemi par son flanc droit; et que s'il ne l'avait pas encore fait, c'était parce qu'il voulait avoir toutes ses troupes dans la main, et réunir par conséquent celles de Delmas qu'il avait envoyé chercher.

On ignorait toujours ce qui s'était passé vis-à-vis Duhesme; Lecourbe qui était à Dischingen, le plus rapproché de lui et le plus à portée d'en avoir des nouvelles, n'en savait rien. L'ennemi avait jeté des troupes entre Laroche et Duhesme, pour tourner la gauche de ce dernier, ce qui empêchait les ordonnances de passer. Moreau retourna près de Desaix, pour presser l'attaque qu'il devait faire. Il nous engagea, en cas de nouveaux efforts de l'ennemi, de les soutenir avec la même vigueur. Les troupes de l'Archiduc étaient alors dans une espèce de repos, mais toujours sous les armes: on vit ce prince parcourir le front de ses troupes; quelques prison-

niers nous l'indiquèrent, et nous firent remarquer le commissaire anglais qui l'accompagnait, et que l'habit rouge qu'il portait, en sa qualité de colonel au service d'Angleterre, faisait assez distinguer des uniformes autrichiens (1).

Il nous semblait que l'ennemi attendait quelque chose, avant de renouveler ses tentatives; nous supposions que c'étaient les manœuvres préliminaires de l'attaque de Desaix, qui le rendaient plus circonspect, ou qu'il attendait lui-même des troupes de sa gauche pour tenter un nouvel effort; car nous ne supposions encore qu'une fausse attaque sur Duhesme. Saint-Cyr voulut profiter de ce moment de calme; accablé de lassitude, par suite des fatigues des jours précédents, il crut pouvoir s'abandonner pour quelques minutes au sommeil, à quelques pas de sa batterie principale qui ne tirait plus qu'à d'assez longs intervalles: un officier était chargé de le prévenir à la première apparence d'une attaque nouvelle. Ses yeux s'étaient à

(1) Je ne suis pas assez sûr des fonctions qu'il remplissait à l'armée de l'Archiduc, pour pouvoir en parler; j'ignore par conséquent si sa présence pouvait avoir quelque influence sur les opérations militaires. On sait que la Grande-Bretagne fournissait alors des subsides, sans lesquels le cabinet autrichien n'aurait pu continuer la guerre : ainsi il paraît assez naturel qu'elle en ait fait surveiller l'emploi.

peine fermés, quand l'adjudant-général Donzelot, arrivé en toute hâte de Heidenheim, le tira à part et l'instruisit que l'ennemi avait chassé Duhesme de toutes ses positions, qu'il l'avait mis en déroute et poursuivi fort loin; qu'il était difficile de prévoir où il s'arrêterait, mais qu'on ne pouvait plus compter sur lui, pour la journée ni pour le lendemain. Il ajoutait que le parc d'artillerie du centre, les administrations attachées au grand quartier-général, étaient partis de Heidenheim à l'approche de l'ennemi, et avaient marché vers Aalen, de sorte qu'il ne fallait plus s'attendre à en tirer des munitions. Donzelot se rendit ensuite auprès de Moreau, pour lui donner connaissance de ce qui s'était passé à la droite, afin qu'il put prendre de suite le parti qui lui conviendrait le mieux.

On voit que nous étions dans l'erreur, au sujet des intentions que nous avions supposées à l'Archiduc; au lieu d'une fausse attaque, c'en était une véritable qu'il avait faite sur notre droite; car il y avait employé seize bataillons et trente-et-un escadrons, c'est-à-dire, une force assez considérable pour lui faire obtenir une victoire complète et décisive sur quelques points de notre armée qu'il l'eût dirigée, pourvu qu'il se fut borné à une seule attaque et à la bien appuyer. Mais indépendamment de celle qu'il avait faite sur Dunstelchingen, il en

exécutait une autre sur notre droite : je pense que c'était trop, une seule qui eût été fournie bien à fond et avec la réunion de tous les moyens qu'il avait tant éparpillés, lui aurait donné la victoire. Il a réussi à déposter les flanqueurs de droite, mais quel mince avantage pour treize mille hommes qu'il employa à cette attaque (1) !

Quoiqu'il en soit, l'Archiduc fit attaquer Duhesme par la division Riese, du corps de Fröhlich, qui campait près de Höchstett ; elle était forte de 7,000 hommes d'infanterie, et de 2,100 chevaux. Riese l'aborda de front, tandis que Mercantin, avec 3 ou 4 bataillons et autant d'escadrons, se dirigea par Wittislingen, Unter-et Ober-Bächingen, Burghagel, Attenberg et Staufen, pour lui ôter les moyens de se retirer sur les troupes du centre. Fröhlich avait passé le Danube à Gundelfingen, et

(1) Ce fut le corps de Fröhlich qu'on chargea de l'attaque de nos flanqueurs. Dans l'ouvrage de l'Archiduc on trouve (Tome II, page 267), sa composition à l'époque qui nous occupe; on lit : « L'aile gauche de 12,470 hommes et 4,940 » chevaux, avait quatre bataillons et dix escadrons à Krum- » bach, sous les ordres de Fröhlich ; deux bataillons, cinq » escadrons aux ordres de Julay, à Güntzburg ; le corps de » Condé, de trois bataillons et demi, et neuf escadrons, » marchait pour se réunir à lui ; dix bataillons et seize es- » cadrons campaient à Höchstett, sous Riese. »

Ainsi, en exceptant le corps de Condé, qui était en marche pour le rejoindre, on voit que Fröhlich a disposé pour cette attaque de seize bataillons et trente-et-un escadrons.

s'était porté à Langenau et Albeck pour tourner sa droite. Duhesme se trouvait dans un pays ouvert et facile à éclairer; cependant il ne crut pas d'abord être attaqué par des forces aussi supérieures aux siennes, il voulut résister. Il engagea une partie de ses troupes, qu'il eut ensuite bien de la peine à retirer, quand il jugea un peu trop tard sa retraite inévitable. Elle fut pénible; coupé sur plusieurs points, il dut forcer divers passages; il perdit du monde et du canon. Une fois débarrassé des troupes qui l'avaient d'abord entouré, l'intérêt général et celui de sa division lui commandaient de se rapprocher de nous, mais il ne le put, ou bien d'autres raisons que j'ignore le portèrent à s'en éloigner. Il s'arrêta à la nuit close entre Geislingen et Weissenstein : sa division harassée des fatigues d'une si longue marche, et des combats qu'elle dut livrer, ne rejoignit l'armée que trois jours après cet évènement.

Par ce grand mouvement de l'aile gauche de l'armée autrichienne, le centre de la nôtre se trouvait entièrement tourné par sa droite ; il y avait peu de chose à faire pour qu'il fut enveloppé complétement. On jugeait alors le motif pour lequel le prince Charles avait fait, lors de son arrivée à Eglingen, filer des troupes sur Dischingen. On s'attendait à voir une partie de celles qui

avaient déposté Duhesme, se rabattre derrière notre droite, et que Lecourbe et sa demi-brigade allaient être les premiers enveloppés, mais il n'en fut rien; car, quoiqu'on en ait dit, il ne fut pas même attaqué. Enfin, vers une heure de l'après-midi, le prince Charles parut de nouveau vouloir recommencer une attaque sur la position de Dunstelchingen; il rapprocha même la première colonne qu'il avait envoyée le matin, dans la direction de Kössingen, sur Decaen. Il ne pouvait douter que nous étions instruits de ses succès sur notre droite; il ne voulut probablement que nous tâter et voir si le moral de nos troupes et surtout celui des généraux français en étaient ébranlés, car autant les premières attaques avaient été vives, autant la dernière fut molle. Ses troupes n'avancèrent pas même cette fois à petite portée de fusil, et l'attaque finit par une canonnade, que nous fûmes forcés de continuer plus long-temps que nous ne l'eussions voulu; puisque notre parc d'artillerie avait été chassé de Heidenheim, et que nous manquions de munitions. Celles que nous consommions en ce moment, nous étaient fournies par la réserve de Bourcier qui se trouvait toujours sans être inquiétée, dans sa position centrale, entre Weinachthof et Frikingen; mais son parc était peu considérable, il devait être bientôt épuisé.

Moreau revint de nouveau à Dunstelchingen, et voulut nous donner encore l'espoir que Desaix allait enfin attaquer, avec la presque totalité de ses forces réunies. Il avait conservé Schweindorf, et une partie de ses troupes étaient rentrées dans Kössingen; par conséquent il se trouvait maître des débouchés qui pouvaient le porter sur le flanc droit du prince Charles. Nous étions dans les grands jours de l'été, on avait encore les moyens et le temps de faire beaucoup de mal à l'ennemi, mais cette fois Saint-Cyr ne voulut pas croire à cette attaque; il était persuadé que si ce projet eût pu entrer dans les idées de Desaix, il l'aurait exécuté plus tôt. Il se crut complétement abandonné à ses propres forces, n'attendit la conservation de sa position que du courage de ses troupes, ne s'occupa plus que de faire éclairer les mouvements de Riese sur ses derrières, et régla sa conduite en conséquence.

Moreau ne tenait en place nulle part; il passa tout son temps à courir du centre à l'aile gauche, et de celle-ci au centre. Après qu'il fut retourné vers Desaix, on donna à Houël ce que l'on était parvenu à rassembler de la brigade de Lambert, qui avait été dispersée dès le matin, c'est-à-dire, 8 à 900 hommes que l'on avait pu réunir au-delà de l'Egge; on y joignit quelques escadrons de chasseurs. Avec ce détachement il dut se rendre à Hei-

denheim, pour tâcher d'en débusquer l'ennemi, s'il n'y était pas en très grande force, ou qu'il se fût divisé. Dans tous les cas, il devait éclairer ses mouvements et en rendre compte. Houël s'acquitta de sa commission avec zèle et intelligence; il chassa les Autrichiens de Heidenheim, et les poursuivit dans la direction de Giengen. Ainsi les troupes de Riese qui, dès le matin, avaient mis en fuite la division Duhesme, se retirèrent le soir jusqu'à Dillingen, devant un faible détachement de la brigade de Lambert, qui avait été, lors de la première attaque de l'Archiduc, culbutée et mise en déroute.

La journée finit sans autre évènement: l'Archiduc avait complètement échoué dans son projet d'attaque et ses troupes étaient repoussées sur tous les points. Il me paraît certain que s'il les eût mieux engagées, il aurait obtenu un avantage décisif, en enfonçant le corps du centre, avant que Moreau fût en mesure de réunir son armée. L'Archiduc avait disposé de trop de troupes contre Duhesme; celles que Fröhlich dirigeait sur sa droite, étaient plus que suffisantes pour le contenir. Ainsi la division de Riese et la colonne de Mercantin auraient dû attaquer Lecourbe vers Dischingen, et cela au même instant où l'Archiduc débouchait d'Amerdingen sur le centre de l'armée française,

qui eût été de cette manière entièrement écrasé. Il suffisait même, pour que ce corps fut très compromis, que l'Archiduc, comme on l'a déjà observé, ne s'arrêtât pas après l'évènement arrivé à la brigade Lambert; mais au contraire il donna à Saint-Cyr le temps de faire ses dispositions de défense à Dunstelchingen, dans une position médiocre que le hasard lui offrait, et que celui-ci crut devoir prendre, parce qu'il ne pouvait espérer qu'on lui laisserait le temps de regagner tranquillement celle qu'il avait occupée sur la rive droite de l'Egge les jours précédents.

Cette faute de l'Archiduc, de laisser un grand intervalle entre la première de ses attaques et la seconde, fut plusieurs fois répétée dans la journée, et Moreau avait eu plus de temps qu'il n'était nécessaire pour réunir Delmas à Desaix. S'il eût marché avec son aile gauche et sa réserve sur le flanc droit du prince Charles, pendant qu'il était contenu par Saint-Cyr, on peut assurer que les troupes réunies par l'Archiduc entre Forchheim et Amerdingen, eussent été écrasées ou mises en pleine déroute. A quoi eût servi à ce prince le mouvement des troupes de Fröhlich courant à si grande distance de lui après Duhesme, et que seraient-elles devenues, si l'Archiduc eût été mis en déroute par Moreau? J'imagine que la faci-

lité qu'offrait cette division de l'isoler du centre de notre armée et de la détruire, n'aura pas peu contribué à décider l'Archiduc à reprendre l'offensive, et à s'exposer à perdre une bataille qui pouvait avoir pour son armée des suites si funestes. En général, c'est un faux calcul que de disposer de grandes forces contre un petit corps; le succès est facile mais il n'amène aucun résultat. C'est toujours où l'ennemi est le plus nombreux qu'il faut diriger ses efforts, pour battre, non pas un détachement, mais l'armée: à la vérité cela est plus dificile, mais il n'y a pas d'autre moyen d'obtenir un résultat de quelque importance.

Le général en chef vint passer la soirée et une partie de la nuit au quartier-général de Saint-Cyr à Katzenstein, il y amena Desaix. Tous deux disaient avoir jugé qu'il était trop tard, après la réunion des troupes de Delmas, pour engager une attaque sérieuse sur la droite de l'armée de l'Archiduc, etqu'ils l'avaient remise au lendemain de grand matin. On passa une partie de la nuit à discuter sur la manière dont on attaquerait : il fut convenu que Saint-Cyr ne bougerait pas de sa position, et n'engagerait aucune affaire, avant que Desaix n'eût gagné du terrain sur les derrières de l'Archiduc, et attaqué son flanc droit.

Ce prince avait probablement espéré que le mou-

vement opéré sur nos derrières par le corps de Fröhlich, en imposerait assez à Moreau, pour le décider à faire dans la nuit une retraite qui vînt le tirer du mauvais pas où il s'était engagé: car il passa la nuit sur le champ de bataille, comme pour se proclamer vainqueur, si son espoir venait à se réaliser. Il était dans une grande erreur: les évènements ont prouvé que Moreau était loin d'avoir les qualités et l'expérience nécessaires pour tirer un aussi bon parti qu'on pouvait l'espérer de la position dans laquelle se trouvait le général autrichien; mais il était loin aussi d'être assez faible pour exécuter un mouvement rétrograde, parce que son adversaire avait tourné sa droite et manœuvré sur ses derrières.

Le 12, de grand matin, Saint-Cyr se trouvait à la tête de ses troupes qui étaient réunies et prêtes à combattre. La première lueur du jour fit apercevoir les Autrichiens sous les armes, sur le point d'attaquer, ce qui nous fit grand plaisir. Nos troupes étaient bien disposées et pleines d'espoir; on attendait, pour s'engager, l'attaque de Desaix, comme cela avait été convenu la veille. Mais l'ennemi ne tarda pas à commencer un mouvement rétrograde: on n'osa le suivre de peur de le précipiter davantage, et de faire manquer l'attaque de l'aile gauche, ou au moins de fournir par là un prétexte, pour

se dispenser de la faire. Enfin l'ennemi disparut, sans qu'on entendit un coup de canon de la gauche. On allait suivre ses traces, quand Moreau arriva et nous dit, que tout considéré, et surtout dans la crainte de manquer de munitions, il était convenu avec Desaix de ne point exécuter l'attaque projetée la veille. Ainsi l'on s'arrêta comme on se trouvait, et l'ennemi ne fut ni attaqué, ni suivi dans sa retraite. Il reprit ce jour son camp de Mädingen; le 13, il en partit pour se rendre à Donauwörth où il passa le Danube, laissant, pour couvrir son mouvement, une arrière-garde sous les ordres du prince de Lichtenstein. Le 14, cette arrière-garde passa le Danube, laissant seulement un poste à Donauwörth.

Moreau passa la journée du 12, sans ordonner aucun mouvement; il ne savait sur quel point diriger sa marche. Les reconnaissances ayant appris que le prince Charles passait sur la rive droite du Danube, cet évènement mit fin à son indécision; il prit le funeste parti de l'y suivre. Le parc du centre rejoignit l'armée; on avait couru après les troupes de Duhesme, on les fit rapprocher. Ce général vint à Katzenstein, où il eut une entrevue avec Moreau qui lui montra beaucoup d'humeur, et lui ôta, dans le premier moment, le commandement de ses troupes. Il les réunit à celles que Houël devait commander dans le mouvement qu'il se pro-

posait de faire vers le Danube, et qui fut ordonné le 13, pour être exécuté le lendemain [51].

Nous avons vu que Moreau avait attendu avec beaucoup d'anxiété l'arrivée de Ferino à Ulm. Duhesme fut obligé à plusieurs reprises de se dégarnir, pour envoyer des troupes à sa rencontre, ce qui contribua à augmenter la dissémination de celles du centre [52]: mais Ferino, au lieu de suivre les mouvements de Fröhlich, marcha sur le petit corps de Condé, qui offrait un de ces succès faciles et sans importance, dont il était question tout à l'heure (1).

Le 12, son avant-garde aux ordres d'Abatucci, partant de Memmingen, rencontra le corps de Condé à Ungerhausen. La cavalerie de Ferino s'arrêta quelque temps devant ce village, pour donner à l'infanterie celui d'arriver; on l'avait dirigée sur la gauche de la position de l'ennemi. Lorsque ses avant-postes furent repoussés, on trouva les régimens de Baschy et de Damas en bataille en arrière de Wettersheim. L'artillerie légère les ayant ébranlés, le 4e régiment de dragons les chargea et les poursuivit jusque dans leur camp d'Erckheim, où ils parurent vouloir

(1) Il serait important de connaître si Ferino agissait de son propre mouvement, en marchant dans cette direction, ou si Moreau lui en avait donné l'ordre: jusqu'à présent, je n'ai pu m'en assurer.

faire résistance ; mais après un combat et une canonnade assez vive de part et d'autre, ils se décidèrent à la retraite, afin de n'être pas pris en flanc par la 3e légère, qui avait fait un détour pour arriver sur leurs derrières. On les poursuivit jusqu'au delà de Kamlach où l'on fit quelques prisonniers.

Le 13, à 2 heures du matin, le corps de Condé, campé sur les hauteurs de Mindelheim, attaqua l'avant-garde d'Abatucci, qui était établie sur les hauteurs en arrière du village d'Erckheim, et qui avait ses avant-postes au delà de Kamlach. Le corps de bataille de Ferino avait sa droite à Suntheim, et sa gauche entre Egg et Lauben sur la Guntz. Les avant-postes d'Abatucci furent repliés par l'infanterie ennemie, jusqu'à la tête du bois en arrière de Kamlach, où était placée l'infanterie de l'avant-garde. Le combat s'engagea alors très vivement dans le bois, mais la 89e de ligne, qui était en réserve, repoussa l'ennemi en lui causant une très grande perte. Le corps de Condé désirant se distinguer par un effort vigoureux, dans le moment où on lui annonçait que le prince Charles reprenait l'offensive, et avait eu déjà de grands succès, combattit avec ardeur et revint plusieurs fois à la charge. A 10 heures du matin, épuisés par les pertes qu'ils avaient faites, et attaqués par

nos troupes qui avaient repris l'offensive, les émigrés furent forcés de se retirer. Le 4e régiment de dragons et l'artillerie légère les poursuivirent jusqu'en avant de Mindelheim.

Dans ce combat qui avait duré une partie de la nuit, les émigrés avaient employé toutes sortes de ruses pour semer le désordre parmi nos troupes; quelques-uns s'introduisirent dans nos rangs, en criant : « nous sommes tournés, il faut se retirer, » sauve qui peut »; mais ils furent bientôt reconnus et passés au fil de l'épée. La noblesse française laissa sur la place plus de 600 morts, parmi lesquels on trouva 50 chevaliers de St.-Louis et 18 officiers supérieurs; on estima le nombre de ses blessés à 800. La compagnie d'artillerie légère commandée par le capitaine Foy, se distingua dans ce combat.

Dès ce moment l'armée de Sambre-et-Meuse se trouvait assez rapprochée de nous, pour qu'il devienne indispensable de donner un rapport succinct de ses mouvements, en raison de l'influence qu'ils devaient avoir sur les nôtres (1). Après la capitulation de Francfort, Jourdan s'avança sur le haut Mayn; le 24 juillet, il prit position à Schweinfurt et s'empara de Würtzburg. Après être resté quelque temps dans cette position, pour donner du re-

(1) Je prendrai pour guide le mémoire publié par son chef en 1818.

pos à ses troupes et s'assurer des vivres, il voulut livrer une bataille décisive à Wartensleben, alors en position à Zeil. Il crut devoir faire plusieurs reconnaissances avant de l'attaquer, et surtout il voulait le déborder par ses deux ailes; mais Wartensleben avait trop d'expérience pour laisser prendre au général français de tels avantages sur lui (1) : il se retira dans la nuit du 1er août sur Bamberg. Kleber, investi du commandement de l'armée (Jourdan se trouvant malade), attaqua l'arrière-garde de Wartensleben à Bamberg, et le poussa jusque sur la gauche de la Wissent. On paraissait disposé à lui livrer bataille dans cette position, mais on voulut encore le tourner, et il se retira le 8 août,

(1) Jourdan voulait exécuter l'ordre du Directoire qui lui prescrivait, en raison de la supériorité qu'il avait sur son adversaire, de lui livrer une bataille décisive; mais pour amener un général qui est doué de quelque prudence, à recevoir une bataille étant inférieur à son ennemi, au lieu de prétendre mettre tous les avantages de son côté, il faut lui en offrir qui puissent lui faire espérer de balancer la supériorité numérique. A l'époque dont je parle, beaucoup de généraux croyaient encore que quand une aile était tournée, il y avait nécessité de se retirer, et à plus forte raison lorsque les deux se trouvaient dans ce cas. Il n'y avait que deux moyens d'amener Wartensleben à une bataille; le premier consistait à lui offrir des avantages qui pussent le tenter, le second, à marcher plus vîte que lui, afin de regagner le peu d'avance qu'il avait sur l'armée française.

prenant sa direction vers la Bohême par Amberg, et remontant la vallée de la Pegnitz. Je pense que c'était le cas de ne le faire suivre que par une avant-garde, de porter l'armée sur Neumarkt, et de lier sa droite avec la gauche de celle de Rhin-et-Moselle qui, dans ce moment, s'établissait à Bopfingen près Neresheim. D'après la lettre que Kleber avait écrite à Moreau et que j'ai déjà citée [42], on peut croire que, s'il eût conservé le commandement, les choses se seraient passées ainsi. Mais Jourdan venait de le reprendre ; il avait d'autres idées, et une autre manière de s'expliquer ou d'entendre les instructions du gouvernement. On voit dans son mémoire les raisons qu'il oppose à celles dont l'Archiduc s'était appuyé, pour prouver qu'il avait eu tort d'enfiler son armée dans les défilés de la Pegnitz, au lieu de marcher sur Neumarkt pour se joindre à Moreau. Je crois n'avoir pas besoin d'y ajouter aucune réflexion, et pouvoir me borner à rappeler les principaux faits.

Du 9 août jusqu'au 17, Jourdan eut des engagements plus ou moins sérieux dans la vallée de la Pegnitz avec Wartensleben. Celui qui eut lieu le 17, fut si opiniâtre, Kray opposa une telle résistance à Sulzbach, au moyen des renforts qu'on lui fournit d'Amberg, que Wartensleben pouvait, si Jourdan l'eût voulu, être entraîné dans une affaire gé-

nérale; mais celui-ci ne la voulait avoir que le 18, pour se ménager plus d'avantages, entre autres celui de tourner les ailes de Wartensleben. D'un autre côté, ce qui convenait à Jourdan ne convenant pas à son adversaire, il se retira, comme il avait fait à Zeil, et quelques jours après à Forchheim. Il prit une bonne position sur la Naab où Jourdan se décida à le suivre, laissant Bernadotte avec une division en avant de Neumarkt, pour couvrir sa droite, et garder la route de Nürenberg à Ratisbonne (1).

A l'époque où nous sommes arrivés, l'armée d'Italie avait repris toutes les positions sur les deux rives du lac de Guarda, que Wurmser lui avait fait abandonner momentanément. Les Autrichiens, après la perte de plusieurs combats, étaient rentrés dans le Tyrol.

(1) Wartensleben occupait la rive gauche de la Naab, et Jourdan la rive droite : mais le premier seul était véritablement en position, ayant fait sauter le pont de Schwandorf, et étant maître sur la rive droite, du village de Schwartzenfeld qui lui servait de tête-de-pont, ainsi que de la hauteur de l'Ensiedelberg qui le domine, et où il avait fait placer une avant-garde. Jourdan n'avait qu'une position d'observation : ne tenant aucun passage, il pouvait être attaqué d'un moment à l'autre; tandis que Wartensleben ne pouvait l'être, avant que son avant-garde ne fût dépostée de l'Ensiedelberg et de Schwartzenfeld.

CHAPITRE HUITIÈME.

Passage du Danube. — Marche de l'armée de Rhin-et-Moselle sur Augsburg. — Elle rejoint son aile droite. — Réflexions sur la position des armées à cette époque.

Le 14 août, l'armée de Rhin-et-Moselle se mit en mouvement pour aller prendre la position suivante: le centre appuyant sa gauche à la Kessel, en avant de Diamantstein, et la droite à Mörschlingen ; les flanqueurs de droite, commandés par Houël, la gauche à Berkheim et la droite vers Schabringen, ayant des postes à Lauingen et Dillingen (1). On était parti tard, les flanqueurs et l'avant-garde avaient une marche longue ; ce mouvement ne fut achevé que le 15 au matin [54]. L'aile gauche avait sa droite à la Kessel, à la hauteur du centre. L'ennemi, en repassant le Danube, avait rompu les ponts de Lauingen, Dillingen, Höchstett, etc.

Moreau avait ordonné qu'on envoyât un parti

(1) Ce mouvement n'était point rétrograde, comme on l'a dit : l'armée se portait de sa gauche à sa droite, par une marche de flanc.

vis-à-vis Güntzburg [53], pour s'assurer de l'arrivée de Ferino, dont on ignorait toujours la position. Nous avons vu dans le chapitre précédent, les opérations de ce corps d'armée, par conséquent sa véritable position et les raisons de son éloignement.

Saint-Cyr avait obtenu de Moreau, qu'il rendît à Duhesme le commandement de sa division, en faisant valoir en sa faveur les circonstances où il s'était trouvé. Le 16, ce général reçut l'ordre de prendre position derrière Gundelfingen, d'envoyer des reconnaissances sur Güntzburg, afin de savoir si des troupes de Ferino y étaient arrivées; et dans le cas contraire, d'envoyer deux bataillons en garnison à Ulm, avec un peu de cavalerie, pour garder la tête du pont [55]. Moreau était extrêmement contrarié de ne pas voir ce corps de troupes se rapprocher de lui; il se persuadait que l'Archiduc, après avoir passé le Danube à Donauwörth, avait fait remonter ce fleuve à une partie de ses troupes, pour les porter vers Güntzburg (1). La réserve de cavalerie vint s'établir le même jour à Schabringen.

Le 17, Laroche fit occuper par un poste tiré de sa gauche la ville de Donauwörth, et il annonça

(1) Le bruit d'un semblable mouvement était assez répandu parmi les habitants; il paraîtrait que ce furent les Autrichiens qui firent courir cette fausse nouvelle, pour mieux tromper Moreau.

que l'armée de Sambre-et-Meuse avait envoyé une reconnaissance dans les environs. Celle de l'Archiduc était entièrement passée sur la droite du Danube; ce prince avait abandonné momentanément l'avantage dont il jouissait, depuis le commencement de la campagne, de se trouver placé entre les deux armées françaises, de manière à les empêcher de correspondre entr'elles, autrement que par un grand détour, et même dans les premiers moments, par la rive gauche du Rhin. De plus il avait perdu sa communication avec ses garnisons restées dans les places fortes sur la ligne du Rhin.

Après la bataille de Neresheim, il semblait qu'il n'y avait plus qu'à effectuer la réunion des deux armées françaises, pour avoir encore plus d'avantages que l'on n'avait pu en espérer au début de la campagne. Ces armées pouvaient, après leur jonction, s'arrêter ou continuer leur invasion: pourvu qu'elles eussent toujours été unies, leur supériorité numérique eût rendu, pour ainsi dire, impossible un revers un peu marquant, et nous aurait au contraire assuré les plus brillants succès.

Le 14 juillet, au départ de l'Archiduc de Pforzheim, on avait trouvé la première occasion de faire cette jonction; lorsqu'il quitta la position du Neckar le 23, pour se rapprocher du Danube, on en avait trouvé une seconde; enfin le 14 août, quand l'Ar-

chiduc eut passé sur la droite du Danube, il s'en présentait une troisième. Celle-ci était la plus facile, puisque les deux armées françaises se trouvaient très rapprochées; la droite de Jourdan arrivait à Neumarkt: c'était aussi la dernière occasion qui devait se présenter. Nous allons voir le prince Charles reprendre le plan arrêté à Pforzheim (*page* 88), en manœuvrant pour se replacer dans la position centrale que la bataille de Neresheim lui avait fait abandonner, et que pour cette fois il ne quittera plus de toute la campagne. Le but constant de ses adversaires devait être de la lui enlever, et lorsque ce but est atteint, ils renoncent aux avantages qu'ils ont conquis par de glorieux travaux. Tandis que Jourdan portait la majeure partie de ses forces sur sa gauche, Moreau se disposait à passer le Danube pour se porter sur sa droite, en s'étendant le long de la rive gauche du Lech. Sans doute cette faute, la plus grave de la campagne, doit être attribuée en partie aux instructions vicieuses du gouvernement [50 et 64]; mais j'ai dit souvent ce que je pense de l'interprétation littérale de pareilles instructions, j'y reviendrai encore. Il importe surtout de remarquer que le Directoire, tout en prescrivant à Moreau « de passer vivement » le Danube et le Lech », insiste avec autant de rai-

son que de force, sur la nécessité de la réunion des armées.

Moreau avait donné des ordres pour le rétablissement des ponts de Höchstett, Blindheim, Münster, etc., que l'ennemi avait en partie détruits [56] : le 18, à midi, ils furent prêts à servir. Des détachements de différentes armes y passèrent, et se portèrent en avant dans plusieurs directions, pour donner à Moreau les moyens de faire une reconnaissance jusqu'à la Zusam, et le mettre à même de déterminer les mouvements de l'armée pour les jours suivants. Ce fut dans cette reconnaissance qu'il apprit le retour de l'Archiduc sur la rive gauche du Danube et la marche de Fröhlich vers le Tyrol; mais les avis qu'il reçut ne purent le déterminer à changer son projet de se porter sur Augsburg.

Le lendemain 19 août, l'armée passa le Danube, pour aller prendre position sur la rive gauche de la Zusam. Laroche, avec l'avant-garde du centre, passa à Blindheim, Taponier à Höchstett, et Duhesme à Lauingen. Ces troupes prirent position : Laroche en avant de Biberbach, sa gauche à la route d'Augsburg, Taponier en arrière de Wertingen, la gauche à la même route; Duhesme prit position à Wengen : il dut envoyer un détachement beaucoup plus à droite, pour essayer de communiquer par des partis avec les troupes de Ferino,

restées jusqu'à ce jour à Mindelheim [57]. L'aile gauche laissa 6 bataillons, deux régiments de cavalerie légère et une compagnie d'artillerie à cheval, sous les ordres de Delmas, qui occupèrent sur la gauche du Danube la position du Schellenberg. Cette division était destinée à pousser des partis sur Pappenheim et Nördlingen. Desaix, avec son corps de bataille, avait sa droite à la route d'Augsburg en arrière de Wertingen, et sa gauche à Ober-Thürheim.

Le 20, les troupes du centre partirent à 10 heures du matin, pour aller prendre position sur les hauteurs en arrière de la Schmutter; la gauche à Langweid, Duhesme entre Egelhofen et Adelsried, éclairant sa droite jusqu'à la route d'Ulm à Augsburg [58]. Laroche se plaça sur la rive gauche du Lech depuis Waltershofen jusqu'à Langweid, où il avait sa droite. Il lui était recommandé de faire passer des troupes à gué, pour pousser des reconnaissances au-delà du Lech. L'aile gauche avec Desaix suivait les mouvements du centre, et se liait avec lui, sa droite à Blankenburg et sa gauche à Truisheim; la réserve marchait à quelque distance en arrière. Ce même jour, Moreau envoya par un aide-de-camp de Delmas, une lettre à Jourdan, pour le prévenir que le prince Charles se portait sur Ingolstadt vers l'armée de Sambre-et-

Meuse. Il engageait son collègue à perdre plutôt du terrain qu'une bataille [59 et 60], et lui promettait de suivre le prince Charles sans lui donner de relâche; et cependant il avait passé le 19 à la droite du Danube, pour marcher vers Augsburg, sachant bien que ce prince opérait sur la gauche de ce fleuve, contre l'armée de Sambre-et-Meuse.

Dans la journée du 21, Saint-Cyr reçut l'ordre de porter le 22 son corps de bataille sur la Wertach, la gauche appuyant au Lech; d'occuper la ville d'Augsburg par un bataillon et cinquante hommes de cavalerie, et de porter son avant-garde sur le Lech en avant de cette ville, ou sur Friedberg, si cela était possible; enfin de lier la droite de cette avant-garde avec celle de Ferino, commandée par Abatucci qui devait, pour le même objet, faire un mouvement par sa gauche [61]. Laroche avait l'ordre de laisser ses postes dans la position qu'il quitterait, jusqu'à l'arrivée des troupes de Desaix, qui devaient le remplacer. Ce mouvement commença de grand matin, afin qu'il ne fût pas aperçu de la rive droite du Lech, et Taponier dut laisser des hommes pour entretenir les feux de bivouacs, selon les instructions du chef de l'état-major général.

On avait rencontré dans la précédente marche quelques partis ennemis, que l'on avait poussés. Il était présumable que l'on trouverait près d'Augs-

burg une espèce d'arrière-garde, vu que Ferino en était encore assez loin. En effet en arrivant sur la Wertach, on trouva des troupes autrichiennes en position sur la rive gauche; notre avant-garde les en délogea avec son canon, et sous sa protection, elle passa la rivière. La cavalerie ennemie fut chargée par la nôtre, et forcée de s'éloigner. Des chasseurs nous amenèrent un cavalier, croyant avoir pris un général, en raison de la richesse de son équipage; mais c'était un membre de la garde bourgeoise d'Augsburg, que ses magistrats avaient envoyé au général français, pour recommander leur ville, et obtenir protection. Saint-Cyr le leur renvoya, en les invitant à fermer de suite les portes de la ville, et à ne les ouvrir sans son ordre à aucunes troupes françaises ou autrichiennes, qui autrement auraient pu se battre dans les rues, et amener les désordres inséparables d'une telle rencontre. Cela fut aussitôt exécuté: de sorte que les Autrichiens furent obligés, pour se retirer, de prendre leur direction en dehors des remparts, par la route qui tourne la ville de l'ouest au sud, et qui se trouvait en face de notre droite. Laroche dut faire exécuter plusieurs charges sur les escadrons ennemis, pour les débusquer d'autour des murailles, et les rejeter dans la plaine entre Augsburg et le Lech. Il y eut plusieurs combats assez acharnés, parce qu'on ne pouvait, dans

cette direction, occuper qu'un front étroit, puisqu'on se trouvait entre les murs de la ville et des jardins clos de toutes les manières; ce qui donnait un spectacle aux bourgeois accourus sur les remparts. Parvenues dans la plaine en avant d'Augsburg, les troupes auraient pu se déployer; mais l'ennemi se retira alors en grande hâte, et repassa sur la droite du Lech, où tout était disposé à l'avance pour la destruction des ponts après son passage. Une heure après, notre jonction se fit avec la gauche de Ferino.

A son arrivée à Augsburg, Moreau eut la confirmation de la nouvelle qu'il avait apprise lors de sa reconnaissance du 18, avant le passage du Danube par son armée; c'est-à-dire que le prince Charles, avec une partie de ses troupes, avait repassé de la rive droite à la rive gauche de ce fleuve. Il apprit aussi, qu'il se portait sur la droite de Jourdan, contre la division Bernadotte qui était détachée de son armée et qui campait près de Neumarkt [113]. Depuis long-temps ce prince avait médité un mouvement semblable, pour dégager Wartensleben vivement pressé par l'armée de Sambre-et-Meuse. Dans ce moment l'occasion était favorable, l'Archiduc profita de l'éloignement de Moreau, pour exécuter ce mouvement qui autrement n'aurait pu avoir lieu.

On doit reconnaître que le plan arrêté par l'Archiduc à Pforzheim, était le plus approprié aux circonstances dans lesquelles ses premières opérations l'avaient placé; cependant la réussite était subordonnée aux fautes dans lesquelles nos généraux pourraient tomber, et il était difficile de prévoir, d'après l'expérience de la campagne de 1795, qu'ils en feraient une aussi capitale que celle de ne pas opérer leur jonction aussitôt qu'ils le pourraient. C'est en général un mauvais système que de baser ses opérations sur les fautes présumées de ses adversaires; et pour justifier de semblables dispositions, il faudrait s'être trouvé dans l'impossibilité d'en faire de meilleures. Le plan que l'Archiduc a suivi avec tant de succès, se fût trouvé anéanti, sitôt la jonction des deux armées françaises. Déjà il devenait difficile de l'exécuter, lorsqu'elles se trouvaient considérablement rapprochées au moment de l'occupation de Nürenberg par Jourdan et de celle de Neresheim par Moreau; car il fallait dérober à celui-ci les marches nécessaires pour se porter avec sécurité à la rencontre du premier.

La dissémination de l'armée de Rhin-et-Moselle à cette époque, avait paru à l'Archiduc une de ces bonnes fortunes qu'il cherchait, et c'en était une effectivement; mais enfin la bataille de Neresheim avait eu pour lui un tout autre résultat que celui

auquel il s'attendait. On a vu que son adversaire, qui aurait pu l'attaquer le lendemain, pendant son mouvement rétrograde, ne jugea pas même à propos de le poursuivre, et qu'il put se retirer sans accident. L'Archiduc accoutumé, comme il l'était, à voir ses mouvements suivis par son adversaire, feignit de se retirer derrière le Danube, pour l'y attirer et trouver une occasion plus favorable d'exécuter son plan (1). Il ne fut pas trompé dans son attente ; le passage de ce fleuve par Moreau et sa marche sur le Lech, la lui offrirent incontinent.

On pouvait encore faire échouer ce nouveau projet de plusieurs manières, et notamment par le rapprochement des deux armées françaises; opération qui eût été facile avec le concours des deux gé-

(1) Il semble que si l'Archiduc s'était porté directement, après la bataille de Neresheim, sur la droite de Jourdan qui dans ce moment était à Nürenberg, le trajet eût été bien plus court, l'opération plus simple et plus tôt terminée. Il n'aurait pas quitté sa position centrale entre les deux armées; sur laquelle était basé son plan de campagne ; mais aussi il aurait attiré Moreau dans la direction qui devait le rapprocher de Jourdan, et voilà sans doute ce qu'il voulait éviter par-dessus tout. Ce prince montra beaucoup d'habileté, en profitant de la connaissance qu'il avait acquise du caractère de Moreau, pour l'attirer sur la rive droite du Danube, et l'éloigner toujours davantage de l'armée de Sambre-et-Meuse. Cette opération, qui en elle-même était une faute, est devenue, en raison des circonstances, un heureux stratagème.

néraux, et n'était pas difficile à exécuter par un seul; car Moreau pouvait aussi bien se rapprocher de Jourdan que celui-ci de Moreau. Ainsi cette faute ne pourrait être pas plus attribuée à l'un qu'à l'autre, si Moreau n'avait annoncé à son collègue qu'il suivrait le prince Charles sans lui donner de relâche.

Nous sommes arrivés à une des époques les plus intéressantes de la campagne et au moment décisif: il me paraît convenable d'y arrêter un moment le lecteur que je suppose militaire et désirant retirer quelque instruction des évènements que nous allons rapporter. Rappelons-nous la situation des trois généraux: chacun d'eux a des avantages à obtenir et des dangers à courir, sinon pour le moment, au moins pour une époque peu éloignée. Celui qui risque le plus, et qui dans les prochains évènements va jouer le rôle le plus brillant, c'est l'Archiduc. Il est inférieur en nombre, et cependant il va se donner la supériorité sur une de nos deux armées: c'est là ce qu'il se propose depuis l'ouverture de la campagne. Il a échoué à Malsch, il a espéré retrouver une autre occasion près du Danube, au moyen d'un de ces mouvements qu'il appelle *stratégiques*, et qui n'est en effet qu'une retraite. Il a abandonné les provinces de la vallée du Rhin et favorisé l'occupation de la Souabe et de la Franconie, ce qui a amené la défection des

alliés de l'Autriche, l'a forcé de laisser une partie de son monde dans ses places fortes, et l'a rendu encore plus inférieur à ses ennemis. Mais enfin il a tant de confiance dans son projet, qu'il s'expose encore à la défection des Bavarois ses derniers alliés et même à la ruine des 30,000 hommes qu'il laisse avec Latour devant l'armée de Rhin-et-Moselle, afin d'obtenir un succès assez marquant, pour le dédommager de tant de pertes. Il fait une combinaison que, de son aveu, beaucoup de militaires ont jugée hasardée, mais qui n'est, suivant lui, que le fruit d'une confiance fondée sur de justes calculs. Ce prince la propose même comme un modèle, car « c'est ainsi, dit-il, que les généraux » doivent penser et agir, quand de leurs opéra- » tions dépend le salut de l'État ». (*Principes de la stratégie*, Tome III, page 23).

Les éloges que se donne un général aussi savant et un auteur aussi modeste que M. l'Archiduc, doivent intimider tout militaire qui serait tenté de critiquer une opération, que ce prince regarde comme une de ses plus belles. Néanmoins je ne puis abandonner l'opinion, qu'il y avait plusieurs moyens de la combattre et de la faire tourner au désavantage des Autrichiens. Ainsi, dès le 20 août, Jourdan avait le choix entre une marche par sa droite, dans la direction de Donauwörth, pour venir

s'appuyer à la gauche de Moreau, ou un mouvement rétrograde, qui eût enlevé à l'Archiduc l'espérance d'une victoire, et laissait sans compensation la défaite de Latour devant Moreau, qui paraissait inévitable. En outre, puisque ce prince avait abordé l'armée de Sambre-et-Meuse, avant d'avoir opéré sa jonction avec Wartensleben, Jourdan qui était inférieur aux deux corps réunis de Wartensleben et de l'Archiduc, pouvait, en manœuvrant d'après le même principe que ce généralissime, s'assurer la supériorité sur l'un d'eux. Une bataille qu'eût perdue l'Archiduc ou Wartensleben, n'aurait pas manqué d'avoir les suites les plus funestes pour l'Autriche. Malgré tout ce qui pouvait faire échouer son projet, ce prince a réussi; aussi tous ceux à qui la réussite suffit, ont admiré et admireront une opération que d'autres personnes ne jugeraient pas à propos d'imiter en tous points. Pour moi, je connais tel général qui voudrait l'avoir faite, mais qui ne voudrait pas l'essayer. Je trouve que le projet de manœuvrer entre les deux armées françaises était excellent pour la circonstance ; mais qu'il fallait avoir son armée ensemble, et que le détachement de Latour n'était propre qu'à faire perdre le résultat des succès que l'Archiduc pouvait espérer sur Jourdan, si Moreau tirait partie de ses avantages ; car ce détachement était trop fort pour l'observer, et trop faible pour le combattre.

Pour assurer la réussite de l'opération de l'Archiduc, il convenait que le corps qu'il commandait fût porté à environ 40 mille hommes, en ne laissant à Latour que ce qui lui était strictement nécessaire pour observer Moreau, et lui ôtant ainsi le moyen de s'abandonner à son humeur chevaleresque. Alors il n'aurait pu compromettre, par une résistance inopportune, les avantages que l'Archiduc se promettait sur Jourdan. Dans la supposition que je viens de faire, ce prince n'avait nul besoin de s'unir à Wartensleben; pendant que celui-ci eût continué de suivre le gros de l'armée de Sambre-et-Meuse, l'autre aurait pu marcher rapidement sur Nürenberg et Forchheim, et en s'établissant sur la ligne de retraite de Jourdan, il l'eût placé dans la plus fâcheuse position où puisse se trouver une armée.

On ne peut toutefois disconvenir que, par suite de la marche de l'armée de Rhin-et-Moselle sur Augsburg, celle de Sambre-et-Meuse, vu son infériorité numérique, ne se trouvât dans une situation périlleuse ; car le nombre joue un grand rôle à la guerre, et s'il est bien conduit il assure la victoire. C'est dans ces sortes de circonstances où plusieurs partis s'offrent à la fois, que le caractère du général influe plus que la science ou l'expérience, sur sa décision. Ainsi l'un eût profité de la séparа-

tion des deux corps de l'Archiduc, pour battre séparément l'un d'entre eux. Un autre pouvait craindre que Moreau n'arrivât pas en temps opportun, et ne voir de salut pour son armée, qu'en se retirant. C'était le moyen le plus sûr, mais aussi le plus difficile (1), et cependant celui qui s'offre le premier à tous les généraux qui se trouvent dans une position embarrassée; c'était aussi celui que Moreau avait indiqué

(1) En y réfléchissant, on se persuadera qu'il est plus facile de gagner une bataille, même avec des chances défavorables, que d'exécuter un mouvement rétrograde qui doit avoir quelque étendue, et dans lequel on peut être entraîné à une retraite complète. Une heureuse circonstance, produite par le hasard, un acte de témérité, peuvent vous faire gagner une bataille, tandis que dans une retraite tous les hasards sont contre vous. L'histoire compte par centaines les batailles gagnées contre un ennemi supérieur en nombre, tandis qu'elle cite bien peu de belles retraites. D'ailleurs on se tromperait bien gravement si l'on croyait qu'une retraite peut vous faire long-temps éviter une bataille, avec un ennemi qui a la volonté de la livrer; il viendra bientôt à bout de vous atteindre, par la raison qu'on peut faire en marchant en avant de plus fortes journées, qu'en retraite. Dans ce dernier cas, on est forcé de régler sa marche sur les hommes et les chevaux les plus faibles, vu que ce qui reste un peu en arrière, tombe dans les mains de l'ennemi: celui qui marche en avant a une autre base pour calculer ses marches; pour lui tout ce qui ne peut suivre n'est pas perdu; il reste seulement en arrière, et rejoint au premier séjour.

Il ne faut pas qu'on se méprenne sur les diverses accep-

à son collègue. Ce conseil laissait entrevoir qu'il n'était pas aussi disposé qu'il le disait, à suivre l'Archiduc sans lui donner de relâche, car s'il avait voulu le faire et se rapprocher de Jourdan, il ne lui eût pas conseillé de s'éloigner, pour se trouver ensuite lui-même, seul devant l'Archiduc

tions que l'on donne au mot *retraite*. Un mouvement rétrograde, qui ne doit pas se prolonger au-delà de quelques marches, peut s'exécuter sans qu'on soit forcé à combattre; car il est facile de se donner l'avance nécessaire, en dérobant une marche à l'ennemi. Il y a la retraite pure et simple qui, pour peu qu'elle se prolonge, ne permet pas d'éviter le combat, par les raisons que nous venons de donner. Il y a enfin celle que l'on fait, quoique décidé à recevoir la bataille, s'il se présente une occasion favorable, et même à reprendre l'offensive sur un ennemi téméraire ou imprudent; cette retraite limitée à certain espace de terrain, déterminée par quelques circonstances qui d'un moment à l'autre peuvent changer, n'est encore qu'un mouvement rétrograde, une manœuvre. C'était bien ce que Jourdan voulait exécuter; c'est ce genre de retraite avec lequel un général doit se familiariser, et auquel il faut qu'il exerce ses troupes. Les retraites de cette nature, forment le complément de l'art de la guerre, et à moins de s'y être rendu habile, on ne peut prétendre au titre de grand capitaine. Mais il n'y a point de manœuvres dont le résultat soit certain, et qui ne comporte des inconvénients. Ce qu'il y a à craindre dans le cas de celle dont nous parlons, c'est qu'une fois le mouvement rétrograde bien déterminé, on ne soit entraîné dans une retraite complète, et cela par les raisons que j'ai données dans le second volume de ces mémoires, page 200.

réuni à Wartensleben. Quoiqu'il en soit, nous verrons que ce fut pour l'exécution d'un mouvement rétrograde que Jourdan se décida; et que ce mouvement, comme il arrive souvent, se convertit bientôt en une retraite complète.

Une armée chargée d'envahir un aussi vaste territoire que la Franconie, et qui pouvait se voir assaillie par d'autres forces que celles qui lui étaient d'abord opposées, devait s'attendre à combattre avec des chances défavorables, ou être toujours prête à exécuter un mouvement rétrograde, en tenant ses équipages et ses parcs assez éloignés d'elle, pour éviter l'encombrement dans les marches. Du moment qu'on ne croyait pas convenable de joindre l'armée de Sambre-et-Meuse à celle de Rhin-et-Moselle, on dut faire ses dispositions pour préparer sa retraite, et la plus urgente était de s'assurer au moins une bonne route. Il reste à savoir si, quand Jourdan apprit le mouvement de l'Archiduc sur sa droite, il était encore en mesure de se retirer sans rien compromettre; je le pense, mais il n'avait pas une heure à perdre. Le 20 août, les troupes de l'Archiduc se trouvaient en face de celles de Bernadotte. Il y eut ce jour des engagements entre elles, et de plus sérieux le lendemain et les jours suivants, vers Deining, Neumarkt, etc. (1).

(1) Je pense que l'on n'attend pas de moi les détails des

Le 21, Jourdan reçut de Moreau l'avis de la marche du prince Charles, et il avait appris par Bernadotte la première attaque de l'Archiduc sur ses avant-postes. Je crois que c'était le cas, s'il ne voulait pas courir la chance d'une bataille, de ne laisser sur la Naab qu'une arrière-garde, de faire filer ses parcs et échelonner ses divisions pour un mouvement rétrograde, et de repasser le long défilé de la Pegnitz qu'il avait derrière lui, en appuyant sur sa droite, afin de conserver ses principales communications, menacées par le prince Charles. Il était évident pour Jourdan, que ce prince n'avait point opéré sa jonction avec Wartensleben avant de commencer ses attaques, que

opérations qui eurent lieu à cette époque entre l'armée de l'Archiduc et celle de Sambre-et-Meuse, et que l'on se contentera de l'esquisse des principaux mouvements, que je vais tracer. Ces détails sont étrangers à mon sujet, et ils ont été d'ailleurs parfaitement décrits dans deux ouvrages que les militaires doivent consulter, pour bien connaître cette campagne si fertile en événements instructifs. Jourdan s'est borné à raconter modestement ses opérations; mais le prince Charles a enrichi son ouvrage, destiné à servir d'étude de l'art de la guerre, de réflexions, de conseils et de critiques, tant sur les fautes des Français que sur les siennes, ce qui le rend digne d'être médité par tous les généraux. Celles qui se rapportent aux opérations que je mets dans ce moment sous les yeux du lecteur, ne sont pas les moins remarquables.

son armée se trouvait encore partagée en deux corps, agissant séparés l'un de l'autre. C'est ici qu'il suffisait, comme on l'a dit plus haut, de battre l'un des deux, pour faire avorter le plan que son adversaire méditait depuis long-temps. Il venait de commettre la faute qu'il a signalée avec tant de raison, dans sa critique des opérations des deux généraux français, c'est-à-dire, celle d'avoir tenu leurs armées séparées, quand les circonstances exigeaient qu'elles fussent réunies. De même qu'eux, et avec moins de motifs propres à faire excuser cette mesure, il avait, pour attaquer Jourdan, formé son armée en deux corps. Il fournissait au général français la seule chance qu'il put désirer pour combattre avec espoir de succès, et l'occasion de mieux appliquer le principe qu'il avait adopté; car il était aussi facile à Jourdan de porter la majeure partie de ses forces sur l'un de ces deux corps, qu'il avait été facile à l'Archiduc de se donner la supériorité sur l'armée de Sambre-et-Meuse. Mais Jourdan se trouvait en face d'une des plus grandes difficultés de la guerre; celle où un général doit prendre son parti sur-le-champ. Il avait à décider s'il combattrait, ou se retirerait, et dans le premier cas, quel corps il combattrait de préférence; car l'une et l'autre attaque offraient des avantages et des inconvénients. Wartensleben était le plus fort, il avait 34 mille

hommes et l'Archiduc seulement 28 mille. La force de ce dernier ne pouvait être exactement connue, mais celle du premier, qu'on avait sous la main depuis plusieurs jours, et à portée de canon, devait l'être. Jourdan ayant 46 mille hommes, dont 6 mille détachés avec Bernadotte, il lui restait 40 mille hommes pour combattre les 34 mille de Wartensleben. Le moral de ceux-ci était affaibli par la retraite pénible qu'ils venaient d'exécuter; et si ce corps eût été battu dans la journée du 22, l'Archiduc n'aurait pu se réunir à lui, qu'en repassant en arrière du Danube. Le but qu'il s'était proposé d'atteindre était manqué, et le sacrifice de la Bavière fait en pure perte. Dans le cas où Jourdan se fut décidé à marcher par sa droite, pour combattre de préférence le corps de l'Archiduc, en laissant en observation 10 mille hommes devant Wartensleben, il pouvait en réunir trente mille aux six de Bernadotte, et il se serait trouvé devant le prince Charles avec 36,000 hommes, contre 28 (1). Ce parti procurait un avantage plus grand encore, celui

(1) Je n'ignore pas que la supériorité numérique n'est point suffisante pour assurer un succès, il y a mille exemples du contraire. Je crois savoir que l'expérience et le caractère des chefs, forment un grand poids dans la balance, et j'ai souvent présent à l'esprit ce que Machiavel a dit avec tant de vérité : « Qu'une armée de moutons, commandée par un

d'avoir de bons chemins de retraite, non plus derrière une de ses ailes, mais précisément derrière le centre de l'armée. Au reste, je le répète, quelque fut le parti pour lequel on se décidât, il fallait qu'il fut pris sur-le-champ, et à l'arrivée du premier avis de Bernadotte. C'était l'éclair qui annonçait l'orage sur le point d'éclater. Si on prenait le parti de faire un mouvement rétrograde, les parcs devaient être aussitôt mis en route, et dès le 22, les divisions échelonnées sur la route de retraite que l'on voulait tenir. Si l'on voulait combattre Wartensleben, il fallait le faire dans la matinée du 22, avant que Bernadotte ne fut déposté de sa position par l'Archiduc ; et si c'était ce dernier qu'on voulait attaquer, il fallait marcher sur Neumarkt, une heure après la réception de la première lettre de Bernadotte; car on ne devait pas supposer que l'Archiduc emploierait quatre jours pour le

» lion, était susceptible de faire de plus grandes choses » qu'une armée de lions commandée par un mouton. »

Mais dans la circonstance, il s'agissait d'une bonne armée, car alors la république n'en avait pas d'autres. Les généraux de cette époque, sont presque tous arrivés depuis à des commandements en chef; et le vainqueur de Fleurus, ayant Kleber pour lieutenant, était à leur tête: ces considérations ont déterminé mon opinion. Jourdan a préféré opérer sa retraite; il a sans doute eu de bonnes raisons, et l'on ne peut nier que c'était encore le parti le plus sûr, surtout si on l'eût seulement commencée 24 heures plus tôt.

forcer dans sa position de Neumarkt. En pareille circonstance, vingt-quatre heures de retard pouvaient mettre l'armée de Sambre-et-Meuse dans la position la plus critique ; puisqu'elle n'aurait pas été en mesure ni de se retirer, ni de combattre, autrement que dans une situation désespérée, si l'Archiduc tirait parti de tous ses avantages.

Ce n'est pas tout que de former un plan, le plus difficile est dans son exécution ; et c'est ici que ce prince est resté au-dessous de lui-même. Il a perdu quatre jours en tâtonnements sur la division de Bernadotte, et quand elle eut effectué sa retraite, il changea ses premières dispositions. Au lieu de marcher rapidement sur Nürenberg, pour tourner la droite de Jourdan, et se porter sur sa ligne de retraite, comme il semblait d'abord en avoir eu le dessein, il n'envoya dans cette partie qu'un détachement trop faible, et se rejeta sur sa droite, pour joindre son lieutenant sous Amberg, et livrer une bataille décisive à Jourdan. Mais il ne put joindre à Amberg que son arrière-garde, et se vit obligé de le suivre dans sa retraite, en s'éloignant de la Bavière et de Latour. Néanmoins, il fit sonner bien haut le succès obtenu à Amberg, qu'il voulut faire passer pour une bataille gagnée; de son côté, Jourdan a observé qu'on ne peut donner ce nom à l'échauffourée produite par la témérité d'un général de

brigade, quoiqu'elle eût entraîné la perte de deux bataillons. La question sera décidée quand on aura une bonne définition du mot *Bataille*.

La retraite fut pénible dans les premiers jours; les parcs et les équipages, n'ayant pas d'avance sur l'armée, pas de route pour se retirer, pas même un chemin reconnu, l'encombrèrent, retardèrent sa marche et la mirent dans le plus grand danger. Il faut en lire les détails dans l'ouvrage que le maréchal Jourdan a publié, et l'on sera convaincu avec lui, qu'il a fallu une espèce de miracle pour la tirer de la situation où elle se trouvait. Ceci provenait de ce qu'elle avait ses chemins de retraite sur sa droite, au lieu de les avoir derrière son centre, en sorte qu'ils furent aussitôt au pouvoir du prince Charles au moyen de l'occupation de Nürenberg et de la retraite de Bernadotte sur Lauf. Cette circonstance qui, à elle seule, eût été suffisante pour amener de grands revers, fut encore aggravée par le retard que l'armée mit à commencer son mouvement rétrograde ; car l'Archiduc, par la possession de Nürenberg, se trouvait sur sa ligne de retraite avant qu'elle ne la commençât. Jourdan nous a donné les raisons de ce retard, en disant qu'il ne se retira qu'à la dernière extrémité et lentement, pour donner le temps à Moreau de rappeler l'Archiduc sur le Danube, ce dernier lui ayant an-

noncé de la manière la plus formelle : « qu'il pour-
» suivrait l'ennemi sans relâche, et ne donnerait
» pas le temps à l'Archiduc de se réunir à Wartens-
» leben ». Cet exemple prouve que, dans de telles occasions, il faut donner plus d'attention à ce qui survient devant soi qu'à ce qui est éloigné, malgré les promesses d'un collègue qui peut, par des circonstances qui ne dépendent pas de lui, se trouver dans l'impossibilité de les exécuter. Certainement Moreau eût beaucoup mieux fait d'opérer sur la rive gauche du Danube, sur les derrières de l'Archiduc ou sur son flanc gauche, que d'opérer sur la rive droite contre Latour. Mais cependant en attaquant ce dernier, qui avait sous ses ordres 30 mille hommes des troupes de l'Archiduc, et en ne lui donnant pas de relâche, c'était bien un moyen sûr de rappeler très vite ce prince sur le Danube.

Jourdan se rappelait la phrase de la lettre de Moreau que je viens de citer, il fondait sur elle ses espérances ; mais celui-ci n'oubliait pas que dans la même lettre, il avait conseillé à son collègue de se retirer plutôt que de s'exposer à perdre une bataille, ce qui le rassurait sur les dangers que pouvait occasionner le mouvement du prince Charles. Toutefois la retraite de Jourdan, favorisée par les lenteurs de l'Archiduc,

obligea celui-ci de courir au loin, pour retrouver l'occasion qu'il avait manquée, en laissant Moreau maître de faire ce qu'il voudrait sur ses derrières, et de le mettre à son tour dans la position la plus critique.

On a dit que si le gouvernement français eût concentré le commandement des deux armées dans les mains d'un seul, on aurait obtenu de plus heureux résultats ; Jourdan lui-même a partagé cet avis, quoique, d'après son propre témoignage, le gouvernement eût concentré momentanément dans la campagne précédente, le commandement des deux armées du Rhin et de Sambre-et-Meuse entre les mains de Pichegru, sans obtenir plus d'ensemble dans les opérations (1). En général, le principe de la concentration est bon, mais dans l'application, il doit être subordonné aux circonstances. Alors il ne suffit plus de juger les choses d'une manière abstraite, il faut aussi avoir égard aux personnes.

Je ferai d'abord observer que le choix du gouvernement serait vraisemblablement tombé sur Jourdan ou Moreau : mais de ce que le commandement se fût trouvé concentré, s'ensuit-il que les les armées l'eussent été? Car presque jamais, ils n'ont combattu avec leurs armées réunies et en-

(1) On en a parlé dans le Tome II de ces Mémoires, page 182.

semble, ce qui fait voir qu'ils avaient d'autres idées, et qu'ils n'admettaient point dans leur système de guerre la nécessité de la concentration des troupes. Alors à quoi eût servi celle du commandement? Aurait-elle empêché l'Archiduc de se porter alternativement sur la droite, le centre ou la gauche d'une grande armée disséminée depuis la Bohême jusqu'au Tyrol, de même qu'il s'est porté alternativement sur Jourdan ou Moreau? Comment imaginer que le résultat n'eût pas été le même?

Je remarquerai ensuite que les deux armées réunies auraient formé un total de 110 mille hommes, non compris ce qui se trouvait en observation devant les places du Rhin. Or, à cette époque comme à toute autre, il n'y avait personne en état de commander par lui-même une aussi grande armée. Cela nécessite de telles forces morales et physiques, qu'on ne peut espérer de les trouver dans un seul homme. Il aurait donc fallu laisser un général à la tête de chacune de ces deux armées, sauf à en confier la direction suprême à un généralissime; ainsi que cela s'est vu dans les guerres de l'Empire, et comme les Autrichiens eux-mêmes le pratiquaient dans cette campagne. Mais Napoléon était un souverain absolu et jouissait de la plus éclatante des réputations militaires : de même, en 1796, dans l'armée autrichienne, les deux généraux d'armée

se trouvaient inférieurs en grades et en talents au généralissime ; il avait de plus sur eux l'immense avantage d'être un prince de la famille impériale. Alors le principe de la concentration, dont je viens de reconnaître la bonté, avait pu être appliqué dans son entier. Il ne pouvait y avoir de résistance, ni même d'hésitation dans l'exécution des ordres. Dans une république, au contraire, outre qu'une telle subordination est difficile à obtenir, il y aurait de graves inconvénients politiques à investir un citoyen d'attributions aussi éminentes que celles de généralissime : un gouvernement mal affermi, comme le Directoire, n'aurait pu affronter un semblable péril Voilà tout ce que je me propose de dire sur cette question qui a été dans le temps fort débattue. Je suis plus que personne partisan de la concentration du commandement, en tant qu'elle peut amener la concentration des troupes; mais la guerre ne comporte pas de principes fixes et invariables, les circonstances feront toujours plier les règles; et par les raisons que j'ai données, il me semble que la concentration du commandement, dans la campagne de 1796, ne nous aurait pas procuré plus d'avantages.

On doit reconnaître néanmoins que ce qui a fait échouer cette campagne, est surtout le manque de concert entre les généraux français; il y en avait eu

beaucoup dans le commencement, et cependant il était alors plus difficile à obtenir, puisque les deux armées se trouvaient plus éloignées l'une de l'autre. Par quelle fatalité, quand il était plus aisé de l'obtenir, vu leur rapprochement, a-t-il cessé au moment où il devenait le plus nécessaire? Il faut le demander à ceux qui ont fait une étude approfondie du cœur humain.

Il est temps de revenir aux opérations qui avaient lieu à l'armée du Rhin, pendant que l'Archiduc agissait sur celle de Sambre-et-Meuse.

CHAPITRE NEUVIÈME.

Passage du Lech. — Affaire de Friedberg.

Moreau réunit chez lui le 23 août, les commandants de ses trois corps d'armée, pour les consulter sur les mouvements à opérer d'après les circonstances (1). L'un de ces généraux lui assurait, qu'il n'y avait pas un instant à perdre pour retourner sur la rive gauche du Danube, où se préparaient les plus grands événements de la campagne ; que si l'on n'arrivait pas à temps pour empêcher le désastre qui pouvait survenir, l'apparition de

(1) Ce n'était pas à Augsburg, mais à Dillingen, avant le passage du Danube, qu'il eût fallu convoquer cette réunion. C'était au moment où Moreau venait d'apprendre le mouvement de l'Archiduc sur Jourdan, qu'on pouvait lui donner un conseil salutaire, s'il en avait besoin, et lui démontrer que, quand deux armées doivent combiner leurs mouvements pour arriver au même but, il faut autant craindre les dangers qui peuvent survenir à celle de son collègue qu'à la sienne. Le 23 août, il n'y avait plus moyen d'empêcher la retraite de Jourdan; on devait même supposer que, s'il avait pris ce parti, elle était commencée de la veille. On ne pouvait plus s'occuper, dans cette réunion, que de trouver le moyen le plus sûr d'atténuer le mal qu'on devait supposer déjà arrivé.

l'armée sur les derrières de l'Archiduc, paralyserait les succès qu'il aurait pu obtenir, si Jourdan, pour éviter le coup qu'on lui préparait, n'exécutait à temps un mouvement rétrograde. Cet avis contrariait Moreau, en lui faisant trop sentir la faute qu'il venait de commettre par sa marche sur Augsburg. Il soutenait toujours que Jourdan n'avait aucun risque à courir, s'il suivait le conseil qu'il lui avait donné de se retirer. Mais, lui disait-on, si une fois le mouvement rétrograde commencé, il lui survient quelque fâcheux événement que l'on ne peut prévoir, et qu'il se voie entraîné à faire une retraite jusque sur le bas Rhin, comme cela est arrivé dans la campagne précédente, que deviendrait alors votre armée? Elle serait forcée de repasser le Rhin ; elle est donc aussi intéressée que celle de Sambre-et-Meuse à ce que celle-ci n'éprouve aucun échec marquant, mais surtout à ce qu'elle ne s'éloigne pas trop, afin que vous puissiez vous réunir à elle en quelques marches; et le moyen le plus sûr de l'empêcher de s'éloigner, est de ne pas perdre de temps pour s'en rapprocher. On ajoutait qu'il fallait au moins, s'il n'adoptait pas cet avis, détacher un corps équivalent à la force de celui que l'Archiduc menait contre Jourdan, et qu'on évaluait alors à 25,000 hommes ; que l'on pouvait disposer de la réserve et de l'aile gauche

dont les flanqueurs occupaient encore Donauwörth et le Schellenberg ; que le mouvement rapide de ce corps sur les traces de l'Archiduc parviendrait probablement à l'arrêter, ou au moins à ralentir ses mouvements ; ce qui donnerait le temps de prendre d'autres mesures. Ce dernier avis fut accueilli par Moreau, mais il déplut singulièrement à Desaix qui le combattit de tous ses moyens (1). Enfin comme il fallait faire quelque chose, et que tout le monde en sentait la nécessité, on proposa de passer le Lech et d'opérer avec vigueur sur les 30,000 hommes que l'Archiduc avait laissés sous les ordres de Latour, et qui, répandus le long du Lech depuis le Danube jusqu'au Tyrol, ne formaient qu'un cordon très mince qui ne pourrait offrir de résistance nulle part. Cependant nous allons voir que dans cette saison, le passage de la rivière offrait de grandes difficultés.

Il devait résulter des premières attaques sur Latour, que si Jourdan, prévenu comme il l'était par Moreau du mouvement du prince Charles, ne

(1) Depuis il m'a dit qu'il avait craint que du moment qu'il s'approcherait de l'Archiduc, celui-ci, quittant la poursuite de Jourdan, ne se retournât promptement sur lui, en disposant d'assez de forces pour le battre ; ce qui pouvait bien arriver, dans le cas où cette opération n'aurait pas été conduite avec une extrême prudence.

trouvait pas le moyen de battre une partie de ses troupes, ou ne se retirait pas à temps, l'Archiduc qui avait dirigé 62 mille hommes contre les 46 de Jourdan, aurait un succès à sa droite, et un revers à sa gauche; ce qui serait un équivalent et laisserait les choses à peu près dans le même état. Mais dans les jours suivants les avantages pouvaient être bien plus grands pour les armées françaises. Jourdan était moins faible contre l'Archiduc, que Latour contre Moreau; ses troupes ne se trouvaient pas disséminées comme celles de Latour, et par conséquent elles pouvaient faire plus de résistance. Moreau, après avoir détruit en partie les forces de ce dernier, pouvait ne laisser qu'un corps de son armée sur la droite du Danube pour le poursuivre, et avec le reste de ses troupes repasser sur la rive gauche à Ratisbonne ou Neuburg; marcher sur les derrières de l'Archiduc, dégager Jourdan et ensuite s'unir avec lui, afin de battre à son tour le prince Charles et de ne lui laisser que la Bohême pour retraite. Celui qui donnait cet avis, pensait que c'était un moyen de réparer d'une manière convenable la faute que l'on avait faite d'abandonner la gauche du Danube et de s'éloigner de l'armée de Sambre-et-Meuse. On ne lui objecta rien sur la difficulté du passage du Lech, mais on observait qu'il était peu probable que Latour s'exposât à recevoir un combat sérieux,

après qu'il serait effectué, et qu'il se retirerait dès qu'il verrait déboucher nos colonnes, en cédant tout le terrain qu'on voudrait ; comme Jourdan devait le faire dans une situation semblable. Il répondait à cela que les caractères de ces deux généraux étaient différents, et qu'on avait laissé trop de monde à Latour, pour qu'un homme aussi entreprenant consentit à se retirer. D'ailleurs que si Latour cédait beaucoup de terrain sans combattre, ce serait bien un inconvénient, mais qu'on pourrait s'approcher alors avec plus de facilité des points où l'on opérerait avec plus de fruit sur les derrières de l'Archiduc, en repassant à la gauche du Danube. Il insistait principalement sur le caractère de Latour, qui lui faisait espérer davantage. Ce dernier haïssait les Français ; il avait la bravoure d'un grenadier, et faisait plus de cas des combats que des manœuvres. Il était du nombre de ces militaires qui se croient déshonorés de se retirer sans combattre, quand même leurs forces sont disproportionnées avec celles de leurs adversaires. On avait déjà pu le juger plusieurs fois, et il était évident que le gouvernement autrichien ou l'Archiduc avaient fait une faute, en le chargeant de cette opération qui devait être conduite avec tant de prudence (1).

(1) J'ai déjà dit que le caractère des généraux est toujours ce qui influe le plus sur le parti qu'ils prennent dans

Dans cette conférence, dont je ne donne que la substance, il ne fut jamais question du plan ni des instructions du gouvernement français, mais seulement de ce qu'il y avait de mieux à faire dans les circonstances où l'on se trouvait. On décida que l'armée passerait le Lech le lendemain : (1) Ferino avec une partie de ses troupes entre Haunstetten et Unter-Frauen-Hof, Saint-Cyr avec toutes celles du centre et de la réserve, dans les environs

toutes les circonstances. Pour bien faire, il faudrait si je puis m'exprimer ainsi, en avoir de rechange. Celui qui se trouve le meilleur aujourd'hui, peut se trouver demain le plus mauvais, ou le moins propre à la circonstance du moment. Fabius, qui eut une fois le bonheur de sauver sa patrie par son extrême prudence, n'était pas propre à faire des conquêtes. Le gouvernement français n'a jamais été guidé dans ses choix par cette considération ; les généraux en chef, dans leurs ressorts, peuvent plus facilement y avoir égard, ils connaissent ceux qui leur sont subordonnés; et cependant ils le font rarement. On peut dire que dans cette campagne l'Archiduc et nos deux généraux auraient eu plus de facilité de faire exécuter leurs desseins, s'ils avaient placé leurs subordonnés selon leurs caractères, au lieu de les laisser toujours dans l'ordre où les avait mis l'organisation primitive de leurs armées. Après le passage du Rhin, on avait cru que Moreau suivrait ce principe, mais il n'en fut rien.

(1) Voyez dans l'atlas, le plan d'Augsburg et de Friedberg. Pl. XII.

d'Augsburg et à Gersthofen. On désirait que Desaix le passât à Langweid ; mais il observa qu'il n'avait devant lui aucun gué praticable dans le moment; qu'il essayerait, mais qu'il croyait ce passage impossible.

Saint-Cyr fut reconnaître dans l'après-midi la rive du Lech, depuis Hochzoll jusqu'à Lechhausen. Cette partie était si bien gardée par les troupes de Latour, qu'on ne pouvait arriver sur le bord de la rivière pour observer le point qui offrait le plus de chances de succès ; mais on en remarqua un vis-à-vis d'un petit bois, qui était gardé avec encore plus de soin et de forces que les autres, et défendu par une batterie de plusieurs pièces de canon. Ces précautions firent juger que c'était celui que les ennemis trouvaient le plus praticable ; et l'on décida que ce serait sur ce point qu'on effectuerait le passage, en faisant en outre un simulacre près de Lechhausen, où l'ennemi avait aussi placé une batterie.

Houël avait été envoyé à Gersthofen, pour reconnaître le gué que le chef d'état-major assurait exister devant ce village : il n'y avait aucun poste ennemi à portée, ce qui nous parut un indice qu'il ne s'en trouvait point. Plus tard on eut toute facilité de s'en convaincre ; mais Reynier s'obstina à soutenir que le gué existait, et voulut qu'on y

passât. Houël se désolait, et par un de ces pressentiments fort communs dans les armées, il avait dans l'idée que lui et partie de sa troupe s'y noyeraient. Saint-Cyr chercha à le rassurer, en lui disant qu'il s'en rapportait à la reconnaissance qu'il en avait faite, et qu'il lui désignerait un autre passage pour sa petite colonne.

Reynier transmit dans la soirée les ordres du général en chef à Saint-Cyr [62]: on lui disait d'attaquer de la manière qui lui paraîtrait convenable; que la droite de l'ennemi étant très forte, il ferait peut-être mieux de joindre son attaque à celle de Ferino, qui attaquerait la gauche. Moreau mettait à sa disposition la réserve de cavalerie, et le prévenait que Desaix passerait le Lech à Langweid; mais dans le *post-scriptum*, on lui disait qu'il ne devait pas beaucoup compter sur le mouvement des ailes, et qu'il convenait qu'il s'arrangeât pour faire l'attaque de front. Cet ordre, ou si l'on veut, ces instructions n'étaient certainement ni claires ni précises; mais c'était la manière de Moreau, et le style de son chef d'état-major: il était nécessaire de prendre beaucoup sur soi, pour en tirer un bon parti.

Les troupes du centre et celles de la réserve commencèrent leur mouvement pendant la nuit. Le 24 août, avant le jour, la brigade de Laroche,

qui devait passer la première, et la division Duhesme qui devait la soutenir, se trouvaient placées derrière la digue qui est établie le long de la rive gauche du Lech, pour garantir la plaine d'Augsburg de ses inondations; par conséquent l'ennemi ne pouvait les apercevoir. La réserve était fort en arrière, ainsi que la division Taponier, masquée en partie par des fabriques et des accidents de terrain.

Le moment de commencer les opérations étant arrivé, on monta des canons et des obusiers sur la digue, qui firent aussitôt un feu très vif sur les troupes qui défendaient le gué où l'on voulait passer, ainsi que sur l'artillerie des Autrichiens, qui ripostèrent avec vigueur, après le premier moment de surprise que leur causa cette attaque inopinée. Pendant cette première canonnade, la 21e demi-brigade d'infanterie légère entra dans la rivière, en cherchant le gué, par lequel elle arriva bientôt devant le petit bois situé à l'autre rive. Le gué était rapide et profond; car c'était le moment de la plus grande fonte des neiges dans les montagnes du Tyrol, et la rivière avait cru de près d'un pied depuis la veille. On douta un moment de la réussite de ce passage, et sans la précaution que l'on avait prise de réunir les nageurs de plusieurs demi-brigades, pour les employer un peu au-dessous du gué à ramasser les hommes qui tombaient à l'eau, il

s'en serait noyé un grand nombre. La 21e demi-brigade eut bientôt débusqué l'ennemi du bois; le 2e de chasseurs à cheval la suivait, ainsi que la 31e de ligne, et tout ce qui appartenait à la brigade de Laroche, à l'exception de l'artillerie qui ne pouvait passer au gué. Un bataillon de la 31e avait été chargé de tenter un passage sur la gauche, près du village de Lechhausen; il eut d'abord un peu à souffrir de la batterie qui était placée près de ce village, mais le chef de bataillon Robin, qui commandait la 21e demi-brigade, ayant la mission expresse de l'enlever, et la promesse d'être nommé chef de brigade, s'il réussissait, la tourna par sa gauche et s'en empara.

Nos troupes continuaient à passer sur la rive droite du Lech; mais les eaux croissaient encore, et l'on voyait que le gué allait bientôt ne plus être praticable. Houël ne tarda pas à nous en donner la certitude; il était revenu de Gersthofen, où, après avoir tenté en vain de passer au gué indiqué par Reynier, et avoir eu ses deux guides noyés, il avait ramené ses troupes près du point où nous espérions de passer. Il se mit alors à suivre de sa personne les premières troupes de Laroche, et reconnut le terrain où il placerait les siennes pour se trouver sur la gauche de notre attaque, comme il s'y serait trouvé s'il eût pu passer le Lech à Gersthofen.

Il revenait sur la rive gauche prendre les troupes qu'il y avait laissées, pour les diriger de manière à tourner la droite de l'ennemi, selon qu'il en avait l'ordre, mais le gué n'existait plus. Son cheval fut entraîné par la rapidité du courant, et nous perdîmes un officier de la plus belle espérance.

On s'occupa du rétablissement des ponts, particulièrement de celui de Hochzoll, pour passer le reste des troupes et surtout notre artillerie. Pendant notre passage, Ferino exécutait le sien près de Haunstetten; comme l'ennemi n'avait point de troupes en face de lui, il n'eut d'autres obstacles à surmonter que celui que lui opposa la rapidité du courant. Le premier peloton qui entra dans la rivière, fut entraîné et disparut. On fut obligé d'y faire entrer de la cavalerie, dans l'espoir que la masse qu'elle offrirait, produirait une plus grande résistance, ce qui arriva en effet. L'infanterie qui avait été un peu découragée par l'événement arrivé au premier peloton, reprit courage. Les premiers qui passèrent, se tenaient à la queue des chevaux, et par ce moyen on eut tout le succès qu'on pouvait désirer.

Les colonnes finirent par exécuter leur passage; Ferino ayant reformé ses troupes sur la rive droite, se disposa à les diriger sur la gauche de la position des ennemis. Desaix avait passé la rivière près

de Langweid avec son état-major et un petit détachement de cavalerie; mais il ne crut pas devoir faire passer le reste de ses troupes, dans la crainte de les trop exposer, tant ce gué se trouvait mauvais. S'étant dirigé sur sa droite, il prit les chevaux des pièces de canon de la batterie que la 21e avait enlevée à Lechhausen.

Aussitôt que le pont de Hochzoll fut rétabli, le reste des troupes du centre et la réserve passèrent dessus. La cavalerie des Impériaux était formée dans la plaine, appuyée de quelques pièces de canon, dont le feu avait été dirigé, jusqu'à ce moment, sur les sapeurs qui travaillaient au rétablissement du pont. Notre artillerie ayant mis en batterie, celle des ennemis fut bientôt obligée de se retirer et de remonter sur le plateau de Friedberg; leur cavalerie couvrait sa retraite. On voyait alors Ferino s'approcher de la gauche de la position occupée par Latour; mais il n'en était pas encore assez près pour nous décider à l'aborder de front. On commença à faire filer des troupes de Laroche dans la direction de Stetzlingen et de Wulfertshausen, dans l'intention de tourner la droite de l'ennemi, et de lui couper un peu plus tard la route de Ratisbonne. Des hauteurs élevées et qui commandaient toute la plaine, Latour voyait de ses yeux tous nos mouvements; aucune disposition ne pouvait lui échapper.

Il demeurait cependant calme et plein de confiance dans la bonté de sa position, qui en effet était excellente sur tout son front et sa droite; mais quand il vit Ferino, maître des villages de Küssing et Möring, s'approcher de sa gauche, il fallait qu'il eût par trop de confiance pour ne pas évacuer promptement sa position. Ferino attaqua ensuite le village d'Ottmaring, et ne tarda pas à s'en emparer; il se trouvait alors sur le flanc gauche de Latour. Saint-Cyr, dans ce moment, s'avançait sur son front et sur sa droite, sans que ce mouvement parût l'inquiéter davantage: l'on reconnut alors que l'on avait eu raison de compter sur la valeur et l'opiniâtreté de ce général.

Laroche et Duhesme arrivèrent sur le bord du ruisseau d'Ach, qui coule au bas des hauteurs de Friedberg, et qui, étant encaissé dans cette partie, forme une très bonne défense. Notre canon délogea du bord opposé l'ennemi qui l'occupait avec des tirailleurs, soutenus de quelques pelotons de cavalerie, et protégés par des pièces de canon placées en deçà de Friedberg, pour balayer le pied des hauteurs, que l'artillerie placée sur les crêtes ne pouvait apercevoir. On passa le défilé formé par le ruisseau d'Ach, et nos troupes gravirent les hauteurs de Friedberg en trois colonnes; deux formées de la division Duhesme et l'autre de la

brigade Laroche; l'une suivait avec l'artillerie la route de Friedberg, les autres prirent à droite. La ville fut enlevée après une assez vive résistance; la première colonne se déploya en avant de la ville; l'artillerie prit position, et fit un feu très vif sur les Autrichiens qui furent bientôt ébranlés; les deux autres s'étaient formées à la droite de la première. Les tirailleurs s'avancèrent sur la ligne ennemie, et furent chargés par la cavalerie; mais la nôtre les soutint, et engagea quelques charges partielles avec les hussards de Ferdinand; nos bataillons s'ébranlèrent, pour aborder les Autrichiens à la bayonnette et en finir. Dans ce moment, Latour se croyait encore en état de tenter de faire une retraite régulière, il commença un mouvement en arrière par échelons : mais il était trop tard, et les troupes qui devaient protéger les premières qui avaient rompu la ligne, furent abordées et culbutées. En vain leur cavalerie fut prodiguée pour empêcher une déroute; elle fut enfoncée par la nôtre et jetée dans un désordre plus grand que celui dans lequel se trouvait l'infanterie. Douze pièces de canon et un grand nombre de prisonniers furent enlevés dans cet instant. Parmi ceux-ci, il se trouva beaucoup d'officiers de tous grades, et un bataillon entier du régiment de Charles Schröder. L'ennemi cherchait à se retirer par la route de Ra-

tisbonne; mais nos troupes l'occupèrent avant lui, par suite des dispositions précédemment prises. Il fut alors forcé de se rejeter sur la route de Münich : pour faciliter cette retraite, il fallait gagner Ottmaring et l'occuper pendant quelque temps; or Ferino en était déjà maître, et il était parti de ce village pour lui barrer le passage. Latour avait encore l'espoir de le forcer; il ne put y réussir et dut se jeter par des chemins de traverse entre les deux routes de Münich et de Ratisbonne. Il fut enfin obligé de fuir dans différentes directions et dans le plus grand désordre, abandonnant encore six pièces de canon.

Les troupes de Laroche et de Duhesme, qui seules ont donné dans cette affaire, ont fait preuve d'une grande valeur [62 *bis*]; mais le 2e de chasseurs s'est particulièrement distingué. La division Taponier était restée dans la plaine entre l'Ach et le Lech, ainsi que la réserve. On avait voulu donner à la division Duhesme le moyen de réparer l'échec de Neresheim.

Cette affaire eut lieu le même jour que celle d'Amberg à la gauche de l'armée de Sambre-et-Meuse; ainsi l'Archiduc avait eu un succès à sa droite, qui se trouvait compensé par le revers qu'il éprouvait à sa gauche.

Il s'agissait de savoir lequel de l'Archiduc et de Moreau, tirerait le meilleur parti de ses succès.

On sait qu'il est plus facile d'obtenir la victoire que d'en profiter ; la première de ces choses est à la portée de beaucoup de généraux (car souvent le hasard la donne) ; la seconde d'un très petit nombre.

Nous verrons bientôt qu'à la première nouvelle de l'échec que Latour venait d'éprouver, l'Archiduc lui envoya 8 bataillons et 22 escadrons. Il est probable que si, dans les jours suivants, il en eût éprouvé un autre en deçà ou au-delà de l'Isar, ce prince aurait quitté la poursuite de Jourdan pour revenir sur Moreau et défendre les états héréditaires. Ainsi le parti que celui-ci avait pris pouvait s'excuser, pourvu que, par une poursuite vive et sans relâche, il complétât son opération. Il lui était facile, au moyen d'une ou deux marches forcées, de prévenir Latour sur le bas Isar, et de s'emparer avant lui d'un des ponts sur cette rivière, tels que ceux de Freisingen, Moosburg ou Landshut. Moreau ayant alors son armée entière dans la main, pouvait écraser celle de son adversaire, qui était dans le plus grand désordre. C'est alors que les militaires, qui trouvaient de la témérité dans l'opération de l'Archiduc contre Jourdan, auraient gagné leur cause. Ce prince, en quittant Latour, lui avait dit : « que Moreau aille jusqu'à Vienne, peu importe, » pourvu que je batte Jourdan. » On a trouvé que ce

propos caractérisait un grand général ; mais on ne peut y voir qu'une manière de parler. Ce prince savait bien que Moreau n'avait pas plus le pouvoir ni l'envie d'aller à Vienne, que lui d'aller à Paris. Il le jugeait au contraire d'une si grande circonspection, que probablement il ne lui supposait pas même la volonté de couper la communication de Latour avec lui, au moyen de la position qu'il pouvait prendre sur l'Isar et la rive droite du Danube, au-dessous de Ratisbonne.

Il est facile de se convaincre que Moreau n'avait pas besoin de faire une pointe aussi étendue, en s'éloignant davantage des frontières de France ; car le manque de chevaux pour traîner ses convois de munitions, rendait déjà presque impossible l'approvisionnement de ses parcs [45]. Moreau n'avait rien de mieux à faire pour le moment que de s'occuper de la destruction du corps de Latour, en l'isolant toujours des renforts que le prince Charles ne pouvait manquer de lui envoyer. Le caractère bien connu du général qui lui était opposé, assurait le succès de ses tentatives.

Il me paraît convenable de rappeler ici au lecteur la force et l'emplacement des armées belligérantes à cette époque [114, 115, 116 et 117]. Moreau avait sur le Lech 64,000 hommes, et devant Philippsbourg 3000. Jourdan avait en Franconie

46,000 hommes et 28,000 devant les places fortes du Rhin. Le total de ces deux armées montait à 110,000 hommes en campagne et à 142,000 en y comprenant les troupes en observation devant les places. L'Archiduc avait 62,000 hommes devant Jourdan et 30,000 devant Moreau, total 92,000 hommes; de plus 30,000 dans les places du Rhin, ce qui fait en tout 122,000 hommes. Il était donc inférieur de 20,000 hommes, ce qui n'est pas extrêmement considérable; et si la Bavière n'eût pas été ouverte aux Français par l'éloignement de l'Archiduc, il est probable que les Bavarois auraient continué à faire partie des armées alliées, ce qui eût rétabli l'équilibre des forces; car ils n'ont déclaré la volonté de rester neutres qu'à l'approche des Français de leur capitale. De plus, des renforts venant d'Autriche allaient arriver

CHAPITRE DIXIÈME.

L'armée de Latour se retire derrière l'Isar, suivie par celle de Rhin-et-Moselle. — Combats de Geisenfeld et de Freisingen. — Mouvements des garnisons de Philippsbourg et Mannheim.

Le lendemain de la victoire, Moreau se trouvait plus embarrassé que la veille. Il ne vint à son esprit d'autre idée que de suivre la direction que l'ennemi avait prise dans sa retraite; et tandis que le 25 août Latour prenait position sur l'Ammer, il délibérait à Augsburg, et retenait son armée dans l'inaction à Friedberg. Si du moins après, il l'eût suivie avec la franchise et la vigueur que doit avoir un général vainqueur sur un ennemi battu, et dont les forces sont trop inférieures pour qu'il puisse espérer de prendre sa revanche ! mais on va voir qu'il ne le fit qu'avec lenteur et en tâtonnant. On laissa à Latour le temps de se reconnaître et de rallier ses troupes dispersées, de s'établir sur l'Isar et de recevoir ses renforts.

Reynier conserva toute son influence sur Moreau; il traça la marche des corps d'armée, en fixant aux généraux, comme il l'avait déjà fait depuis Stuttgardt, les points qu'ils ne devaient pas dépasser, même la position de leurs avant-gardes et des pos-

tes avancés. C'est ainsi que le centre, après avoir perdu la journée du 25, en séjournant à Friedberg, dut se porter le 26 entre Perenbach et Walxhofen, placer sa droite à la Paar et sa gauche vers Mainbach derrière l'étang d'Ainhershofen; son avant-garde sur la route de Ratisbonne en avant de Kühbach et de Winden, pour garder la gorge de la Paar et communiquer avec celle de Desaix vers Gollingkreut. Elle devait pousser des partis jusqu'aux premiers postes des ennemis, pour prendre des informations sur leur retraite, et communiquer avec Ferino, qui s'avançait à la même hauteur [63]. Latour prenait ce même jour position sur l'Isar.

Après avoir fait, le 27, un nouveau séjour dans cette position, le centre dut en partir le 28, pour s'établir: la gauche à la Paar, vers Schrobenhausen en arrière de la Weilach, et la droite à Autenzell. L'avant-garde occupa les villages de Hohenwart, Geblerbach, Gertshausen et Alberzell, poussant des partis sur les routes de Ratisbonne et Pfaffenhofen, et communiquant avec la gauche de Ferino placée sur la Glon [65]. Latour rectifiait tranquillement sa position, étendait son armée et poussait sa droite vers Landshut, en s'assurant des différents ponts sur l'Isar. Après avoir encore séjourné le 29 dans cette position, le centre en

partit le 30, pour occuper celle-ci: la division Taponier et celle de Duhesme en arrière de Pfaffenhofen, couvertes par le ruisseau de Klein-Ilm, et la gauche au bois entre Reichertshofen et Gundersried; l'avant-garde de Laroche derrière Tan sur le chemin de Pfaffenhofen à Freisingen [67]. On trouva à Pfaffenhofen des magasins considérables de blé et de farine appartenant aux Autrichiens, qui furent d'une grande ressource pour notre armée.

Dans la journée du 31, Moreau forma le projet de porter le 1er septembre la majeure partie de son aile gauche près du Danube, pour attaquer la tête-de-pont d'Ingolstadt. Il devait laisser une partie de ce corps sur la rive droite de la Paar, savoir 6 bataillons de la division de Beaupuis (1), un régiment de cavalerie, une compagnie d'artillerie à cheval, avec une partie de la réserve. Il plaçait ces troupes sous les ordres de Saint-Cyr, pendant le mouvement que Desaix allait opérer sur Ingolstadt, avec le reste de son corps de troupes et une partie de la réserve [68]. Saint-Cyr devait aussi s'avancer avec le centre dans la matinée du 1er septembre; mais un événement, que l'on n'attendait pas, changea les dispositions arrêtées. Saint-Cyr

(1) Ce général était remis de sa blessure, et avait repris le commandement de sa division, confiée pendant son absence à Sainte-Suzanne.

était prêt à commencer son mouvement en avant, quand Moreau, qui se trouvait avec lui à Pfaffenhofen, reçut un avis de Desaix, qui lui apprenait que dans le moment même ses avant-postes étaient attaqués; qu'il s'y rendait pour voir par lui-même si cette attaque pouvait avoir de l'importance, et qu'il lui en rendrait compte.

Moreau, comme nous venons de le voir, n'avait fait en six jours que les marches qu'il eût pu faire en moins de deux: n'ayant point inquiété la retraite de Latour, il lui avait laissé tout le temps nécessaire pour rallier son armée et s'établir sur l'Isar, la gauche à Kirchtrudingen, le centre à Riem, la droite à Landshut, en gardant tous les ponts qui pouvaient assurer ses mouvements sur l'une ou l'autre rive. Dès qu'il n'eut plus d'inquiétude pour sa nouvelle position, il marcha au-devant du renfort que lui envoyait l'Archiduc, sous les ordres de Nauendorf. Il repassa sur la gauche de l'Isar avec une partie de son armée, et longeant le front de l'armée française, il fit sa jonction avec Nauendorf, entre Siegenburg et Neustadt. Ce mouvement était fort hardi, mais Latour ne s'en tint pas là: emporté de nouveau par la pétulance de son caractère, il vint se placer dans l'angle formé par le Danube et l'Isar, où aussitôt arrivé, il attaqua l'aile gauche de l'armée française. On va voir combien les événe-

ments de la guerre tiennent à peu de chose, et ce qui a empêché ce général d'être puni de sa témérité, par la perte d'une grande partie de son armée.

Incertain si l'ennemi donnerait de la suite à son attaque, Moreau ordonna à Saint-Cyr d'arrêter son mouvement, afin d'avoir ses troupes disponibles et dans la main, pour les porter aussitôt sur les points où on les jugerait les plus nécessaires, d'après le premier avis qu'on recevrait de Desaix. Saint-Cyr resta avec le général en chef pendant toute la journée; il n'arriva aucun autre renseignement de la part de Desaix qui se trouvait cependant engagé sur tout son front; mais comme on n'entendait pas le bruit de son canon, parce que le vent était dans une direction contraire, Moreau fut persuadé que la première attaque dont on lui avait fait part, n'avait pas eu de suite. Les troupes du centre, qui auraient pu rendre un si grand service dans cette journée, furent paralysées, et la témérité de Latour ne fut point punie, comme elle aurait dû l'être, si Moreau eût été averti d'une manière ou d'une autre de l'importance de cette attaque qui, ayant été commencée dès le matin, ne finit qu'avec le jour.

L'Archiduc ayant appris le résultat de l'affaire de Friedberg, avait senti la nécessité de renforcer Latour avec une partie du détachement qu'il avait

tiré de son armée, pour se donner la supériorité sur Jourdan. Il avait fait partir à marches forcées le général Nauendorf avec 8 bataillons et 22 escadrons, lesquels joints à quelques renforts qui arrivaient de l'intérieur de l'Autriche, et que Latour devait recevoir, étaient annoncés comme formant à peu près l'équivalent de ce qu'il avait tiré de cette armée. Des officiers prisonniers ont assuré que Nauendorf avait ordre d'attaquer aussitôt son arrivée devant l'armée du Rhin, afin que Moreau fût certain du retour du détachement envoyé par l'Archiduc. Quoi qu'il en soit de cette assertion qui a d'ailleurs été contredite, aussitôt que Nauendorf eut joint la droite de Latour, il s'approcha de notre aile gauche; et le 1er septembre, de grand matin, pendant que Desaix commençait son mouvement sur Ingolstadt, les Autrichiens avaient attaqué ses avant-postes avec plus de vigueur que de discernement. Il apprit bientôt après que son avant-garde était ramenée très vigoureusement. Un détachement de cavalerie ennemie, qui avait passé par Menching, parut sur la route d'Ingolstadt à Reichertshofen; il fut repoussé, et la demi-brigade ainsi que le régiment de dragons, qui avaient marché pour aider la 2e division (Delmas), rejoignirent par cette route le corps de bataille.

La 10e légère fit assez de résistance, et retarda

suffisamment la marche des ennemis dans le bois de Geisenfeld, pour donner le temps à la réserve de cavalerie de s'approcher. Lorsque l'avant-garde se fut repliée jusqu'à Saint-Cast et Langenbrück, le corps de bataille de la Ire division de l'aile gauche, s'avança pour la soutenir et prit position sur les hauteurs entre Buch et la chapelle Saint-Cast. Le combat s'y engagea avec la plus grande vigueur; l'ennemi s'empara des hauteurs et de la chapelle, et y établit une nombreuse artillerie. La droite dut se replier au bois derrière Gambach. Ce fut par la grande route vers Langenbrück que l'ennemi fit son plus grand effort. Nos troupes occupaient une hauteur qui dominait ce village, dont une extrémité était occupée par l'infanterie autrichienne, et l'autre par des tirailleurs français. Deux fois les Autrichiens formèrent leur infanterie en colonne, traversèrent le village, commencèrent à gravir la hauteur et furent renvoyés en désordre.

L'ennemi était surtout supérieur en cavalerie. Il voulut en profiter, et la fit marcher par des prairies entre Langenbrück et Reichertshofen, pour tourner la gauche de Desaix et l'attaquer près de Buch, en s'emparant de la grande route. Ces prairies étaient marécageuses, mais la cavalerie les traversa, ainsi qu'un petit ruisseau qui coupe la grande route entre Buch et Langenbrück, et se

déploya pour se préparer à charger. La gauche avait été dégarnie pour soutenir le combat vers la chapelle Saint-Cast et Langenbrück. Aussitôt que Desaix et Beaupuis s'aperçurent du mouvement de la cavalerie autrichienne, ils y firent marcher un bataillon de la 62e de ligne, le 8e de chasseurs, le 6e de dragons, le 1er des carabiniers et une compagnie d'artillerie légère. Ce mouvement se fit derrière la hauteur, hors de la vue de la cavalerie ennemie qui, se déployant dans les prairies, n'apercevait que quelques pelotons et de l'artillerie, sur lesquels elle s'avança bientôt avec impétuosité. Le feu de 4 pièces qui tiraient à mitraille, ne l'arrêta point. Lorsqu'elle en fut à 25 pas, le 1er régiment de carabiniers, qui s'était avancé sur la crête de la hauteur, se montra et la chargea avec tant de vigueur, que toute cette cavalerie, qui était double en nombre de celle des Français, fut jetée dans les endroits les plus marécageux de la prairie. Les 8e de chasseurs et 8e de dragons qui la prirent en flanc, en empêchèrent une partie de se retirer par les chemins qu'elle avait suivis en venant, et la forcèrent de passer devant le front du bataillon de la 62e de ligne. La perte qu'éprouva cette cavalerie, fut très considérable; l'ennemi tenta encore une attaque par Langenbrück, mais il fut repoussé comme dans les précédentes.

Desaix voulant décider le combat, se détermina à reprendre l'offensive avec la droite de son corps de bataille; un bataillon de la 97e de ligne attaqua la chapelle Saint-Cast, en chassa l'ennemi, et s'en empara ainsi que d'un obusier et d'un caisson. Ce mouvement, et le mauvais succès des attaques sur Langenbrück et Buch, déterminèrent l'ennemi à se retirer dans le bois de Geisenfeld avec assez d'ordre, pour qu'on ne pût pas trouver l'occasion de l'entamer. On envoya de l'infanterie le poursuivre dans le bois, mais la nuit empêcha de le pousser bien loin, et les troupes bivouaquèrent sur le champ de bataille. Une colonne ennemie avait marché sur Reichertshofen; mais elle fut repoussée par la 10e de ligne et le 4e de chasseurs. Elle voulait forcer ce village et le passage de la Paar; elle fit sa retraite lorsque le corps de bataille se retira sur Langenbrück.

Ce combat avait dérangé le projet d'attaquer la tête-de-pont d'Ingolstadt; la 2e division de l'aile gauche (Delmas) fit seulement une reconnaissance sur cette tête-de-pont. Elle resta en position entre Ebenhausen et Hagau. Pendant que les Autrichiens attaquaient notre gauche, ils avaient montré quelques détachements devant les troupes du centre; on n'y avait fait que fort peu d'attention; on voulait les voir s'engager, mais ils n'en firent rien.

On eut à regretter qu'il ne fut pas venu à Desaix l'idée de prévenir Moreau qu'il était sérieusement attaqué : il n'avait pas eu le temps d'écrire, mais un officier est sitôt expédié ! D'ailleurs comment le général en chef, qui avait un état-major si nombreux à Pfaffenhofen, n'a-t-il pas envoyé quelqu'un près de lui, s'il ne voulait y aller lui-même? Le soir, il apprit quelque chose de cette affaire ; mais il ne la sut bien que le lendemain matin, par un rapport de Reynier qui dans la nuit était allé trouver Desaix[69]. Moreau ne savait trop que penser de cette attaque, et s'attendait à la voir se renouveler : ce qui le décida à suspendre encore le mouvement que Saint-Cyr avait dû faire la veille sur Wollenzach et la rive droite de l'Ilm. Ferino était toujours en face de l'Isar à Schleissheim, Dachau, et devant Münich.

Pour lui faciliter la prise de cette ville, Moreau eut un moment l'envie de passer l'Isar ; mais l'ennemi avait coupé quelques ponts, et il gardait les autres. Saint-Cyr lui proposa d'enlever celui de Freisingen, en rejetant sur la rive droite de l'Isar, par une attaque brusque, les troupes placées près de cette ville ; Moreau ayant accepté sa proposition, il fit ses dispositions pour être en mesure d'attaquer ce poste le 3 septembre. Il tira de son corps de bataille, la 17ᵉ demi-brigade, les 2ᵉ et 3ᵉ de

cavalerie et quelques pièces d'artillerie légère ; il se dirigea sur Freisingen, éclairé et couvert par des troupes légères qu'il prit dans son avant-garde. Du reste, celle-ci conserva tous ses postes, pour ne pas donner l'éveil à l'ennemi, ce qui l'eût peut-être engagé à se retirer de Freisingen, et à faire sauter le pont sur l'Isar. Dans l'après-midi, on rencontra les avant-postes de l'ennemi ; l'adjudant-général Demont, avec les troupes tirées de notre avant-garde, les poussa ; ils se retirèrent, soutenus par quelques échelons qui leur aidèrent à disputer le terrain, jusques sous la protection de l'artillerie des troupes campées devant Freisingen. L'ennemi était en bataille, et nous montrait deux bataillons d'infanterie, et la valeur de 5 à 6 escadrons de cavalerie. Demont déploya devant lui les troupes de l'avant-garde ; celles tirées du corps de bataille restaient en arrière, masquées par les bois et les plis du terrain. Comme il ne nous jugeait pas encore plus forts que lui, sa contenance était assurée : il paraissait bien décidé à défendre sa position. On s'approcha davantage et l'on engagea quelques troupes, pour chercher à connaître s'il n'avait pas plus de forces que celles qu'il nous avait d'abord montrées. Dès qu'on fut sûr du contraire, Demont engagea sérieusement ses troupes ; Saint-Cyr le soutint avec sa réserve, qu'alors seulement il fit

démasquer. L'ennemi céda bientôt à la supériorité du nombre et à la valeur de nos troupes, car elles ne furent pas toutes engagées. Il voulut essayer de faire une retraite en bon ordre et par échelons, et peut-être aurait-on dû ne pas les presser; la perte totale de ce petit corps de troupes eût été certaine; mais le 9e de hussards et le 2e de chasseurs ayant culbuté ceux qui étaient restés pour couvrir la retraite, la confusion se mit dans cette troupe au moment de sa rentrée en ville, ce qui fit que nos chasseurs précipitèrent leur attaque : les Autrichiens avaient espéré s'y maintenir assez de temps pour rétablir un peu d'ordre, et défendre le pont de l'Isar; mais notre infanterie arrivant presqu'à la course derrière les hussards et chasseurs, ne laissa pas à l'ennemi le temps de se rassurer ni de s'y établir. La 21e d'infanterie légère enleva la ville de Freisingen au pas de charge, et poursuivit les Autrichiens, la baïonnette dans les reins; de sorte que l'on arriva pêle-mêle avec eux sur le pont de l'Isar. Comme ils ne purent s'y arrêter, il leur fut impossible de songer à le détruire ou à le brûler. Nos troupes passèrent la rivière, et ne leur ayant pas laissé le temps de se reconnaître ni de se réformer en arrière, les Autrichiens continuèrent à fuir dans la direction d'Erding : on les poursuivit jusqu'à la nuit, et on leur fit éprouver une perte considérable.

Moreau fut d'autant plus satisfait d'avoir un pont sur l'Isar, qu'on avait échoué la veille dans la tentative qu'il avait fait faire par Ferino sur celui de Münich [70]. Il eût pu dès le lendemain déboucher de Freisingen avec un corps de troupes, et le porter sur le flanc ou les derrières des Autrichiens qui étaient placés devant Münich. Mais il n'eut pas plutôt le pont qu'il avait désiré; qu'il renonça à passer l'Isar, voulant seulement que Ferino, avec la brigade de Jordi, vint occuper Freisingen et garder le pont de cette ville.

Il ordonna à Saint-Cyr de ramener ses troupes à Pfaffenhofen, aussitôt qu'elles seraient relevées par celles que Ferino devait envoyer à Freisingen : il revenait à l'idée d'opérer le petit mouvement en avant, qu'il avait voulu faire exécuter à son centre le 1er septembre; ce qui ne pouvait dans ce moment lui procurer qu'un bien mince résultat. Ce mouvement dut s'exécuter le 5, et quoiqu'il ne fut presque point offensif, on le modifia encore. Le centre dut se borner à établir sa droite derrière le ruisseau de Wollenzach, et la gauche à l'Ilm à Königsfeld, l'avant-garde à Unter-Mettenbach, Rotteneck, Ober- Lauterbach, Lärsbach et Gschwend, communiquant par des patrouilles avec Freisingen [71 et 72].

Dans les journées des 3, 4 et 5, Desaix avait fait

quelques tentatives pour enlever la tête-de-pont d'Ingolstadt; mais il fut démontré que les moyens qu'on pouvait y employer, étaient insuffisants. L'ennemi avait réparé et perfectionné cet ouvrage; il l'avait garni d'une artillerie respectable, qui se trouvait en outre appuyée par celle de la place, de manière qu'il parut impossible de s'en emparer par une attaque de vive force.

Le 5, Ferino occupa Freisingen avec son corps de bataille; il avait laissé Abatucci avec son avant-garde devant Münich, son grand parc d'artillerie, ses équipages et son trésor à Dachau. Saint-Cyr avait dû se concentrer en se serrant sur la gauche.

Le même jour, le général Scherb, qui commandait le corps des troupes devant Philippsbourg, fut prévenu qu'il serait attaqué le 5 septembre dans sa position de Bruchsal par la garnison de Philippsbourg, renforcée d'un détachement de celle de Mannheim, et par un rassemblement d'environ 4,000 paysans armés de fusils. Quoiqu'inférieur en nombre, Scherb se détermina à prévenir l'ennemi et à l'attaquer lui-même; il fit rentrer les détachements de Grumbach, Weingarten, Durlach et Carlsruhe; il en forma une colonne sous les ordres du chef de brigade Forty qui devait marcher sur Graben, afin d'y faire une fausse attaque sur Ubstadt. Une seconde colonne, commandée par

l'adjudant-général Ramel, devait se porter sur Forst et Halmbrücken, point central. Une troisième colonne, commandée par le chef de bataillon Castel, quelques compagnies d'infanterie, placées en avant d'Altenbrück, et une partie du 19e de dragons, formaient la réserve pour protéger la retraite sur Weingarten et Durlach. 200 hommes, avec deux pièces de canon, avaient ordre de rester à Forst, afin de soutenir la colonne du centre qui pouvait être accablée par l'ennemi, dans les bois qu'elle avait à parcourir.

Scherb fit attaquer à la pointe du jour. La colonne du centre culbuta en peu de temps les avant-postes ennemis et continua sa marche vers Halmbrücken. L'ennemi, qui ne s'attendait pas à être attaqué, rassembla ses forces et vint sur la colonne du centre, ayant laissé son artillerie en arrière. Le combat se borna à un feu de mousqueterie dans la forêt qui est très considérable; il était opiniâtre, et n'aurait discontinué de toute la journée, si nos tirailleurs n'eussent pas chargé l'ennemi, ce qui l'obligea de se retirer jusqu'au delà de Halmbrücken. 1,500 paysans étaient rassemblés dans le village de Stettfeld; un pareil nombre armés de fusils, de fourches et de fléaux, dans celui de Zeutern. On devait s'attendre qu'ils attaqueraient en même temps que les troupes réglées de l'ennemi; effectivement,

lorsque la colonne de droite arriva sur Ubstadt, ces paysans résistèrent à l'avant-garde. Scherb fit attaquer Ubstadt; les paysans se replièrent sur le cimetière, où ils firent une vigoureuse résistance. On les canonna; l'infanterie et les dragons les chargèrent; ils prirent la fuite, et se retirèrent sur Stettfeld, où ils avaient un corps de réserve de 2000 hommes armés de fourches et de bâtons. Ceux-ci les encouragèrent à reprendre Ubstadt; on les vit arriver sur les onze heures, mais nos troupes allèrent au devant, et dans l'espace d'une demi-heure, cette colonne fut mise en déroute. On les prévint par une proclamation que s'ils se rassemblaient encore, l'incendie de leurs villages en serait la suite. Les Français reprirent vers le soir leur position. Les troupes ennemies venues de Mannheim ne firent que paraître afin d'encourager les paysans; elles retournèrent sur leurs pas et passèrent sur la rive gauche du Rhin, pour opérer de semblables mouvements dans le Palatinat.

Le 7, l'ennemi attaqua vers notre extrême droite la brigade Tharreau, et la rejeta d'abord sur Durach, mais il fut repoussé à son tour jusqu'à Nesselwang. Dans la même journée, l'ennemi attaqua, sans plus de succès, les avant-postes de Ferino, en avant de Freisingen: le général Jordi s'était porté sur Moosburg dont il s'empara, ainsi que du pont

de l'Isar. L'attaque du pont de Freisingen se liant avec celle que Latour fit sur tout le front du corps de Ferino, jusqu'à la hauteur de Münich ; elle se borna à une forte canonnade d'une rive de l'Isar à l'autre. Elle paraît avoir eu pour but de maintenir ce corps le long de l'Isar, pendant que Fröhlich pousserait un fort parti sur ses derrières. Un détachement de 6 à 700 chevaux, sous les ordres du major Wolfskehl, qui avait passé la nuit du 5 au 6 à Weilheim, la suivante à Fürstenfeldbrück, arriva le 7 à la pointe du jour à Dachau, où étaient le parc d'artillerie, des caissons de vivres et d'ambulances, le trésor et quelques équipages du quartier-général de l'aile droite, qui avaient l'ordre de partir le matin pour Freisingen. L'ennemi s'en empara, et les fit filer promptement sur Starnbach. Le général Abatucci reçut l'ordre d'employer tous ses moyens pour couper l'ennemi, en marchant de Münich sur Starnbach ; mais on avait déja perdu du temps et avant que tous les ordres eussent été expédiés, l'ennemi avait fait du chemin. Abatucci ne put joindre que son arrière-garde et reprendre quelques fourgons.

Le même jour, Desaix poussa une forte reconnaissance sur Neustadt ; elle rencontra l'ennemi au delà de Geisenfeld, et le repoussa jusqu'à Neustadt ; on canonna pendant quelques heures. Le but

de la reconnaissance étant rempli, ce détachement se retira à la lisière du bois près de Münch-Münster. Le général Lambert, de la division Taponier, avait suivi cette colonne, sans aucune mission ; il fut tué d'un boulet près de Neustadt.

CHAPITRE ONZIÈME.

Combat de Mainburg. — Les Français passent sur la rive gauche du Danube à Neuburg.

Si le combat de Geisenfeld n'avait pas donné aux Français tous les avantages qu'ils auraient dû en retirer, la journée qui le suivit, devait éclairer Moreau et lui dévoiler tous ses avantages, en lui faisant connaître, par la position des troupes qui lui étaient opposées, leur projet, leur but et ce qu'il pouvait entreprendre. Il était visible que Fröhlich avec 12 à 15,000 hommes était chargé de défendre l'entrée du Tyrol, où Wurmser préparait sa seconde rentrée en Italie. Latour avec 15 à 16,000 était placé sur l'Isar pour défendre les approches des frontières de l'Autriche, et Nauendorf avec 10,000 sur la rive du Danube, pour garder les derrières de l'armée de l'Archiduc, pendant qu'il opérait sur Jourdan. Ainsi 40,000 hommes avaient bien évidemment pour tâche de résister à ce que pourait entreprendre Moreau avec 64,000 dont il disposait, ce qui était véritablement impossible. Celui-ci avait les moyens de battre en même temps les trois corps de l'armée ennemie, et à plus forte

raison chacun d'eux, en les prenant séparément. Son armée était réunie dans sa main, libre dans tous ses mouvements : en agissant par sa droite, il eût aidé à l'armée d'Italie; par son centre il pouvait, selon les instructions du gouvernement [55 *bis*], rejeter Latour au delà de l'Inn, ce qui aurait bientôt rappelé l'Archiduc et fait cesser sa poursuite sur Jourdan. Mais c'était en manœuvrant par sa gauche, qu'il eût atteint ce but beaucoup plus tôt et plus fructueusement. Son armée devait opérer de concert avec celle de Sambre-et-Meuse; il ne pouvait obtenir de succès important et durable sans elle; donc il la fallait secourir efficacement et non par des conseils ou des promesses, mais en marchant avec franchise sur les derrières de l'Archiduc, jusqu'à ce qu'il l'eût atteint : de manière à réparer le mal que son éloignement de Jourdan avait causé. La position de Nauendorf qui n'était pas sous les ordres de Latour, montrait bien que ce que le prince craignait le plus, était de voir Moreau marcher sur ses traces. Si au premier coup d'œil on est tenté de croire que celui-ci n'avait qu'à choisir entre les trois partis qui s'offraient, un examen plus approfondi fait voir qu'il ne devait pas hésiter à se décider pour la poursuite de Nauendorf. Mais le pire était de ne rien faire, et de perdre le temps en manœuvres insignifiantes.

Pendant que les évènements dont il vient d'être question, se passaient à l'armée de Rhin-et-Moselle, celle de Sambre-et-Meuse était en pleine retraite. L'Archiduc, après avoir obtenu sur elle le succès d'Amberg, ne l'avait pas suivie avec beaucoup d'ardeur ce qui permit à Jourdan de sortir des chemins de traverse où il avait été forcé de se jeter, et de rallier son armée le 28 août sur la Wissent, la droite à Forchheim. Alors l'Archiduc pouvait bien encore tourmenter sa droite, mais non le priver d'une route pour continuer son mouvement rétrograde, s'il le jugeait nécessaire. Jourdan prit ce parti, après quelques tentatives infructueuses pour déposter les troupes autrichiennes placées sur la gauche de la Rednitz, afin de lui couper sa communication la plus directe avec Würtzburg. Cette opération était en effet pour lui d'un grand intérêt, et paraissait immanquable ; puisque la partie de l'armée autrichienne, qui pouvait s'y opposer, non seulement n'en avait pas les moyens, mais se trouvait morcelée en 3 divisions, sous les ordres des généraux Lichtenstein, Hotze et Sztarray. Le 29, Jourdan fit sa première tentative; il devait passer la Rednitz à Seussling et Hirscheid; mais les ponts qu'il avait fait établir se trouvèrent mauvais, et l'opération échoua. Le 30, il en tenta une autre; cette fois il déboucha de Bamberg, en suivant la

route directe de Würtzburg, mais déjà la circonstance était moins favorable. Hotze qui défendait ce point, averti par la tentative de la veille, avait rappelé à lui Lichtenstein et reçu quelques renforts de Sztarray. Néanmoins il était loin d'être en état de résister aux forces dont Jourdan pouvait disposer contre lui; et celui-ci avait tant d'intérêt de le déposter de cette position pour se rendre à Würtzburg qui lui offrait un appui excellent, et l'eût rendu maître des deux rives du Mayn, qu'on pouvait considérer comme une nécessité de livrer une bataille sur ce point. Je pense qu'elle aurait terminé le mouvement rétrograde de l'armée de Sambre-et-Meuse; car il n'est guère probable que si Jourdan était parvenu à gagner Würtzburg, après avoir battu Hotze, l'Archiduc l'eût attaqué dans une position bien appuyée à cette place. C'est alors que l'opération de ce prince eût été totalement manquée, non en raison de quelques défectuosités qui pouvaient se rencontrer dans son plan, mais par suite des fautes commises dans l'exécution; car je le répète, c'est toujours là que se trouvent les plus grandes difficultés de la guerre. Ici, comme dans tous les arts, « la conception est plus facile que l'accouche» ment (1)», et je pense que M. l'Archiduc est tombé dans une grande erreur, quand il a placé la

(1) Montaigne.

tactique, ou l'exécution des opérations militaires, au-dessous de la science qu'il appelle stratégie (1). Il ne me paraît pas nécessaire de rappeler les fautes d'exécution ou de tactique qui eurent lieu dans cette marche de l'Archiduc; il en a plus indiqué lui-même dans son ouvrage, que l'on n'aurait été tenté d'en relever. Il faut le lire ainsi que celui de Jourdan; on y trouvera de bonnes leçons et les raisons qui ont déterminé ce général à renoncer à son opération sur Burg-Eberach pour se retirer sur Schweinfurt. On y verra pourquoi il n'a pu forcer le passage que Hotze était chargé de défendre, et les raisons qui l'ont décidé à Schweinfurt, à revenir, par une marche de flanc, sur Würtzburg occupé alors par l'ennemi, pour lui livrer une bataille de trois jours avec une partie de son armée.

Les opérations relatives à la retraite de Jourdan ont été expliquées par lui et par l'Archiduc, avec candeur et franchise, les militaires peuvent les apprécier. Sans donner aucun avis, je me borne à dire que cette retraite prolongée au delà du Mayn,

(1) Il serait impossible d'énumérer tous les plans bien conçus, qui ont échoué dans l'exécution par des fautes de tactique. Mack, dont les plans ont fait l'admiration de l'Europe pendant long-temps, n'a jamais pu en voir réussir un; combien de savants professeurs; qui tracent des règles pour gagner des batailles, auxquels l'on ne confierait pas sans dangers un régiment ?

par suite de la perte de la bataille de Würtzburg, replaçait l'armée autrichienne dans la position inexpugnable où elle se trouvait au début de la campagne; qu'elle faisait perdre non-seulement toutes les conquêtes de l'armée de Sambre-et-Meuse dans le haut Palatinat et la Franconie, mais aussi celles de l'armée du Rhin en Souabe et en Bavière. Elle obligeait celle-ci à se retirer derrière le Rhin pour se remettre en ligne avec la première; ce qu'elle ne pouvait déjà plus exécuter sans être exposée à d'imminents dangers, si l'Archiduc tirait parti de ses avantages.

Je crois n'avoir plus besoin de parler des mouvements de Jourdan, une fois qu'il eut dépassé Würtzburg, et que, sans s'arrêter sur le Mayn, il eut prit la direction du bas Rhin. Déjà le 9 septembre, l'Archiduc avait pris position sur la Lahn. Dès lors les opérations de l'armée de Rhin-et-Moselle n'eurent guère plus de connexion avec les mouvements de celles de Sambre-et-Meuse, qu'avec ceux de l'armée d'Italie.

Dans la journée du 7 septembre, l'armée de Rhin-et-Moselle avait fait un mouvement peu considérable en avant; le centre avait porté sa gauche en descendant l'Ilm, jusqu'à Ober-Zell, où elle se liait avec le corps de Desaix. Il prolongea sa droite sur le plateau qui se trouve en arrière d'Ober-

Lauterbach ; l'avant-garde dut se porter sur Mainburg et prendre position en arrière de l'Abens [73]. La gauche de Ferino, en repoussant l'attaque de Latour, s'était avancée de Freisingen sur Moosburg.

L'avant-garde du centre, commandée par Laroche, chassa les postes ennemis, depuis Empfenbach jusqu'à Mainburg, que les Autrichiens occupaient avec un bataillon du régiment de Szekler, 4 escadrons des hussards de Ferdinand, et deux pièces de 3. A l'arrivée des Français devant Mainburg, le commandant de ce poste n'avait pas bien jugé leurs forces ; il fit charger le détachement qui avait poursuivi et ramené ses avant-postes. Les Français se retirèrent vers leur artillerie qui s'approchait, et manœuvrèrent pour gagner, avec des troupes qui ne s'étaient point encore montrées, les deux flancs de l'ennemi. Il fut bientôt enveloppé par le 11e régiment de hussards et le 20e de chasseurs, de sorte que les hussards de Ferdinand perdirent beaucoup de monde et ne durent leur salut qu'à la vîtesse de leurs chevaux ; mais l'artillerie fut enlevée, ainsi que la plus grande partie du bataillon Szekler, au nombre d'environ 500 hommes. Desaix n'éprouva aucun obstacle à prendre sa position, qui s'appuyait à la gauche du centre.

Il résulta de ce dernier mouvement de l'armée,

que dans la nuit qui suivit, Latour se retira sur Landshut, et Nauendorf sur Abensburg et Abbach : il commença dès lors à éclater entre ces deux généraux une mésintelligence qui ne fit que s'accroître, et qui fut plus d'une fois nuisible aux intérêts de l'armée autrichienne. La séparation qu'ils venaient de faire de leurs troupes, offrait à Moreau de très grands avantages dont malheureusement il tira peu de parti.

Pour bien comprendre la division qui se manifesta à cette époque dans l'armée autrichienne, il faut savoir que l'Archiduc n'avait pas mis positivement Nauendorf sous les ordres de Latour; ils devaient seulement se concerter. Ceux qui ont l'expérience de la guerre savent jusqu'à quel point cela est possible; l'Archiduc le savait lorsqu'il a écrit ce passage: « La connaissance des hommes, l'expé» rience de tous les siècles, et les derniers évène» ments arrivés en Bavière, auraient dû le con» vaincre (l'Archiduc) qu'on ne peut jamais atten» dre de résultat heureux d'opérations qui deman» dent le concert de plusieurs généraux indépen» dants ». (Tome III, page 234.)

On a supposé que Moreau, n'ayant aucune communication directe avec Jourdan, ne savait pas ce qui se passait vis-à-vis de ce dernier : c'est une erreur [77]; ce n'est pas sans raison qu'on a donné

des ailes à la victoire. Les gazettes allemandes retentissaient des succès de l'Archiduc, et les exagéraient même ; les lettres particulières enlevées sur les courriers ou dans les bureaux de postes ne laissaient rien d'inconnu; les prisonniers n'étaient pas muets non plus. D'ailleurs Moreau n'était pas un prince, toute la vérité pouvait arriver jusqu'à lui; il avait des flatteurs, mais ils n'étaient pas en assez grand nombre pour barrer tous les passages. Quelques-uns de ses généraux discutaient avec lui, et il le souffrait sans peine. Quand on lui disait, après l'affaire d'Amberg : « Prenez garde , vous » allez voir se renouveler les évènements de la » campagne précédente; Jourdan se retirera jus- » ques sur le Rhin », il répondait: « Non, car cette » armée n'a pas été battue : la division Bernadotte » a été poussée à Neumarkt, celle de Collaud seule » a souffert à Amberg ; mais l'aile gauche avec » Kleber, était absente. Jourdan va réunir son ar- » mée sur un point ou sur un autre, sur la Wissent » ou le haut Mayn, où il trouvera de bons appuis » dans les places de Forchheim et Würtzburg. Il li- » vrera bataille à l'Archiduc qui a perdu sa supério- » rité sur lui, en renvoyant Nauendorf à Latour. »

Après la bataille de Würtzbourg, il répondait encore aux mêmes observations : « Que Jourdan » n'avait eu le dessous que parce qu'il n'avait pas

» combattu avec toute son armée, Kleber étant, » comme à Amberg, éloigné du champ de bataille » avec l'aile gauche ; mais que Jourdan réunirait » probablement son armée entre Francfort et Fried- » berg. Qu'il se ferait joindre par une partie du » corps de Marceau, qui allait être relevé devant » Mayence par deux divisions de l'armée du Nord, » aux ordres des généraux Castelverd et Macdo- » nald ; et qu'avec d'aussi puissants renforts, Jour- » dan serait si supérieur à l'Archiduc qu'il ne pou- » vait manquer de reprendre aussitôt l'offensive ; » tandis que par la position qu'occupait l'armée de » Rhin-et-Moselle, ce prince allait se trouver dans » le plus grand embarras ». Cependant malgré cette feinte asurance, il était facile d'apercevoir que Moreau n'était pas sans de graves inquiétudes. Le détachement qu'il fit partir à cette époque, et à marches forcées, pour se rendre à Kehl, en est un indice certain. Il était impossible qu'il ne regrettât pas le temps perdu depuis 15 jours, et surtout de n'avoir pas suivi le mouvement de l'Archiduc, aussitôt qu'il avait appris sa marche sur l'armée de Sambre-et-Meuse. Il était réduit aux conjectures, dans lesquelles il semblait placer son espoir.

Il devait craindre la mauvaise humeur du gouvernement et les reproches assez fondés des partisans de Jourdan; je pense que ce fut le motif qui

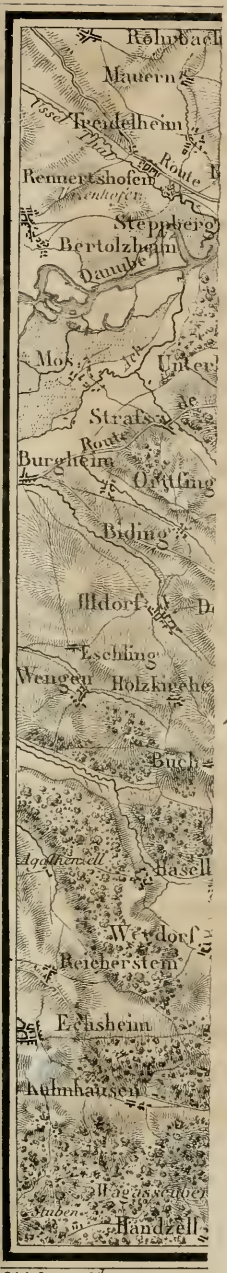
le décida à faire si tard, sur la rive gauche du Danube, le mouvement que nous allons rapporter, et qui serait ainsi, non une opération de guerre, mais une démarche purement politique, calquée sur ce qui aurait dû se faire trois semaines plus tôt. Cependant comme il s'opéra dans la véritable direction où son armée devrait manœuvrer dans tous les cas, c'est-à-dire avant comme après les revers éprouvés par Jourdan, on ne peut le blâmer de l'avoir fait, mais seulement de n'avoir pas persévéré dans ce qui paraissait à quelques-uns d'entre nous un dessein arrêté. Je dis à quelques-uns, car j'étais convaincu alors qu'il avait intention de revenir aussitôt reprendre sa position ; et ce qui détermina cette conviction, ce fut le contre-ordre donné à Saint-Cyr, pour ne pas détruire, à son départ de Pfaffenhofen, le magasin considérable de grains qui s'y trouvait, et que Moreau avait d'abord ordonné de brûler [74]. Il était depuis peu de temps en négociation pour la paix avec le gouvernement bavarois, il tenait beaucoup à la terminer : c'était, je crois, l'un des motifs de sa répugnance à quitter cette province.

Le 10 septembre, l'armée s'ébranla ; Desaix réunit près de Neuburg un corps de 10,000 hommes pris dans son corps d'armée. On mit aussi à sa disposition deux régiments de cavalerie et une des

compagnies d'artillerie à cheval de la réserve. Il devait placer ce détachement de la manière qu'il voudrait, pour couvrir son flanc droit et se lier à l'armée qui passerait le Danube, à l'effet d'appuyer son mouvement, comme s'il eût dû trouver sur son chemin des forces considérables à combattre [75]. On savait cependant qu'il n'y avait depuis long-temps, sur le terrain qu'il devait parcourir, qu'un faible corps de partisans placé aux environs d'Eichstädt. Moreau ordonna de prévenir les troupes que ce mouvement n'était point une retraite; qu'il s'agissait de s'emparer d'Ingolstadt et de porter l'armée sur les derrières du prince Charles, pour dégager celle de Sambre-et-Meuse. Le centre, auquel on avait réuni ce que Desaix avait laissé en avant de Geisenfeld de la division Beaupuis, se mit en marche le 11 de grand matin, pour aller prendre position près de Neuburg, la droite à Rohrenfels, et la gauche à Feldkirchen. Il marcha sur deux colonnes; la journée étant forte, il fit une halte de quelques heures sur la gauche de la Paar à la hauteur de Reichertshofen [76]. Le corps de Ferino se retira de Moosburg et Freisingen sur Dachau. Pour couvrir ce mouvement, les avant-gardes restèrent une partie de la journée dans leur position; à leur départ elles y laissèrent encore des partis. Delmas, avec 4 bataillons et deux régiments

de cavalerie, resta devant la tête-de-pont d'Ingolstadt.

Le 13, les divisions Beaupuis, Taponier et Duhesme passèrent le Danube à Neuburg, pour prendre position sur la rive gauche de ce fleuve, la droite près de cette ville, le centre en arrière d'Unterstall, et la gauche à la Schutter vers Nassenfels, la réserve en arrière. Delmas qui, d'après les premières dispositions, devait se placer à la gauche de ces trois divisions, fut laissé par Moreau sur la rive droite et dut prendre position, d'abord à Lichtenau et plus tard à Zell. Deplus, Moreau ordonna que l'avant-garde du centre, commandée par Demont, resterait sur la même rive à la droite de Delmas, pour garder les passages au travers des marais, depuis Berg-im-Gau, jusqu'à Pöttmess, et éclairer la route de Münich : elle était depuis la veille dans cette position. Saint-Cyr fut chargé du commandement des troupes placées sur la rive gauche du Danube; cependant Moreau voulut qu'il continuât à donner des ordres à son avant-garde, malgré qu'elle fut disséminée sur une grande étendue de terrain, et qu'elle fut séparée de lui par la division Delmas, restée sous les ordres immédiats du général en chef. Il en résulta que celui-ci, qui se trouvait à Neuburg, entre Demont et Saint-Cyr qui était sur la rive gauche, voyait les rapports de



Geolithographie de Desmadryl

CARTE DES ENVIRONS DE NEUBOURG.

Position de l'Armée Française le 13. Septembre 1796.

N.° 10

Demont avant Saint-Cyr et y faisait répondre, parce que l'approche de l'ennemi sur ce point nécessitait des réponses et des ordres prompts [78]. Chacun apercevra le vice de cette disposition particulière, mais elle ne devait pas durer; elle est une preuve de plus que le mouvement de notre armée devait se réduire à une vaine démonstration. Cependant tout mouvement rétrograde ou de flanc devant l'ennemi, n'est pas sans dangers, lorsqu'il est aussi mal combiné que le fut celui-ci; il pouvait en résulter de graves inconvénients, auxquels nous fûmes heureux d'échapper. En effet les troupes laissées sur la rive droite du Danube, exposées aux attaques de Latour, étaient trop faibles pour lui résister; leur droite se trouvait en l'air, puisqu'on avait fait rétrograder jusqu'à Friedberg le corps de Ferino, qui aurait dû la protéger, en se liant avec elles. Il eût beaucoup mieux valu ne laisser personne du tout sur la rive droite du Danube, que d'y abandonner deux corps aussi faibles que ceux de Delmas et Demont. Moreau avait accumulé des moyens pour soutenir le mouvement que Desaix devait faire, dans un pays qui n'était occupé que par un petit corps de partisans, et il ne faisait d'autre disposition devant Latour, que de lui opposer quelque peu de troupes, qu'il aurait pu détruire avec la plus grande facilité.

Le 12, Desaix avait dépassé Eichstädt, et poussé des partis en avant de cette ville; Latour, comme on devait s'y attendre, avait suivi de près notre mouvement. Il s'était approché des troupes laissées sur la droite du Danube; le 12, il avait couché à Pfaffenhofen; le 13, il avait fait sa jonction avec les princes de Fürstenberg et de Condé. Nauendorf avait passé sur la gauche du Danube; et sentant l'importance du mouvement de l'armée française sur cette rive, il marchait sur Eichstädt, où Desaix, qui l'avait si bien battu à Geisenfeld, lorsqu'il était réuni à Latour, paraissait bien en mesure de le battre de nouveau, maintenant qu'il se trouvait seul; mais il n'y eut dans cette partie aucun engagement.

Le 14 septembre, il s'éleva dès la pointe du jour un brouillard épais, qui continua toute la matinée. Les troupes à la gauche du Danube étaient sous les armes. On s'attendait que Latour passerait sur cette rive à Ingolstadt, pour observer le mouvement que notre armée faisait sur les derrières du prince Charles; qu'il suivrait peut-être la direction prise par Nauendorf, pour l'appuyer au besoin, en longeant le front de l'armée, disposé à la suivre, si elle continuait sa marche.

Delmas rapprochait ses troupes de Neuburg et se concentrait entre Bruck et Zell; mais à peine

finissait-il son mouvement qu'il fut attaqué par l'avant-garde de Latour, assez sérieusement pour décider Moreau à s'y porter de sa personne. A son arrivée, il trouva l'affaire fortement engagée. Delmas chargea à la tête d'un de ses régiments de cavalerie ; il fut blessé et obligé de quitter le champ de bataille ; le général de brigade Oudinot le remplaça dans le commandement de sa division, et fut de même aussitôt blessé et obligé de se retirer. Moreau dut prendre le commandement de cette division qui se trouvait alors sans généraux ; il dépêcha un aide-de-camp à Saint-Cyr, pour lui demander du renfort, mais celui-ci n'avait pas attendu sa demande. Connaissant la faiblesse des troupes qu'on avait laissées dans cette partie, et présumant que cette attaque allait devenir sérieuse, et que Latour n'avait d'autre intention que d'attaquer les troupes placées sur la rive droite, il avait ordonné à Duhesme de repasser sur cette rive du Danube avec sa division, et de marcher aussitôt sur Zell où il prendrait les ordres du général en chef qui se trouvait sur ce point. Si l'on n'eût pas ainsi prévenu l'ordre de Moreau, elles seraient arrivées trop tard et n'auraient pu empêcher un fâcheux événement. Avec ce renfort, il repoussa l'ennemi, et dans l'après-midi il recommença une nouvelle attaque qui eut d'abord du succès : il le chassa de

Zell et des bois jusqu'à Bruck, mais ayant trouvé sur ce point des forces supérieures aux siennes, il se replia sans perte. Plus tard ayant aperçu la cavalerie ennemie qui se retirait en longeant le bois de Weichering, il la fit charger par le 7e de hussards et le 20e de chasseurs, qui la culbutèrent et la poursuivirent jusqu'a Lichtenau. La nuit étant survenue, et l'infanterie n'ayant pu suivre le mouvement de la cavalerie, on ne put tirer tout l'avantage qu'on devait se promettre de cette belle charge de notre cavalerie, dans laquelle on prit 80 hussards ou dragons et autant de chevaux.

Le corps de Condé, renforcé du régiment de Modène, avait attaqué dans la même journée deux faibles escadrons du 9e de hussards et un bataillon et demi de la 21e demi-brigade d'infanterie légère. Ce détachement faisait partie de l'avant-garde de Demont; il se trouvait placé à Pöttmess pour éclairer les routes d'Aicha et d'Augsburg; il avait été forcé de se retirer, d'abord à Ehekirch et ensuite à Buch. Desaix avait poussé dans la même journée son avant-garde jusqu'à Haideck, sans trouver de troupes ennemies; Moreau jugea que ce corps de troupes ne pouvait plus rien faire d'important, et qu'il serait exposé à être entouré par l'ennemi, s'il poussait plus loin; il se détermina donc à le rapprocher de l'armée, et lui fit commencer dès le

même jour sa retraite. Ainsi le résultat d'un mouvement aussi général, se borna à apprendre des gens du pays, ce qu'il savait très bien; c'est-à-dire que Jourdan avait perdu une bataille, et qu'il était refoulé sur le bas Rhin. Il en tira la conséquence, qu'étant aussi éloigné de lui, il ne devait pas manœuvrer pour s'en rapprocher, et il se disposa à faire repasser toute son armée sur la rive droite du Danube, pour la replacer entre le Lech et l'Isar.

Dans ce moment, l'Archiduc ne se contentait pas de repousser Jourdan, ses dispositions étaient faites pour opérer sur les derrières de Moreau. Nous avons vu que le 7, des troupes de la garnison de Mannheim, réunies à celles de Philippsbourg, avaient attaqué le général Scherb; l'affaire ayant manqué parce que les Autrichiens n'y avaient pas employé assez de troupes, on devait être assuré qu'ils y reviendraient avec plus de moyens, et Scherb aurait dû se retirer plus tôt. Il différa de le faire jusque dans la nuit du 13 septembre, mais alors il était trop tard. Son courage et celui de ses troupes le tirèrent, non sans peine, de l'embarras où il se trouvait. Il quitta sa position à 11 heures du soir; arrivé près de Grumbach à minuit, il fut attaqué par des troupes qui s'étaient déjà placées sur ses derrières; il parvint à forcer ce passage et à rejeter l'ennemi sur Weingarten où il devait le retrouver. Après de

nouveaux efforts il gagna Ettlingen où il fit une petite halte, et parvint ensuite à se retirer par Rastadt sur Kehl, où il fut suivi par les troupes du général Petrasch. Les affaires prenaient dans cette partie une tournure si grave que Moreau avait certainement autre chose à faire exécuter à son armée que des chassés-croisés

CHAPITRE DOUZIÈME.

L'armée de Rhin-et-Moselle repasse sur la rive droite du Danube. — Elle livre plusieurs combats aux environs de Neuburg. — Elle se rapproche de son aile droite. — Tentative de Petrasch sur Kehl. — L'armée repasse le Lech pour opérer sa retraite. — Marche du Lech à la Riss.

Latour avait, au moyen de sa nombreuse cavalerie, reconnu la grande distance qui existait entre les troupes de Demont à Pöttmess, et celles de Ferino à Friedberg: il avait jugé le parti qu'on en pouvait tirer. Dans la matinée du 15 septembre, le centre et une partie de l'aile gauche de l'armée, repassèrent le Danube et prirent position: la gauche à Neuburg et la droite à Rohrenfels. Vers les trois heures de l'après-midi, Saint-Cyr, d'après l'ordre de Moreau, attaqua l'ennemi qui était revenu se placer dans les bois près du village de Bruck; la division Taponier le poussa jusqu'à Weichering: Lecourbe mit dans cette attaque une grande vigueur. Le 1er bataillon de la 21e légère et 4 compagnies, qui avaient été assaillis la veille à Pöttmess et obligés de se retirer sur Buch, y furent attaqués par des forces très supérieures. La division Duhesme, dont

la droite appuyait à Rohrenfels, à peu de distance de Buch, avait dû employer des troupes à soutenir la gauche de l'avant-garde, dont la 21e faisait partie. Il paraît, d'après le rapport de Demont, que le détachement chargé de cette mission est resté longtemps à la droite de Rohrenfels sans s'avancer, de sorte que cette infanterie souffrit beaucoup et ne parvint que difficilement à opérer sa retraite sur Sinning. Ce ne fut que dans le moment où elle s'effectuait, qu'elle vit arriver le secours qui lui était destiné depuis le matin. Le 9e régiment de hussards, fort d'environ 150 chevaux, se trouvait déjà enveloppé par la cavalerie ennemie, et eût été pris en entier, si le 20e de chasseurs et le 2e de cavalerie, qu'on avait tenus trop éloignés, ne fussent aussitôt accourus à son secours. Ils chargèrent l'ennemi et dégagèrent ce régiment ; cependant le chef de brigade Gaspard Thierry resta prisonnier avec une trentaine de ses hussards. L'infanterie légère qui avait occupé le village de Buch, se retira sur Sinning, derrière la droite du centre de l'armée. Ce mouvement rétrograde donna à l'ennemi la facilité de se porter sur la route de Neuburg à Rhain, et d'intercepter cette communication importante, sur laquelle se trouvaient les parcs et les ambulances de l'armée. Il y prit des voitures d'équipages et des administrateurs; entre autres les commissaires or-

donnateurs du centre et de l'aile gauche. Un courrier du Directoire, qui venait d'apporter au général en chef l'ordre de marcher dans la direction de Würtzburg [73 *bis*], et qui retournait en France, tomba de même entre ses mains. Moreau venait de recevoir la nouvelle du remplacement de Jourdan par Beurnonville (1).

Le 16, la réserve et l'aile gauche repassèrent le Danube à Neuburg, et toute l'armée se trouva placée sur la rive droite; ce qui dut causer une grande satisfaction au prince Charles, dont cette fausse manœuvre favorisait les projets. Aussitôt que les troupes de Saint-Cyr furent relevées à Zell par celles de l'aile gauche, le centre appuya sur sa droite jusqu'à Sinning; on établit sa gauche au marais vers Wagenhofen. Un bataillon de la 44e et un de la 26e légère étaient placés près de Strass [79]. Des

(1) La nécessité du mouvement d'une partie de l'armée dans la direction de Würtzburg, était sentie par tout le monde. Moreau, qui avait d'abord manœuvré, pour faire croire qu'il voulait exécuter quelque chose de semblable, venait de prendre un parti contraire; cependant loin d'être contrarié dans son premier projet, par les instructions du gouvernement, il avait reçu à Neuburg l'ordre que l'on vient de citer. On fait cette remarque pour donner une preuve que le général en chef ne se croyait pas lié par un ordre du Directoire, quand il jugeait son exécution dangereuse ou inopportune. Nous croyons au contraire qu'ici la mesure prescrite était sage, et que le moment était encore opportun.

patrouilles furent chargées d'éclairer le pays entre Pöttmess et le Lech. Saint-Cyr porta une partie de son centre sur Ehekirch et son avant-garde sur Walden, où l'ennemi n'opposa qu'une faible résistance : la nuit empêcha de continuer le mouvement jusqu'à Pöttmess. Ferino fit porter le même jour un bataillon de la 56e demi-brigade sur la route d'Aicha à Münich; il s'était embusqué vers Klingen, il fit rebrousser chemin à un corps d'émigrés qui voulait suivre cette route, et lui tua du monde.

Le 17, l'armée se mit en mouvement pour aller prendre position : la droite à Gundelsdorf et la gauche à Pöttmess, que l'ennemi occupait en force. Le centre devait marcher en tête de ce mouvement, sur deux colonnes ; celle de droite, par Illdörf, Holzkirchen et Echsheim [80], était destinée à tourner Pöttmess. Mais Saint-Cyr demanda à Moreau, qui y consentit, de marcher tout simplement par la grande route et sur une seule colonne, promettant que ses troupes passeraient sur le ventre de celles qui étaient à portée de s'opposer à son passage, et dont le nombre ne méritait pas qu'on perdît du temps pour les tourner. En conséquence il mit son corps en colonne par pelotons sur la grande route de Neuburg à Aicha. Aux environs de Pöttmess, on trouva le corps de Condé, renforcé de quelques troupes autrichiennes, qui barrait la

route ; mais il ne tarda pas à l'abandonner, craignant avec raison de se compromettre. Il prit position sur le flanc gauche de notre colonne, mit quelques pièces en batterie, et commença le feu sur nos troupes. Notre artillerie à cheval se mettait en position pour lui riposter, quand Saint-Cyr accourut vers elle, fit remettre ses pièces sur les avant-trains, lui ordonna de reprendre son rang dans la colonne et de marcher, en observant que la position que l'ennemi venait de prendre, était celle désignée dans l'ordre du général en chef pour les troupes de Desaix ; qu'il ne fallait pas leur enlever le plaisir d'en chasser l'ennemi. Nos canonniers reprirent aussitôt leur rang dans la colonne qui continua sa marche. Les ennemis parurent surpris de cette manière d'opérer, au point qu'ils cessèrent aussi leur feu. Quelques-uns s'approchèrent de nous de si près qu'ils virent défiler le centre de l'armée française, comme ils auraient pu le voir à la parade. Cette espèce de trêve improvisée finit à l'arrivée des troupes de Desaix, qui suivaient immédiatement celles du centre. La canonnade commença de part et d'autre et dura peu, parce que les ennemis n'étaient point assez en force et qu'ils jugèrent convenable de se retirer. Desaix occupa la position prescrite par l'ordre du général en chef.

Le 18 septembre, le centre, d'après les ordres

qu'il avait reçus la veille, fut prendre une nouvelle position [81], la gauche à la Paar vers Grosshausen, et la droite à Saint-Leonhart, occupant la ville d'Aicha, et se liant par des postes aux troupes de Ferino, qui occupait avec la brigade de Jordi les deux routes d'Aicha à Münich et Augsburg, à la hauteur de Klingen, ayant sa gauche à la Paar [82]. Le centre eut un engagement avec les émigrés près d'Unter-Wittelsbach, où l'on fit quelques prisonniers.

L'armée se trouvait réunie; l'on attendait avec impatience le parti que le général en chef allait prendre. Les événements de l'armée de Sambre-et-Meuse n'étaient plus ignorés de personne, chacun pressentait la nécessité d'une retraite; c'était aussi le parti vers lequel Moreau penchait. Elle était en effet devenue nécessaire depuis la perte de la bataille de Würtzburg, et surtout depuis que Jourdan avait été rejeté sur le bas Rhin; peut-être même serait-elle devenue impossible à exécuter, si Moreau eût tardé de la préparer, ou seulement si le prince Charles avait commencé plus tôt sa marche sur les derrières de notre armée. Moreau avait cependant encore des dispositions préliminaires à prendre avant de faire sa retraite; c'était de battre une grande partie de l'armée ennemie; car, selon moi, on ne peut commencer une

opération aussi importante, une retraite aussi longue, sans avoir obtenu un succès marquant. Le général qui, par sa position, l'insuffisance de ses moyens ou toute autre cause, ne livre pas dans une telle circonstance une bataille à son adversaire, semble lui déclarer sa faiblesse, et la révéler à ses propres troupes qu'il décourage, tandis qu'il exalte l'ardeur des troupes ennemies. Il a l'air de fuir, et l'on agit contre lui avec une audace et une témérité, qui suffisent souvent pour assurer des succès. Moreau avait une grande supériorité sur son ennemi; son armée était dans sa main, et celle des Autrichiens séparée par le Danube : il pouvait attaquer Nauendorf ou Latour à son choix. Ce dernier n'avait dans le caractère rien de cette prudence qui annonce un capitaine : d'après le jugement de son illustre chef, c'était seulement un courageux soldat. Moreau voulait lui livrer bataille avant de commencer sa retraite; il avait laissé Nauendorf sur la rive gauche du Danube, c'est-à-dire sur le terrain où l'intérêt de son armée et les ordres du Directoire lui prescrivaient d'opérer, pour attaquer sur la rive droite, Latour qui semblait lui promettre un succès plus facile; mais son indécision habituelle fit échouer son projet et occasiona une nouvelle perte de temps.

Dès le premier revers éprouvé par Jourdan, les Allemands s'insurgèrent autour de son armée.

Les populations sont toujours disposées à se venger sur les troupes battues, des maux que la guerre leur occasione. Pour gagner la bienveillance des Autrichiens et leur faire oublier l'abandon qu'on avait fait de leur cause, lors de l'invasion de l'Allemagne par les Français, ils crurent devoir redoubler leurs rigueurs envers ces derniers; et comme un premier exemple est toujours contagieux, l'incendie allumé dans la Franconie, s'étendit bientôt dans le pays de Würtemberg et dans toute la Souabe. Les troupes de ce cercle, que l'on avait traitées avec tant de ménagements et d'égards, imitèrent le mauvais traitement que les habitants des villes et des campagnes faisaient éprouver aux hommes qui marchaient isolément, à nos convois, nos dépôts et même nos hôpitaux. Les officiers qu'on avait laissés avec de faibles détachements, et à la demande des gouvernements, pour maintenir le bon ordre et la police parmi les militaires français qui devaient traverser le pays, furent maltraités et chassés, même avant l'arrivée des Autrichiens, et quelques-uns leur furent livrés. Déjà les convois de munitions ne pouvaient plus nous arriver de l'intérieur, et les malades ou blessés ne pouvaient plus être placés sur les derrières de l'armée, ni évacués sur la France. Cela seul aurait suffi pour forcer Moreau à se rapprocher du Rhin.

Ce fut dans des circonstances aussi graves que l'ennemi tenta de nous enlever Kehl. Nous avons vu que Petrasch avait suivi la brigade de Scherb; le 16 septembre, il était arrivé à Bischofsheim, le 17, il fit ses dispositions d'attaque. Par une bizarrerie qu'on ne peut expliquer, Scherb avait ses troupes sur la droite de la Kintzig, au lieu de les avoir sur la rive gauche et dans Kehl; ces troupes se composaient de la 68e demi-brigade, de deux escadrons du 19e de dragons, et d'un petit détachement, formé de quelques carabiniers et cavaliers du 15e : un seul bataillon et un dépôt de la 104e demi-brigade formaient la garnison du fort. Petrasch aurait pu culbuter dans la Kintzig les troupes de Scherb placées en avant, et entrer avec elles dans le fort; il préféra les tourner. Dans la nuit du 17 au 18, il fit passer la Kintzig à Willstett à trois bataillons et deux escadrons, ensuite la Schutter à Eckertsweier, pour venir par Sundheim tourner l'ouvrage à corne du haut Rhin; tandis que quatre bataillons et deux escadrons étaient destinés à faire une fausse attaque sur Scherb (1).

Au point du jour, la colonne qui avait tourné nos ouvrages, s'en empara, après avoir surpris et mis en fuite le bataillon qui s'y trouvait. Elle poussa jusqu'à la culée d'un pont qui avait encore

(1) Voyez le plan de Kehl dans l'atlas, Pl. XIV.

existé l'avant-veille, et négligea de chercher le nouvel emplacement de ce pont pour le détruire. Dans le même temps, Scherb qui s'était aperçu que le fort et la ville de Kehl avaient été enlevés derrière lui, descendait la rive droite de la Kintzig pour trouver vers son embouchure un passage par les îles, qui put lui permettre de rentrer dans les ouvrages les plus rapprochés de cette rivière; car il se croyait dans l'impossibilité de pénétrer dans le fort par la ville. Sa cavalerie seulement essaya de s'y ouvrir un passage, mais la plus grande partie y fut tuée ou prise; la 68e demi-brigade parvint à rentrer dans une partie des ouvrages de Kehl et les défendit avec un grand courage. Elle avait à sa tête le général Siscé qui, par trois fois, essaya de pénétrer dans la grande rue de Kehl, sans pouvoir y réussir : l'ennemi étant fort supérieur, et disposant de quatre pièces d'artillerie qui enfilaient cette rue. Enfin vers sept heures du matin, il parvint à reprendre le fort dans lequel on fit 200 prisonniers du régiment de Ferdinand. Le général Schawenburg accourait de Strasbourg avec quelques dépôts; il rallia le bataillon qui avait repassé le Rhin dès le commencement de l'attaque, et le ramena à l'ennemi.

Le commandant de Strasbourg, Moulins, avait fait battre la générale : cette ville était sans garnison,

mais on réunit les ouvriers des différentes administrations militaires, on en forma un petit bataillon que l'on arma à la hâte. On disposa aussi des compagnies de grenadiers et de chasseurs de la garde nationale de Strasbourg, ville dont le patriotisme ne s'est jamais démenti : ces secours assurèrent la conservation de Kehl, surtout contre les attaques que l'ennemi aurait pu renouveler. Notre perte s'est élevée à onze cents hommes, dont huit cents blessés ; celle de l'ennemi a été estimée à quinze cents hommes tués ou blessés et trois cents prisonniers. Heureusement qu'après s'être emparés du fort, les Autrichiens s'étaient amusés à piller la ville et à boire, au lieu de chercher à détruire le pont, ce qui eût empêché tous les secours.

A l'armée, nous ne savions pas positivement ce qui se passait sur le Rhin, mais on supposait encore le mal plus grand; aussi personne à ma connaissance n'a blâmé le parti que prit Moreau de s'en rapprocher, mais il n'en fut pas de même de la direction qu'il choisit pour exécuter sa retraite. Il a été à cette occasion sévèrement critiqué dans l'ouvrage du prince Charles, et l'on doit à la vérité de convenir qu'il l'a été avec raison. Les deux armées françaises étant parties de la même base et ayant dû marcher d'accord, pour ainsi dire vers le même but, le mouvement rétrograde de l'une

entraînait celui de l'autre. Mais à quelque époque que Moreau fît sa retraite, il devait la faire en rapprochant le plus possible son armée de celle de Sambre-et-Meuse; comme l'exigeaient les intérêts bien entendus de l'une et de l'autre, et le besoin de conserver ses communications avec son collègue et avec la France. De plus, cela se trouvait conforme aux ordres du Directoire de marcher dans la direction de Würtzburg.

Moreau a donné pour motif du choix de la direction qu'il prit, la crainte de perdre l'appui du lac de Constance pour sa droite; mais cette aile de son armée avait bien moins besoin d'appui que sa gauche, car ce n'était que du côté de celle-ci que pouvaient venir les forces capables de compromettre sa retraite. Aussi nous verrons bientôt que le voisinage du lac ne lui fut d'aucune utilité, et que si l'Archiduc eût mis plus de diligence dans ses opérations, et mieux choisi le point de sa réunion avec Latour, il lui aurait au contraire été funeste.

Le 19 septembre, le centre avait dû garder sa position, et seulement porter son avant-garde jusqu'à la Weilach, la droite à Ruppertzell et la gauche vers Schrobenhausen [83]; mais l'indécision de Moreau, au sujet d'une attaque projetée contre Latour, étant tout à coup terminée, et cette attaque ne devant plus avoir lieu, l'armée reçut l'ordre de

repasser le Lech dans cette journée [84]. Le centre prit position en arrière de la Wertach, son avant-garde resta à Friedberg.

Du Ier au 20 septembre, les armées d'Italie avaient été en grande activité. Après avoir donné 15 jours de repos à ses troupes et reçu quelques renforts, Wurmser s'était décidé à faire une nouvelle tentative contre Bonaparte. Celui-ci se défendit, mais à sa manière, c'est-à-dire qu'il attaqua constamment son adversaire. Il pénétra d'abord dans le Tyrol italien (1), au moment où Wurmser allait déboucher en Italie par la vallée de la Brenta. A Trente, Bonaparte se trouvait sur les derrières de l'armée autrichienne; mais en même temps Wurmser se trouvait sur la Brenta, en mesure de se porter sur les derrières de l'armée française. Alors se succédèrent cette multitude de combats sanglants, où les Français déployèrent tant de valeur et finirent par triompher du nombre à force d'activité. Si en Allemagne ils eussent été conduits par des chefs d'un caractère plus décidé, il n'y a pas de doute

(1) Quelques-uns crurent d'après cela qu'il allait exécuter l'ordre du gouvernement, qui lui prescrivait de déboucher du Tyrol pour lier ses opérations avec l'armée de Rhin-et-Moselle; mais il n'avait garde de tenter l'exécution d'une entreprise aussi déraisonnable dans les circonstances où il se trouvait.

que la guerre eût été terminée dès cette campagne (1).

A la suite de travaux aussi actifs et de si grands efforts, l'armée d'Italie dut prendre du repos. Elle resserra le blocus de Mantoue, où Wurmser s'était jeté avec une partie de ses troupes, tandis que le reste s'était rejeté dans le Frioul et dans le Tyrol, où une partie fut employée contre la droite de Moreau. Tel était l'état des choses en Italie, lorsque ce dernier se décida le 19 septembre à quitter les bords du Lech, pour se rapprocher du Rhin.

Le même jour, Moreau apprit que la division de droite du corps de Ferino, que l'on avait laissée au pied des montagnes du Tyrol, entre le lac de Constance et le Lech, avait été attaquée par Fröhlich, renforcé d'un détachement de la cavalerie de Wurmser, venu d'Italie; la brigade de Tharreau

(1) On ne peut pas avoir toutes les qualités réunies, car elles s'excluent mutuellement. Elles ne sont pas non plus toujours de saison, c'est-à-dire en rapport avec les circonstances du moment; elles ne sont pas comme la science susceptibles de perfectionnement par l'expérience, et sont plutôt sujètes à s'altérer. La prudence dégénère en faiblesse, et la hardiesse en témérité : le malheur conduit à l'une, tandis que l'autre vient à la suite des grandes faveurs de la fortune. On a vu plus tard l'extrême hardiesse de Bonaparte, si utile en 1796, prendre le caractère de la témérité, et devenir plus nuisible à la France que n'aurait pu l'être un excès de circonspection.

s'était trouvée enveloppée, et ne fut dégagée que par celle de Paillard. L'ennemi avait gagné du terrain dans cette partie; il s'était emparé d'Immenstadt et de Kempten; ses troupes légères étaient près de Memmingen. Ferino dut marcher dans cette direction, mais les Autrichiens conservèrent cette ville qui fut occupée par Julay; néanmoins la marche de Ferino modéra l'ardeur de Fröhlich.

Moreau avait avec raison plus d'inquiétude encore pour sa gauche; il craignait l'arrivée de Nauendorf à Ulm. Ce général manœuvrait sur la gauche du Danube, et pouvait en effet y arriver avant Montrichard, qu'on y avait envoyé de Friedberg, s'il eût mis moins de lenteur dans ses mouvements. Moreau apprit aussi dans la même journée la levée du blocus de Philippsbourg par le général Scherb, sa retraite sur Kehl, suivie par les troupes de Petrasch, l'occupation de Stuttgardt par ce même général, sa marche vers le Knübis et l'insurrection des montagnards de la Forêt-Noire.

Il en conçut des inquiétudes pour les 3 bataillons et les 4 escadrons qu'il avait envoyés des environs de Pfaffenhofen, afin d'aller renforcer la garnison de Kehl. Cette troupe pouvait être enlevée, ou du moins n'arriver que trop tard à sa destination.

Malgré ses craintes au sujet du poste d'Ulm, Moreau fit marcher son armée trop lentement :

Montrichard, qui n'avait pour l'occuper que 4 bataillons, pouvait y être attaqué et forcé de l'évacuer, avant l'arrivée des troupes destinées à le renforcer.

Le 20 septembre, le centre de l'armée prit position en arrière de la Schmutter, sur la route d'Augsburg à Ulm [85]; l'aile gauche derrière la Zusam, à Wertingen; les avant-gardes de ces deux corps sur le Lech. Le 21, l'armée prit position derrière la Mindel, la droite à Krumbach et la gauche à Burgau; les avant-gardes sur la Zusam. Le 22, elle se porta sur la Guntz, la droite à Wattenweiler, et la gauche au Danube, les avant-postes sur la Zusam [118].

Le 23, le centre prit position sur la Roth, la droite à la grande route vis-à-vis Weissenhorn, la gauche vers Roth et Leiben; l'avant-garde resta derrière la Guntz, la droite à Fussen et la gauche à Wattenweiler. Le lendemain 24, le centre passa l'Iller sur les ponts d'Illertissen et Kirchberg; il s'établit sur la rive gauche de cette rivière, la droite à Illerrieden et la gauche à Kirchberg; l'aile gauche prit position à Wiblingen. Ferino se trouvait toujours dans les environs de Memmingen.

Le 25, le centre prolongea sa gauche jusqu'à Wiblingen; Desaix traversa Ulm, pour établir son corps d'armée le long de la rive droite de la Blau. On se canonna dans cette partie avec le corps

de Nauendorf qui jeta des projectiles incendiaires, mais sans succès, dans la ville d'Ulm. Le lendemain 26, l'armée resta dans cette position.

L'ennemi s'était approché, Latour avait fait sa jonction avec Nauendorf et paraissait vouloir attaquer l'armée. Moreau s'était arrêté pour recevoir la bataille, mais ayant vu les ennemis fort tranquilles pendant toute cette journée, il jugea, d'après une reconnaissance qu'il fit partir d'Ulm, qu'ils n'avaient aucune intention de la livrer, et se décida à continuer son mouvement rétrograde.

On a prétendu que Moreau, en portant le corps de Desaix sur la rive gauche du Danube, avait eu l'intention de marcher vers le Neckar: je l'ignore, mais je puis assurer que si tel eût été son dessein à son arrivée à Ulm, le corps de Nauendorf n'aurait pas été capable de l'en empêcher.

Le 27 septembre, le centre partit des bords de l'Iller, pour aller prendre position entre la Rottum et la Riss; la droite à Heggbach, et la gauche en avant de Baltringen, laissant son avant-garde sur l'Iller, chargée de détruire les ponts. Le 28, ce même corps fut s'établir en arrière de Biberach, la droite à la Riss près de Rissegg et la gauche à Guthartshofen (1). La droite de Desaix occupa

(1) Voyez dans l'atlas, le plan de Biberach et de ses environs, PL. XIII.

Oberstadion et se prolongea jusqu'au Danube, par Munderkingen et Riedlingen. La réserve prit position à Stafflangen, Eggelsbach et Tiefenbach.

Le 29, le centre prit position en arrière des marais du Feder-see, la droite sur les hauteurs en arrière de Schussenried et la gauche à Buchau. Desaix appuyait sa droite au Feder-see et sa gauche au Danube; il se trouvait lié avec le centre. Ferino en était assez éloigné; il avait sa gauche près de Waldsee, et s'étendait par Ravensburg au lac de Constance: l'on ne communiquait avec lui que par des patrouilles.

J'ai déjà dit qu'il n'y avait pas d'opération de guerre plus difficile a exécuter qu'une retraite, quand elle doit se prolonger quelque temps; car s'il ne s'agit que de faire quelques marches, les difficultés disparaissent: il est toujours facile d'en dérober une à l'ennemi, et l'on est de suite hors d'embarras. Mais ce n'était pas le cas où se trouvait l'armée de Rhin-et-Moselle. Celle-ci en avait beaucoup à faire, à travers un pays insurgé et armé; cette insurrection était d'autant plus dangereuse, qu'elle se trouvait appuyée par les corps autrichiens que l'Archiduc avait envoyés sur ses derrières et son flanc gauche, sous les ordres de Petrasch et Nauendorf. De plus on doit remarquer qu'elle avait lieu dans un pays favorable à ces sortes d'in-

surrections, dans les montagnes boisées de la Forêt-Noire. Depuis quelque temps nous ne pouvions recevoir de nouvelles de France. En approchant des montagnes, les insurgés soutenus partout par des détachements autrichiens, se trouvaient si près de nous sur nos derrières, que nos parcs d'artillerie et nos équipages avaient besoin d'une forte escorte pour chasser l'ennemi des villages dont ils devaient approcher, et pour se garder, quoiqu'ils fussent toujours placés à la plus petite distance possible de l'armée. J'ai déjà fait observer que les mêmes obstacles existaient depuis quelque temps pour nos ambulances, et que l'on fut obligé de garder au milieu de l'armée les malades et les blessés. Nous ne pouvions plus recevoir de France un caisson de munitions; nous étions réduits à ce qui restait encore dans nos parcs. L'on n'avait pu former, sur les points que l'armée devait occuper, aucun magasin de vivres ni de fourrages; d'ailleurs ils eussent été enlevés par les paysans insurgés et par les Autrichiens répandus sur nos derrières. Nous avions marché en avant sans magasins, mais alors ce secours était moins indispensable; car les habitants s'empressent d'apporter le peu qu'ils ont à ceux qui arrivent, pour gagner leur bienveillance, mais ils resserrent tout à l'approche de ceux qui se retirent.

L'inconvénient de manquer de vivres et de four-

rages, est le plus grand qu'une armée puisse éprouver; il détruit la discipline dans le moment où elle devient le plus nécessaire; il peut ruiner en peu de temps une armée, surtout si elle se trouve obligée de faire une longue retraite.

J'ai cru devoir entrer dans ces détails, pour répondre à ceux qui ont voulu diminuer la gloire que l'armée de Rhin-et-Moselle s'est acquise dans cette retraite, en disant qu'elle avait eu peu d'obstacles à surmonter, puisqu'elle était supérieure en nombre à l'ennemi qui la suivait. Comme si les troupes de Latour eussent été les seules qu'elle a dû combattre, et l'unique obstacle qu'elle eût à vaincre! Ce dernier, qui jugeait bien la position fâcheuse où se trouvait Moreau, crut qu'il n'avait plus qu'un effort à faire pour le rejeter sur Stockach et l'acculer au lac de Constance. Le 29 il s'était établi à Biberach, et avait avancé quelques troupes de son avant-garde sur le village de Grod.

Le 30, l'armée avait séjourné dans la position indiquée plus haut, et tout annonçait que le lendemain elle se remettrait en marche pour continuer sa retraite. On avait été tranquille toute la journée aux avant-postes, quand, dans la soirée, Baillet qui commandait l'avant-garde de Latour (1),

(1) Il faut observer que ce Baillet était frère du général Latour, et qu'ils avaient l'un et l'autre pour nom de famille

descendit des hauteurs de Grod, et vint aussitôt former une attaque vive et impétueuse sur la gauche de la division Duhesme, qui était placée sur les hauteurs en arrière de Schussenried. Les Français ne surent d'abord que penser de cette attaque faite aussi tard, et qui n'était pas dans la manière habituelle des Autrichiens (1). Quelques-uns pensèrent que c'était la suite d'un dîner, mais ils ne tardèrent pas à voir que cette attaque était sérieuse et bien appuyée par Latour.

Duhesme soutint ses avant-postes et protégea leur retraite; il défendit ensuite sa position avec beaucoup de fermeté, disputant son terrain pied à pied; mais il est à croire que sa gauche eut été forcée par l'impétuosité de cette attaque, si Saint-Cyr n'eut promptement fait avancer la brigade Lecourbe, campée en avant de Reichenbach, la dirigeant sur la droite de Baillet, que Lecourbe joignit avec sa vigueur habituelle. L'ennemi défendait de son côté, avec une espèce d'acharnement, le terrain dont il s'était emparé, de sorte que le

Baillet de Latour. Mais afin d'éviter la confusion, nous continuerons de désigner le général d'avant-garde par le nom de *Baillet*, et le général en chef par celui de *Latour*.

(1) Nous avons su depuis, que Latour, croyant apercevoir des mouvements rétrogrades dans notre armée, et craignant de nous voir échapper, avait ordonné cette brusque attaque.

combat devint très meurtrier et se prolongea assez avant dans la nuit.

Nos troupes avaient repris tout le terrain qu'il était convenable d'occuper pour la sûreté de leurs positions; les ennemis venaient d'être repoussés, et sans la nuit qui vint à leur secours, il est probable qu'ils eussent fini par éprouver un revers éclatant, qui ne fut que différé, tant était grande l'ardeur de Latour [86]! Ses postes restèrent à portée de pistolet des nôtres, et ses bataillons à une distance moindre de la portée de canon. Une reconnaissance qu'il avait dirigée sur notre aile gauche, fut culbutée par les troupes de Desaix; ce détachement aurait été pris en entier, si elles eussent attendu qu'il s'engageât davantage; elles firent des prisonniers. L'ennemi avait perdu beaucoup de monde dans cette journée, et particulièrement les émigrés, sous la conduite du duc d'Enghien : ils s'étaient les premiers précipités avec le plus d'acharnement sur la gauche de Duhesme. Ce général rendit compte qu'un prisonnier de marque, fait par un grenadier de la 31e demi-brigade, avait réclamé sa liberté, en annonçant qu'il était prince français, et que le grenadier, sur cette déclaration, l'avait laissé aller. Ce grenadier raconta ce fait à ses camarades, en leur témoignant des craintes d'être inquiété pour cette action généreuse;

mais ceux-ci l'assurèrent qu'ils en eussent fait autant, si l'occasion s'était présentée : il ne vint à personne l'idée de l'inquiéter.

De part et d'autre le calme avait succédé dans les esprits, et l'on se croyait déjà à un siècle de 1793. Les émigrés ne qualifiaient plus, comme à Berstheim, les soldats français de régicides, et ceux-ci ne les traitaient plus de rebelles, pas même de royalistes, n'en supposant que dans la Vendée; ils ne voyaient dans les armées de l'empereur d'Allemagne que des Autrichiens. Le chef de brigade Gaspard Thierry ayant été pris quelques jours auparavant, avec des hussards de son régiment, lui et ses camarades furent bien traités par les émigrés qui leur offrirent des secours. Quelques jours après, des chasseurs du 2e régiment en prirent plusieurs, entre autres M. de Vigneron, ancien capitaine de leur compagnie; ils lui offrirent tous les secours qui étaient à leur disposition; ils auraient été au désespoir de l'avoir pris, si les dispositions de Moreau eussent été moins connues. Les lois qui les concernaient étant toujours en vigueur, celui-ci les renvoya dans leurs départements pour être jugés, persuadé qu'ils trouveraient assez d'appui dans leurs familles pour les sauver. M. de Vigneron fut acquitté à Nancy, sur le certificat donné par les chasseurs qui attestèrent qu'ils l'a-

vaient pris, mais non les armes à la main : à cette époque, une semblable attestation suffisait pour le sauver.

Dans la nuit, Desaix et Saint-Cyr se réunirent chez Moreau, où l'on discuta ce que l'on devait faire d'après les mouvements de l'ennemi. Latour nous serrait de très près; Nauendorf était sur notre flanc gauche, et Petrasch occupait sur nos derrières les Montagnes-Noires, contre lesquelles nous allions nous trouver acculés. De sorte que si Latour eût différé de nous serrer d'aussi près, nous nous serions trouvés deux jours plus tard au pied de ces montagnes, entourés de toutes parts. Il fit une grande faute en nous offrant l'occasion de le battre, avant sa jonction avec les autres corps; mais Latour partageait cet enthousiasme qui est toujours excité par la vue d'une armée qui se retire. Loin d'apercevoir le danger auquel il s'exposait, il se livrait à des projets chimériques, tels que celui de jeter l'armée française dans le lac de Constance, et d'empêcher qu'il n'en échappât un seul homme [86]. On eût dit qu'il croyait que c'était lui, et non les mouvements de l'Archiduc, qui nous obligeait à la retraite; autrement il se fut tenu dans la plus grande circonspection. Son rôle était de ne rien hasarder ; il n'avait rien à faire que de suivre nos mouvements, c'était à l'Archiduc

qu'était réservé le dénouement des opérations commencées ; plus il nous pressait, plus il ôtait à ce prince les moyens de les terminer avec avantages. Moreau pouvait, par des lenteurs, assurer les succès de l'Archiduc ; la seule chance qu'il eut, était de bien battre Latour ; mais il n'espérait plus d'en trouver l'occasion, quand celui-ci vint imprudemment la lui offrir, et il s'empressa d'en profiter.

On décida à l'unanimité qu'il fallait donner une bataille. L'époque fut fixée au lendemain 2 octobre, parce que Moreau voulait y faire participer la gauche de Ferino ; on n'avait d'ailleurs aucune crainte que l'ennemi se retirât : Latour était présent, et l'on connaissait sa témérité. Il fut arrêté que Ferino, avec la gauche de son corps de troupes, se porterait par la route de Waldsee à Biberach, sur les villages d'Ober-et Unter-Essendorf jusqu'à Ummendorf, tournant ainsi la gauche de l'ennemi, placée près de Winterstetten ; tandis que Saint-Cyr attaquerait le centre par la route de Reichenbach à Biberach, et que Desaix attaquerait la droite par celle de Riedlingen. On peut assurer que si Moreau n'eût rien changé à ces dispositions, la destruction de l'armée de Latour aurait été aussi complète qu'on pouvait le désirer.

J'ai déjà dit que les vedettes se trouvaient à portée de pistolet, et les corps à des distances pro-

portionnées : il en résulta que dans la journée du 1er octobre, les troupes des deux partis se parlèrent, mais plus particulièrement encore les émigrés et les républicains. Les premiers venaient demander des nouvelles de leurs connaissances ; il n'y eut pas jusqu'au personnage dont j'ai parlé, qui avait peut-être pris le titre de prince français, dans l'espoir d'échapper plus sûrement au danger de sa position, qui vint demander à voir son libérateur. Ses camarades le lui ayant amené, il le remercia de nouveau, et lui dit qu'il reconnaissait l'impossibilité de récompenser le service qu'il lui avait rendu, mais qu'il le priait d'accepter un double louis, pour boire avec ses camarades. Le grenadier français lui répondit qu'il servait la république, qui ne le laissait manquer de rien, non plus que ses camarades, et qu'il ne pouvait accepter son offre. Les colloques se prolongèrent jusques dans l'après-midi ; mais alors un officier supérieur des émigrés, moins poli que ceux qui l'avaient précédé, vint tenir à nos soldats d'assez mauvais propos sur la république française. Ils ne restèrent pas sans réponse, comme on peut bien le pressentir, cet officier fit rentrer les siens dans leur camp, et aussitôt les nôtres se retirèrent.

Les avant-postes de la brigade de droite de Ferino avaient aussi été attaqués par Fröhlich, vers

les cinq heures du soir, aux environs de Tettnang : ce général avait poussé trois bataillons et quelques escadrons par Wolfegg sur Ravensburg. Ce mouvement, comme celui de Baillet sur Schussenried, avait été fait, dans la supposition que les Français cherchaient à précipiter leur retraite et qu'il fallait au plus tôt les atteindre. Ferino, avec la 2e division de son corps, marcha sur Ravensburg; il attaqua l'ennemi à Weingarten, le repoussa jusqu'à Amtzell, et lui fit environ 200 prisonniers.

CHAPITRE TREIZIÈME.

Bataille de Biberach.

Dans la soirée du 1er octobre, le chef de l'état-major fit parvenir au commandant du corps du centre les instructions de Moreau pour la journée du lendemain [87]: il n'était plus question du concours de la gauche de Ferino (1). On prévenait St.-Cyr que Desaix ferait une attaque par la chaussée de Riedlingen à Biberach, qu'il arriverait à huit heures du matin à la hauteur du village de Seekirch; tandis que St.-Cyr formerait trois attaques, une par la route de Reichenbach à Biberach, une autre par Schussenried et la troisième par Oggeltshausen. On lui recommandait de pousser vivement l'ennemi, et de tâcher de le mettre en déroute, ajoutant qu'il pourrait alors le poursuivre avec son corps de bataille jusqu'à Biberach.

(1) Nous avons vu que le 30 septembre, la gauche de Ferino avait marché par sa droite, pour se porter sur Ravensburg; elle aurait pu revenir le 1er octobre à sa position et participer à l'attaque, comme Moreau en avait eu le projet. J'ignore les raisons qui ont empêché ce mouvement d'avoir lieu.

St.-Cyr se trouvait contrarié par la disposition qui lui prescrivait de former trois attaques, ce qui devait morceler son corps d'armée; il lui paraissait bien plus raisonnable de n'en faire qu'une. Il désapprouvait sur-tout l'attaque sur sa gauche par Oggeltshausen; elle était inutile, et avait uniquement pour but, quoiqu'on n'en dit rien, de favoriser la marche de Desaix qui devait attaquer les troupes de Kospoth. Mais celles-ci étaient si inférieures aux siennes, qu'il n'avait nul besoin d'être appuyé par le centre, qu'on obligeait ainsi de s'affaiblir d'une de ses brigades, quand il avait devant lui les trois-quarts des troupes de Latour réunies sur des positions très rapprochées, à droite et à gauche de la route de Reichenbach à Biberach.

Latour avait réparti les troupes que nous nous proposions de combattre, de la manière suivante: sa droite sous Kospoth, dans les environs de Staffangen, son centre sous Baillet, en deçà et à gauche du village de Steinhausen, et sa gauche sous Mercantin, près de Holzreute; il resta avec sa réserve sur les hauteurs de Grod.

St.-Cyr, à qui Moreau ne prescrivait aucune autre disposition, que de faire trois attaques et particulièrement celle de Oggeltshausen et de mettre, s'il le pouvait, l'ennemi en déroute, forma son

plan d'attaque. Il se proposait d'enfoncer les troupes autrichiennes qui se trouvaient dans la plaine, à droite et à gauche de Steinhausen, de les séparer de la division de Mercantin; et après les avoir rompues et poursuivies assez loin dans la direction de Biberach, c'est-à-dire jusque dans la forêt au-delà de Grod, de se rabattre sur les derrières du corps de Mercantin et des émigrés, qu'il aurait séparés et mis entre deux feux, au moyen des troupes qu'il laisserait devant eux pour les amuser jusqu'au moment opportun: mais il est extrêmement rare de pouvoir faire exécuter à la guerre tout ce que l'on projète. Pour laisser le temps à Desaix de réunir les troupes qu'il avait vers le Danube, et de les concentrer sur les points d'où il devait déboucher sur Biberach, St.-Cyr convint avec lui qu'il n'attaquerait qu'à midi précis; mais il prévenait Desaix que l'attaque serait aussitôt sérieuse, puisque les bataillons des deux armées n'étaient sur ce point qu'à demi-portée de canon les uns des autres, et qu'il devait régler ses mouvements en conséquence.

Le général Girard-dit-Vieux qui se trouvait à Oggeltshausen avec le 26e d'infanterie légère, la 21e et deux régiments de cavalerie, devait suivre le mouvement de Desaix, être l'intermédiaire entre les deux corps de troupes, et concourir avec

l'aile gauche à l'attaque de la division de Kospoth, si cela devenait nécessaire; autrement il devait continuer la poursuite des troupes de Latour, lorsqu'elles seraient dépostées des hauteurs de Grod et rejetées dans le grand bois situé entre ce village et Biberach. Laboissière, avec une partie de la division Duhesme, devait rester en observation devant le corps de Mercantin, et ne l'attaquer qu'au moment où l'on arriverait sur lui par ses derrières, ou si, par une raison quelconque, il effectuait sa retraite. La brigade de gauche de Duhesme, celle de droite de Taponier, et la réserve de cavalerie devaient former l'attaque principale par la route de Reichenbach à Biberach. L'ennemi avait sa droite sur une position très forte à gauche de Steinhausen; il y avait placé une batterie de sept à huit pièces de canon, qui pouvait battre d'écharpe la route allant de Reichenbach à Steinhausen, et par conséquent le flanc gauche des troupes que l'on dirigerait par cette route.

Le chef de brigade Meinoni de la 44e fut chargé d'attaquer cette batterie, ainsi que l'infanterie placée en arrière d'elle pour la soutenir. Il devait partir des environs de Buchau dans la matinée, traverser le marais à la hauteur de Sattenbeuren, masquer autant qu'il le pourrait son mouvement,

et arriver par les bois en suivant le chemin de Schönhof, sur la droite de l'ennemi.

Le moment de l'attaque était fixé à midi, pour lui comme pour les autres troupes du centre. On n'ajouta à ces dispositions préliminaires que la recommandation du secret aux généraux et chefs de corps sur le projet d'attaque : précaution qui fut à peu près inutile; car, par une espèce de trahison, le corps de Condé fut prévenu la veille, de l'heure à laquelle elle devait avoir lieu. Mais on était si confiant dans cette armée et si rempli d'illusions, que l'on ne crut pas à cet avis; du moins plusieurs émigrés dignes de foi me l'ont assuré; cependant l'éloignement du corps de Nauendorf aurait dû rendre Latour extrêmement circonspect. On a déjà parlé de la division qui existait entre ces deux généraux; les instructions équivoques données au premier par l'Archiduc étaient plus que suffisantes pour la produire; jusqu'ici Moreau n'en avait pas profité, mais dans cette journée, il en a tiré tous les avantages qu'elle lui offrait.

Le 2 octobre, vers l'heure convenue, Saint-Cyr avait réuni les forces qui devaient attaquer les troupes de Baillet et de Mercantin, campées sur deux lignes en deçà du village de Steinhausen. Il fit arriver au trot les douze pièces d'artillerie légère du corps d'armée et les douze de la réserve

que dans cette journée on avait mises sous son commandement. Ces 24 pièces débouchèrent ensemble ; elles furent placées en avant de la hauteur boisée qui se trouve entre Eichbühl et Klein-Weneden. Ce mouvement fut exécuté avec la plus grande rapidité, à 25 ou 30 pas des postes ennemis ; la pièce de canon qui devait former la gauche de cette ligne, dut même tourner pour se mettre en batterie, sur l'emplacement occupé par l'un d'eux. Ce premier mouvement fut appuyé par la 100e demi-brigade que Duhesme plaça en deux échelons pour soutenir notre artillerie ; elle avait ouvert son feu, il était si bien nourri, qu'il faisait un grand effet sur les ennemis qui se trouvaient devant elle à très bonne portée.

On attendait avec une vive impatience l'attaque de Meinoni, sur la batterie placée à la droite de l'ennemi, avant de s'avancer pour le joindre de près; mais ne voyant dans l'attitude de la droite de Baillet, rien qui annonçât l'inquiétude que devait causer l'approche d'une troupe française dans cette partie, Saint-Cyr, qui était convenu de l'heure avec Desaix, se décida à brusquer son attaque, nonobstant le contre-temps qu'il éprouvait. Meinoni avait l'ordre de charger vigoureusement l'ennemi, et de faire tous ses efforts pour enlever la batterie et couper la retraite des bois à l'infanterie qui la

soutenait ; mais il n'eut pas assez d'intelligence pour exécuter cette mission, et ne fit rien de ce qui lui était prescrit. Il entra dans le bois par lequel il devait déboucher, mais il n'en sortit pas, et se tint tellement masqué qu'il fut impossible aux officiers qu'on lui envoya, de le découvrir. Ainsi cette colonne qui devait nous être si utile dans cette journée, ne servit nulle part : les instructions avaient été données au chef verbalement, et il ne se souvint que du mot *masquer*.

Malgré cet incident fâcheux, Saint-Cyr fit avancer la brigade de Lecourbe, composée des 106e et 84e demi-brigades, par la grande route de Reichenbach à Biberach ; elle déboucha en avant de notre artillerie, dont une partie fut obligée de cesser de tirer. Son mouvement avait été couvert jusque-là par la fumée du canon ; mais dès que l'ennemi l'aperçut, il dirigea bientôt sur elle tout son feu. Lecourbe avait l'ordre de ne faire son premier déployement, qu'après avoir dépassé la première ligne des Autrichiens ; sa brigade s'avançait avec une intrépidité calme, la 106e marchait en tête. Un grenadier de cette demi-brigade demanda à Saint-Cyr d'une voix forte et assurée : « qu'il » mît les canons de l'ennemi au pillage, que sa » demi-brigade les aurait bientôt » ; l'offre fut de suite acceptée. Dans ce moment cependant, les

pièces les plus avancées tiraient à mitraille sur ces braves ; mais c'était la dernière décharge qu'elles devaient faire, car les grenadiers de la 106e, voulant tenir la promesse faite par un de leurs camarades, se précipitèrent sur elles et s'en emparèrent, après avoir tué une partie des canonniers. Ils se contentèrent de les renverser ; aucun ne voulut quitter son poste pour les ramener en arrière, se reposant de ce soin sur ceux qui devaient les suivre.

Les troupes de la première ligne des Autrichiens, épouvantées de l'audace de la colonne de Lecourbe, qui marchait toujours, quoique les ayant dépassées, se jetèrent en désordre sur celles de la seconde, qui firent une décharge et prirent la fuite comme les premières. Dans ce moment, notre artillerie à cheval venait de quitter sa première position pour marcher à la hauteur de Lecourbe. La cavalerie ennemie, pour protéger la retraite de son infanterie, et lui donner le temps de se remettre un peu plus en ordre, se disposa à charger la colonne de Lecourbe ; notre artillerie, qui venait de prendre sa nouvelle position, la foudroya. Quelques escadrons seulement arrivèrent avec peu d'assurance sur la 106e ; mais Saint-Cyr ayant fait arriver deux régiments de cavalerie à la hauteur de la tête de cette colonne, la cavalerie ennemie, qui n'avait fait aucun effet sur notre infanterie, fut

obligée de battre en retraite. Elle la commença avec ordre, mais les derniers escadrons furent chargés par nos deux régiments qui les acculèrent à l'entrée du défilé de Steinhausen, où une grande partie fut sabrée ou prise. On fut obligé de remplacer à la tête de la colonne ces deux régiments de cavalerie par deux autres, car presque tous les soldats des premiers revenaient avec chacun leur prisonnier (1).

Dans cette échauffourée l'ennemi nous abandonna encore quelques pièces de canon ; il se retirait par le village de Muthensweiler, sur les hauteurs de Grod, déjà occupées par la réserve de Latour : on le suivit dans cette direction. Duhesme avait avancé avec sa brigade de gauche, et soutenait celle de droite de Taponier, que commandait Lecourbe.

(1) Il faut se rappeler que les régiments de cavalerie autrichienne étaient composés à cette époque, savoir : les cuirassiers, les dragons et les chevau-légers, de six escadrons ou trois divisions, les hussards de dix escadrons ou cinq divisions; tandis que les régiments français ne formaient que quatre escadrons pour la grosse cavalerie, et quatre ou quelquefois six pour la cavalerie légère, selon que l'on pouvait se procurer des chevaux, mais rarement ils atteignaient leur complet. Par exemple, dans le corps du centre, les régiments de grosse cavalerie ne pouvaient compter que pour trois petits escadrons, le II^e^ de hussards pour un seul, le 9^e^ pour 2, etc. De sorte que lorsque l'on parle d'un régiment, il faut entendre au plus la valeur d'une division d'un régiment autrichien.

Mais dans ce moment un officier envoyé par le général Laboissière, que l'on avait laissé en observation devant les troupes de Mercantin et les émigrés, nous annonça de sa part que ces derniers opéraient sur sa droite et menaçaient de la tourner; il demandait qu'on lui envoyât des troupes de renfort. Saint-Cyr fit dire à Laboissière, par le retour de cet officier, qu'il regarderait le mouvement en avant du prince de Condé, si toutefois il l'exécutait, comme un événement heureux au point où les choses se trouvaient; et que dans le cas où il le tournerait par sa droite, comme il le craignait, il ne devait pas s'opposer à ce mouvement, mais lui céder du terrain sur sa droite tant qu'il voudrait en occuper. Qu'il n'avait qu'une chose à observer, c'était de lier toujours sa gauche avec la brigade que Duhesme avait portée en avant, sans s'inquiéter de ce que pouvait devenir sa droite, si les émigrés voulaient la pousser.

La brigade Lecourbe et la cavalerie continuèrent à suivre en avant de Steinhausen les troupes de Baillet; on espérait encore voir Meinoni déboucher sur la droite de l'ennemi. Duhesme arrêta sa brigade de gauche, pour ne pas trop s'éloigner de celle de Laboissière et rester en communication avec elle. Sur ces entrefaites, il arriva un second officier envoyé par ce général, pour dire à Saint-Cyr, qu'il

était tellement pressé sur sa droite, qu'il allait se retirer avec sa brigade, s'il n'était promptement secouru. Saint-Cyr, comme on peut le croire, fut fort contrarié de cette résolution de Laboissière, qui dérangeait toutes ses combinaisons, mais il crut devoir arrêter sa marche, pour s'occuper de le dégager. Il fit prendre position en face des troupes de Latour à la brigade de Lecourbe et à la réserve, et marcha aussitôt avec la gauche de Duhesme, sur le flanc droit de Mercantin. Il la conduisit sur les hauteurs boisées qui séparent Steinhausen de Holzreute, en profitant des sentiers qui traversent ces bois, pour se diriger par Klosenkapelle derrière Holzreute et la droite de Mercantin. Mais ce général, qui avait déjà disposé ses troupes, pour suivre le mouvement rétrograde de Baillet, se retira dès qu'il aperçut qu'on était sur son flanc droit, et qu'on menaçait ses derrières, et mit aussitôt ses troupes en retraite; la plus grande partie sur Winterstetten et quelques-unes sur Ingoldingen. Il n'y avait pas eu de véritable tentative sur les troupes de Laboissière; ce général avait imaginé en voir une dans le simulacre d'attaque que les Allemands se croient presque toujours obligés de faire; quand ils ont le dessein d'exécuter un mouvement rétrograde.

Pendant que Duhesme ralliait à lui la brigade

de Laboissière et qu'il s'avançait près des sources de la Riss, St.-Cyr poursuivit avec sa cavalerie des troupes qui se retiraient sur Ingoldingen. Il rencontra près du bois que traverse la route qui y conduit, quelques escadrons du corps de Condé, qui firent d'abord mine de vouloir se défendre, mais qui n'attendirent pas la charge que notre cavalerie allait exécuter, et se mirent promptement en retraite. Ils ne firent que traverser rapidement Ingoldingen et rejoignirent le corps de Condé entre Unter-Essendorf et Hochdorf. St.-Cyr se porta sur le village de Tegernau et longea celui de Schweinhausen dans la vallée de la Riss : il suivit cette direction avec une partie de sa cavalerie seulement. Il ne voulait pas qu'aucune troupe de Mercantin put se rallier aux corps de Baillet et de Latour, qui s'étaient reformés sur les hauteurs de Grod, dans une bonne position que l'on voulait attaquer, aussitôt que Mercantin en serait assez éloigné pour ne pouvoir troubler cette opération. Dans ce moment ce général évacuait Winterstetten, Duhesme arrivait à Wattenweiler; les Autrichiens du corps de Mercantin se retiraient par les villages de Unter-et Ober-Essendorf sur Eberhardszell, et le corps de Condé par Hochdorf sur Schweinhausen et Ummendorf.

En suivant la rive gauche de la Riss, sur le che-

min qui conduit à Biberach, Saint-Cyr côtoyait le corps de Condé, qui marchait par l'autre rive en se retirant avec précipitation, craignant d'être prévenu par les Français à Schweinhausen. A l'entrée de ce village, il y eut parmi cette troupe de la confusion et de l'encombrement ; le parc d'artillerie de Latour se trouvait pêle-mêle avec la colonne des équipages, et notre cavalerie en était si près, que l'on entendait distinctement crier : « laissez passer les équipages du prince de Condé». Saint-Cyr regrettait de n'avoir pas avec lui un bataillon et quelques pièces de canon dont on eût pu tirer un bon parti ; mais afin de ne pas fatiguer ses troupes, dont il allait avoir besoin pour attaquer Latour à Grod, il avait laissé son infanterie, son artillerie, et la plus grande partie de sa cavalerie en position en avant de Steinhausen. Quelques escadrons se trouvaient échelonnés, non loin de ce village, sur Ingoldingen et Tegernau, tandis qu'il était près d'Appendorf avec le premier de ses échelons, c'est à dire avec 200 chasseurs du 2e régiment, soutenus d'assez loin par le 9e régiment de cavalerie.

Le parc de Latour finit par se dégager des équipages du corps de Condé, qui le gênaient dans sa marche. Il mit des pièces en batterie, dont il dirigea le feu contre les chasseurs du 2e, placés près

d'Appendorf, et que l'ennemi croyait prêts de passer le ruisseau pour attaquer ses colonnes. Les chasseurs en effet en avaient une très grande envie; mais on le leur avait défendu, parce qu'ils n'avaient ni artillerie, ni infanterie à portée d'eux, pour garder le défilé après leur passage. Cependant on ne put empêcher que quelques-uns de ces chasseurs ne parvinssent à l'autre bord; ils pénétrèrent dans la colonne des équipages et ramenèrent plusieurs voitures.

St.-Cyr laissa un poste à Appendorf, pour observer le mouvement que pourraient faire dans cette partie les troupes de Mercantin. La retraite de ce dernier changeait toutes les dispositions qu'on avait prises contre lui; il ne pouvait plus être question de se rabattre sur les derrières; on n'avait plus à s'occuper que de forcer la position de Grod, et de rejeter Latour sur Biberach, en tâchant d'y arriver avec lui, en même temps qu'on se joindrait à Desaix. Ce général avait dû attaquer ce que l'on appelait la droite de l'ennemi, c'est-à-dire les sept bataillons commandés par Kospoth, pendant que St.-Cyr attaquerait avec trois brigades de son corps et la réserve de cavalerie, le reste de l'armée de Latour, c'est-à-dire son centre, sa gauche et sa réserve. Sa quatrième brigade, celle de Girard-dit-Vieux, était destinée, comme on l'a déjà observé, à donner

contre Kospoth, dont elle devait attaquer la gauche, pendant que Desaix l'attaquerait de front et sur sa droite. Mais Desaix doutait de la réussite de St.-Cyr, et ne voulait se mettre en mouvement que quand il aurait appris le résultat de sa première attaque: il avait envoyé près de ce dernier l'adjudant-général Bouland, son chef d'état-major, pour en être instruit. Aussitôt que celui-ci l'eût fait prévenir, il mit avec la plus grande diligence ses troupes en mouvement; mais il avait perdu une heure et demie de temps; et si nous n'eussions pas été obligés de cesser notre poursuite sur les troupes de Baillet, pour marcher au secours de Laboissière, ce qui nous fit perdre à peu près autant de temps, il est probable que Latour aurait été rejeté sur Biberach où il eût fait sa jonction avec Kospoth, avant que Desaix n'y fût arrivé. On n'aurait pu l'empêcher de repasser la Riss à Biberach, et il eût trouvé en arrière de cette ville une position presque inexpugnable.

Desaix qui avait laissé ses flanqueurs de gauche, commandés par Sainte-Suzanne (1), sur le Bussenberg, vis-à-vis Oberstadion, marcha avec son avant-garde commandée par Decaen, et la division Beaupuis, sur deux colonnes; celle de gauche se dirigea sur Ahla et rejeta l'ennemi sur Gut-

(1) Ce général avait remplacé Delmas, blessé à Neuburg.

hartshofen et Burren. Celle de droite déboucha sur Seekirch, et poussa les Autrichiens sur Stafflangen. La cavalerie de cette colonne ne s'attendant pas à marcher dans ce moment, faisait manger l'avoine à ses chevaux au départ de l'infanterie, ce qui fit qu'elle n'arriva pas aussitôt qu'elle l'aurait pu; de sorte que Desaix fut obligé de demander à Girard-dit-Vieux qui se liait par sa gauche avec lui, une partie de celle qu'il avait à sa disposition: celui-ci n'osa le refuser, ce qui mit Desaix à même de continuer son attaque, en attendant l'arrivée de la sienne. Les forces que Kospoth avait devant lui, étaient trop peu considérables pour qu'il espérât se maintenir à Stafflangen; aussi se retira-t-il bien vîte, d'abord sur Mittel-Biberach et bientôt sur le Galgenberg, où il concentra ses troupes.

Les choses étaient dans cet état vers Biberach, quand St.-Cyr se disposa à attaquer la position de Grod, où Latour avait reformé la division de Baillet, sous la protection de sa réserve. Il est probable qu'après une retraite aussi prononcée que celle que venait de faire son aile gauche en se retirant de Winterstetten, tout autre général que Latour n'eût point attendu à Grod l'attaque des Français, et qu'il eût promptement rejoint son aile droite aux environs de Biberach, pour passer avec elle sur la rive droite de la Riss et opérer la réunion

de son armée. Mais il se prépara au contraire à défendre sa position avec toute l'énergie dont il était susceptible: il faut dire cependant qu'alors Kospoth n'était pas encore sérieusement attaqué par Desaix.

De son côté, Saint-Cyr préparait une attaque de même genre que celle qu'il avait exécutée devant Steinhausen, et qui n'avait pu être poussée aussi loin qu'il se l'était proposé, parce qu'il crut devoir s'arrêter et céder aux demandes réitérées de Laboissière ; contre-temps qui permit à Latour de recueillir et de reformer la division de Baillet sur la position qu'il occupait déjà avec sa réserve. Cette fois les Français avaient plus de motifs de confiance ; Mercantin se trouvait si éloigné du combat, qu'on pouvait le considérer comme hors de ligne; de sorte que l'on ne fut obligé de l'observer qu'avec quelques escadrons de la réserve, ce qui laissait dans les mains de Saint-Cyr trois brigades du corps du centre, avec la plus grande partie de la réserve de cavalerie. A l'approche de nos colonnes, l'ennemi fit tirer sur elles toute son artillerie: elle était placée d'une manière avantageuse et dominait de beaucoup celle que nous avions à lui opposer ; aussi ce n'était pas sur elle que nous fondions nos plus grandes espérances, mais bien sur nos bayonnettes. Deux colonnes,

l'une commandée par Dubesme et l'autre par Taponier, gravirent la hauteur de Grod ; elles étaient échelonnées et soutenues par des bataillons qui marchaient sur un front aussi déployé que le terrain pouvait le permettre des escadrons de cavalerie étaient entremêlés parmi eux ou jetés sur leurs flancs. Les colonnes avaient ordre de pénétrer au travers de la ligne ennemie ; quoique la montée fut rude et d'assez longue haleine, elle fut en un instant gravie par nos troupes qui ne tardèrent pas à être engagées avec l'ennemi. Celui-ci les accueillit par un feu d'infanterie et de mitraille, mais il fut de courte durée, car nos colonnes abordèrent l'ennemi, la bayonnette en avant. Dans cet instant les Autrichiens perdirent la contenance assurée qu'ils avaient eue jusqu'alors, et se retirèrent de toutes parts.

Depuis quelque temps on entendait la cannonade de notre aile gauche, produite par l'attaque de Desaix et de Girard-dit-Vieux sur Kospoth, qui occupait encore la position du Galgenberg. Cette affaire qui s'engageait sur les derrières de Latour, ne pouvait être douteuse, en raison de la supériorité que nous avions dans les environs de Biberach. Saint-Cyr s'apercevant que le moral des Autrichiens était frappé, mit toutes ses troupes sur la grande route de Biberach, et fit marcher ses colon-

nes au pas accéléré. On serrait de si près les Autrichiens qui se retiraient sur cette ville, que plusieurs corps entiers se jetèrent à droite ou à gauche dans les bois qui bordent les deux côtés de cette route, entre autres un corps de cavalerie. On arriva dans cet ordre, que je ne sais comment qualifier, non seulement à la suite des troupes de Baillet et de la réserve de Latour, mais en partie pêle-mêle avec elles.

Nous arrivâmes devant Biberach à l'entrée de la nuit, au moment où les troupes de Desaix, réunies à la brigade de Girard-dit-vieux, venaient de mettre en déroute la division Kospoth, qui avait formé la droite de l'armée autrichienne. Latour, Baillet et la partie de leurs troupes que nous poursuivions, ont passé au travers de celles de Desaix, qui n'occupaient que faiblement Biberach. Elles ont pu, mais avec beaucoup de peine et une grande perte d'hommes et de chevaux, traverser cette ville et y passer la Riss. Leur déroute était si complète, en quittant les hauteurs de Grod, que Bouland retournant vers Desaix, accompagné de quelques ordonnances, fit prisonnier entre 9 et 10 heures du soir un bataillon entier.

Nous ignorons encore aujourd'hui, la manière dont se sont échappées les troupes qui s'étaient jetées dans les bois, pour éviter d'être atteintes par

les nôtres. Comme elles ne pouvaient s'échapper et passer la Riss qu'à Biberach et à Rissegg, Desaix et Saint-Cyr convinrent de bien garder ces deux passages ; Saint-Cyr appuya sa droite à ce dernier village et renforça le poste d'Appendorf. Des troupes ennemies de la division Mercantin occupaient l'autre rive de la Riss. Malgré la nuit, on se canonna encore assez long-temps dans cette partie, et l'on ne doutait pas qu'au point du jour on s'emparerait des troupes qui s'étaient jetées dans les bois. La 44e demi-brigade que l'on avait enfin retrouvée vers la fin de la journée, avait été laissée en réserve au village de Grod. Ces dispositions paraissaient ne laisser à ces troupes égarées aucune issue pour s'échapper. Elles avaient marché une partie de la nuit dans différentes directions, et s'étaient trouvées plusieurs fois en présence les unes des autres. L'obscurité les empêchant de se reconnaître, elles se fusillaient entre elles ; et l'on entendit à différentes reprises plusieurs feux de bataillons bien nourris. Deux officiers de dragons du régiment de Kaiser, accompagnés d'un trompette, se présentèrent à un de nos postes vers les dix heures du soir ; ils demandaient à obtenir une espèce de capitulation pour leurs escadrons, et à conserver seulement leurs bagages ; ce que Moreau, à qui Saint-Cyr les en-

voya à Buchau, leur accorda volontiers. Mais au jour on ne retrouva ni cette troupe, ni les autres. Je ne puis affirmer, je le répète, comment ils se sont échappés ; le seul renseignement qui me soit parvenu dans la matinée du lendemain, est le suivant. Je crois devoir le donner pour ce qu'il vaut, n'ayant d'autre garantie à offrir que le rapport d'un hussard du 9e régiment. Il déclara que dans la nuit, allant à Grod par ordre de son chef, pour indiquer aux hommes de son régiment restés en arrière, la position où se trouvait le corps, il fut entouré par plusieurs officiers et soldats autrichiens et conduit par eux dans la forêt, près d'un rassemblement de troupes de toutes armes. On le présenta au commandant, devant lequel se trouvaient déjà deux autres soldats français que les chefs traitaient bien, et questionnaient sur les noms de leurs régiments, et la position où ils se trouvaient. Après qu'il eut été questionné à son tour, on leur proposa de marcher à la tête de la troupe, et de répondre, si l'on rencontrait des postes ou des patrouilles, comme ils répondaient ordinairement en pareil cas ; qu'on les récompenserait, en leur accordant en outre leur liberté. Ayant consenti à ce que l'on demandait d'eux, on les ramena sur la route de Biberach, conduits par un officier et quelques hussards ; le reste de la troupe marchait et

les suivait dans le plus grand silence. Quand on approcha du camp des Français, on s'arrêta, et l'on fit ensuite quelques détours pour passer dans les intervalles des bivouacs; ensuite ils traversèrent la ville de Biberach, qui ne se trouvait, selon ce rapport, occupée par aucune troupe; de sorte que celles qui les suivaient se réunirent aux Autrichiens en avant de cette ville. Le lendemain au jour, il profita d'un moment pour s'échapper. Quoi qu'il en soit de ce rapport, les officiers qui étaient venus solliciter une capitulation pour leurs escadrons, ne trouvèrent plus personne où ils les avaient laissés. Ils eurent des inquiétudes sur la manière dont on pouvait interpréter leur mission et suspecter leur bonne foi; mais on se contenta de les envoyer avec les autres prisonniers, qui se trouvèrent au nombre de 5,000. On avait pris aussi vingt pièces de canon et des drapeaux. Tel fut le brillant résultat de cette journée, la récompense de l'audace et de la valeur soutenue que les troupes françaises y ont déployées. Ce succès obtenu par une armée au milieu de sa retraite, ne lui coûta pas 400 hommes.

Il a tenu à très peu de chose que l'armée autrichienne, commandée par un général assez présomptueux pour avoir conçu, deux jours auparavant, le projet d'acculer la nôtre au lac de Cons-

tance, et de la forcer à mettre bas les armes, ne fût complètement détruite. Elle l'eût été en effet, si Moreau n'avait pas abandonné le projet de faire donner dans cette journée la gauche de Ferino, et si elle était arrivée, comme elle le pouvait, derrière celle de Mercantin, selon ce qui avait été arrêté à Buchau, dans la soirée du 30 septembre.

On devait s'attendre que ce beau succès aurait de la suite, et qu'il n'était que le prélude de ceux qui paraissaient réservés à l'armée française. Moreau pouvait le lendemain marcher par sa gauche, pour battre Nauendorf et ensuite Petrasch, et vainqueur de ces généraux, se porter au devant de l'Archiduc. Mais à son ordinaire, il fut plus embarrassé le lendemain de sa victoire qu'il ne l'était la veille. Ce qui lui importait le plus, c'était de ne pas perdre de temps. Il devait présumer que l'Archiduc était en marche avec un corps d'armée pour se réunir aux divisions de Petrasch et Nauendorf, qui étaient sur ses derrières et son flanc gauche. Il avait perdu la journée du 1er octobre, dans l'intention de faire coopérer Ferino à la bataille du 2 ; il perdit encore les journées du 3 et du 4, et cela sans aucune espèce de raison, avant de faire exécuter les mouvements dont il va être parlé. En attendant, il se contenta de faire un peu suivre Latour par l'avant-garde de Desaix, tandis

qu'il fit retirer Saint-Cyr et Ferino sur les positions qu'ils avaient occupées le 1er octobre.

Latour jugeant bientôt qu'il n'était suivi que pour la forme, rallia ses troupes, se concerta mieux avec Nauendorf, renonça au projet de nous faire mettre bas les armes, et ne tarda pas à se remettre sur nos traces, en fondant un meilleur espoir sur le concours de l'Archiduc, qui arrivait pour se joindre à lui, dans l'intention de couper la retraite de Moreau. Mais ce prince n'était plus en mesure d'exécuter ce dessein ; il avait poussé ses opérations contre Jourdan beaucoup trop loin. Au lieu de s'arrêter, après le succès qu'il obtint à Wetzlar, en plaçant l'armée qu'il destinait à observer les mouvements de celle de Sambre-et-Meuse, sur la belle position de la Lahn, et de marcher ensuite avec toutes les troupes dont il pouvait disposer au devant de Moreau, il perdit un temps considérable en poussant l'armée française jusqu'au-delà de la Sieg ; et cependant à en juger par les critiques qu'il fait de ses adversaires, personne mieux que lui n'en connaissait le prix. Jourdan se trouvait sous cette influence dont j'ai parlé plusieurs fois, et qui devait entraîner son armée jusqu'aux limites que le prince Charles fixerait. Ce dernier poussa trop loin les avantages qu'il avait obtenus sur lui ; il ne fit aucune attention à ce que pouvait

Moreau contre Latour, Nauendorf et Petrasch. Il devait résulter de la situation des armées un de ces événements qui se rencontrent si fréquemment chez les historiens de l'antiquité, où l'on voit presque toujours l'une des ailes d'une armée, battue et poursuivie au loin par un chef imprudent qui, à son retour, trouve l'autre écrasée ou en fuite (1).

(1) Au moment où Moreau quittait les environs de Biberach, les généraux autrichiens se trouvaient placés comme il suit. Latour, ayant sous ses ordres environ 40,000 hommes (y compris 2,800 appartenant à l'armée d'Italie), exécutait, par suite de la bataille du 2 octobre, un mouvement rétrograde. Nauendorf, avec environ 10,000 hommes, était placé sur le flanc gauche de l'armée française; Petrasch, avec environ 7000 hommes, et un nombre considérable de paysans de la Forêt-Noire, était sur ses derrières. L'Archiduc, avec 17,000 hommes, était en position sur la Murg, et se proposait de nous couper du Rhin. Le total des forces qu'il avait contre Moreau, montait à 74,000 hommes, auxquels celui-ci pouvait en opposer environ 58,000. (*Principes de la stratégie*, Tome III, page 215).

CHAPITRE QUATORZIÈME.

Suite de la retraite de l'armée; sa marche vers les Montagnes-Noires. — Combat de Willingen. — Passage du Val-d'Enfer. — Arrivée de l'armée à Freiburg ; elle prend position sur l'Elz. — L'Archiduc fait sa jonction avec Petrasch, Nauendorf et Latour.

Le 4 octobre, le général en chef s'étant décidé à faire porter son aile gauche contre Nauendorf, elle passa le Danube pour aller prendre position entre Scheer et Wöhringen. Le centre avait aussi repris le 3, la sienne près du Feder-See: le 4, il dut y rester encore, pour se tenir à une marche de distance de Desaix, et laisser la place de la réserve qui fut destinée à marcher entre ces deux corps.

Ferino était resté dans sa position sur la Schussen; il ne la quitta que le 5 pour aller prendre position avec le centre de l'armée sur l'Ostrach. Il avait sa droite à Fischbach, sa gauche au village d'Ostrach, où Saint-Cyr appuyait sa droite, en prolongeant sa gauche à Mengen près du Danube [88]. Ce même jour Desaix avait pris position à

Friedingen, Ebingen, etc. Après un combat livré par son avant-garde, commandée par Vandamme, le 10e de dragons et le 7e de hussards culbutèrent les cuirassiers d'Anspach, et leur prirent une centaine de chevaux.

Le 6, l'aile gauche s'établit vers Tuttlingen, le centre en arrière de Mösskirch; et l'aile droite, sa gauche à Linz et sa droite vers Norspingen. Le 7, Desaix prit position entre Tuttlingen et Willingen. D'après l'ordre de marche, il devait être vers Willingen et Rottweil; mais ayant rencontré les postes de Petrasch, il fut obligé de rester en deçà, ce jour ainsi que le suivant; quoiqu'on lui eût désigné, comme position à occuper dans la journée du 8, les environs de Hornberg, Schramberg et Dornhan [88 et 89]. Stockach était le point de jonction de la droite de Saint-Cyr et de la gauche de Ferino, qui poussait des postes sur le lac de Constance.

Le 8, la division Taponier s'établit sur la rive gauche du Danube, la droite à Möhringen; celle de Duhesme resta sur la rive droite, ayant sa gauche à Möhringen, et sa droite à Hattingen. L'aile droite avait sa gauche vers Engen, et sa droite au territoire suisse près de Hohenweil. Le 9, Saint-Cyr porta la division Taponier sur Pfohren, en arrière de la Brigach et du Danube; la droite à Pfohren, et la gauche à Hüfingen. Duhesme continua à

garder la vallée du Danube entre Möhringen et Zimmern; Tuttlingen fut toujours occupé par l'avant-garde du centre. Le général en chef annonçait qu'il attendait des rapports, pour déterminer l'attaque de Willingen [90].

Pendant que l'armée exécutait ces marches, Latour s'était remis à sa suite, mais cette fois avec la plus grande circonspection. La leçon qu'il avait reçue était si forte, qu'elle le fit heureusement tomber dans l'excès contraire, au moment où sa témérité eût pu nous devenir funeste. Mais il n'en était pas de même des généraux Petrasch et Nauendorf qui, n'ayant point été battus, faisaient mouvoir leurs troupes avec audace, sur notre flanc gauche et nos derrières, surtout Petrasch.

Moreau avait déjà abandonné le projet d'attaquer Nauendorf; il voulait marcher par la vallée de la Kintzig, et rouvrir sa communication avec la France par Kehl. Il avait manqué la plus belle occasion, en ne marchant pas sur Nauendorf dès le 3 octobre, lendemain de la bataille de Biberach; mais enfin il pouvait encore le faire dans les journées du 7 et du 8, favorisé comme il l'était par la circonspection excessive de Latour et le retard de l'arrivée de l'Archiduc. Il ne fallait qu'un mouvement de son armée de droite à gauche, et la manifestation d'une volonté bien prononcée.

Nous avons vu que ce mouvement de flanc avait été commencé ; mais la gauche qui marchait en tête, s'était arrêtée le 7, en deçà de Willingen et Rottweil, dès qu'elle avait rencontré les avant-postes de Petrasch ; au lieu d'être le 8 à l'entrée de la Kintzig, comme elle en avait l'ordre, elle dut passer cette journée à reconnaître la position des troupes que Petrasch avait sur ce point. Desaix, bien convaincu que Nauendorf n'était point réuni avec Petrasch (celui-ci se trouvant sur la Benz-Ebene, et le premier à Oberndorf vers les sources du Neckar), se voyant d'ailleurs appuyé par la division Taponier qui s'était avancée dans la vallée de la Brigach, attaqua dans la journée du 9, les chevau-légers du régiment de Karaczay, laissés par Petrasch aux environs de Willingen. Il les culbuta et leur prit une pièce de canon et 70 hommes. Pendant cette attaque, il avait laissé sa 2e division devant Rottweil pour observer les troupes de Nauendorf. Avec ses deux divisions, celle de Taponier qui les soutenait, et la réserve de cavalerie, il ne se crut pas assez fort pour continuer son mouvement et gagner l'entrée de la vallée de la Kintzig, ce qui embarrassa beaucoup Moreau. Il convoqua Desaix et Saint-Cyr à Donaueschingen, pour arrêter avec eux les mouvements du lendemain.

Cette réunion n'avait plus la même importance

que celles dont on a déjà rendu compte, mais elle en avait encore beaucoup. Il ne s'agissait pas, comme à Augsburg, de déterminer les mesures à prendre pour assurer les succès de la campagne, et forcer le cabinet autrichien à la paix. Il ne s'agissait plus comme à Biberach, d'assurer, par le gain d'une bataille, le salut de l'armée; mais il s'agissait pour elle de terminer cette campagne aussi glorieusement qu'elle l'avait commencée et continuée, jusqu'à l'époque où nous étions arrivés. Le général en chef y avait un grand intérêt; car selon le parti qu'il allait prendre, il pouvait réparer en partie les fautes de la campagne, ou les aggraver. La fortune lui offrait une de ces occasions qui se présentent si rarement aux généraux capables de les saisir : son armée, quoique numériquement inférieure, était réunie dans sa main, et celle de l'Archiduc disséminée au point de ne pouvoir offrir une grande résistance nulle part.

Saint-Cyr fut d'avis qu'il n'y avait à délibérer que sur la manière dont on ferait l'attaque, puisqu'enfin l'armée marchait dans la direction qu'elle aurait dû suivre depuis long-temps. On avait déjà manqué tant d'occasions (1); il pensait que celle-ci

(1) La première de ces occasions manquées, se rapporte au moment qui suivit immédiatement le combat de Geisenfeld, la seconde, au passage du Danube à Neuburg, et la troisième à l'arrivée de l'armée à Ulm.

serait probablement la dernière, et qu'il ne fallait pas la laisser échapper; qu'on devait attaquer incontinent Nauendorf ou Petrasch, et mieux encore les deux ensemble, puisque l'éloignement de Latour en donnait les moyens. Il ajouta que si, par quelques raisons particulières qu'il ne pouvait deviner, Moreau croyait devoir se rendre à Kehl avec l'armée, il n'y avait encore rien de mieux à faire que de continuer le mouvement commencé, puisque l'on se trouvait sur le chemin le plus direct et le meilleur; mais qu'il fallait l'exécuter avec célérité, pour déboucher dans la plaine d'Offenburg, par la vallée de la Kintzig, après avoir battu les corps disséminés de Petrasch et de Nauendorf, avant que l'Archiduc eût réuni à eux le renfort qu'il amenait du bas Rhin. Mais Desaix, qui rarement se trouvait d'accord avec Saint-Cyr, le fut encore moins dans ce moment. Il disait que s'il n'avait pas trouvé à Willingen, Nauendorf réuni à Petrasch, cette jonction pouvait être faite le lendemain, et qu'il trouverait au moins ce dernier, avec son corps tout entier, sur la belle position de la Benz-Ebene, tandis qu'il aurait sur son flanc droit le corps de Nauendorf; que dans le cas où il réussirait, après avoir éprouvé de grandes pertes, à forcer ce passage, il était à peu près certain qu'il trouverait le corps de l'Archiduc, qui l'empêcherait de déboucher sur Kehl;

ce qui exposerait son corps d'armée à une complète destruction.

Reynier et Moreau furent un peu ébranlés par l'opinion de Desaix. Saint-Cyr répondit que l'éloignement de Latour devait se prolonger encore assez long-temps pour nous permettre de battre Petrasch et Nauendorf, quand même ils seraient réunis, mais que d'ailleurs rien n'était moins certain que cette réunion; qu'il y avait au contraire apparence qu'elle ne se ferait pas, puisque depuis la victoire de Biberach, qui nous avait débarrassés de l'action de Latour, nous pouvions nous porter dans telle direction qu'il nous convenait; ce qui forçait l'ennemi à garder toutes les communications qui conduisent dans les vallées du Rhin et du Neckar, et à se disséminer comme il l'était.

Petrasch se trouvait obligé de garder tous les passages des montagnes, qui conduisent au Rhin, par conséquent ceux du Val-d'Enfer, Simonswald, Waldkirch, aussi bien que celui de la Kintzig, comme Nauendorf était obligé de garder tous ceux du haut Neckar. Il était évident pour Saint-Cyr qu'ils ne pouvaient se réunir sur un point sans abandonner presque tous les autres, et nous laisser des passages à notre choix. Il concevait très bien que, si l'on se bornait à éloigner l'ennemi des positions qui défendent l'entrée de la vallée de la

Kintzig, dès que nous serions entrés dans les défilés, il fallait s'attendre à voir la réunion des corps ennemis pour nous combattre, et tirer le meilleur parti possible de la situation toujours pénible où l'on se trouve, quand on a des défilés aussi dangereux à passer que ceux des Montagnes-Noires, et l'ennemi autour de soi. C'est pourquoi il préférait que l'armée n'entrât dans les montagnes qu'après avoir bien battu Petrasch et Nauendorf. Mais il soutenait que le passage par la vallée de la Kintzig était le plus sûr, en même temps qu'il était le plus commode, et le plus court pour arriver à Kehl, vu que cette vallée est la plus ouverte de toutes celles qui traversent ce pays difficile. De plus on avait l'avantage de trouver à la tête de ce défilé une position comme celle de la Benz-Ebene: une bonne partie de l'armée pouvait s'y placer pour combattre, et protéger tout ce qui entrerait dans la vallée; avantage que n'avaient pas les autres passages que l'on pourrait choisir. Il pensait que s'il y avait, dans ce projet, quelques dangers à courir pour un corps d'armée, ce n'était pas pour celui qui serait chargé d'ouvrir la marche; car en supposant même qu'il dût rencontrer l'Archiduc au débouché des montagnes, comme ce corps aurait derrière lui l'armée pour le soutenir, ce prince ne serait pas assez téméraire pour engager

un combat avec, les seules troupes qu'il amenait du bas Rhin, tandis qu'il se trouverait séparé du reste de son armée, à l'exception d'une partie de la division Petrasch qu'il aurait pu rallier.

Ce qui influait le plus sur le général en chef, était l'idée que le prince Charles arrivait à la tête d'une nombreuse armée. Saint-Cyr observait qu'il fallait se méfier des bruits répandus autour de nous sur la force de cette armée; que nous connaissions depuis long-temps l'adresse des Autrichiens à répandre de faux bruits, et que pour lui, il s'était toujours bien trouvé de prendre le contre-pied des avis qu'ils faisaient circuler. Dans la circonstance présente, il en inférait que le prince Charles arrivait du bas Rhin avec peu de monde. D'ailleurs dans la même campagne; il avait déjà deux fois commis la faute de laisser trop de troupes en observation, et d'en amener trop peu au combat : il pouvait y retomber encore; on en voyait un indice dans la manière dont il marchait. On ne nous parlait point de camp, dont il est facile de juger la force par l'étendue; il semblait cacher ses troupes dans un grand nombre de cantonnements. Enfin une pointe qu'il venait de faire sur la rive gauche du Rhin avec très peu de monde, était bien aussi un indice qu'il espérait nous faire évacuer la rive droite du Rhin en frappant le moral de notre

armée plutôt qu'en la combattant; car s'il eût été décidé à prendre ce dernier parti, il aurait agi d'une manière tout opposée.

Saint-Cyr offrit de laisser à la disposition de Desaix, pour faire son opération, la division de Taponier, et dans le cas où il jugerait qu'elle ne fût pas suffisante, de marcher à son soutien avec tout son corps; mais il n'y eut pas moyen de décider Moreau à marcher sur Kehl par la vallée de la Kintzig. On lui persuada même que pour repasser avec sécurité dans la vallée du Rhin, il devait faire ce mouvement par sa droite, et prendre la direction que suivait le général Tharreau, c'est-à-dire, la route des villes forestières, en débouchant dans les environs d'Huningue. Saint-Cyr combattit ce projet de toutes ses forces, en essayant de faire sentir le ridicule dont il était entaché (1). En effet il était nécessaire, pour exécuter

(1) Pendant que ce projet se discutait à Donaueschingen, le gouvernement songeait à Paris à quelque chose de semblable. Il écrivit à Moreau deux lettres dans lesquelles il indiquait, comme un moyen de se tirer d'embarras, le passage sur le territoire suisse, dût-on même le forcer, s'il n'était accordé [94 et 95]. Il prescrivait seulement de ne prendre ce parti qu'à la dernière extrémité. Quelle honte pour le chef d'une armée constamment victorieuse, s'il eût pu se décider à user de ce moyen! Il faut observer que la date des lettres du Directoire, est postérieure de deux jours à celle de la conférence de Donaueschingen.

ce mouvement, de se reporter sur Latour, et de le repousser au-delà de Stockach, ce qui n'eût pas à la vérité offert de grandes difficultés; mais puisque c'était l'arrivée de l'Archiduc que l'on craignait le plus, et qu'on le croyait déjà si près de nous, ne devait-on pas supposer que ce prince une fois arrivé à Freiburg, se porterait vers Huningue, pendant que l'armée ferait un si long détour, et qu'il y arriverait avant nous, avec toutes ses troupes réunies? Comme on ne pouvait éviter sa rencontre un peu plus tôt ou plus tard, Saint-Cyr proposa à Moreau de marcher à lui par le chemin le plus court, après celui de la Kintzig, c'est-à-dire, par le Val-d'Enfer et Freiburg. On fit encore quelques objections, motivées sur les difficultés locales : ce passage que presque personne ne connaissait, inspirait une terreur qu'il ne méritait pas; on parlait de la répugnance que Villars avait eue autrefois à y passer, bien qu'il ne s'y trouvât point d'ennemis. Mais toutes les objections cessèrent, aussitôt que Saint-Cyr offrit d'ouvrir ce passage avec son corps d'armée, et de déboucher sur Freiburg.

Saint-Cyr était cependant bien persuadé que Moreau eût persisté dans le projet de marcher par la vallée de la Kintzig, si l'on n'eût apporté à son exécution autant de répugnance, mais qu'il ne voulut pas user de son autorité. Il lui aurait pour-

tant été facile d'arranger les choses de manière à ne mécontenter personne. J'ai déjà dit que l'organisation de son armée en trois corps était bonne(1); mais il n'était pas nécessaire que chacun d'eux occupât constamment la même place dans l'ordre de bataille. Il était au contraire convenable qu'ils en changeassent quelquefois, et que selon les circonstances, la gauche devînt le centre, et celui-ci la gauche ou la droite : cela eût donné des chances de plus pour tromper l'ennemi, et lui cacher plus long-temps les manœuvres opérées dans l'armée. En ne tenant point à un ordre de bataille qui fût toujours le même, le général en chef aurait eu la faculté de placer ses généraux selon leur caractère, leur manière de voir, et le genre de guerre auquel ils étaient les plus propres, dans les diverses circonstances où l'armée devait se trouver. J'en pourrais citer plusieurs où l'intervertissement dans notre ordre de bataille aurait produit un bon effet, et facilité l'adoption de mesures plus sages que celles que l'on a prises; mais je me borne à parler de celle où nous nous trouvions près des Montagnes-Noires. Moreau avait voulu déboucher

(1) On aurait pu éviter les dénominations de *droite, centre* et *gauche;* il eût été préférable de les désigner par des numéros, comme cela eut lieu plus tard dans les armées françaises, et ensuite dans toutes celles de l'Europe.

sur Kehl, avec l'aile gauche et le centre de son armée, par la vallée de la Kintzig, dans l'ordre de bataille qu'il avait suivi jusqu'alors. Ce mouvement devait naturellement se faire par la gauche, et celle-ci marcher en tête; mais Desaix, après avoir d'abord approuvé le projet de Moreau, avait changé d'avis, et ne se souciait plus d'ouvrir cette marche. Saint-Cyr, au contraire, avait la conviction que les premières dispositions de Moreau étaient bonnes, et ne pouvait cependant pas, dans la crainte de blesser Desaix, offrir de se charger d'une opération que son collègue jugeait vicieuse. Supposons à présent qu'il n'y eût pas de gauche ni de centre, mais seulement des corps d'armée portant des numéros, sans places fixes et déterminées dans les ordres de bataille ou de marche; Moreau pouvait faire exécuter par le chef d'un de ces corps, l'opération qui répugnait à l'autre. Il pouvait aussi faire attaquer par l'un la division de Nauendorf sur le Neckar; tandis que l'autre serait chargé de déposter Petrasch de sa position de la Benz-Ebene, le poursuivrait dans la vallée de la Kintzig et s'approcherait de Kehl, en allant au-devant de l'Archiduc, dont la rencontre ne pouvait être dangereuse, tant qu'il n'aurait pas fait sa jonction avec les corps que nous avions devant nous. Le 3e corps pouvait contenir les troupes de Latour, pendant quelques

jours que durerait cette opération. Il est présumable que si les divisions de Nauendorf et Petrasch eussent été battues, l'Archiduc n'aurait pas continué à remonter la vallée du Rhin; qu'il eût regagné celle du Neckar, et cherché à faire sa jonction avec eux, puis avec Latour; ce que Moreau aurait pu rendre fort difficile, en manœuvrant pour se tenir toujours entre ce dernier et l'Archiduc. Non-seulement alors la retraite de Moreau aurait été terminée, mais ses communications se trouvant rouvertes avec la France, il eût été en mesure de conserver l'offensive avec avantage, ou au moins de défendre long-temps une grande partie de la Souabe, et ensuite la chaîne des Montagnes-Noires, dont il eût occupé les meilleures positions.

Il est probable toutefois que Moreau, qui connaissait encore mieux que nous le peu de capacité du successeur de Jourdan, aura jugé impossible de rien concerter avec l'armée de Sambre-et-Meuse, tant que ce général se trouverait à sa tête (1). Les événements de la fin de la campagne, et sa conduite durant le siége de Kehl, justifieront en quelque sorte le parti pris par Moreau, de continuer

(1) A cette époque, le Directoire lui prescrivait impérativement de marcher sur la Lahn [94]; mais nonobstant les ordres les plus formels, nous verrons qu'il s'obstina toujours à rester dans une complète inaction.

sa retraite au-delà des Montagnes-Noires, et son passage sur la rive gauche du Rhin.

Le 9 octobre, la division Taponier avait sa droite à Klenglen à la Brigach, et sa gauche à la Brege, vers Wolterdingen; elle avait une avant-garde sur Eisenbach, et un parti détaché sur Neustadt : la division Duhesme se retirait sur Geisingen.

Le 10, Saint-Cyr se porta avec la brigade de Girard-dit-vieux sur Neustadt; un bataillon d'Olivier-Wallis, et quelques compagnies de chasseurs à pied du régiment de Grün-Loudon, occupaient ce poste que Girard-dit-vieux leur enleva, à la suite d'un combat, dans lequel on leur fit des prisonniers, dont plusieurs officiers. Ces militaires furent amenés à Saint-Cyr qui les retint à dîner : ils étaient si loin d'avoir la contenance convenable à leur position, qu'ils nous menaçaient, pour ainsi dire, de la journée du lendemain. Nous ne pourrions, disaient-ils, jamais forcer le passage du Val-d'Enfer. La division Petrasch, campée à la Benz-Ebene, allait accourir, elle nous prendrait en flanc, pendant que le baron d'Aspre nous barrerait le défilé; et tout en ayant l'air de nous plaindre, ils ajoutèrent des paroles qui pouvaient être prises pour des fanfaronnades. Ce mauvais esprit nous gagnant, Saint-Cyr qui connaissait la dissémination de leurs

troupes, le talent et le soin que mettaient leurs chefs, pour paraître plus forts qu'ils ne l'étaient, finit par leur dire, que quand même Petrasch se trouverait avec toutes ses troupes et beaucoup d'autres encore le lendemain au Val-d'Enfer, les Français leur passeraient sur le ventre, et que tout ce qu'elles pourraient faire, n'aboutirait qu'à retarder de quelques heures notre arrivée à Freiburg.

Le 11 dans la matinée, la brigade de Girard-dit-vieux partit de Neustadt, pour forcer le défilé du Val-d'Enfer, où les Autrichiens avaient placé quelques bataillons de troupes de ligne, deux pièces de canon, un détachement de cavalerie, et un rassemblement de paysans, sous les ordres du baron d'Aspre qui défendit ce poste avec intelligence et beaucoup d'opiniâtreté ; mais il dut succomber, vu la supériorité de ses ennemis et la privation des secours de Petrasch, malgré la bonté de son poste. Les paysans armés n'ayant pas répondu à l'espoir qu'on avait fondé sur leur coopération, sa troupe fut culbutée dans plusieurs de ses positions qu'on croyait inexpugnables : on lui prit environ 300 hommes et une pièce de canon. Girard-dit-vieux ne lui laissa pas le temps de prendre une nouvelle position dans ce long défilé, il le poursuivit sans relâche, jusqu'au moment où

il en fut dehors; ensuite il campa sa brigade à l'entrée de la plaine de Freiburg, vers le village de Zarten. L'autre brigade de Taponier, celle de Lecourbe, ayant marché dans une autre direction, pour flanquer le mouvement de celle de Girard-dit-vieux, et empêcher Petrasch de secourir le baron d'Aspre, prit position sur le Hohle-Graben et Saint-Mergen, ayant une avant-garde sur Simonswald (1); il reprit à l'ennemi 80 prisonniers français dont un chef de brigade, enlevés la veille dans les environs de Vieux-Brisach [91]. La division Duhesme arriva sur Neustadt; les troupes battues par Girard-dit-vieux et Lecourbe repassèrent derrière l'Elz et furent prendre position à Kenzingen.

Le 12, par ordre de Moreau, Lecourbe dut rester dans sa position de la veille, pour protéger le passage de l'aile gauche qui n'en avait nul besoin [93]. Girard-dit-vieux traversa Freiburg, et fut prendre position vers Waldkirch, Duhesme près de Freiburg. De ce moment les communications avec la France étaient rouvertes et assurées. Saint-Cyr avait envoyé l'adjoint Préval à Brisach, pour prévenir le général Tholmé de l'arrivée de l'armée.

(1) Voyez dans l'atlas, la carte du cours de l'Elz et des environs de Freiburg, Pl. XIII *bis*.

Moreau pouvait se débarrasser de tout ce qui l'encombrait et gênait ses mouvements, comme les prisonniers, les malades et blessés, les équipages, etc. Son armée était ensemble, et celle de son adversaire extrêmement disséminée; il fallait à celui-ci du temps pour la réunir, et former un plan de défense ou d'attaque.

Le moment était venu où l'on allait voir que l'Archiduc, loin d'arriver avec une armée, n'amenait qu'un détachement, qu'il nous a dit depuis n'être que de 8 à 9 mille hommes, ayant laissé les autres devant Kehl : par conséquent l'un ou l'autre de nos corps d'armée aurait culbuté ce détachement avec la plus grande facilité. Ce prince ayant formé le projet (que l'on pourrait qualifier de téméraire) d'empêcher notre armée de repasser les montagnes, avait disséminé toutes ses troupes autour de nous, de sorte qu'il ne pouvait de quelques jours attaquer, ni se défendre nulle part; tandis que son adversaire, se trouvait en situation de le combattre partout avec succès, de le mettre dans la situation la plus critique où il se fût trouvé dans cette campagne, et de faire évanouir en quelques jours tous les avantages qu'il avait obtenus sur l'armée de Sambre-et-Meuse. On a pu souvent observer que l'Archiduc commit d'aussi grandes fautes que nos généraux, mais qu'il sut mieux les répa-

rer. Son premier soin, lorsque l'arrivée des troupes de Moreau dans la vallée du Rhin eut fait disparaître les illusions dont il s'était bercé jusqu'alors, fut de rassembler une armée, en réunissant à lui les troupes de Fröhlich, Latour, Nauendorf et Petrasch. Il lui fallait plusieurs jours pour opérer cette réunion qui n'aurait pu avoir lieu, sans l'inaction inexplicable de Moreau : s'il eût été attaqué pendant son mouvement, son armée se fût trouvée dans une extrême confusion.

Le 11 au soir, Moreau avait été prévenu que le passage du Val-d'Enfer était forcé, que le lendemain matin on serait maître de Freiburg, et que la communication avec la France se trouverait rétablie par Brisach [92]. Il lui était facile de juger que la droite de Petrasch ayant été rejetée sur Kenzingen, près du Rhin, sa gauche allait faire un mouvement pour s'en rapprocher, et que l'aile gauche de notre armée n'aurait plus devant elle que la division de Nauendorf, qu'elle aurait battue facilement, si elle eût essayé de tenir sur quelques positions; mais il est plus probable qu'elle se serait retirée sur le Neckar, par le revers oriental des montagnes. Alors la vallée de la Kintzig se serait trouvée libre: il pouvait s'en servir pour marcher au-devant de l'Archiduc, avec la plus grande partie de son aile gauche et sa réserve, tandis que le centre

eût marché par le revers occidental, et la vallée du Rhin. Il eût suffi de laisser à la Benz-Ebene six bataillons et quelques escadrons, pour observer Nauendorf, appuyer Ferino pendant qu'il eût éclairé les mouvements de Latour, et protéger sa retraite au besoin. De cette manière, la division Petrasch qui se serait trouvée entre le centre de l'armée et la gauche, n'eût pu faire sa jonction avec l'Archiduc, sans pertes notables. Celui-ci n'aurait eu d'autres ressources que de rebrousser chemin, et de rejoindre Nauendorf par le Knübis et Freudenstadt ; mais pendant qu'il eût fait ce détour, Moreau pouvait revenir par la Kintzig sur la droite de Latour, et l'empêcher de rejoindre l'Archiduc autre part qu'en Bavière.

Quoi qu'il en soit, rien n'empêchait Moreau de continuer son mouvement sur Kehl par la vallée du Rhin, puisqu'il avait cru ne pouvoir le faire par celle de la Kintzig : seulement il n'y avait pas un moment à perdre; il fallait aller franchement au-devant de l'Archiduc, l'étonner par la rapidité de ses mouvements, pour qu'il n'eût pas le temps de se reconnaître, ni surtout de réunir ses forces. Mais au lieu de diriger son armée, dès le 13, par la vallée du Rhin, (en marchant dans l'ordre où elle se trouvait, c'est-à-dire, le centre en tête, suivi de l'aile gauche et de la réserve, et laissant

Ferino en position dans les montagnes pour couvrir ce mouvement), il voulut rétablir son ordre de bataille habituel, de manière à ce que Desaix pût se trouver en tête de colonne, et ouvrir la marche sur Kehl. Nous allons le voir perdre six jours à Freiburg dans une inaction complète, tandis que son adversaire employait ce temps précieux à réunir ses troupes sur les points les plus opportuns, pour prendre l'offensive que Moreau abandonnait. L'Archiduc avait choisi la plaine pour former son attaque; mais il lui fallait attendre les troupes de Latour, qui devaient faire des marches forcées, et arriver harassées de fatigue (1).

Le 14, on fit prendre à l'armée position sur la rive gauche de l'Elz; le centre dut porter sa droite en arrière de Waldkirch et Buchholz, et sa gauche à Am-Wasser [96]. Le général en chef avait fait rester la brigade de Lecourbe sur le Hohle-Graben, Saint-Mergen et Saint-Pierre. Elle devait y rester jusqu'au moment où elle serait relevée par Ferino, c'est-à-dire pendant le passage de toute l'armée. En expédiant cet ordre, Reynier annonçait que l'armée resterait probablement quelque temps dans le pays qu'elle occupait. Cependant le 16, il prévint Saint-Cyr que Moreau avait l'intention

(1) Le 13, au moment où l'Archiduc mettait toutes ses

de faire prendre le lendemain la position de l'Ettenbach, et que le centre aurait sa gauche à Ettenheim, et un corps de flanqueurs vers Elzach [98]; mais il demandait qu'on lui fît connaître les chemins par lesquels le centre pourrait marcher, et les rapports qu'on avait sur les obstacles qu'il éprouverait de la part de l'ennemi. Ainsi Reynier ignorait encore que l'Archiduc avait eu le temps de rassembler son armée, et de lui faire prendre position entre l'Ettenbach et l'Elz; et qu'il était impossible à Moreau d'occuper celle qu'il voulait prendre, sans livrer une bataille.

Le 15, une avant-garde de l'ennemi était venue attaquer celle de la division de Beaupuis, et l'avait repoussée jusqu'à Köndringen. Mais ce général ayant réuni les troupes qui étaient dans cette par-

troupes en mouvement, pour les concentrer sur l'Elz, Moreau se rendit à Strasbourg; il donna au gouvernement, pour motif de ce voyage, le besoin de se procurer des nouvelles des différents corps que le prince Charles avait dans le Breisgau, et autour de Kehl [97]. Mais il était bien mieux placé au centre de son armée qu'à Strasbourg, pour connaître les mouvements que l'Archiduc exécutait en face de lui, dans le Breisgau, et le commandant de Kehl pouvait bien l'instruire de la force des Autrichiens dans cette partie. On ne voit donc pas l'utilité de ce voyage qui fut tenu secret à l'armée, au point que je ne l'ai appris que long-temps après. On peut croire qu'il fut une des causes de cette inaction prolongée, qui aurait pu nous devenir si funeste.

tie, chargea l'ennemi, le repoussa jusqu'à Kenzingen, et prit quatre compagnies du régiment d'Olivier-Wallis, avec neuf officiers. L'ennemi attaqua aussi l'avant-garde de la division Sainte-Suzanne, et fut repoussé avec perte de quelques hommes.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

N° 1.

[13]

162e pièce de la *Correspondance de Klinglin*, tome 1er, page 419.

Offenburg, le 20 avril 1796.

L'agent FAUCHE-BOREL, *au feld-maréchal* DE WURMSER.

MONSIEUR LE MARÉCHAL,

JE me hâte de faire parvenir à V. Ex. la dépêche reçue cette nuit de *Furet* (l'espion Demougé); j'espère que les vives inquiétudes que lui cause la dénonciation faite contre lui, relativement à la distribution des pièces de vingt-quatre sols et de l'écrit de S. A. S. (le prince de Condé), n'auront aucune suite, et je ne pense point que cela puisse influer sur l'affaire; mais cette circonstance prouve à V. Ex. combien il importe d'éloigner tous les petits moyens, toutes les mesures partielles; ce sont elles qui nuisent et qui peuvent compromettre l'affaire principale.

V. Ex. sera convaincue que *Baptiste* (Pichegru) doit être arrivé maintenant au *Magasin* N° I (Strasbourg), ou doit y arriver à chaque instant. V. Ex. a

jugé ce général comme il mérite de l'être; aussi je ne doute pas qu'elle n'ait en lui la plus haute confiance, par la connaissance si intime que j'ai de la loyauté, du grand caractère et des talents rares de cet homme extraordinaire. Je ne crains pas d'engager mon honneur que cet homme exécutera avec le plus grand succès l'affaire dont il s'occupe depuis neuf mois révolus, et que V. Ex. et les Autrichiens favorisent avec tant de grandeur d'âme et de désintéressement.

La gazette allemande de Strasbourg, du 18, annonce l'arrivée prochaine de *Baptiste* dans cette ville; elle rend compte d'un second repas qui lui a été donné à Paris, par les membres les plus marquants du conseil des Cinq-Cents et des Anciens (Tallien, Isnard, Louvet, etc., au nombre de cinquante, ainsi que Moreau, son intime ami, est-il dit dans cette gazette). Elle renferme les éloges les plus prononcés du mérite, de la modestie et des rares talents de cet homme, ainsi que de la confiance sans bornes que la totalité de l'armée et de la nation française a dans ce grand général.

Le *Courrier de l'Égalité* de Paris, du 13 et du 14, annonce positivement que *Baptiste* a demandé un délai, pour se consulter sur l'acceptation de l'ambassade de Suède, et que ce général a annoncé qu'il allait passer quelques jours à Arbois ou en Alsace.

V. Ex. daignera faire assurer *Baptiste* qu'elle voudrait bien continuer la trêve et ne pas la rompre sans son consentement. V. Ex. sent de quelle importance il devient pour le succès de l'affaire, que les Autrichiens n'aient pas l'air d'être les premiers à attaquer. Je prends donc la liberté de supplier V. Ex., autant que cela est en son pouvoir, de différer, s'il est possible, la rupture

de la trêve, jusqu'à ce que l'on ait des nouvelles positives et directes de *Baptiste*. Il est de toute impossibilité qu'avant un très-court délai, avant huit jours au plus tard, *Baptiste* n'ait fait connaître ses intentions à V. Ex. et ne lui ait communiqué les arrangements définitifs qu'il aura pris à Paris et à Strasbourg. Je supplie de nouveau V. Ex. de me permettre de lui observer combien une mesure semblable est importante, et je prie V. Ex. de vouloir bien la prendre dans la plus grande considération.

L'armée du Rhin est dans un état absolu de désorganisation; le mécontentement y est porté à son comble; on invoque hautement l'arrivée des princes et des Autrichiens comme libérateurs. *Baptiste* jouit à Paris, à Strasbourg, à l'armée et dans toute l'étendue de la France, d'une confiance si grande qu'il m'est impossible de l'exprimer à V. Ex. Moreau, son successeur au commandement général de l'armée du Rhin, est l'ami intime de *Baptiste;* Moreau a servi sous lui dans l'armée du Nord. Il est possible, et j'ai la certitude que Moreau a été instruit et mis par *Baptiste* dans l'affaire dont celui-ci s'occupe. Tout, en un mot, se réunit aujourd'hui pour garantir le succès de l'entreprise, pour peu qu'on veuille attendre et suivre les instructions de *Baptiste*, cet homme à qui il ne resterait d'asile, ni dans la république, ni hors la république, s'il n'exécutait pas son entreprise. Car la république ne pourrait, sous aucun rapport, lui pardonner de l'avoir trahie pendant neuf mois; et la cour de Vienne, la cour d'Angleterre et les princes français, ne pourraient pardonner à ce général de les avoir joués et bercés de fausses espérances pendant neuf mois consécutifs.

J'ai la certitude acquise, M. le maréchal, par tout ce que *Baptiste* m'a laissé entrevoir dans ses conversations, qu'il avait un parti formidable à Paris. J'ose garantir V. Ex. que ce général a tout concerté à Paris, qu'il a pour lui des membres même du Directoire; que toutes les démarches de démission et d'ambassade, n'ont pour objet que d'écarter les soupçons, de se ménager les moyens d'arriver, comme il le désire, à Strasbourg.

M. le maréchal, je n'ajouterai qu'un mot (et V. Ex. en sentira la force); *Baptiste* a reçu, au moment de monter en voiture pour Paris, et en annonçant qu'il avait sa démission toute prête, neuf cents louis de M. Wickham et de monseigneur le prince de Condé, pour l'aider dans son voyage.

D'après toutes ces considérations, V. Ex. sentira de quelle importance il est d'attendre encore quelques instants; d'avoir la connaissance des arrangements pris par *Baptiste*. Si V. Ex., si les Autrichiens daignent continuer à favoriser ce général, je ne doute pas que le cabinet de Vienne et les invincibles troupes autrichiennes n'aient la gloire de terminer bientôt la guerre la plus sanglante et la plus douloureuse pour l'humanité, qui ait jamais eu lieu, et que François II ne soit bientôt proclamé le pacificateur et le consolateur du globe. La gloire dont V. Ex. va se couvrir, dans ce moment unique dans l'histoire des nations, n'aura point d'égale, et ce sont les bénédictions générales de tous les peuples qui deviendront la récompense de V. Ex.

Permettez que je supplie V. Ex. de daigner faire donner connaissance de la présente dépêche à M. Craffort, n'ayant pas le temps de lui écrire, et voulant

diminuer, autant que possible, le service des ordonnances ; je dépêche à M. Wickham pour l'informer des demandes que je prends la liberté de former auprès de V. Ex?

J'ai écrit une lettre très-raisonnée à *Baptiste*, sur la situation actuelle des choses, pour lui être remise à l'instant de son arrivée, afin qu'il informe sur le champ V. Ex. des arrangements qu'il a pris, et de ses intentions définitives.

Permettez-moi de supplier V. Ex. de vouloir bien considérer combien il importe que l'armée de monseigneur le prince de Condé ne soit point déplacée, jusqu'au nouvel avis de *Baptiste*. Ce général compte positivement sur la position que cette armée occupe aujourd'hui.

N° 2.

[15]

197e pièce de la *Correspondance de Klinglin*, tome 1er, page 512.

DEMOUGÉ *à* FAUCHE-BOREL.

Hier matin, j'ai passé deux heures et demie avec notre chère *Zède* (Pichegru) ; elle me fait toujours plaisir par sa prudence et l'étendue de ses vues, qui embrassent le mode d'une réintégration pleinière de notre auguste (monarque). Elle m'a répété et confirmé ce qu'elle m'a dit dans ma dernière séance ; elle m'assure qu'elle n'a pas d'autres moyens que ceux qu'elle a indiqués : qu'il fallait que les *Y* (les Autrichiens) se hâtent de commencer pour ne pas être prévenus par

Jourdan et la *Mariée* (Moreau), qui doit former son rassemblement le 28 floréal et agir le 8 prairial (27 mai), d'après le résultat de la conférence de Jourdan et de la *Mariée;* qu'on doit user de tous les moyens, et sur autant de points possibles, pour gagner du terrain; qu'on ne devra plus discontinuer, jusqu'à ce que *Baptiste* (Pichegru) soit rappelé au poste utile; et il ajoute en réflexions sur ce que lui a fait dire *Bourgeois* (Louis XVIII), que l'influence qu'il a sur les meneurs, et surtout le *Requin* (le Directoire), n'est pas de nature à pouvoir oser les porter à abandonner le N° 1 (Strasbourg) à *Bourgeois;* qu'une ouverture de ce genre lui ôterait évidemment et sans succès la confiance qu'on a en lui, et dont, d'après le plan qu'il a transmis, il ne peut se servir efficacement que lorsqu'il aura le pouvoir en mains; que dans ce moment-ci il est infiniment essentiel de ne pas considérer les choses en petit.

Que N° 1 n'est qu'un faible accessoire au résultat qu'il médite. Que d'ailleurs, si les *Y* poussent vigoureusement, coupent l'armée de manière que N° 1 reste isolé, il pourra être emporté par la présence seule de la *Marquise* (Louis XVIII) et par une suite naturelle des opérations, vu qu'il est dépourvu de tout; et qu'à mesure que les succès des *Y* seront marquants, il est probable que les individus portés pour le *grand Bourgeois* (Louis XVIII) et disséminés maintenant dans N° 1, se lieront et formeront un noyau, dont on usera de toutes ses forces, pour remplir les vœux du *grand Bourgeois* et les nôtres. Cela ne serait pas alors une opération partielle; *Baptiste* (Pichegru) ne serait pas compromis, et mieux que cela encore, c'est que son plan s'accomplirait mieux et plus vite; car il est évi-

dent que s'il se mêlait de faire livrer une place (ce qu'il est impossible de faire secrètement et sans soupçons), les gueux se garderaient bien de le mettre à un poste où il pourrait livrer bien d'autres choses.

L'acquisition du N° 1 dépend donc de la véhémence des *Y*. Le premier choc peut être meurtrier ; mais qu'on ne recule pas, qu'on persévère : la première trouée faite, le succès est certain, et le *grand Bourgeois* aura tout ce qu'il voudra.... *Baptiste* recommande donc d'attaquer partout où l'on pourra, de se nantir d'autant de terrain qu'il sera possible, jusqu'à ce que *Z* (Pichegru) vienne y mettre ordre ; elle ira en attendant dans le Jura, sur lequel je lui ai donné des renseignements dont elle est contente ; elle y dirigera les mesures convenables qui doivent harmoniser avec ce qui se passera ici. De là cela ira peut-être au Lyonnais, et elle verra peut-être le capitaine Roland ; j'envoie en avant de *Z* à Dole le jeune Holbang, dont le frère émigré, rentré et caché, agit activement avec *Finot ;* je l'envoie pour qu'aussitôt *mademoiselle Zède* (Pichegru) ait un homme sûr, duquel elle puisse recevoir les renseignements ultérieurs. Je lui ai fourni un cheval et de l'argent. Je vous avais demandé les noms des principaux agents, mais discrets, qu'emploient *Bourgeois* et *Bluet* (Wickham) dans ces départements ; pourquoi ne les avez-vous pas envoyés ? faites-le avant le départ de *Z*.

Le *Banquier* (Pichegru) m'a fait espérer quelque chose de sa main, peut-être seulement pour le premier courrier : j'ai trouvé moyen de lever ses scrupules, qui lui faisaient dire qu'un seul mot peut tout gâter, au moyen d'un chiffre qui lui a plu ; et ce matin encore il a dit à *Coco* (Badonville) que j'y avais envoyé, qu'il

lui fallait un peu de temps, et qu'il y travaillait : il est vrai que ce chiffre est un peu long à écrire ; mais enfin j'espère qu'il enverra quelques rédactions de ses idées écrites de sa main. En attendant *Z*, j'espère que vous et votre ami *l'Amour* (Courant) aurez rendu compte au *grand Bourgeois*, des diverses conversations que vous avez eues avec elle ; elles lui expliqueront les raisons de prudence et de nécessité que *Z* a eues pour ne pas écrire ; et le *grand Bourgeois* aura bien jugé, en conversant avec vous, que les intentions de *Z* sont entièrement dévouées à sa personne. Il est essentiel, m'a dit *Z*, que le *grand Bourgeois* ne quitte pas le poste où il est (l'armée de Condé). La grande sensation qu'il a faite, prouve la nécessité de ne pas quitter ce poste ; ce qui détruirait toutes les bonnes dispositions qu'on montre ici pour lui, et qui augmentent chaque jour ; ce qui nuirait en même temps aux *Y* dans ce pays-ci.

Coco vient de me dire aussi qu'on croit décidément que nous allons ouvrir la campagne, et que nous pourrons bien tenter des hostilités dans le haut ; il est instant que les *Y* soient offensifs, puisque jamais la défensive ne leur réussit.

On radoube à force les pontons ici ; il y en a, en tout, de prêts cent huit, tant bateaux à pontons qu'à rames, de quarante à cinquante hommes ; les haquets ne sont pas ici, les bateaux de cuivre sont dans les hangards. Il est vrai que la troupe doit être payée en numéraire, du produit, sans doute, des promesses de mandats vendus par le gouvernement, à huit livres dix sols pour cent. En tout et partout, le soldat doit recevoir deux sols et demi, le général en chef soixante livres par mois, et l'officier vingt-six livres ; mais la

troupe ne touche encore rien de cela, et elle sait que ça ne tiendra pas.

L'apparition du *grand Bourgeois* au *Sauveur* (l'armée de Condé) a fait une grande sensation; c'est déjà le propos de tous les cantonnements. Il est courageux, disent des gueux, de s'être montré; il ne craint donc pas ce coup de fusil qu'il aurait pu recevoir; ce qu'a dit le *grand Bourgeois* aux volontaires a inspiré de l'enthousiasme. Avant-hier matin, à neuf heures, un chasseur cantonné à Blaisheim; a coupé l'arbre de la liberté; on n'a pas osé emprisonner l'homme; le juge de paix a seulement dressé procès-verbal.

J'ai encore demandé à *Z* ce qu'elle pensait de la *Mariée* (Moreau). Elle m'a dit qu'il ne fallait pas faire de tentatives sur elle; mais que, si elle était frottée par les *Y*, elle serait disposée à tout faire.

J'ai, comme de coutume, demandé au *Banquier* s'il avait besoin d'argent : il m'a répondu, comme toujours, que non; mais je verrai quand j'irai dans le Jura.

Est-il vrai que l'Angleterre n'épouse plus les *Y?* nos gueux le disent ici; je ne le crois pas, ni *Z* non plus, d'après la manière dont l'excellent *Bluet* a épaulé cette affaire; ses secours sont plus que jamais nécessaires. *Z* pense que vous aurez été envoyé à *Antoine* (l'archiduc Charles), pour lui communiquer ses dispositions, d'après lesquelles il faut bien se concerter; c'est essentiel. L'aimable *Zède* prie *César* (Wurmser) et *Persée* (Klinglin) de recevoir ses compliments et salutations.

Ci-joint un dialogue du *Crocodile* (Gomart); voyez s'il est bon, et tâchez de faire imprimer ses prophéties auxquelles il tient; le manuscrit a été remis au *Bourgeois*

(le prince de Condé), qui vous le rendra pour le faire imprimer.

N° 3.

[13]

210e pièce de la *Correspondance de Klinglin*, tome 1er, page 549.

17 mai 1796, trois heures après midi.

DEMOUGÉ *au* PRINCE DE CONDÉ.

Je reviens de la belle *Zède* (Pichegru), avec laquelle j'ai causé trois heures : le résultat de notre entretien est qu'elle persiste dans ce qu'elle a dit ; elle aurait voulu que je lui annonçasse aujourd'hui la levée de la trêve, parce qu'elle s'était annoncée chez ceux qui veulent la seconder à Paris, pour avoir la confiance des *Y* (des Autrichiens), qui agiraient aussitôt qu'elle ferait savoir ses déterminations convenables. J'en ai écrit un mot au bon *Persée* (Klinglin), pour *Antoine* (l'archiduc Charles), *Octave* (Latour) et *César* (Wurmser). J'attends ce soir que *Z* me fasse dire par une estafette, si je la reverrai ou non demain, pour lui communiquer ce que je recevrai ce soir, vu que le courrier de la nuit passée a manqué par la crue d'eau.

Son intention était de partir ce soir. Nous avons pris langue pour la correspondance en musique par laquelle elle me transmettra ce qu'elle croira essentiel ; je communiquerai le tout aussitôt : *Coco* (Badonville) ira à Paris aussitôt que je saurai que la trêve est levée

par les *Y*. Il prendra en passant les paquets de *Z* à ce sujet.

Le *Banquier* (Pichegru) m'a dit qu'il était essentiel que le *grand Bourgeois* (Louis XVIII) ne quitte pas le poste où il est; la sensation qu'il a faite semble l'exiger. Cependant il est essentiel aussi que le *grand Bourgeois* se montre dans sa qualité (à l'instar de Henri IV son aïeul), à la tête des siens avec les ménagements convenables; car s'il quittait le *Laurier* (le prince de Condé), juste au moment que la chose s'entamera, on pourrait le lui mal interpréter; d'ailleurs il est certain que s'il quittait, cela diminuerait les bonnes dispositions qui s'accroissent, et en même temps l'effet des efforts des *Y*.

Extrait de la lettre de DEMOUGÉ *à* KLINGLIN.

Du 17 mai.

Le plan de *Z* est strictement calculé sur une pénurie d'argent totale et de tout genre, toujours existante, et sur l'impéritie de son successeur auquel vous devez et pouvez la faire sentir, etc., etc. Qu'on lève la trêve aussitôt, répète *Z*, pour qu'elle n'ait pas le démenti.

Z part aujourd'hui ou demain : *Coco* est sellé et bridé pour courir après elle, lui annoncer la rupture.

Extrait de la lettre de DEMOUGÉ *à la baronne* DE REICH *et à* FAUCHE-BOREL.

Du 16 mai.

ANNONCEZ-NOUS vite la levée de la trêve; Paris est en rumeur, les jacobins écrasés. Jamais le moment ne fut plus favorable; le dénûment est complet à Strasbourg; et même encore à Landau. Hausmann, commissaire exécutif, a fait donner l'ordre au département de lever par réquisition, dans le seul département du Bas-Rhin, douze mille quintaux de grains pour Landau. Les *Bourgeois* et *Bluet* (Wickham) doivent voir évidemment que *Z* n'a pas quitté sa place; mais qu'elle a fait en sorte qu'on la lui prenne, pour que le Directoire ait des torts à son égard.

Ils doivent aussi voir que *Z* compte fortement être rappelée à son armée, puisqu'elle a demandé un congé de deux mois, sans avoir encore décidément accepté l'ambassade; déjà ce que *Z* a prévu commence. On insinue adroitement aux soldats que sans *Z*, point de paix, point de succès; ils en parlent hautement; que sera-ce lorsqu'ils sentiront les bras des *Y?*

Coco a répété hier à *Z* que j'attendais de quoi nourrir sa bourse pour l'emploi secret, et pour les gens que les circonstances pourront rendre utiles, etc., etc. « Mais oui, répondit *Z*, cela pourra être employé uti-« lement, et me fera garder quelques chevaux que je « vendrais sans cela. » *Z* est d'une délicatesse singulière sur cet article. Elle ne demande jamais rien, et je suis sûr qu'elle répugnerait d'accepter de tout autre que

de nous. La confiance ne s'établit que bien lentement chez elle.

Si vous ne m'envoyez rien maintenant ou après demain, je ferai l'impossible pour en emprunter; car, si maintenant je ne lui donnais rien, elle croirait que mon crédit est ébranlé : cela rejaillirait sur elle, et ferait mauvais effet. Dites demain ce que je dois lui donner à peu près : peut-être ne la reverrai-je plus qu'au dénoûment, si les *Y* opèrent comme nous l'espérons. Je pense que le cher et estimable *Bluet* concevra cela, et ne se refusera pas à donner encore quelques coups de collier.

Au commencement du mois, j'enverrai peut-être déjà de nouveaux états de situation.

N° 4.

[13]

Extrait du Mémoire de M. DE MONTGAILLARD, *rédigé par lui en l'an VI, et dont l'original se trouve aux archives du gouvernement, imprimé et publié à Paris en germinal an XII, page* 76.

Le 20 mai, à dix heures du soir, M. Fauche arriva de Mannheim au quartier-général de M. l'Archiduc, et remit à ce prince un billet chiffré en notes de musique, écrit de la main de Pichegru, ensemble une lettre de Demougé, très-détaillée, et renfermant l'état des positions de l'armée républicaine dans le Hundsruck, l'Alsace et les Deux-Ponts, et l'aperçu du plan de campagne que Pichegru avait tracé à Moreau. Pichegru demandait que M. l'Archiduc rompît sur le champ l'ar-

mistice, qu'il attaquât les républicains avec chaleur, et qu'il répondait de leur défaite ; qu'après le premier succès, on ne s'arrêtât pas un moment ; qu'on poursuivît l'armée sans relâche ; et que Landau et Strasbourg ouvriraient leurs portes à la première sommation. Pichegru faisait sentir à M. l'Archiduc la nécessité que les Autrichiens attaquassent les premiers, et eussent l'air de prévenir les républicains, afin de couvrir le général Moreau, et de ménager les apparences. Il assurait que l'armée républicaine ne s'attendait nullement à la prompte rupture de l'armistice, et qu'elle serait infailliblement dispersée au premier choc ; qu'il avait la certitude qu'après le premier échec un peu considérable qu'éprouveraient les patriotes, ses intelligences à Paris le feraient nommer généralissime, avec l'attribution de tous les pouvoirs d'un dictateur ; que l'Alsace serait réduite sous peu de jours, et qu'on irait sans obstacles à Paris. Pichegru demandait que l'armée de Condé passât le Rhin au-dessous d'Huningue, d'où, après l'occupation de cette place et de Neu-Brisach, elle se porterait en Franche-Comté. Il voulait qu'une troisième colonne tînt en échec le général Jourdan, dont les opérations ne pourraient apporter de résistance effective, une fois qu'on aurait pris possession de l'Alsace. Je dois observer que, dans toutes les dépêches envoyées de Strasbourg, depuis le mois de janvier, Pichegru avait insisté de la manière la plus forte, et avait même exigé qu'on ne fît aucune tentative auprès du général Jourdan, et qu'on ne lui donnât aucune communication des négociations.

Après un quart-d'heure de réflexion, M. l'Archiduc envoya, sur toute l'étendue la ligne, ordre de signifier aux généraux français la rupture de la trêve. L'armée

autrichienne se disloqua aussitôt, et les jours suivants elle passa le Rhin sur plusieurs points. M. Fauche revint à Mannheim le 21, et y porta des dépêches de l'Archiduc à M. de Wurmser.....

Je joignis M. de Wurmser à Kaiserslautern, M. l'archiduc Charles à Ulmet, duché de Deux-Ponts, le 2 juin. Je remis à ce prince la lettre dont j'étais chargé, et une dépêche originale arrivée à Offenburg, au moment de mon passage dans cette ville. M. l'Archiduc parut très-satisfait de son contenu, fit le plus grand éloge de Pichegru, et me répéta ce qu'il avait dit à son sujet à M. Fauche.

« Que Pichegru était le seul général français qui « inspirât assez de confiance à l'empereur, pour l'avoir « décidé à rompre la trêve sans nul délai. » Dans le courant de cette audience, M. l'Archiduc me dit à deux reprises différentes : « J'ai fait sonder, depuis que je suis « ici, le général Moreau : je suis satisfait de ses dispo- « sitions ; elles sont telles qu'on me l'avait assuré. » Ce prince comptait infiniment sur les intelligences pratiquées en Alsace. Le maréchal de Wurmser lui avait marqué le même jour qu'il venait de recevoir les derniers renseignements sur le camp d'Ottweiler, et qu'il se tenait pour assuré de dîner le 15 à Strasbourg. M. de Wurmser regardait l'Alsace et la Lorraine comme provinces appartenant de droit à l'Autriche ; et on ne parlait plus, au quartier-général de M. l'Archiduc, de la princesse fille de Louis XVI, que comme de l'héritière légitime du royaume de France.

N° 5.

[5]

Deux-Ponts, le 25 floréal an IV (14 mai 1796).

GOUVION SAINT-CYR *au général en chef* MOREAU.

Je vous ai rendu compte, mon général, dans mes deux dernières, des mouvements que l'ennemi fait de sa gauche à sa droite. Ces mouvements continuent. Le régiment de hussards de Szekler est arrivé devant moi ce matin, et remplace les hulans dans les cantonnements qu'ils occupaient, tandis que le régiment d'Erdödi remplace celui de Wecsay. Je viens de recevoir un rapport qui m'annonce que l'ennemi a fait des inondations dans la plaine de Neustadt à Spire, qu'il augmente encore, et que par ce moyen il compte garder ce terrain avec très-peu de troupes, tandis que la plus grande partie des armées ennemies agira dans le Hundsruck et sur la Nahe.

Il paraît certain que l'ennemi ne tardera pas à rompre la trêve, et que ses plus grands efforts seront faits sur l'armée de Sambre-et-Meuse. Je rends compte au général Marceau de tous les renseignements qui me parviennent.

N° 6.

[12]

Haguenau, le 4 prairial an IV (23 mai 1796).

Le général en chef MOREAU *au général* GOUVION SAINT-CYR.

J'ai reçu, mon cher général, votre lettre d'hier ; j'avais prévu vos observations, je vous ai envoyé des renforts.

Je pense comme vous que l'effort de l'ennemi se portera sur la rive droite de l'armée de Sambre-et-Meuse et sur la gauche de celle-ci ; mais si vous en avez plus que vous n'en pouvez combattre, croyez que le centre de l'armée ne tardera pas à marcher à votre secours.

Il est possible que la difficulté des communications nuise quelquefois au concert des opérations des deux armées, et gêne le désir qu'elles ont de se soutenir mutuellement : mais j'ai le plus grand espoir du résultat de votre conférence avec le général Marceau, et vous pouvez être certain que le général Desaix, qui va commander le centre de l'armée entre le Rhin et les montagnes, se fera un devoir de vous seconder.

Il est inutile de vous inviter à correspondre fréquemment avec lui.

Je désirerais que nous fussions aussi en mesure pour les subsistances que pour les dispositions militaires. Les commissaires du gouvernement et l'ordonnateur en chef de l'armée sont en mouvement pour cet objet. Je vous ferai part de tout ce qui regardera votre commandement à cet égard.

Je pense qu'il suffira de 600 hommes de garnison dans le fort de Bitche et quelques cavaliers; je m'en rapporte au surplus à ce que vous ordonnerez sur cet objet.

Je vous enverrai de l'argent par le premier officier qui ira à Deux-Ponts; dans le cas où il ne se présenterait pas d'occasion, j'en enverrai un exprès. J'attends avec impatience le résultat de votre conférence avec le général Marceau.

N° 7.

[15]

Deux-Ponts, le 5 prairial an IV (24 mai 1796).

GOUVION SAINT-CYR *au général en chef* MOREAU.

Le général Marceau vient de me quitter; nous sommes convenus ensemble de la manière dont nous établirions nos postes pour lier autant que possible nos divisions. Je suis obligé par cet arrangement de m'étendre jusqu'au village de Wibbelskirchen. Il est bien convenu avec moi que si je dois occuper le terrain depuis ce dernier point jusque près Landau, je suis dans l'impossibilité de lui porter aucun secours, dans le cas où l'ennemi se porterait en forces sur lui. Il est impossible que l'aile gauche de votre armée occupe une position aussi étendue et aussi disséminée, tandis que le centre, fort d'environ quatre divisions, n'occupera que depuis les montagnes jusqu'au Rhin, n'ayant devant lui que fort peu de monde, en partie des cercles de l'empire. Vous n'ignorez sans doute pas que l'ennemi

rassemble sur votre gauche un corps considérable de ses meilleures troupes dont quatre régiments d'infanterie, savoir : ceux de Michalowitz, Julay et les deux régiments d'Antoine-Esterhazy et Jellatchich, avec trois autres de troupes légères : Erdödi, Szekler et un de chevau-légers, habillé de blanc et revers rouges, dont j'ignore encore le nom.

En m'envoyant, général, les hussards du 11e, vous avez sans doute cru m'envoyer un régiment. On m'assure qu'il n'est composé que de cent chevaux presque tous galeux. Dans ce moment, les généraux de l'armée de Sambre-et-Meuse, qui sentent les dangers qui les menacent, désirent beaucoup que nous nous rapprochions d'eux, afin de nous entre-secourir et agir de concert; et je crois que c'est le parti le plus sage que nous ayons à prendre.

Nous éprouvons toujours la même disette en subsistances.

N° 8.

[15]

Quartier-général à Birckenfeld, le 7 prairial an IV (20 mai 1796).

Le général de division MARCEAU *au général* GOUVION SAINT-CYR.

Je me suis convaincu par le reste de ma tournée, combien il était important que l'on renforçât le corps de troupes que vous commandez, et qu'on vous mît à même, non-seulement de vous maintenir d'une manière honorable dans votre position, mais encore d'attaquer l'ennemi, et de lui donner à craindre pour son

flanc et ses derrières, dans le cas où, comme on n'en peut douter, il déchargerait sa première fureur sur l'aile droite de notre armée; pour d'abord couper nos communications, et ensuite forcer le général Jourdan à abandonner le Hundsruck. Je fais part au général Jourdan de votre position, en lui rendant compte de ce que nous sommes convenus et de la manière obligeante avec laquelle vous avez paru désirer nous seconder : je lui remontre combien il serait avantageux pour le succès de nos armes, que les deux armées eussent un plan d'ensemble. Je ne doute pas qu'il n'en écrive au général Moreau, et si, comme il y a lieu de le croire, ce dernier consent à exécuter en tout ou en partie le plan d'offensive dont nous avons parlé, je ne doute pas que nous ne réussissions.

En attendant, voici les dispositions que j'ai prises, tant pour maintenir notre communication, que pour me mettre à même de couvrir Trèves et le flanc droit de notre armée.

Je laisse depuis Ottweiler jusqu'aux sources de la Blies, deux bataillons d'infanterie légère et sept cents chevaux. Un corps de trois cents hommes avec deux pièces de canon, est chargé de défendre les principaux débouchés de la haute Nahe, et de se lier au moyen de l'enlèvement de quelques postes ennemis avec les troupes que je laisse sur la Blies.

Un corps de six à sept mille hommes campera à Birckenfeld, et sera chargé de la défense du principal débouché sur Trèves, et de secourir ou l'armée ou mon aile droite, si l'ennemi cherche à l'attaquer sérieusement. Les communications sont longues et difficiles en ce pays; il serait donc très à propos que nous nous resserrassions.

Le général Jourdan tiendra le Hundsruck, avec un corps de trente mille hommes d'infanterie et de six à sept mille chevaux au moins, et s'opposera à l'ennemi qui l'attaquerait de front. Je me dispense de donner mon avis sur les plans qu'arrêtent les puissances, il ne m'appartient pas de les juger.

Je vous préviens aussi que, dans le cas où l'ennemi camperait vers Wibbelskirchen, comme il serait impossible aux troupes qui sont à Ottweiler de s'y maintenir, elles auront l'ordre de se retirer toujours sur les hauteurs les plus proches de votre armée, en observant cependant de ne s'éloigner que le moins possible de la nôtre, et de servir comme de petits corps intermédiaires pour la communication. Faites-moi savoir, je vous prie, si le général Moreau consentirait à une entrevue à Ottweiler.

Je ne sais rien de l'ennemi; il remue beaucoup devant moi, mais il n'a point encore de camp.

N° 9.

[13]

Weissembourg, le 8 prairial an IV (27 mai 1796).

Le général en chef MOREAU *au général* GOUVION SAINT-CYR.

J'ai reçu, mon cher général, votre lettre du 5 prairial. Un voyage que j'ai été obligé de faire à Strasbourg, m'a empêché de vous répondre sur-le-champ; je suis actuellement en route pour me rendre à Billigheim, mon nouveau quartier-général.

Je ne puis qu'approuver vos arrangements avec le général Marceau pour la disposition de vos postes. Je vais actuellement vous faire part de mes idées sur la situation actuelle des armées.

Il est bien certain que nous ne pouvons débuter par un mouvement offensif; il faudrait qu'il fût concerté avec l'armée de Sambre-et-Meuse. Ce n'est pas également l'intention du général Jourdan. Avec le corps qu'il a réuni dans le Hundsruck, son projet est d'agir d'après les circonstances, c'est-à-dire, en défensive, profitant des avantages que lui donnerait l'ennemi; il tente l'offensive sur un autre point, et ce sont les succès de cette opération qui doivent déterminer les suivantes.

Ma position est à peu près la même, si ce n'est que je ne suis pas encore prêt à agir offensivement sur le point dont je vous ai parlé à Deux-Ponts.

Comme vous, je pense que l'ennemi portera son effort sur l'aile que vous commandez; cependant il est possible que, pour nous éloigner de ses desseins sur l'armée de Sambre-et-Meuse, il tente quelque chose à droite. Dans l'incertitude, il faut être en mesure partout, c'est-à-dire y avoir assez de forces pour ne pas être entamé; car je n'aurai jamais l'injustice d'exiger qu'on tienne dans une position aussi étendue contre un effort considérable qu'y ferait l'ennemi; mais je suis déterminé, quelque partie qu'il attaque avec un peu de succès, en un mot quand son mouvement sera bien déterminé, à réunir sur-le-champ la plus grande partie de l'armée, et à reprendre l'offensive avec la plus grande vigueur. Vous savez que c'est le seul moyen d'avoir des succès importants; en défensive ils sont toujours de peu de conséquence, puisqu'ils se bornent à repousser

l'ennemi, qui toujours maître de faire cesser ses attaques, quand bon lui semble, se trouve en général en mesure d'éviter les déroutes.

Si l'armée de Sambre-et-Meuse a quelques revers dans le Hundsruck, je prendrai également l'offensive pour la dégager; et alors réunissant presque toutes mes forces sur un seul point qui, je crois, sera le vôtre, nous devons en espérer les plus grands avantages.

Je pense donc que vous avez actuellement assez de forces, non pour arrêter une attaque extrêmement impétueuse et où l'ennemi aurait réuni de grands moyens, mais pour éviter un engagement trop sérieux sans vous compromettre, et qui vous permettra, si vous étiez forcé dans vos positions actuelles, d'en prendre de favorables au projet que j'ai de réattaquer l'ennemi.

Je ne vous prescrirai rien sur les détails du terrain que vous occupez; personne ne le connaît mieux que vous et ne saura en tirer un meilleur parti. Je vous prie seulement de me faire part de votre opinion sur les différents événements qui peuvent vous arriver, en cas que vous soyez attaqué sur les différentes positions que vous pouvez prendre en arrière de vous, sur les moyens de reprendre l'offensive de celles que vous êtes dans le cas d'occuper, et sur les marches les plus promptes et les plus avantageuses que votre droite peut faire, pour seconder vos mouvements.

Dans le cas, au contraire, où l'ennemi, laissant l'armée de Rhin-et-Moselle tranquille, et réunissant ses efforts contre celle de Sambre-et-Meuse, obtienne quelques succès : décidé encore à reprendre l'offensive pour la dégager, je vous prie également de me faire part de vos idées sur ce que vous croyez qu'on peut entreprendre de plus avantageux pour réussir, et sur

les détails des moyens à employer pour y parvenir. L'attaque de Kaiserslautern, par exemple, me paraîtrait une des meilleures opérations. Au reste, je ne puis puiser de lumières sur tous ces objets plus sûres que les vôtres.

Les situations portent la force du 11e régiment de hussards à trois cents chevaux; il en a reçu cent des dépôts de Colmar en exécution d'ordre du ministre. Je donnerai de plus l'ordre au général Desaix de tenir à la gauche des lignes quelques troupes destinées à soutenir la droite du général Duhesme, de sorte qu'on puisse espérer que, si le premier effort de l'ennemi ne nous procure pas de succès, nous soyons au moins garantis d'une défaite.

La disette des subsistances se fait sentir partout; elle provient en partie du manque de moyens de transports, et ils sont plus difficiles de votre côté qu'ailleurs; cela me force encore à tenir les troupes un peu dispersées. Le commissaire-général vient de me faire dire qu'il avait reçu de l'argent, et qu'il espérait assurer le service sous peu de jours.

P. S. Il ne faut pas balancer à employer des chevaux de réquisition pour le transport de nos munitions des parcs de réserve, si l'artillerie ne peut vous en fournir.

N° 10.

[15]

Deux-Ponts, le 8 prairial an IV (27 mai 1796).

GOUVION SAINT-CYR *au général en chef* MOREAU.

Je vous envoie, mon général, un rapport qui vient de m'être fait; vous jugerez comme moi, qu'il est on ne peut plus intéressant; et je crois que vous n'avez pas de temps à perdre pour prendre vos dispositions en conséquence. Je vais me rendre à Neunkirchen, pour examiner une position, où l'on m'assure que l'ennemi va établir un camp assez considérable; la position est un peu plus avantageuse pour lui, et ce camp paraît être destiné à séparer les deux armées.

On nous avait promis deux cents chevaux dont nous avions besoin, pour atteler notre parc d'artillerie; le général Ravel vient de me faire savoir qu'il ne peut pas nous en faire fournir; il ne nous offre pour ressource, que les chevaux que nous pouvons prendre en réquisition sur le pays conquis; et ce même pays ne peut pas seulement nous fournir les moyens de transport pour aller chercher notre pain. Le commissaire du gouvernement Hausmann a pris un arrêté afin qu'il soit enlevé quinze cents bêtes à cornes dans le pays; le lendemain que cet arrêté sera exécuté, tout service de l'armée sera arrêté, et il ne nous restera pas une seule charrette pour emmener nos blessés à l'hôpital.

Je désire, général, avoir une entrevue avec vous, avant que les hostilités ne recommencent.

N° 11.

[15]

Quartier-général à Wadren, le 9 prairial an IV (28 mai 1796).

MARCEAU *à* GOUVION SAINT-CYR.

Le général Moreau, en annonçant au général Jourdan qu'il vous renforçait de trois mille hommes d'infanterie et de deux cents chevaux, lui dit qu'il vous laisse la plus grande latitude pour vos mouvements. Je sens combien ce secours est insuffisant et combien il vous est impossible d'opérer une diversion en notre faveur, en cas que l'ennemi nous attaque, si, comme le dit encore le général Moreau, vous avez à craindre d'être attaqué à Anweiler, et si l'ennemi fait réellement des dispositions pour cela. Comme il me serait impossible de laisser à Ottweiler et les autres points de la Blies, les troupes qui y sont, si vous n'aviez la facilité de vous porter sur cette rivière avec un corps considérable, et que pour garder quelques heures de plus une communication qui peut à chaque instant être interceptée, il serait ridicule d'exposer sept à huit cents hommes; je compte, d'après les intentions du général en chef, me resserrer sur ma gauche, afin de pouvoir être plus à même de couvrir Trèves et de secourir le corps d'armée du général Jourdan, au cas qu'il soit forcé ou attaqué, sans que je le sois en même temps. Je vous prie en conséquence de me faire savoir quelles sont les dispositions que vous avez arrêtées, quelle est la position que vous avez choisie, afin que, d'après

la connaissance que j'en aurai, je puisse régler mes mouvements.

Le temps nous presse; je vous prie de vouloir bien me répondre de suite à Birckenfeld.

N° 12.

[13]

Deux-Ponts, le 10 prairial an IV (29 mai 1796).

GOUVION SAINT-CYR *à* MARCEAU.

D'après votre dernière lettre, mon camarade, et le parti que vous avez, je crois, très-sagement pris, de ne point exposer un petit corps de troupes dans les environs d'Ottweiler, je vais de mon côté retirer les postes de Neunkirchen, et la gauche de ma division appuiera à la Blies au village de Lautzkirchen; j'aurai un poste à Neuhausel, destiné à éclairer les mouvements de l'ennemi sur Limbach et Neunkirchen, et à assurer ma communication avec Sarrebrück; j'aurai aussi un poste dans ce dernier endroit pour correspondre avec vous; je pense que vous mettrez quelque peu de troupes à cheval à Sarre-libre (Sarre-Louis) pour le même objet. Notre correspondance sera un peu plus longue, mais elle sera sûre.

L'ennemi rassemble un corps de troupes à Kaiserslautern, fort de plus de trente mille hommes d'infanterie et dix mille chevaux. Ce corps d'armée paraît être destiné à agir sur la gauche de l'armée de Rhin-et-Moselle; l'ennemi ne cache pas même ses projets sur Pirmasens et Deux-Ponts. C'est peut-être une ruse ou des faux bruits qu'il fait courir à dessein; quoi qu'il en

soit, nous le saurons bientôt, et je vous instruirai exactement des mouvements de l'armée ennemie.

N° 13.

[13]

Quartier-général à Birckenfeld, le 10 prairial an IV (20 mai 1796).

MARCEAU *à* GOUVION SAINT-CYR.

Il paraît, mon cher camarade, que l'ennemi nous en veut particulièrement à tous deux ; car il rassemble, et a déjà des forces très-considérables devant moi : je ne doute pas que je ne sois attaqué sous peu de jours, et le pays dans lequel je fais la guerre me laisse aussi à peine l'espoir de pouvoir résister, si je suis attaqué par des forces supérieures. Je compte cependant beaucoup sur le courage de nos soldats, et tâcherai de maîtriser la fortune.

Je ne manquerai pas de vous instruire de ce que je pourrai savoir des mouvements de l'ennemi : quelles que soient les chances de la guerre, je crois que notre communication derrière la Sarre sera toujours parfaitement assurée.

N° 14.

[15]

Quartier-général à Birckenfeld, le 11 prairial an IV (30 mai 1796).

MARCEAU *à* GOUVION SAINT-CYR.

Le général Jourdan, en me prévenant que l'on vient de retirer de son commandement la 3e division militaire, me charge de vous écrire, pour que vous ayez à mettre une garnison dans la place de Sarre-Libre, qui en est dépourvue, et qui ne pourrait manquer d'être compromise en cas d'événements malheureux dans nos armées. Voyez, mon cher camarade, à mettre cette place à l'abri de toute insulte ; car je ne puis répondre d'y jeter un bataillon, si je venais à être battu dans la position que j'occupe, quoique le général Jourdan me donne l'ordre de le faire, si cela est possible.

Je serai attaqué sans doute demain; je ne puis présumer le succès de la journée, mais les conjectures ne sont pas en ma faveur. Mon corps et celui du général Jourdan sont trop faibles ; il eût été à désirer que vos projets eussent eu leur exécution, et que la droite de votre armée, abandonnant sa trop sûre position, fut venue vous renforcer et vous mettre en état d'attaquer vous-même l'ennemi.

J'apprends par le retour d'un homme affidé que l'ennemi a depuis Homburg jusqu'à Kaiserslautern, trente mille hommes, dont beaucoup de cavalerie. Ceci s'accorde avec ce que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire ; je crois que leur destination vous regarde. Je vous

souhaite autant de bonheur que j'en ai besoin moi-même, au cas qu'ils vous attaquent.

N° 15.

[12]

Bellheim, le 15 prairial an IV (3 juin 1796).

L'adjudant-général HEUDELET *au général* GOUVION SAINT-CYR.

A chaque instant, mon cher général, je ressens de plus en plus le désagrément d'être éloigné de vous, et de n'être plus sous votre commandement. Nous sommes dans la plus misérable division de l'armée ; il n'y a ni pain ni viande, les distributions sont toujours retardées, et quant au pain et à l'avoine, on ne peut absolument en avoir. Nous éprouvons en outre tous les désagréments d'un pays ruiné, et qui se dit français. La *Plaine* d'ailleurs a conservé son ancien esprit ; ce n'est pas de sitôt qu'elle sera au pas de l'aile gauche.

La 4e division occupe depuis Sondern sur le Rhin à Nieder-Lustadt, inclusivement. Elle est composée de deux demi-brigades, d'environ cinq cents chevaux, et huit pièces d'artillerie légère ; cette force est suffisante pour la défensive, il paraît que l'ennemi a peu de monde devant nous ; je ne lui connais jusqu'à présent que le régiment de Devins, celui de Michalowitz et les hussards de Ferdinand. Au surplus, je n'ai pas encore eu les moyens de prendre des informations sûres ; il ne nous arrive aucun déserteur. Pour notre faible division, placée sur un terrain si peu étendu, il y a deux généraux de brigade ; on en annonce même un troi-

sième et deux adjudants-généraux. Je ne conçois vraiment pas cette accumulation de chefs sur ce point tranquille, tandis qu'il y en a si peu à la gauche, où l'activité et l'étendue du terrain en exigeraient un pour chaque corps. Il paraît, mon général, que vous n'en faites pas de demandes; car il serait impossible qu'on vous en refusât.

Le bruit court ici que vous avez été attaqué le 12, le 13 et le 14 (31 mai, 1er et 2 juin) : je suis persuadé de vos succès ; mais nous n'en avons aucune espèce de détail. On dirait que ce n'est pas la même armée, et dans le fait, moi qui suis à même de comparer, je n'aurais, je crois, pas de peine à le croire aussi.

N° 16.

[16]

Birckenfeld, le 13 prairial an IV (3 juin 1796).

MARCEAU *à* GOUVION SAINT-CYR.

A l'exception des journées des 12 et 13 (31 mai et 1er juin), où j'ai eu avec l'ennemi des affaires d'avant-postes qui m'ont servi à me resserrer, tout a été fort tranquille. Après divers mouvements, ces messieurs ont aujourd'hui levé les camps qu'ils avaient tant devant moi que devant le général Poncet à Kirn. On ne sait que penser de cette manœuvre, et nos conjectures nous portent à croire que le mauvais temps seul les a forcés à chercher dans de bons cantonnements un abri contre la bise et la pluie. Demain, je me propose de pousser une forte reconnaissance sur le camp qu'ils avaient à

Wallhausen, afin de tâcher de découvrir ce mystère.

P. S. Je décachette ma lettre, pour vous prévenir que l'ennemi a été battu sur la Sieg de la bonne manière ; il a perdu deux mille quatre cents hommes, dont mille prisonniers ; ce matin il a évacué toutes les positions qu'il avait devant nous, et s'est retiré sur Meisenheim. Ce mouvement de sa part nous serait bien avantageux, si nous pouvions être maîtres de Kaiserslautern.

N° 17.

[12]

Deux-Ponts, le 16 prairial an IV (4 juin 1796).

GOUVION SAINT-CYR *à* MOREAU.

Avant de remettre entre vos mains le commandement important et trop au-dessus de mes forces que vous m'avez confié, j'ai voulu voir si ma bonne volonté et mon dévouement absolu à la chose publique, me fourniraient les moyens de remplacer en partie les talents qui me manquent. Je suis convaincu aujourd'hui qu'il est impossible que je réponde à la confiance dont vous m'avez honoré ; en conséquence je vous déclare que je n'accepte d'autre commandement que celui d'une division de l'armée, trop heureux si je puis m'acquitter de ce commandement avec honneur.

Je vous prie, citoyen général, de décider, par le retour de mon aide-de camp, quelle est la division dont je dois prendre le commandement.

N° 18.

[12]

Arzheim, le 17 prairial an IV (5 juin 1796).

MOREAU *à* GOUVION SAINT-CYR.

J'ai reçu, général, votre lettre d'hier, portée par votre aide-de-camp. Mon projet était d'aller demain à Deux-Ponts, et ce que vous me mandez m'y détermine davantage. J'attends de votre franchise que vous me donnerez les vrais motifs qui vous engagent à vous démettre du commandement que je vous ai confié ; bien sûrement ce ne sont pas ceux que vous m'annoncez.

Vous êtes sans doute convaincu que le corps de l'armée, qui se trouve dans les Vosges et sur le revers, ne peut être soumis qu'à un seul commandement ; je le suis également qu'il ne peut être mis en meilleures mains que les vôtres. D'après cela vous me dispenserez de rien changer à ces dispositions ; mais vous pouvez être certain que j'aplanirai toutes les difficultés qui peuvent avoir déterminé la demande que vous m'avez faite.

N° 19.

[16]

Birckenfeld, le 17 prairial an IV (5 juin 1796).

MARCEAU *à* GOUVION SAINT-CYR.

Ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le marquer hier, mon cher camarade, l'ennemi a retiré tous les camps

qu'il avait devant moi, et qui contenaient environ trente mille hommes ; mes troupes légères ont été aux prises avec lui toute la journée. Il y a eu différentes affaires de cavalerie, dans lesquelles, quoiqu'en nombre inférieur, nous avons eu de l'avantage. J'ai occupé hier toute la ligne depuis Guderweiler jusqu'à Brenkelborn avec mes avant-postes. Aujourd'hui, je me suis un peu resserré sur ma gauche, et mes troupes légères occupent Oberkirchen, Baumholder, et appuient leur gauche de même à Brenkelborn. L'ennemi, ayant quitté cette nuit son camp de Baumholder, s'est retiré derrière la Glan, et a renforcé son poste de Kaiserslautern.

Je ne m'aviserai point d'énoncer mon opinion sur ce que je crois qu'il conviendrait de faire en ce moment, pour assurer aux deux armées du succès et de l'ensemble dans leurs expéditions, qui, à mon avis, doivent être communes et simultanées ; mais je vous prie de me faire savoir à quelle hauteur vous comptez pousser vos postes ou quelques partis, afin que je puisse communiquer avec eux. La retraite de l'ennemi nous donne un avantage infini ; nous pouvons l'inquiéter et parvenir à le retenir dans cette partie, et l'empêcher de porter du secours tant à son armée du bas Rhin sur la rive droite, qu'à son armée d'Italie.

Croyez, mon cher camarade, que je n'omettrai rien de ce qui sera en moi, pour seconder vos vues, si vous avez quelques projets.

L'intention du général Jourdan ne m'est point encore entièrement connue ; mais je présume qu'il va porter des forces sur la rive droite du Rhin, avec d'autant plus de raison que l'ennemi n'aura pas manqué lui-même d'y en faire passer, après l'échec qu'il a reçu sur la Sieg.

N° 20.

[16]

Birckenfeld, le 20 prairial an IV (8 juin 1796).

MARCEAU *à* GOUVION SAINT-CYR.

J'ai l'honneur de vous prévenir, mon cher camarade, que d'après les ordres du général en chef Jourdan, le corps de troupes sous mes ordres fait un mouvement sur sa gauche, et occupera depuis Baumholder où je laisse quatre mille hommes et six à sept cents chevaux, jusqu'à Lahn, qui se trouve à l'embouchure de la Simmern dans la Nahe. Ce mouvement est nécessité par les renforts que le général Jourdan est obligé de faire passer sur la rive droite du Rhin ; déjà trois divisions y sont ; une quatrième, commandée par le général Championnet, est en marche pour s'y rendre ; quatre régiments de cavalerie ont aussi pris la même route. Je crois que ce sera de ce côté que se porteront les plus grands coups, au moins quant à présent.

N° 21.

[16]

Deux-Ponts, le 20 prairial an IV (8 juin 1796).

MOREAU *à* GOUVION SAINT-CYR.

Vous connaissez, mon général, les succès de la gauche de l'armée de Sambre-et-Meuse. Le général Jourdan, obligé de suivre le mouvement de l'ennemi qui porte de

grandes forces sur la rive droite du Rhin, se trouve avec un corps assez faible exposé aux attaques de l'armée du général Wurmser, et de ce que le prince Charles laissera sur la rive gauche de ce fleuve. Pour diviser les forces de l'ennemi, et l'empêcher d'attaquer alternativement avec supériorité les armées de Sambre-et-Meuse et de Rhin-et-Moselle, il est important de reprendre sur le champ l'offensive.

Vous voudrez donc bien vous mettre en mouvement le 21 prairial, et vous préparer à attaquer les postes de Trippstadt et Landstuhl. Si ces attaques réussissent, comme on a tout lieu de l'espérer, vous attaquerez le 23 le poste de Kaiserslautern. Je ne vous prescris rien sur les détails de ces différents mouvements; vous connaissez parfaitement les localités, et je ne puis qu'approuver les plans que vous m'avez communiqués pour les différentes attaques. Vous serez secondé par le corps aux ordres du général Desaix qui se portera le même jour sur le Speyerbach. Si cette dernière attaque réussit, sa droite s'appuiera à Saint-Lambrecht.

En cas de réussite sur Kaiserslautern, vous y appuierez votre gauche, et votre droite devra joindre la gauche du général Desaix le long du Speyerbach. Dans le cas où vous ne pourrez pas enlever les positions de Kaiserslautern, vous tâcherez de vous maintenir le plus près possible de ce poste, de manière à remplir le but qu'on se propose, celui d'empêcher la réunion du corps du général Wurmser à celui du prince Charles, pour battre l'armée de Sambre-et-Meuse.

N° 22.

[24]

Creutznach, le 22 prairial an IV (10 juin 1796).

MARCEAU *à* GOUVION SAINT-CYR.

Je vous préviens, mon cher camarade, que Creutznach, Bingen, les rives droite et gauche de la Nahe, seront occupées ce soir par mes troupes. Demain, je ferai camper un corps à Fürfelden, pour défendre le débouché d'Alzey. Une centaine de hussards, commandés par un officier intelligent, sont chargés d'établir et de maintenir la communication entre nos deux armées. Je vous prie de me donner de vos nouvelles, et de me faire connaître vos dispositions. Vous sentez comme moi, combien il est intéressant que l'accord le plus parfait règne dans nos mouvements. La différence de commandement dans les deux armées pourrait nous être infiniment préjudiciable, si nous ne nous empressions d'en atténuer le vice par l'accord le plus parfait, etc.

N° 23.

[24]

Creutznach, le 25 prairial an IV (13 juin 1796).

MARCEAU *à* GOUVION SAINT-CYR.

Mon corps d'armée est toujours campé derrière la

Nahe. Je fais construire des ponts sur cette rivière pour avoir la facilité de me porter en avant.

J'ai écrit dernièrement au général Moreau, pour savoir quelle pouvait être son intention pour les opérations à suivre en ce moment. On s'aperçoit particulièrement de la défectuosité de la dislocation des armées dans cette circonstance, sans point fixe, sans but certain. Je ne puis agir que d'après l'impulsion d'un chef, ou le concert le plus parfait avec celui qui dirige les opérations, qui se trouvent liées avec celles qui paraissent destinées au corps d'armée que je commande. Je suis jaloux de savoir promptement ce qui sera décidé à cet égard, et j'en écris derechef au général Moreau. Donnez-moi, je vous prie, de vos nouvelles, et votre avis sur ce qu'il conviendrait de faire pour le mieux; je le réunirai aux raisons que me suggère notre position, pour exiger un autre ordre de choses, et j'espère en tirer bon parti.

N° 24.

[24]

Edenkoben, le 24 prairial an IV (12 juin 1796).

MOREAU *à* GOUVION SAINT-CYR.

J'attends avec impatience, mon cher général, de vos nouvelles, et la position des troupes que vous commandez.

Notre passage du Rhin s'apprête, et je crois que nous pourrons le tenter dans cinq ou six jours; la difficulté sera d'y faire arriver les troupes en masquant ce mouvement à l'ennemi le plus possible. Voici mon projet :

Les menaces qu'il a faites de passer le Rhin, m'ont servi de prétexte pour y faire marcher quelques corps, mais cela ne suffit pas; le général Ferino y est déjà allé, sous le prétexte de commander les deux divisions qui sont à droite de Strasbourg.

Il est important de donner de l'inquiétude à l'ennemi, pour son camp de Mannheim, et de lui faire croire à un passage vers le bas Rhin, pour faire notre jonction avec l'armée de Sambre-et-Meuse. D'après cela, je vais avancer le quartier-général à Neustadt, et faire attaquer tous les postes et petits camps qu'il a à la Rechutte. De votre côté, poussez des reconnaissances le plus loin qu'il sera possible, vers Worms et Oppenheim, qui auront l'air de s'y informer si l'ennemi est en force sur l'autre rive, si on peut s'y procurer des bateaux de passage, et s'il est facile d'y jeter un pont, etc., etc.; et que nous allons faire notre jonction avec l'armée de Sambre-et-Meuse; en un mot, leur faire croire que nous voulons nous porter de ce côté.

Quand nous serons prêts d'agir, je ferai filer des troupes le plus possible par Weissembourg et le long des montagnes, et quelques-unes par Lauterbourg. Vous remplacerez dans la plaine les troupes qui la quitteront; mais j'y laisserai toujours quelques parties des corps qui forment la ligne d'avant-postes, pour que l'ennemi voie toujours devant lui ses mêmes adversaires. Cela me forcera à vous demander quelques escadrons de vos meilleurs corps de cavalerie, qu'on vous rendra, l'expédition finie. Il vous est facile de sentir qu'une opération de cette importance ne peut être entreprise qu'avec une élite de troupes.

N° 25.

[24]

Dürckheim, le 26 prairial an IV (14 juin 1796).

A quatre heures du soir.

Le général de division DUHESME *au général* GOUVION SAINT-CYR.

Je vous préviens, général, que je suis à la position de la cense de Hochdorf. L'ennemi qui y était lui-même, l'a tenue pendant long-temps, et y avait plus de mille chevaux. Il y a même eu une charge de cavalerie ce matin, où nous avons eu l'avantage, et où les escadrons du 20e régiment de chasseurs ont bien fait leur devoir. Notre attaque a été ralentie, parce que nos pièces ont manqué de munitions; cependant l'artillerie légère, qui s'était égarée, étant enfin arrivée, nous nous sommes portés de nouveau en avant, pour soutenir le mouvement du général Beaupuis, dont l'attaque s'avançait sur notre droite. L'ennemi nous a cédé sa position et s'est retiré sur Ogersheim, où l'ayant suivi avec notre peu de cavalerie et notre artillerie légère, il s'y est engagé une canonnade assez vive, et où il a déployé six escadrons de cavalerie et fait jouer huit pièces de 7 ou de 13. Conformément aux ordres que j'avais reçus, je n'ai pas jugé à propos de m'engager, et l'on est en présence.

Le général Vandamme occupe pareillement Lamsheim avec des grenadiers, et pousse sa cavalerie en avant. Nous avons fait fouiller, et tenons de même Rugheim qui est à notre droite. La 44e demi-brigade

est derrière la Frankenthaler près de cette ferme : notre cavalerie et notre artillerie légère en avant, vis-à-vis Ogersheim, comme je l'ai dit. Le général Lambert a commandé cette expédition avec courage et intelligence. J'ai lieu, en général, d'être très-content des troupes qui y ont été employées. J'attends vos ordres ultérieurs, et vous demanderai si je ne pourrais pas faire venir un bataillon de la 100e demi-brigade, pour garder Dürckheim qui est sans troupes.

A dix heures du soir.

Je vais, général, vous continuer mon rapport, puisque la bataille a continué. Nous étions devant Ogersheim, et le général Vandamme, s'avançant jusqu'à Epstein, menaçait le flanc de l'ennemi ; mais tout à coup déployant quatre régiments de cavalerie, dont deux de dragons, il chargea vigoureusement les deux escadrons qui étaient en avant d'Epstein, conduits par le général Vandamme, et qui, malgré leur belle résistance, après s'être ralliés deux fois et être revenus à la charge, furent ramenés vigoureusement jusqu'à Lamsheim. L'ennemi tâcha en vain d'entamer la cavalerie du général Lambert ; elle était soutenue par l'artillerie légère et la bonne contenance de deux bataillons d'infanterie, qui s'étaient avancés jusque sur le petit ruisseau qui est en avant de la Frankenthaler. Rugheim, occupé par nos grenadiers, fut vivement attaqué, pris et repris plusieurs fois. A l'arrivée de l'ordre du chef de l'état-major, qui indiquait les positions, on s'est retiré en bon ordre derrière la Frankenthaler : on occupe et on a barricadé le pont de Hochdorf. Deux cents hommes défendent cette rivière, et les troupes ont été placées à Ellerstadt et Erpolsheim. J'ai pris sur moi de faire venir deux

bataillons de la 100e demi-brigade en réserve, pour mettre sur le plateau de Dürckheim, et remplacer même deux bataillons de la 44e qui sont trop fatigués, si l'on venait à avoir une seconde affaire demain. Je crois le général Vandamme encore à Lamsheim, où je lui avais donné ordre de rester; je vais le faire retirer avec ses troupes sur Klein-Carlebach, qu'indique l'ordre que j'ai reçu. Le combat a été vigoureux sur le soir; les troupes de toutes armes ont agi; elles méritent, en général, des éloges, ainsi que leurs chefs. Je ne cesserai de vous répéter, général, que je n'ai pas assez de cavalerie, puisque je n'ai pas dans les trois régiments trois cents hommes disponibles, lorsqu'on a pris les ordonnances; et j'en suis si sobre, que dans ce moment on est embarrassé d'en trouver pour vous porter cette lettre. Six cents chevaux de plus, général, auraient assuré à la division que je commande, des succès dignes du courage des soldats qui la composent.

N° 26.

[25]

Neustadt, le 30 prairial an IV (18 juin 1796).

MOREAU *à* GOUVION SAINT-CYR.

Je dois vous prévenir, mon cher général, que le général Jourdan vient d'être repoussé sur la Lahn. Le général Marceau me demande de faire porter un gros corps de troupes vers Alzey pour le soutenir; mais il ne réfléchit pas que le débouché de Mannheim m'exposerait à être séparé de ce corps, et puis jamais notre opération n'a été plus nécessaire; aussi j'attends Aba-

tucci avec une grande impatience pour tout finir. Il doit arriver aujourd'hui, et quatre jours après nous tenterons.

Je vais voir aujourd'hui Beaupuis et Desaix, pour déterminer l'appui de la gauche du corps de la plaine; en attendant, donnez des ordres pour qu'aucun de vos postes de gauche ne se compromette, et rassemblez le gros de vos troupes vers Alsenborn et Kaiserslautern. Si nous n'avions pas en vue l'opération projetée, il n'y aurait pas un moment à perdre pour attaquer le camp retranché, et pour se porter sur-le-champ à la Pfrim; mais cela nous éloignerait trop.

Il est inutile de vous dire de hâter la destruction des ouvrages ennemis de Kaiserslautern.

N° 27.

[65]

Offenburg, le 16 messidor an IV (4 juillet 1796).

FERINO *à* GOUVION SAINT-CYR, *à Oppenau.*

Je te préviens, mon cher camarade, que j'occupe la position de Biberach; que je laisse Zell sans être occupé, et que j'occupe les hauteurs, en arrière de la Harmersbach; que je fais pousser ma gauche sur Printzbach et Schomberg. Pour lors, tu pourras ordonner à tes troupes de se lier, s'il est possible, avec ma gauche; je te préviens aussi que l'ennemi a fait sa principale retraite dans la Kintzigerthal.

Quand tu auras quelque chose de nouveau, je te prie de m'en informer; tu voudras bien aussi faire pré-

venir le général Duhesme, à qui j'ai promis de lui écrire ce soir, si j'occupais la position de Biberach.

N° 28.

[95]

Weil, le 29 messidor an IV (17 juillet 1796).

GOUVION SAINT-CYR *à* DESAIX.

Mon cher Desaix, j'ai pris position aujourd'hui sur la Wurm. Conformément aux ordres du général en chef, qui veut que l'on harcèle continuellement l'ennemi, je ferai porter demain un corps de troupes près Stuttgardt; il est indispensable que tu te portes en avant, pour appuyer ma gauche. Je te prie de m'écrire ce que tu comptes faire demain. Je commencerai mon mouvement à huit heures du matin, et je suis à la distance de quatre lieues de Stuttgardt. L'ennemi est fort en cavalerie; mais l'on m'assure que son infanterie est entre Kannstadt et Esslingen.

N° 29.

[98]

Stuttgardt, le 30 messidor an IV (18 juillet 1796).

GOUVION SAINT-CYR *à* DESAIX.

J'ai pris position aujourd'hui à Stuttgardt; j'ai eu à soutenir un combat d'infanterie très-long : l'ennemi est en force vis-à-vis de moi, je crains même d'être atta-

qué demain matin; je te prie de m'appuyer le plus que tu pourras. Ma gauche occupe Leonberg; j'ai laissé là une demi-brigade et le général Lambert avec deux cents chevaux. Si tu peux occuper le château dont tu m'as parlé dans ta dernière lettre, cela me mettra à mon aise. Le prince Charles a son quartier-général à Ludwigsburg; fais part de cette lettre au général en chef.

N° 30.

[98]

Pforzheim, le 30 messidor an IV (18 juillet 1796).

DESAIX *à* GOUVION SAINT-CYR.

Je n'ai reçu que ce matin très-tard, mon cher Saint-Cyr, la lettre que tu m'as adressée; nous étions déjà depuis hier en mesure d'attaquer l'ennemi, et l'avions même chassé de plusieurs de ses cantonnements pour nous y placer. Il était encore très-près de nous à Enzberg, ce qui nous a très-surpris, d'après les rapports qu'on t'avait faits. On n'a pas pu encore m'assurer exactement sur quel point il avait réuni ses forces; on m'a dit seulement qu'il avait dû envoyer un corps à Heilbronn, pour recevoir et protéger celui venant de Francfort; et que l'autre avait dû se porter tout entier vers le Neckar, pour couvrir les débouchés de Kannstadt et de Marbach. D'après cela, je fais marcher presque toutes les troupes qu'avait Delmas et lui-même, pour se porter sur la route de Heilbronn par la gauche de l'Enz. Il ira jusqu'à la hauteur de Waihingen; ses troupes seront trop fatiguées pour aller plus loin. Quoi-

qu'il y ait bien du chemin, je tâcherai de faire aller jusque vers Gröningen (ou plutôt au ruisseau qui vient de Leonberg et va dans l'Enz du côté de Dizingen), la division Sainte-Suzanne. C'est tout ce que je peux faire peut-être que d'y faire aller mes avant-postes. Je ferai toujours tout ce qui me sera possible, pour être à ta hauteur. D'après ce qu'il me semble, je dois trouver encore bien des forces de ce côté-là; les Saxons y sont en entier, je les ai encore vus hier. Je t'engage à me donner de tes nouvelles bien précises; tu aurais dû me dire à quelle hauteur serait ta gauche, et où je pourrais la joindre; tu vas profiter de ton avance pour aller très-grand train, j'aurai bien de la peine à te suivre; mais au moins, je te soutiendrai en échelons par ta gauche.

P. S. J'attendais le général en chef hier au soir, il n'est pas encore ici.

N° 31.

[116]

Stuttgardt, le 6 thermidor an IV (24 juillet 1796).

REYNIER, *chef de l'état-major général, au général* GOUVION SAINT-CYR.

D'après les dispositions ordonnées par le général en chef, les divisions que vous commandez doivent se porter le 7 (25 juillet) à la position qu'a prise aujourd'hui l'avant-garde, et se placer, la droite à la Fils à Plochingen, et la gauche vers Grombach; liée à la droite du général Desaix. Votre avant-garde pourra se porter

en avant d'Ebersbach, en éclairant sa droite. La division du général Duhesme, qui vous sert de flanqueurs, devra se porter, aussitôt qu'elle sera rassemblée, vers Heiningen et Urach.

Le quartier-général s'établit à Kannstadt.

N° 32.

[116]

Stuttgardt, le 8 thermidor an IV (26 juillet 1796).

REYNIER *à* GOUVION SAINT-CYR.

Le général en chef me charge de vous écrire de faire pousser demain matin votre avant-garde à Göppingen. Le général Desaix poussera la sienne entre Schorndorf et Gmündt. La division commandée par le général Vandamme, qui doit servir de flanqueurs de droite, devra être placée à Böringen, ou à Gutenberg, ou à Wiesensteig, dans la position la plus favorable pour couvrir la route d'Ulm à Stuttgardt.

Le général en chef désire que vous lui envoyiez un rapport sur les positions que vous pourriez prendre avec votre corps de bataille, sur le chemin de Göppingen.

N° 33.

[116]

Kannstadt, le 9 thermidor an IV (27 juillet 1796).

REYNIER *a* GOUVION SAINT-CYR.

D'après les dispositions que le général en chef a ordonnées, votre corps de bataille devra, général, s'avancer demain 10 (28 juillet), en avant d'Ebersbach et prendre position, la droite à la Fils, vers Digelsberg, et la gauche vers Beyereck.

Votre avant-garde devra rester dans la même position, ou s'avancer si vous le jugez convenable, ainsi que le corps de flanqueurs.

P. S. Le quartier-général ira demain à Esslingen.

N° 34.

[116]

Esslingen, le 12 thermidor an IV (30 juillet 1796).

GOUVION SAINT-CYR *à* MOREAU.

J'ai pris, citoyen général, avec le corps de troupes que je commande, la position que vous m'avez ordonné de prendre par votre dernière lettre. La division du général Duhesme est placée à Gunsburg, ayant un fort poste à Urach, et occupant Wiesensteig, par un corps de troupes assez considérable. Il pousse ses reconnais-

sances sur toutes les communications qui conduisent à Blaubeuren ; le corps de bataille commandé par Taponier appuie sa droite à la Fils, près de Digelsberg, et la gauche se prolonge sur Beyereck. Cette position est entièrement conforme à l'instruction qui m'a été donnée par le général Reynier. L'avant-garde, commandée par Laroche, a pris position dans les environs de Göppingen. Les cuirassiers de l'empereur sont vis-à-vis du général Duhesme ; on a fait hier neuf prisonniers ; les dragons de l'archiduc Jean occupent les avant-postes devant Laroche : les officiers-généraux qui commandent devant lui, sont Devay et Hotze. Le quartier-général du prince Charles était encore hier à Böhmenkirch ; il n'a pas voulu laisser passer plus avant l'officier du margrave de Baden, qui allait chercher le contingent badois.

N° 35.

[117]

Schorndorf, le 12 thermidor an IV (30 juillet 1796).

REYNIER *à* GOUVION SAINT-CYR.

D'après les dispositions ordonnées par le général en chef, les divisions que vous commandez devront, général, prendre demain 13 thermidor (31 juillet) la position suivante :

Le corps de bataille, la droite à la Fils, près Eislingen, en avant de Göppingen, et sa gauche s'étendant sur les hauteurs en arrière du ruisseau de Krumbach, jusqu'à Rechberg.

L'avant-garde à Süssen, ou, si la position était meilleure, à Hirbersbach, s'étendant sur sa gauche le long de la Lauter, pour communiquer avec l'avant-garde du général Desaix entre Wisgoldingen et Degenfeld.

La division du général Duhesme, qui sert de flanqueurs de droite, devra se resserrer davantage sur Wiesensteig, et pousser plus avant sa droite sur la route d'Ulm.

Le général en chef sera demain à l'attaque de Gmündt.

Afin d'éviter la grande chaleur, il serait bon de mettre les troupes en mouvement à trois heures du matin.

N° 36.

[117]

Schorndorf, le 12 thermidor an IV (30 juillet 1796).

MOREAU *à* REYNIER.

Le général Sainte-Suzanne arrive à l'instant, mon cher Reynier, et rend compte que l'ennemi tient en forces la position derrière Gmündt, qu'il serait dangereux d'attaquer de front, la gorge étant très-étroite. Voici la disposition convenue : la division Sainte-Suzanne appuiera à sa gauche jusqu'à la Leine, occupant depuis Haungen jusqu'à Pfersbach, Wergen, en avant-poste. Delmas viendra prendre position à sa gauche, derrière la petite rivière de Roth, la droite à Durlangen, la gauche à Schlechsbach, et alors on tournera la position de l'ennemi par la gauche de la Leine. Cette

attaque, qui pourrait être très-sérieuse, se fera après-demain, en même temps que celle de Geislingen, si Saint-Cyr est prêt. J'irai demain matin à Göppingen. Le prince Charles avait hier son quartier-général à Böhmenkirch.

N° 37.

[111]

Extrait du Mémoire sur la Campagne de 1796, par le maréchal JOURDAN, page 295.

Paris, le 12 thermidor an IV (30 juillet 1796).

Le DIRECTOIRE EXÉCUTIF *au général en chef* MOREAU.

LE Directoire a reçu, citoyen général, vos deux lettres du 29 messidor (17 juillet), et celles que vous lui avez écrites de Stuttgardt le 5 thermidor (23 juillet). Il vous félicite sur l'exécution ponctuelle et célère des instructions qu'il vous avait transmises par ses précédentes. Il vous recommande de féliciter en son nom la brave armée que vous avez conduite à la victoire, et dont les efforts glorieux lui donnent tant de droits à la reconnaissance nationale.

L'armée de Sambre-et-Meuse doit avoir dirigé sa marche vers la Franconie; elle suivra l'ennemi avec cette vivacité qui a assuré jusqu'ici les triomphes à jamais mémorables des armées républicaines. Le Directoire a recommandé au général en chef Jourdan de s'avancer vers Nürenberg. Il apprendra sans doute bientôt son arrivée sur la Rednitz; il s'y préparera à rejeter une partie des Autrichiens vers la Bohême,

dans l'hypothèse où ils agiraient encore avec deux corps d'armée séparés ; et dans le cas contraire, il passera cette rivière, et pourra entrer en Bavière et marcher vers Ratisbonne, en couvrant sa gauche par un corps d'observation destiné à s'opposer aux forces que l'ennemi pourrait envoyer de la Bohême, contre l'armée de Sambre-et-Meuse, et même à s'avancer dans ce royaume pour y lever des contributions.

Vos dépêches du 5 thermidor annoncent que l'Autrichien s'est retiré vers Donauwörth. Informez-vous avec soin de la marche du général Jourdan, et cherchez à prendre position sur le Lech, au moment où il arrivera sur la Rednitz, ou même avant : vous y parviendrez facilement en renforçant les divisions de droite de l'armée de Rhin-et-Moselle ; et, s'il est nécessaire que vous teniez un corps sur la rive gauche du Danube, soit pour assurer vos communications avec l'armée de Sambre-et-Meuse, soit pour agir simultanément contre les deux armées autrichiennes réunies, nous pensons que vous pourrez placer une partie des troupes qui vous obéissent, soit sur la rive droite de la Wernitz, soit entre l'Altmühl et le Danube, en jetant, s'il le faut, quelques corps sur la gauche de la Schwab-Rezat.

Selon toutes les probabilités, l'ennemi, craignant de se séparer trop de l'armée que commande le général Wurmser, dans le Tyrol, sachant d'ailleurs combien notre entrée en Bohême pourrait entraîner pour nous d'inconvénients, et le dangereux disséminement des troupes qu'elle occasionerait, s'est vu forcé de se réunir sur le Danube pour protéger en partie la Bavière et couvrir entièrement l'Autriche. Si vous ne le poursuivez pas avec acharnement, il pourrait détacher de puissants renforts qui mettraient son armée du Tyrol dans le cas

de reprendre l'offensive avec vigueur, et de dégager Mantoue, dont la prise peut seule assurer nos conquêtes en Italie.

Nous regarderons comme un immense avantage, celui que pourrait obtenir l'armée de Rhin-et-Moselle, en coupant toute communication directe entre l'archiduc Charles, ou le prince de Hohenlohe et le général Wurmser.

Les talents que vous avez déployés jusqu'ici, citoyen général, nous présagent encore des succès glorieux. Vous les assurerez par le choix des positions et des camps que vous prendrez, par le gain d'une bataille générale qui achèvera la déroute totale de l'ennemi, s'il est nécessaire. Vous les assurerez surtout par cette union qui règne entre vous et le général en chef de l'armée de Sambre-et-Meuse, et sur laquelle le Directoire se plaît à fonder ses plus chères espérances.

Une paix honorable, voilà le but pour lequel nous combattons; le courage des armées républicaines, l'habileté de leurs chefs, les avantages importants que cette campagne nous a acquis, nous font croire que nos ennemis ne tarderont pas à la demander.

L'intention du Directoire est qu'il ne soit conclu aucun armistice, même provisoire, avec les Autrichiens, sans sa participation et sans son ordre formel, quelque avantageux qu'il puisse paraître pour les deux armées de Rhin-et-Moselle et de Sambre-et-Meuse. Un des grands inconvénients qu'un tel armistice entraînerait, serait celui de permettre à notre ennemi de renforcer l'armée de Wurmser, et de combattre avec avantage celle que commande le général Bonaparte. Nous vous invitons fortement à poursuivre constamment l'Autrichien avec la plus grande vivacité, et avec cet achar-

nement qui peut seul assurer et sa déroute complète et la prise de ses magasins.

N° 38.

[120]

Schorndorf, le 12 thermidor an IV (30 juillet 1796).

MOREAU *à* JOURDAN.

J'ai reçu, mon camarade, votre lettre du 8 thermidor; mon aide-de-camp vous a vu depuis.

L'armée se porte demain à Gmündt. Je me porterai sur-le-champ à la position d'Aalen et Heidenheim. J'enverrai un corps de flanqueurs du côté d'Ellwangen pour communiquer avec vous; il n'est guère possible que nous le fassions auparavant.

Mon aide-de-camp m'a dit que votre projet serait de pénétrer en Bohême; je crois que cela serait dangereux pour l'armée que je commande, puisque je resterais seul exposé à toutes les forces du prince Charles, qui vont sûrement s'augmenter des renforts qu'il recevra de l'intérieur du pays et de l'Italie. Je pense qu'en vous portant, comme me l'a écrit le Directoire, sur le Danube, en remontant la Reduitz, nous rendons au prince Charles toute position impossible sur ce fleuve, et nous le forcerons à se jeter fort loin sur le bas Danube, et alors nous devenons maîtres des débouchés du Tyrol. Je croyais que telles étaient les intentions du gouvernement. Je pense cependant qu'un corps de troupes qui menacerait de pénétrer en Bohême, inquiéterait bien l'ennemi, surtout d'après la bonne intelligence qui règne entre notre gouvernement et la

Prusse ; mais je crois important que le gros des deux armées agisse sur le Danube.

Le corps du général Ferino est sorti des montagnes, et se porte sur la rive droite du Danube, du côté d'Ulm.

Nous marchons ici à tâtons, sans cartes, dans un pays extrêmement difficile. Les villes de Francfort, Nürenberg et Würtzburg, doivent vous fournir des ressources en cartes ; s'il vous était possible de m'en faire passer du cours du Danube, de la Bavière et du cercle de Souabe, je vous serais infiniment obligé.

N° 39.

[117]

Göppingen, le 13 thermidor an IV (31 juillet 1796).

GOUVION SAINT-CYR *à* DUHESME.

Citoyen général, j'ai attendu jusqu'à ce moment l'arrivée du général en chef, pour vous indiquer le mouvement que devra faire dans la journée de demain votre division. Comme il n'arrive pas, je vais toujours vous donner une idée de ce que vous aurez probablement à faire, afin que vous preniez vos mesures en conséquence.

L'ennemi occupe une position assez avantageuse près Geislingen ; vous devrez attaquer la gauche, tandis que je ferai attaquer le front de cette position par les généraux Taponier et Laroche. Vos troupes devront partir pour cette expédition demain matin, à une heure précise, de Wiesensteig, et se diriger par la vallée de

la Fils sur Hausen et Ueberkingen, où quatre bataillons de votre division passeront la Fils, avec une partie de votre cavalerie, pour se porter sur le flanc gauche de l'ennemi; et occuper une position dont la droite appuierait à Amstetten, et la gauche à Wittingen; tandis que le reste de votre division occuperait une position propre à assurer la retraite de ces quatre bataillons, en cas de non-réussite.

Si vous recevez dans la nuit une lettre de moi qui vous annonce que cette attaque projetée soit différée, vous vous contenterez de prendre position sur la rive gauche de la Fils, la droite à Kilgen, et la gauche à Ueberkingen, en vous éclairant sur Altenstadt.

Le général Laroche occupe aujourd'hui Süssen, et garde la gorge venant de Degenfeld, où l'ennemi a la plus grande partie de ses forces; si nous n'attaquons pas demain Geislingen, je ferai occuper Gingen par le général Laroche, et pousser ses patrouilles jusqu'à Kuchen, où les vôtres pourront se rencontrer.

N° 40.

[117]

Göppingen, le 13 thermidor an IV (31 juillet 1796).

REYNIER *à* GOUVION SAINT-CYR.

D'après les dispositions ordonnées par le général en chef, l'attaque de Geislingen n'aura pas lieu demain; mais vous enverrez un corps pour appuyer et seconder l'attaque du général Desaix sur Gmündt. Ce corps devra être composé de trois demi-brigades et de la cavalerie dont vous pourrez disposer, sans trop dégarnir

votre droite. Il devra s'avancer par la chaîne des hauteurs qui règnent entre la Fils et la Remse, et passer par ou à côté de Rechberg et de Staufen, suivant les chemins qui conduisent par ces hauteurs. Il se placera vers Staufen ou Wisgoldingen, dans la position qu'on jugera la plus convenable, et poussera de là des partis sur les derrières de Gmündt, sur Beltringen et Degenfeld, afin d'inquiéter l'ennemi. Si l'attaque du général Desaix réussit, et qu'il porte son avant-garde à Heubach, ce corps pourra s'avancer derrière Degenfeld.

Votre avant-garde ne devra pas faire de mouvement; seulement elle enverra de forts partis sur sa gauche, afin de communiquer et protéger la marche du corps qui marchera par les montagnes. La division du général Duhesme devra s'avancer par la gorge de la Fils, à la même distance de Geislingen que vous êtes, dans la position actuelle, et continuer d'envoyer de forts partis sur les routes d'Ulm.

Il sera nécessaire que le général qui commandera le corps que vous faites marcher par les montagnes, ait l'ordre de suivre les instructions que le général Desaix pourrait lui envoyer.

N° 41.

[117]

Göppingen, le 13 thermidor an IV (31 juillet 1796).

REYNIER *à* GOUVION SAINT-CYR.

Je vous envoie, général, une lettre que je reçois du général en chef, qui change en partie les disposi-

tions prises pour aujourd'hui. Comme il fait appuyer le général Sainte-Suzanne plus à gauche et le fait moins avancer, il sera nécessaire que vous retiriez davantage votre gauche. Je pense que vous pouvez toujours appuyer la droite de votre corps de bataille à Eislingen, et prendre votre ligne par Hohenstaufen jusqu'à Meistweiler, où sera votre gauche. L'avant-garde pourra toujours avancer sa droite à Süssen, mais prendre sa gauche par Reichenbach, ou en arrière de ce village sur Walfahrt ou Rechberg et Mettlangen. L'avant-garde du général Desaix aura ordre de communiquer avec vous par ce dernier village; cette première marche est nécessaire pour préparer l'attaque de Geislingen.

N° 42.

[111 et 173]

Schweinfurt, le 14 thermidor an IV (1er août 1796).

KLEBER *à* MOREAU.

Une forte indisposition, citoyen général, ayant contraint le général Jourdan de se retirer pour quelques jours de l'armée, il m'en a remis le commandement par *interim;* j'ai donc ouvert la lettre que vous lui avez adressée le 9 de ce mois.

Votre aide-de-camp, le citoyen Baudot, vous aura sans doute rendu compte que lorsqu'il est arrivé à Schweinfurt, l'armée de Sambre-et-Meuse appuyait sa gauche à cette ville et sa droite à Wurtzburg. Demain l'armée marchera vers le haut Mayn et la Rednitz, et s'établira entre Lauringen et Ober-Schwartzach;

après-demain nous attaquerons l'ennemi dans son camp d'Asfurth ; et si nous obtenons le succès que j'ai lieu d'espérer, poursuivant notre marche, nous irons le chercher le lendemain à Bamberg.

D'après ces dispositions, vous voyez, mon général, que pour arriver à votre hauteur, l'armée que vous commandez pourrait se porter jusqu'à OEllingen et Donauwörth. Je crois même présumer que cette lettre vous trouvera déjà à Nördlingen.

L'armée que nous ayons à combattre est commandée par le général Wartensleben. Le corps du général Werneck en fait partie et ne l'a jamais quitté ; c'est lui qui se trouvait derrière la Kintz, pour couvrir la retraite de Wartensleben par Aschaffenburg.

Le corps de troupes saxonnes se retire ; il a campé le 30 juillet à Graffenberg, et doit se porter à grandes journées à Hof, frontière de Saxe.

Il est arrivé dans ces contrées quelques corps de cavalerie du haut Rhin ; mais je crois que nous sommes plus forts que lui en infanterie. Voilà, citoyen général, tous les renseignements que je puis vous donner; je vous prie de me faire connaître par où et comment vous désirez que la jonction des deux armées puisse s'opérer, et quels sont vos projets à cet égard.

Il ne s'est présenté jusqu'ici aucun négociateur, mais j'en attends d'un moment à l'autre : je vous tiendrai au courant de ce qui pourra être arrêté avec eux.

N° 43.

[124]

Gmündt, le 15 thermidor an IV (2 août 1796).

REYNIER *à* GOUVION SAINT-CYR.

Le général en chef arrive seulement à 10 heures du soir. Il s'est déterminé à faire prendre demain la position suivante à l'armée.

Le corps de bataille devra être sur les hauteurs derrière la Brenz, le centre vis-à-vis de Heidenheim, la gauche s'étendant jusque vis-à-vis Schnaidt, et la droite sur Wangen. Votre avant-garde devra prendre position de manière à couvrir votre front, et à se lier sur sa gauche avec celle du général Desaix vers Gross-Kuchen, et avec les flanqueurs de droite.

Les flanqueurs de droite devront avancer leur droite à Urspring, en continuant d'éclairer les routes d'Ulm, et étendre leur gauche, de manière à couvrir votre flanc droit.

Cette marche devra se faire à 8 heures du matin, après que les troupes auront mangé la soupe; les ordres de marche étant expédiés fort tard, on ne peut partir plus tôt.

Il sera nécessaire qu'on envoie des partis de différents côtés pour avoir des nouvelles des ennemis, et d'éclairer le chemin qui va de Böhmenkirch à Günzburg par Gerstetten.

Le général Desaix prendra position demain à Königsbrunn, les flanqueurs de gauche à Aalen.

Je crois que vous pourrez marcher au moins sur deux colonnes.

N° 44.

[121]

Heidenheim, le 16 thermidor an IV (3 août 1796).

GOUVION SAINT-CYR *à* MOREAU.

Conformément à vos ordres, citoyen général, j'ai attaqué hier l'ennemi à ses avant-postes sur tout le front de la division que je commande. Le général Laroche commandant mon avant-garde a pris position en avant de Böhmenkirch, et les troupes aux ordres de Taponier ont occupé celle où l'armée de l'archiduc Charles campait la veille; on leur a fait dans cette partie quelques prisonniers des régiments de Kinski, Waldeck, Manfredini, Antonio-Esterhazy. Le général Duhesme, qui avait devant lui l'arrière-garde du général Hotze, a fait une cinquantaine de prisonniers, dont un officier de Szekler; il est on ne peut pas plus certain que l'ennemi a reçu un renfort considérable de l'intérieur de l'Autriche, de la Bohême, etc.

Je ne sais pas encore le nom des bataillons que l'on fait monter très-haut; les régiments de cavalerie sont ceux de Modène et Löwenehr. Une personne qui paraît fort instruite des forces de l'ennemi, a voulu faire hier un pari considérable que nous serions attaqués avant cinq jours.

N° 45.

[220]

Gmündt, le 18 thermidor an IV (5 août 1796).

HAUSMANN, commissaire du gouvernement près l'armée de Rhin-et-Moselle,

Au général GOUVION SAINT-CYR.

On ne cesse, citoyen général, de me faire des réclamations aussi vives que multipliées, pour le renvoi des chevaux enlevés dans les communes du département du Bas-Rhin, pour le service de l'armée. Aujourd'hui que les succès les plus éclatants offrent de nouvelles et grandes ressources, on ne peut plus, sans injustice, retenir les chevaux de nos malheureux habitants du Bas-Rhin, qui depuis le commencement de la guerre, n'ont cessé d'être requis pour le service de l'armée. D'ailleurs, en leur rendant les chevaux, on les met dans le cas de préparer de nouvelles ressources.

Je vous prie donc, citoyen général, à moins que vous n'en ayez un besoin urgent, de donner les ordres pour la restitution et le renvoi des chevaux mis en réquisition sur la rive gauche du Rhin.

N° 46.

[126]

Aalen, le 19 thermidor an IV (6 août 1796).

MOREAU *à* GOUVION SAINT-CYR.

J'ai reçu, mon cher général, votre lettre de ce matin ; il est possible que le général Hotze n'ait pas changé de position, mais il est certain que l'ennemi s'est beaucoup renforcé à sa droite, et qu'il paraît vouloir tenir la position de Nördlingen. L'avant-garde du général Delmas a fait une reconnaissance sur Kössingen ; il y a trouvé le corps de M. Canisius, renforcé des hussards de Szekler et des chevau-légers de Kinski. Heudelet qui la commandait s'est un peu avancé, et a été chargé très-sévèrement ; sa perte est environ de cent quatre-vingt-dix hommes ; le 7e régiment de hussards a très-bien fait. Marisy a été blessé de plusieurs coups de sabre.

Préparez-vous à vous porter après-demain entre Neresheim et Tattenhausen, vous appuyant au Tattenhauser-See. Vous pourrez faire avancer le corps de Duhesme entre Haunsheim et Wittislingen. Desaix se placera, sa gauche en avant de Lauchheim, et sa droite vers vous. Les avant-gardes seront placées entre Kössingen et Dunstelchingen.

Je ne fais pas ce mouvement demain, la réserve étant trop éloignée, et les défilés du côté de Waldhausen étant très-difficiles ; et vous-même serez peut-être obligé de faire avancer quelques troupes.

N° 47.

[127]

Heidenheim, le 20 thermidor an IV (7 août 1796).

GOUVION SAINT-CYR *à* DUHESME.

En conséquence des ordres du général en chef, vous prendrez demain matin la position qui vous paraîtra la plus convenable; mais dont la gauche devra appuyer à Haunsheim, et la droite à la Brenz vers Gundelfingen. Vous devrez avoir un poste vers Wittislingen pour communiquer avec le général Laroche qui en établira un de son côté à Ziertheim. Il sera nécessaire que vous laissiez un petit corps de partisans vers Ulm, jusqu'au moment où les troupes du général Ferino approcheront de cette place. L'armée fera demain un mouvement en avant; le centre se trouvera à peu près à Neresheim, l'ennemi ayant presque toutes ses forces du côté de Nördlingen.

N° 48.

[111]

Aalen, le 20 thermidor an IV (7 août 1796).

MOREAU *à* JOURDAN.

Je reçois à l'instant, mon camarade, votre lettre du 16 de ce mois. J'ai vu hier le citoyen Latache qui vous a vu depuis qu'elle était écrite. Je lui ai expliqué le

mouvement que j'allais faire pour attaquer le prince Charles, dans toutes les suppositions qui peuvent exister. Il paraît qu'il renonce à tenir à Nördlingen, il s'en retire et marche vers Donauwörth. J'ignore encore s'il tiendra derrière la Wernitz, ou s'il passera le Danube pour se placer derrière le Lech. Dans les deux cas, je tâcherai de lui livrer bataille.

Les expressions du Directoire sont : « Qu'arrivé sur « la Rednitz, vous vous préparerez à rejeter une partie « des Autrichiens vers la Bohême, dans l'hypothèse où « ils agiraient encore avec deux corps d'armée sépa- « rés : et dans le cas contraire, vous passerez cette ri- « vière et pourrez entrer en Bavière, et marcher vers « Ratisbonne, en couvrant votre gauche par un corps « d'observation destiné à s'opposer aux forces que l'en- « nemi pourrait envoyer contre vous, et même à vous « avancer dans ce royaume pour y lever des contribu- « tions. » Il me recommande, en passant le Lech, de tenir sur la rive gauche du Danube un corps de correspondance avec vous, et finit par croire que l'ennemi ne fera entrer qu'un corps de troupes du général Wartensleben en Bohême, et que le reste viendra renforcer le prince Charles. C'est également dans cette supposition que je pensais que le gros de votre armée pourrait marcher vers le Danube, après avoir laissé un corps suffisant pour garder les défilés de la Bohême ; mais je vous croyais plus fort que vous n'êtes. Au reste, comme je suis très-persuadé que nous ferons l'un et l'autre tout ce qui dépendra de nous pour battre l'ennemi et nous secourir mutuellement, il faut attendre l'événement et voir les points de retraite de l'ennemi avant de prendre un parti définitif.

Malgré les renforts que le prince Charles a reçus de

l'intérieur du pays, je suis encore aussi fort que lui, même plus en infanterie. Le départ des Saxons nous remet au pair ; car il n'est guère possible qu'il reçoive plus de dix à douze mille hommes, à moins que le général Wurmser ne lui en envoie d'Italie ; et je suis sûr que Bonaparte lui donnera assez de besogne pour qu'il nous laisse tranquilles. Les Saxons s'en vont chez eux, etc.

N° 49.

[128]

Aalen, le 20 thermidor an IV (7 août 1796).

REYNIER *à* GOUVION SAINT-CYR.

Demain 21 thermidor (8 août), les divisions que vous commandez, général, devront prendre les positions suivantes :

Le corps de bataille derrière la rivière de l'Egge, la gauche à Neresheim, et la droite à Dischingen, détachant un petit corps vers le Tattenhauser-See. Les flanqueurs de droite devront s'avancer entre Haunsheim et Gundelfingen, détachant, si cela est utile, un corps à Lauingen, et se liant avec l'avant-garde vers Ziertheim ou Wittislingen. Il sera nécessaire de laisser un corps ou un parti du côté d'Ulm, et de faire des patrouilles sur le Danube, jusqu'à ce qu'on ait des nouvelles de la marche du général Ferino.

Votre avant-garde devra se placer vers Dunstelchingen, la gauche des postes au château de Razenhausen, et la droite à Ziertheim, communiquant avec les flanqueurs de gauche, et s'appuyant sur la gauche à l'avant-

garde du général Desaix, vers la route de Neresheim à Nördlingen, à la hauteur de Razenhausen.

Vous marcherez par la grande route de Heidenheim à Neresheim; si vous en trouviez une autre sur votre droite, il faudrait en profiter pour marcher sur deux colonnes. Votre corps de bataille devra être resserré, autant qu'il sera possible, sur Neresheim.

Le général Desaix aura sa droite à Neresheim; la réserve de cavalerie marchera par Gross-Kuchen, vous appuiera, s'il est nécessaire, et se placera entre Aurenheim et Dischingen.

Ce mouvement devra se faire à quatre heures du matin.

N° 50.

[178]

Paris, le 25 thermidor an IV (12 août 1796).

Le DIRECTOIRE EXÉCUTIF *au général en chef* MOREAU.

Nous avons appris avec satisfaction, citoyen général, vos succès à Gmündt, à Aalen et Heidenheim; nous attendons avec impatience la nouvelle de votre sortie des montagnes, d'une bataille gagnée par l'armée que vous commandez près le Danube, et celle des progrès de la marche rapide que les circonstances exigent que nous vous tracions.

Le corps de Wartensleben, qui est opposé à l'armée de Sambre-et-Meuse, est, suivant le rapport du général Kleber, de 35,000 hommes; les autres données que nous avons à ce sujet nous font croire que ce général a

été trompé relativement à ce nombre, et notre opinion se rapproche de la vôtre à cet égard. Nous savons aussi que vous avez à combattre une armée encore redoutable, et qui cependant vous est de beaucoup inférieure en nombre. Les principales forces autrichiennes sont dans le Tyrol et dans l'État de Venise; elles combattent l'armée d'Italie. Les rapports que cette armée nous envoie les portent au moins à 60,000 hommes, et les troupes républicaines destinées à les vaincre leur sont de beaucoup inférieures, et dans une situation devenue difficile par les maladies occasionées par les marais de Mantoue.

Le moment est venu de réunir les trois armées de Sambre-et-Meuse, Rhin-et-Moselle et d'Italie, et de les diriger de manière à conquérir une paix honorable et permanente; et c'est à vous qu'appartiendra la gloire de dégager la dernière. Déjà des mouvements offensifs de la part de l'ennemi l'ont obligée de lever le siége de Mantoue et à quitter les bords de l'Adige, en évacuant Vérone; elle a pris, il est vrai, une revanche glorieuse sur l'Autrichien audacieux, en remportant sur lui une victoire complète à Salo, à Lenado, à Montechiaro et Castiglione, près le lac de Guarda, en lui faisant plus de six mille prisonniers, en lui tuant ou blessant deux mille hommes, en lui prenant deux de ses généraux, trente bouches à feu et plusieurs drapeaux. Mais la force imposante de l'ennemi et l'ordre qu'il a sans doute reçu de tout risquer pour terrasser les républicains, dégager absolument Mantoue, et empêcher que le général Bonaparte ne ressaisisse l'offensive, donnent à craindre que l'Autrichien ne remporte encore quelques avantages, d'autant plus désastreux pour nous, que l'Italie inquiète est toujours disposée à en profiter d'une

manière également perfide et contraire à nos intérêts.

Voici, citoyen général, ce que nous croyons devoir vous prescrire. C'est de battre d'abord complétement l'armée de l'archiduc Charles, de la poursuivre avec acharnement, de passer vivement le Danube et le Lech, de vous emparer de la grande route qui va d'Inspruck à Ratisbonne, et qui passe par Münich, Pfaffenhofen et Neustadt; d'appuyer votre gauche au Danube vers Ingolstadt, en la couvrant de la petite rivière d'Inn; de porter un gros corps sur votre droite, et de le diriger avec la plus extrême célérité sur Inspruck, dont il s'emparera, afin de couper en partie la retraite à l'armée de Wurmser dans le Tyrol. Nous ne nous arrêterons pas à détailler les avantages immenses que présente ce plan, et nous croyons inutile d'insister sur la nécessité de l'exécuter avec rapidité. Ces réflexions se présentent naturellement à votre esprit, et vous en êtes sans doute aussi frappé que nous-mêmes. Nous sommes loin de nous dissimuler les obstacles que son exécution présente; ils naissent principalement de la difficulté des chemins et de la partie des montagnes que votre droite aura à parcourir : mais vous saurez les vaincre.

Nous vous en faciliterons les moyens, en prescrivant au général en chef de l'armée de Sambre-et-Meuse de passer la Rednitz et de se diriger sur le Danube et vers Ratisbonne, et en invitant le général en chef de l'armée d'Italie à s'avancer lui-même dans le Tyrol. Ces deux généraux agiront, nous n'en doutons pas, avec cette vivacité qui assure les succès, et qui nous a conquis pendant cette guerre l'assurance de notre indépendance et l'estime des nations vaincues. C'est aux trois généraux des armées attaquantes que sont confiés

le sort et la paix future de l'Europe entière, et les destinées certaines de la république : qu'ils agissent, qu'ils fassent encore quelques efforts puissants, et ce but sera rempli.

N° 51.

[169]

Neresheim, le 26 thermidor an IV (13 août 1796).

REYNIER *à* GOUVION SAINT-CYR.

Le général en chef se détermine à faire marcher l'armée, demain (14 août), à neuf heures du matin, pour prendre position dans la Kessel-Thal, en avant de Diamantstein. Votre gauche devra être pour le corps de bataille, à la rivière de Kessel, et la droite vers Luzingen ou Mörschlingen ; l'avant-garde couvrant votre front, la gauche en arrière d'Ober-Bissingen, et s'étendant sur la droite par Berghausen jusqu'à Deissenhofen, communiquera avec le corps de flanqueurs de droite. Les flanqueurs de droite, commandés par l'adjudant-général Houël, et composés du bataillon et des deux escadrons qu'il a emmenés avec lui, des corps qui formaient la division du général Duhesme, renforcés de cent soixante-quinze hussards du 11e régiment qui doivent être arrivés, pourront passer par Stauffen, Ballhausen, Riedhausen, ou autres routes que l'adjudant-général Houël choisira, et prendre position à Berkheim ou Schretzheim, ou autres positions propres à observer le Danube. Il pourrait même mettre garnison à Lauingen et Dillingen, pour garder les ponts sur le Danube, et envoyer un parti vis-à-vis Günzburg,

afin de s'assurer de l'arrivée du général Ferino. Comme on ne connaît ni le terrain, ni la position des ennemis, le général en chef s'en remet à la prudence et aux bonnes dispositions de l'adjudant-général Houël, qui devra faire son mouvement le plus tôt qu'il sera possible.

Ne connaissant point assez le terrain ni la position de l'ennemi, il sera nécessaire de bien reconnaître le terrain, avant de prendre la position. Pour cet effet, le corps de bataille pourra marcher un peu en arrière de l'avant-garde, qui ira d'abord, comme en grande reconnaissance, sur les points qui sont indiqués pour sa position. Je serai sur le terrain et verrai avec vous la position qu'on devra donner au corps de bataille; il sera nécessaire que l'avant-garde pousse des reconnaissances jusqu'à Höchstett.

D'après les rapports, il paraît que le corps principal de l'armée ennemie s'est retiré derrière la Wernitz; la ligne des vedettes passe à Ober-Bissingen et Doggingen.

N° 52.

[169]

Memmingen, le 27 thermidor an IV (14 août 1796).

L'adjudant-général HOUËL *au général* GOUVION SAINT-CYR.

Je n'ai reçu ta lettre, mon cher général, qu'à deux heures après-midi, comme j'arrivais de faire prendre position aux troupes de la 4e division et à celles que tu

m'avais précédemment données, la droite à Kaltenburg, le centre à Giengen, et la gauche à Memmingen, de façon à couvrir le flanc de l'armée dans la position où je la croyais encore, et soutenir un combat, s'il eût été nécessaire.

Il est trop tard, et les troupes de la 4e division trop fatiguées, pour que l'on puisse aller plus en avant aujourd'hui ; mais demain matin, je marcherai vers la position que tu m'indiques, et je t'en rendrai un compte détaillé. Je t'ai écrit hier, pour savoir si c'était à toi ou au général en chef que je devais m'adresser ; car toi-même m'avais dit d'écrire au général Moreau ; je lui ai rendu compte deux fois par jour depuis mon départ. Je te prierai de veiller à ce qu'il vienne un général prendre le commandement des troupes de la 4e division, ou d'en organiser le commandement d'une autre manière, vu que quelques personnes pourraient avoir l'air indécis sur les fonctions qu'elles auraient à remplir.

Je n'ai eu encore aucune nouvelle du général Ferino, quoique j'y aie envoyé plusieurs patrouilles, dont une, entre autres, partie hier matin, n'est pas rentrée ; ce qui rend toute la rive du Danube bien suspecte.

Les troupes du général Duhesme sont rentrées très-harassées, mais en assez bon ordre, et sans être affectées. Elles ont perdu deux pièces de canon, soixante chasseurs du 20e, et environ deux ou trois hommes d'infanterie dans la journée du 24 ; tâche de faire remplacer l'artillerie et les chevaux. J'ai déjà écrit au général Éblé pour lui dire qu'il était indispensable d'organiser un petit parc à ce corps de troupes, le sien ayant été envoyé à Neresheim.

N° 53.

[176]

A la ferme de Höchstett, le 27 thermidor an IV (14 août 1796).

GOUVION SAINT-CYR *à* HOUEL.

Avec le corps de troupes que tu commandes, et celui qui était précédemment aux ordres du général Duhesme, tu prendras position le plus tôt que tu pourras entre Berkheim et Schretzheim, de manière à bien flanquer la droite de l'armée qui appuiera à Mörschlingen. Tu pourras jeter des troupes dans Dillingen et Lauingen, pour garder le Danube et principalement les ponts qui sont dans le dernier endroit. Tu enverras vers Günzburg un parti pour observer la marche du général Ferino, et m'en rendras compte.

N° 54.

[175]

Mörschlingen, le 28 thermidor an IV (15 août 1796).

GOUVION SAINT-CYR *à* MOREAU.

J'ai pris hier, citoyen général, la position que vous m'avez indiquée. A cause de la longueur de la marche et de la difficulté des chemins, la gauche de l'avant-garde n'a pu hier appuyer tout-à-fait à la Kessel, mais ce matin ce mouvement a été achevé. Pour les mêmes raisons, les flanqueurs de droite n'ont pu arriver à

leur position ; la marche était trop forte. Les Français sont arrivés avant-hier à Höchstett, c'est-à-dire le 13 août, le même jour où se donna la fameuse bataille de Höchstett, il y a quatre-vingt-douze ans. La division Taponier est sans pain depuis quatre jours, celle de Duhesme ayant enlevé sur son passage tous les convois.

N° 55.

[176]

Amerdingen, le 29 thermidor an IV (16 août 1796).

REYNIER *à* GOUVION SAINT-CYR.

Je vous prie, général, de donner les ordres, pour que la division commandée par le général Duhesme, parte sur-le-champ pour aller prendre position derrière Gundelfingen et Grözingen, à l'entrée de la plaine du Danube, et d'envoyer sur-le-champ des reconnaissances sur Günzburg, afin de savoir si la division du général Ferino y est arrivée ; si elle n'y est pas, deux bataillons devront être aussitôt détachés pour aller en garnison à Ulm avec quelques hommes de cavalerie, et garder la tête-de-pont.

Il sera nécessaire d'observer toujours les ponts de Dillingen et Lauingen, sur le Danube. Ce qui engage le général en chef à faire ce mouvement, c'est qu'il a appris que le prince Charles a entièrement passé le Danube, à l'exception d'un petit corps d'armée qu'il garde à Donauwörth ; son quartier-général est à Nordheim, où il y a un camp assez considérable, et des troupes ont remonté le Danube vers Günzburg.

La réserve a ordre de venir prendre position à Berkheim ; la cavalerie y cantonnera ainsi qu'à Altheim et Schabringen.

N° 55 *bis*.

[241]

Paris, le 29 thermidor an IV (16 août 1796).

Le DIRECTOIRE *à* MOREAU.

Nous vous avons tracé, citoyen général, le plan des opérations qui vous restent à suivre, et les derniers événements de l'Italie nous confirment encore davantage dans nos premières intentions.

Le général Wurmser étant réduit à la moitié des forces avec lesquelles il a vainement essayé de reprendre l'offensive, et ne pouvant plus tenir campagne qu'en fuyant devant l'armée victorieuse qui le poursuit, il devient plus instant que votre droite s'avance sur l'Inn, jusqu'à Inspruck et jusqu'à Brixen, où elle se liera avec la gauche de l'armée d'Italie. Vous ne perdrez donc pas un instant pour porter un corps de quinze mille hommes dans cette direction, afin d'intercepter, s'il est possible, tout moyen de retraite à Wurmser, et empêcher qu'il ne communique avec le prince Charles. Pendant ce temps, l'armée de Sambre-et-Meuse marchera sur Ratisbonne, et ses efforts, combinés avec ceux de l'armée que vous commandez, doivent nécessairement porter les derniers coups aux impériaux, qu'il ne faut pas se borner à harceler, mais qu'il faut attirer dans des affaires plus sérieuses et vaincre en

bataille rangée. Il est sans doute à présumer qu'ils chercheront à éviter un engagement général, afin de fatiguer l'activité des armées républicaines, d'affaiblir en temporisant l'influence de nos victoires, et d'épargner à l'Autriche le sort d'une affaire générale, dont les suites pourraient faire trembler Vienne ; mais c'est à vous à rompre ce système d'opérations dont la lenteur nous serait funeste, à triompher de l'incertitude même des ennemis, et à mettre dans vos mouvements tant d'audace, de célérité et de précision, qu'ils ne puissent refuser la bataille que vous leur présenterez, et dont l'issue ne peut que vous être favorable.

Tels sont, citoyen général, les nouveaux succès auxquels vous devez prétendre, et tels sont les ordres positifs que nous vous donnons pour les obtenir. Vous avez pour vous les plus puissants mobiles de la victoire : la confiance que donne la supériorité ; le zèle et le talent des chefs qui vous secondent ; et une bravoure républicaine de la part des troupes.

N°. 56.

[179]

Dillingen, le 30 thermidor an IV (17 août 1796).

REYNIER *à* GOUVION SAINT-CYR.

Le général en chef a reçu, général, votre lettre. Avant de faire passer le Danube à toute l'armée, il veut reconnaître les premières positions qu'on pourra lui faire prendre. Pour cet effet, demain matin (18 août), de fortes reconnaissances devront passer le Danube,

pour pousser jusqu'à la Zusam. Vous en ferez passer une à Höchstett, à huit heures du matin, qui devra se diriger sur Wertingen et Pfaffenhofen ; et, si elle ne trouve rien jusqu'à la Zusam, pousser des patrouilles qui devront aller jusqu'aux premiers postes ennemis.

Une reconnaissance, composée de deux régiments de la réserve, passera demain à sept heures du matin ici, et se dirigera par la route d'Augsburg sur la Zusam. Vous voudrez bien donner des ordres pour qu'à six heures du matin il en parte une de Lauingen, qui se dirigera par Bäumgarten et Burgau.

Les ponts de Höchstett, Blindheim et Münster, doivent être rétablis ; mais pendant qu'il n'y a pas de troupes sur la rive droite, on doit en ôter quelques madriers.

N° 57.

[180]

Dillingen, le 1er fructidor an IV (18 août 1796).

REYNIER *à* GOUVION SAINT-CYR.

Le général en chef a reconnu la position sur la Zusam, et l'armée devra la prendre demain matin. Les divisions que vous commandez, général, devront prendre position : la gauche à la grande route d'Augsburg, derrière Wertingen, et la droite vers Wengen ; l'avant-garde au-delà de la Zusam, dans la position que vous jugerez la meilleure pour couvrir votre front, à une lieue du corps de bataille ; la gauche à la route d'Augsburg, en avant de Bliensbach. Il sera nécessaire que vous envoyiez un petit corps sur votre droite pour

communiquer par des partis avec le général Ferino, qui est à Mindelheim.

Le corps du général Duhesme devra passer à trois heures du matin le Danube à Lauingen, et se diriger par Bäumgarten ou Weisingen sur Wengen. Il devra pour cela faire rassurer, s'il est nécessaire, les chemins par le marais, mais accélérer sa marche, parce qu'elle sera longue. Vous ferez passer le reste de vos troupes par Höchstett et le pont de Steinheim, qui n'est praticable que pour l'infanterie. Vous les dirigerez sur Kiklingen, où elles prendront la chaussée d'Augsburg, qu'elles suivront pour arriver à leur position derrière Wertingen, et prendront ensuite à droite. Votre avant-garde pourrait passer de très-bonne heure à Blindheim, avant le général Desaix.

Le général en chef vous invite, général, à donner des ordres bien précis et sévères pour empêcher le pillage, les contributions levées particulièrement, et les vols qui se commettent, en achetant en numéraire et payant en mandats. Il est nécessaire de faire sentir aux troupes qu'elles s'ôtent par cette conduite toutes les ressources que nos conquêtes doivent procurer à l'armée, et déshonorent les armes françaises, etc.

N° 58.

[180]

Dillingen, le 2 fructidor an IV (19 août 1796).

REYNIER *à* GOUVION SAINT-CYR.

Demain 3 fructidor (20 août), à dix heures du matin, les troupes que vous commandez, général,

devront partir de leur position actuelle pour aller prendre position sur les hauteurs derrière la Schmutter, la droite au bois qui est entre Eisenbrechtshofen et Egelhofen, et la gauche à Langenreichern. Le corps de flanqueurs de droite pourra se placer entre Egelhofen et Adelsried, et s'éclairer jusqu'à la route d'Ulm à Augsburg. L'avant-garde devra border le Lech, depuis Waltershofen, qui est le point de gauche, jusqu'à Langweid, et garder, par sa droite, la plaine, depuis le bois de Langwied jusqu'à Gablingen. Votre corps de bataille pourra suivre la grande route d'Augsburg : les flanqueurs de droite suivront une route de traverse.

Aussitôt qu'on arrivera à la position, il sera nécessaire de faire partir de fortes reconnaissances, qui, si cela est possible, passeront le Lech au gué.

N° 59.

[181]

Extrait du *Mémoire sur la Campagne de* 1796, par le maréchal JOURDAN, page 312.

Dillingen, le 3 fructidor an IV (20 août 1796).

MOREAU *à* JOURDAN.

Nous avons passé le Danube, mon camarade; l'armée prend aujourd'hui position sur le Lech. Le prince Charles paraît se diriger vers Ingolstadt, ce qui me fait croire qu'il pourrait renforcer momentanément M. de Wartensleben pour nous attaquer : je ne lui en

donnerai pas le temps; je le suivrai sans relâche. Nous n'avons pas passé le Danube à Donauwörth, faute de pontons; le pont de cette ville était brûlé; nous avons été forcés de revenir passer le fleuve sur les ponts de Höchstett, Dillingen et Lauingen.

Le corps de Ferino me joint demain.

On nous a dit que vous étiez à Amberg, et que vous avez eu un succès sur Wartensleben. Si vous apprenez que le prince Charles a renforcé Wartensleben, je pense qu'il ne faut pas vous compromettre; il vaut mieux perdre quelque terrain qu'une bataille. Je vous assure que je ne donnerai aucun relâche au prince Charles, et il ne pourra pas beaucoup s'écarter de moi; mais mon retour vers Dillingen et Höchstett, et la marche pour rejoindre le Lech, lui en a donné trois ou quatre sur moi.

J'attends de vos nouvelles avec impatience.

N° 60.

[181]

Extrait du *Mémoire sur la Campagne de* 1796, par le maréchal JOURDAN, page 314.

Le 5 fructidor an IV (22 août 1796).

JOURDAN *à* MOREAU.

J'AI reçu cette nuit, mon camarade, votre lettre du 3 courant (20 août). J'étais déjà prévenu que le prince Charles avait passé le Danube à Ingolstadt, avec

vingt mille hommes, et qu'il marchait pour m'attaquer. Le général Bernadotte, qui commande un corps détaché sur ma droite, pour couvrir mes communications avec Nürenberg, et qui est à Deining, en avant de Neumarkt, s'attendait à être attaqué hier ou aujourd'hui. Je n'ai point reçu de ses nouvelles. J'ai pris position hier sur la rive droite de la Naab, en présence de l'ennemi qui est sur la rive gauche ; je vais examiner ses mouvements, mais ne l'attaquerai pas avant de vous savoir plus rapproché de moi, et je m'estimerai fort heureux de ne l'être pas moi-même. Vous sentirez qu'il est pressant que vous marchiez en avant ; car si le prince Charles a la facilité de battre Bernadotte, il pourra se porter ensuite sur nos derrières, s'emparer des défilés qui sont sur mes communications, et mettre l'armée dans un grand embarras. Je ferai cependant tout ce qui dépendra de moi pour éviter ce malheur ; mais hâtez-vous de m'envoyer du secours, car l'armée du général Wartensleben est seule au moins aussi forte que celle que je commande.

N° 61.

[181]

Mark-Biberbach, le 4 fructidor an IV (21 août 1796).

REYNIER *à* GOUVION SAINT-CYR.

D'après les dispositions arrêtées par le général en chef, les divisions que vous commandez, général, devront prendre demain (22 août) position derrière le Lech et la Wertach, la gauche vers Westheim, et la

droite du corps de bataille à Wellenburg. Votre avant-garde devra se placer d'abord sur le Lech, en avant d'Augsburg, et s'emparer des deux ponts sur cette rivière; elle poussera, s'il est possible, et si elle n'éprouve pas trop d'obstacles, jusqu'à Friedberg, et s'établira de manière à couvrir votre front et à correspondre par sa droite avec celle du général Ferino, commandée par le général Abatucci. Il sera nécessaire que cette avant-garde laisse quelques petits postes sur le Lech, jusqu'à ce que le général Desaix les ait fait remplacer, ou que l'ennemi se soit retiré.

Vous ferez occuper la ville d'Augsburg par un bataillon et cinquante hommes de cavalerie que vous choisirez, ainsi que le chef, de manière qu'on puisse être assuré que la police règne dans la ville, et que personne n'entre sans permission. L'avant-garde pourra tourner la ville, à moins de quelques obstacles que je ne connais pas.

Le mouvement devra se faire à deux heures du matin; l'avant-garde suivra la grande route d'Augsburg; votre corps de bataille devra marcher par Gablingen, Batzenhofen et Deiserdingen, de manière à n'être pas vu par l'ennemi, si c'est possible; parce qu'il est important de lui déguiser ce mouvement. Pour la même raison, il serait bon de laisser dans le camp que vous quitterez quelques détachements, qui allumeront les mêmes feux qui l'auront été cette nuit.

N° 62.

[211]

Augsburg, le 6 fructidor an IV (23 août 1796).

REYNIER *à* GOUVION SAINT-CYR.

D'après les dispositions ordonnées par le général en chef, les troupes que vous commandez, général, devront partir demain matin (24 août) pour attaquer les ennemis sur le Lech et à la partie de Friedberg. Le général Ferino doit passer le Lech entre Haunstetten et Unter-Frauenhof, porter sa droite sur Küssing ou Möring, et attaquer la gauche des ennemis entre le Lech et la Paar, afin de marcher sur Ottmaring et Kabringen, pour gagner la route de Münich. Vous ferez forcer le passage du Lech à Ablass et aux ponts de Lechausen et Hochzoll, ou préférablement aux gués que vous découvrirez; vous ferez ensuite l'attaque de Friedberg de la manière que vous jugerez la plus convenable. Il serait peut-être préférable de joindre votre effort à celui du général Ferino, d'autant plus que la position de la droite des ennemis est très-bonne.

Vous aurez à votre disposition la réserve qui est à Kriegshaber; je l'écris au général Bourcier, et lui dis de la faire rassembler demain, à trois heures du matin, dans la plaine, derrière Ober-Hausen, où vous lui enverrez les ordres.

Vos troupes pourront passer la Wertach aux ponts d'Ober-Hausen, Pfersee et Göggingen.

Le mouvement devra être fait de manière que vous

passiez le Lech à trois heures et demie précises du matin.

P. S. Le général Desaix doit aussi passer à Langweid, et marcher sur Mühlhausen et Haberskirchen ; mais comme il n'a, de même que le général Ferino, que des gués pour passer le Lech, et ne pourra peut-être pas emmener de l'artillerie, vous ne devez pas beaucoup compter sur le mouvement des ailes, et vous arranger pour faire l'attaque de front.

Il serait peut-être utile que vous fissiez passer quelques troupes au gué à Gersthofen, ou entre ce village et Lechhausen.

N° 62 *bis*.

[218]

Friedberg, le 7 fructidor an IV (24 août 1796).

DUHESME *à* GOUVION SAINT-CYR.

Je vous envoie, général, par l'aide-de-camp du général Vandamme, un drapeau qui a été pris avec le bataillon qui a posé les armes. On en a encore pris un autre que je vous enverrai ce soir ou demain. Je dois faire l'éloge du 20e régiment de chasseurs, du 11e de hussards, et des compagnies détachées des 17e et 100e demi-brigades, tant à l'attaque du plateau de Friedberg qu'à la poursuite de l'ennemi. On doit à ces troupes la prise de plusieurs pièces d'artillerie, dont on vous en enverra encore quelques-unes demain, qui sont restées dans les bois, faute de chevaux. Je ne vous fais aucun

rapport de cette affaire, parce que c'est vous qui l'avez dirigée, et que tout s'est passé sous vos yeux.

N° 63.

[223]

Augsburg, le 8 fructidor an IV (25 août 1796).

REYNIER *à* GOUVION SAINT-CYR.

DEMAIN (26 août), à cinq heures du matin, le corps que vous commandez devra partir, pour prendre la position suivante : le corps de bataille, la droite à la Paar, entre Perenbach et Walxhofen, et la gauche vers Mainbach, derrière l'étang d'Ainhershofen. Votre avant-garde devra se placer sur la route de Ratisbonne, en avant de Kühbach et de Winden; elle s'étendra sur sa gauche pour garder la gorge de la Paar, et communiquer vers Gollingkreut avec l'avant-garde du général Desaix. Il sera aussi nécessaire que cette avant-garde garde la route d'Aicha à Münich, ou que vous détachiez de votre droite un petit corps qui se placera entre Klingen et Pützenhofen, pour communiquer avec le général Ferino, qui sera sur la route d'Augsburg à Münich.

Vous enverrez des partis un peu forts sur les routes d'Ingolstadt, Ratisbonne et Pfaffenhofen. Ils devront pousser jusqu'aux premiers postes des ennemis, et prendre des informations sur leur retraite.

P. S. Vos troupes devront marcher sur la route de Ratisbonne, et s'il est possible de trouver un autre che-

min, sur deux colonnes, l'une sur cette route, et l'autre à gauche de la Paar.

Il sera nécessaire que vous laissiez ici la garnison qui y est, et une garde de police à Friedberg.

N° 64.

[178]

Extrait du *Mémoire sur la Campagne de* 1796, par le maréchal JOURDAN, page 331.

Augsburg, le 8 fructidor an IV (25 août 1796).

MOREAU *à* JOURDAN.

J'AI reçu, mon camarade, votre lettre du 5. Une marche rétrograde que j'aurais faite sur Ingolstadt, par la rive gauche du Danube, ne vous aurait pas dégagé, comme celle que j'ai faite sur le Lech, d'autant plus que j'en avais l'ordre positif du Directoire.

J'ai forcé à gué le Lech, et je vous assure que cela était difficile. La preuve en est dans notre nombre de noyés plus considérable que celui de tués et de blessés, dans le combat qu'il a fallu livrer au corps de Latour, qui gardait cette rivière et la position de Friedberg. Il a été complétement battu et dispersé. Nous lui avons pris dix-huit pièces de canon au moins, on en trouve encore dans les bois, et environ deux mille prisonniers.

J'attends de vos nouvelles avec impatience. Je suis persuadé que vous avez résisté à l'effort que l'ennemi voulait faire contre vous. Le prince Charles avait mené

à Wartensleben dix bataillons et un ou deux régiments de cavalerie; le reste de son armée était resté à Ingolstadt, Rhain, Friedberg, Landsberg, et près des montagnes du Tyrol.

En forçant Latour qui était au centre, j'ai rompu la communication des corps de Condé, Fröhlich et Wolf.

Nos avant-postes sont à quatre ou cinq lieues de Münich; j'y marche pour empêcher qu'il ne garde l'Isar. Le prince Charles va me revenir, et cela vous mettra à même de reprendre votre marche vers Ratisbonne. L'électeur de Bavière demande à traiter; ce sera encore douze mille hommes de moins.

Ci-joint le bulletin du chef de l'état-major au général Ernouf. Le corps de Ferino marche droit à Münich; le reste de l'armée marche par la route de Ratisbonne, la gauche vers Neuburg, la droite à la route de Münich.

N° 65.

[223]

Aicha, le 9 fructidor an IV (26 août 1796).

REYNIER *à* GOUVION SAINT-CYR.

Demain (27 août), à cinq heures du matin, les troupes que vous commandez devront se mettre en marche; la gauche du corps de bataille devra s'appuyer à la Paar vers Schrobenhausen, derrière la Weilach, et la droite à Autenzell.

Votre avant-garde devra occuper Hohenwart, Geblerbach, Gertshausen, Holerzell et Alberzell, et pous-

ser des partis sur les routes de Ratisbonne et Pfaffenhofen.

Il sera nécessaire d'envoyer quelques patrouilles pour communiquer avec la gauche du général Ferino, qui sera sur la Glon.

N° 66.

Extrait du *Mémoire sur la Campagne de* 1796, par le maréchal JOURDAN, page 309.

Paris, le 12 fructidor an IV (29 août 1796).

Le DIRECTOIRE EXÉCUTIF *au général* JOURDAN.

Nous apprenons, citoyen général, les succès de l'armée que vous commandez, avec une satisfaction qui croît avec le prix des moments et l'espérance que nous avons d'avantages décisifs. Il est en effet bien important que l'ennemi ne se retire pas dans la Bohême, où vous devez tâcher de le rejeter avant qu'il ait essuyé une défaite en bataille rangée. Si vous n'obteniez immédiatement cet avantage, les difficultés que présente l'entrée de la Bohême, jointes à cette espèce de confiance apparente, ou plutôt au désespoir de ses pertes, qui a engagé l'ennemi à vous attaquer à Amberg, pourraient ralentir la vivacité de vos opérations, et balancer plus long-temps le sort décisif de la campagne. Vous sentirez cependant avec nous, citoyen général, que nous ne devons pas seulement avoir pour objet de nous maintenir au sein de l'empire germanique; mais qu'il

faut frapper la maison d'Autriche de coups si violents, qu'elle ne puisse voir sa conservation que dans la paix, et qu'elle se décide sur-le-champ à la recevoir à des conditions équitables, dans lesquelles les intérêts, la gloire et la générosité de la république seront conciliés.

Vous ne pouviez sagement prendre un autre parti que celui que vous adoptez, de marcher avec toutes vos forces contre Wartensleben, tant qu'il ne divisera pas les siennes ; et il n'est pas à présumer qu'il s'affaiblisse par des détachements considérables, pendant que vous le presserez d'aussi près. S'il fait sa retraite sur le Danube, malgré vos tentatives pour l'en écarter, après l'avoir battu, vous dirigerez un corps imposant sur Ratisbonne par un mouvement rapide et dérobé, afin d'empêcher sa jonction avec le prince Charles, pendant que vous ne cesserez de le harceler dans sa marche. Mais s'il est précieux, dans cette supposition, d'isoler les deux armées ennemies, il ne l'est pas moins, pour le général Moreau et pour vous, d'augmenter votre supériorité sur chacune d'elles, en opérant la jonction sur vos deux ailes. Étant ainsi appuyé par sa gauche, le général Moreau pourra se prolonger plus facilement sur le Lech, pour hâter l'occupation de la Bavière par les armes de la république, et nous avons la confiance que vous unirez vos efforts pour reproduire en Allemagne les événements d'Italie ; car, nous vous le répétons, ce n'est pas assez dans la position où nous sommes de faire plier l'ennemi, il faut le battre complétement et le disperser.

N° 67.

[224]

Schrobenhausen, le 12 fructidor an IV (29 août 1796).

REYNIER *à* GOUVION SAINT-CYR.

Demain (30 août), à cinq heures du matin, le corps que vous commandez devra se mettre en marche pour prendre la position suivante : le corps de bataille derrière Pfaffenhofen, appuyé au ruisseau de Klein-Ilm, et la gauche au bois, entre Reichertshofen et Gundersried. Votre avant-garde devra se placer derrière Tan, sur le chemin de Pfaffenhofen à Freisingen, et fournir des postes sur sa droite jusqu'à Hohen-Kammer, et sur sa gauche jusqu'à Königsfeld et Pücherfried.

Vous pourrez marcher sur deux colonnes : l'une passera par Weilbach, et de là, suivra la route de Pfaffenhofen par Maria-Zell et Gertshausen; et l'autre suivra la grande route jusqu'à Weidhofen, où elles prendront la route de traverse.

Le général Moreau sera à Pfaffenhofen.

N° 68.

[224]

Geisenfeld, le 14 fructidor an IV (31 août 1796).

REYNIER *à* GOUVION SAINT-CYR.

Le général en chef vous donnant, général, pendant le mouvement de demain (1er septembre), le commandement supérieur sur les troupes de l'aile gauche qui restent de ce côté-ci du Danube, sous les ordres du général Beaupuis, ainsi que d'une partie de la réserve, je vous adresse, général, copie des instructions que j'ai envoyées aux généraux Desaix et Bourcier. Voici la position des troupes du général Beaupuis : la 62e demi-brigade en arrière de Geisenfeld; la 97e, un bataillon à Vohburg, et deux en avant-garde à Schwaig, sur la route de Neustadt, avec le 17e régiment de dragons. Le général Beaupuis a de plus une compagnie d'artillerie légère.

N° 69.

[231]

Börnbach, le 15 fructidor an IV (1er septembre 1796).

REYNIER *à* GOUVION SAINT-CYR.

Après avoir eu beaucoup de peine à réveiller le général Desaix, je lui ai parlé. D'après son rapport, l'ennemi lui a présenté des forces assez considérables, ainsi

qu'au général Delmas. Ils ont été bien repoussés ; mais on ne peut pas encore assurer qu'ils ne reviendront pas à la charge demain ou après. Il serait toujours bon que le général Saint-Cyr étendît la gauche de son corps de bataille jusque derrière Gundersried, dans la trouée que laisse le bois. Son avant-garde doit toujours faire son mouvement sur sa gauche, et un petit corps s'avancer sur Wollenzach.

Le général Desaix aura sans doute des nouvelles plus sûres des ennemis.

N° 70.

[234]

Pfaffenhofen, le 17 fructidor an IV (3 septembre 1796).

REYNIER *à* GOUVION SAINT-CYR.

Le général en chef a reçu, général, votre rapport qui est très-satisfaisant, surtout si on peut s'établir sur la rive droite de l'Isar, et se maintenir dans cette position : mais nous ne pouvons pas dégarnir dans ce moment notre corps de bataille, et il sera essentiel que vous rameniez les troupes que vous en avez tirées. Le général Ferino a ordre de renforcer le corps du général Jordi, et de le placer à Freisingen. Vous y laisserez les troupes que vous avez actuellement, jusqu'à ce que celles du général Ferino soient bien établies, et vous les ferez ensuite rentrer à leur position. Il sera nécessaire que vous fassiez un peu avancer la droite de votre avant-garde, pour qu'elle se lie bien avec la gauche du

corps qui sera à Freisingen ; elle devra être au moins à Palzing.

Le général Delmas n'a pas encore pu attaquer la tête-de-pont d'Ingolstadt.

N° 71.

[234]

Pfaffenhofen, le 18 fructidor an IV (4 septembre 1796).

REYNIER *à* GOUVION SAINT-CYR.

Demain (5 septembre), à sept heures du matin, les troupes que vous commandez, général, devront prendre une position plus avancée. La gauche de votre corps de bataille devra s'appuyer à l'Ilm et à la grande route vers Starzhausen, entre Königsfeld et Attenhausen; sa droite sera au bois derrière Ober-Lauterbach. Votre avant-garde devra se placer sur la route de Mainburg et sur celle de Moosburg, afin de pouvoir établir des postes sur les points d'Ober-Mettenbach, Ober-Embsenbach, Larsbach, Osterhausen et Herrnkirchen.

Vous ferez, s'il est possible, marcher votre corps de bataille sur deux colonnes : l'une rejoindra la grande route vers Reichertshofen, et la suivra jusqu'à sa nouvelle position ; l'autre marchera par la grande route, et suivra le chemin de traverse par Wollenzach. Les corps que vous avez laissés sur Freisingen pourront nous rejoindre demain en prenant la route directe sur Wollenzach, d'où on les replacera dans les positions qu'ils devront prendre.

Pour prendre cette position, l'ennemi devra être

chassé d'Ober-Lauterbach et environs; vous pourrez faire vos dispositions de manière à ce qu'il soit repoussé vivement.

N° 72.

[234]

Pfaffenhofen, le 19 fructidor an IV (5 septembre 1796).

REYNIER *à* GOUVION SAINT-CYR.

Les troupes que vous avez sur Freisingen n'étant pas relevées, vous ne prendrez pas une position aussi avancée que celle qui vous avait été indiquée hier. Vous placerez seulement votre corps de bataille derrière le ruisseau de Wollenzach: la droite derrière Wollenzach, et la gauche à l'Ilm, à Königsfeld. Votre avant-garde ne poussera qu'à Unter-Mettenbach, Rotteneck, Ober-Lauterbach, Larsbach, Osterhausen et Gschwend, en communiquant par des patrouilles avec Freisingen.

Les troupes que vous avez à Freisingen devront rejoindre à Wollenzach, et passer par les chemins qui suivent à peu près le front qu'occupait votre avant-garde.

Le village de Lauterbach étant occupé par l'ennemi, c'est sur lui que devra se porter la force de votre avant-garde.

N° 73.

[246]

Wolnach, le 20 fructidor an IV (6 septembre 1796).

REYNIER *à* GOUVION SAINT-CYR.

Demain (7 septembre), à six heures du matin, les troupes que vous commandez, général, devront se mettre en mouvement pour prendre une nouvelle position. Votre corps de bataille devra appuyer sa gauche vers l'Ilm, à Ober-Zell, se prolonger sur le plateau derrière le ruisseau de Mettenbach, quitter le plateau au bois qui est entre Ober-Mettenbach et Rotteneck, occuper le plateau qui est derrière Ober-Lauterbach. On devra s'occuper de reconnaître bien les communications de la droite à la gauche et des derrières; il faudra aussi établir quelques nouveaux passages sur le ruisseau de Rotteneck et Lauterbach.

Votre avant-garde devra marcher sur Mainburg, en chasser les ennemis, et prendre position derrière l'Abens : la gauche de ses postes devra être à Haunsbach, où est la droite de l'avant-garde du général Desaix; leur droite entre Kirchdorf et Haslbach.

L'avant-garde ne devra partir qu'entre sept et huit heures du matin; elle enverra des partis pour communiquer avec les troupes du général Ferino sur Freisingen et Moosburg.

Le général en chef s'établira à Geisenfeld.

N° 73 *bis*.

[261]

Paris, le 23 fructidor an IV (9 septembre 1796).

Le DIRECTOIRE EXÉCUTIF *au général* MOREAU.

Nous vous avons prescrit, citoyen général, par notre dernière dépêche, de poursuivre votre marche dans la Bavière, et de dissiper les corps que le prince Charles a laissés devant vous; nous pensions alors que l'armée de Sambre-et-Meuse se maintiendrait sur la Rednitz, et qu'elle se trouverait bientôt dégagée, par la nécessité où l'ennemi se trouverait réduit de reporter ses principales forces contre l'armée de Rhin-et-Moselle. L'événement n'a pas justifié nos espérances; et les circonstances ayant changé, nous avons adopté des dispositions nouvelles.

L'armée de Sambre-et-Meuse se retirant sur la Lahn, et ayant cédé quelques avantages à l'ennemi près Würtzburg, il est à présumer qu'il s'attachera à profiter de la supériorité momentanée qu'il a obtenue sur elle, et qu'il la suivra dans sa marche rétrograde. Nous sommes d'ailleurs informés que des troupes autrichiennes ont été retirées du Tyrol pour remplacer, sans doute devant vous, partie de celles qui ont passé le Danube; ce qui confirme que le prince Charles donnera la plus grande suite à son mouvement dans la Franconie. Il est donc nécessaire de s'opposer à ce dessein par une mesure autre qu'une diversion dans

la Bavière, et d'opérer contre lui une réunion de forces telle qu'elle puisse rétablir l'offensive sur toute la ligne d'opérations. Nous vous prescrivons en conséquence, citoyen général, de marcher sur-le-champ sur les derrières du prince Charles entre la Rednitz et le haut Neckar, et de prendre avec vous toutes les troupes qui ne seront pas strictement nécessaires pour contenir celles qui ont été laissées en Bavière. Vous établirez une communication sûre entre le corps qui gardera le Lech et celui que vous conduirez au secours de l'armée de Sambre-et-Meuse ; et vous agirez avec une telle célérité (dans la direction que ses mouvements ultérieurs vous indiqueront), que les subsistances et les communications du prince Charles se trouvent interceptées, et que, menacé immédiatement sur ses derrières, il soit forcé de s'arrêter. Le général Beurnonville marchera de son côté, avec un renfort tiré de l'armée du Nord. Aussitôt que par ce mouvement combiné vous serez en mesure de livrer bataille à l'ennemi, nous sommes convaincus que la situation des choses changera.

N° 74.

[250]

Le 24 fructidor an IV (10 septembre 1796).

REYNIER *à* GOUVION SAINT-CYR.

Le général en chef me charge, général, de vous écrire de révoquer les ordres que vous pourriez avoir donnés pour détruire les magasins de Pfaffenhofen ; il

y a apparence que nous reviendrons en profiter. Cela ne doit pas empêcher d'emmener le plus qu'il sera possible sur les voitures qu'on a dû rassembler; si on détruisait quelque chose, ce ne devrait être que la farine.

N° 75.

[251]

Geisenfeld, le 24 fructidor an IV (10 septembre 1796).

REYNIER *à* DESAIX.

Vous voudrez bien, général, rassembler le 24 à Neuburg les troupes qui forment l'avant-garde du général Decaen, plus une demi-brigade et un régiment de dragons, après avoir fait remplacer par d'autres troupes l'avant-garde qui est sur la route de Neustadt. Le 25 (11 septembre), à trois heures du matin, les troupes qui seront restées à votre corps de bataille vers Geisenfeld, prendront la route d'Ingolstadt par Menching et Stimm. Elles suivront ensuite celle de Neuburg, et se placeront entre cette ville et Zell, jusqu'à ce que l'avant-garde soit retirée à Geisenfeld. Il conviendra même de laisser quelques troupes à Geisenfeld, jusqu'à l'arrivée de l'infanterie. L'avant-garde renverra, dès trois heures du matin, une partie de son infanterie pour garder les défilés qui sont sur les derrières, et commencera sa retraite à neuf heures du matin, sur Geisenfeld, où elle se placera derrière la rivière d'Ilm, à gauche de la ville, et y restera jusqu'à ce que l'avant-garde y soit arrivée. Elle commencera alors à se retirer,

et se dirigera sur Menching, où elle se placera, ainsi qu'à Püchl, derrière la Paar. Il sera nécessaire que, pour déguiser ce mouvement aux ennemis, les avant-postes de cavalerie restent dans leur position sur la route de Neustadt avec un parti de cavalerie, aussi long-temps qu'il sera possible, si l'ennemi n'attaque pas, et même jusqu'à la nuit.

Le général Delmas restera le 25 dans la même position devant Ingolstadt, et continuera ses dispositions, comme si l'on voulait attaquer la tête-de-pont. Il pourrait même jeter quelques obus dans la ville pendant la nuit du 24 au 25 (du 10 au 11 septembre). Le 26, votre avant-garde rejoindra le corps d'armée par Neuburg, de l'autre côté du Danube; le général Delmas retirera ses troupes de devant Ingolstadt, et les placera entre Lichtenau et le Danube, pour garder les routes qui conduisent à Neuburg, jusqu'à ce que l'armée ait passé le Danube : on déterminera après la marche qu'il devra suivre, pour rejoindre avec toutes ses troupes la gauche de l'armée.

Vous passerez, général, le 25, vers midi, le Danube à Neuburg avec les troupes que vous y aurez rassemblées le 24; vous marcherez sur Eichstädt, pour en chasser le petit corps ennemi qui y est. Vous le pousserez aussi loin qu'il sera possible, et enverrez des partis pour chasser ceux des ennemis qui courent ce pays. L'armée passera le Danube le lendemain ; vous pousserez ensuite plus loin vers la route de Nürenberg.

Les équipages et parc d'artillerie devront partir de Geisenfeld le 25 à deux heures du matin pour Neuburg, et marcheront par Reichertshofen sur Neuburg.

Deux régiments de cavalerie et une compagnie d'ar-

tillerie légère de la réserve, se rendront cette nuit à Feldkirchen, près Neuburg; vous pourrez en disposer pour les placer sur la rive gauche du Danube, pour couvrir votre flanc droit pendant votre marche.

N° 76.

[251]

Geisenfeld, le 24 fructidor an IV (10 septembre 1796).

REYNIER *à* GOUVION SAINT-CYR.

Le corps que vous commandez, général, devra partir demain 25 (11 septembre), à deux heures du matin, pour faire une contre-marche sur Neuburg, et prendre position, la droite à Rohrenfels, et la gauche à Feldkirchen. Le corps de bataille marchera sur deux colonnes; celle qui forme la droite passera l'Ilm à Weilenbach, se dirigera par Gambach sur Börenbach, passera la Paar à Freihausen; de là à Hohenried, Brunnen, Berg-im-Gau et Wagenhofen; l'autre colonne, qui sera composée de la gauche du corps de bataille, passera par Geisenfeld, Reichertshofen, Weichering et Zell. Après avoir passé la Paar à Reichertshofen et Freihausen, ces troupes s'arrêteront et prendront position derrière cette rivière; elles y feront une station de trois ou quatre heures, jusqu'à ce qu'elles apprennent l'arrivée des avant-gardes à Geisenfeld, derrière l'Ilm. Elles suivront ensuite le chemin indiqué ci-dessus. Le corps de bataille laissera une arrière-

garde derrière Geisenfeld, jusqu'à l'arrivée de l'infanterie de l'avant-garde.

Les avant gardes renverront, dès deux heures du matin, une partie de leur infanterie aux défilés les plus importants sur leurs derrières, laisseront leurs postes établis jusqu'à la rentrée des découvertes, et partiront à neuf heures du matin pour Geisenfeld et Weilenbach, en laissant leurs postes de cavalerie et des partis de cavalerie à leur ancienne position, pour que l'ennemi ne s'aperçoive pas, s'il est possible, de ce mouvement. Cette cavalerie rejoindra ensuite; mais si l'ennemi ne fait aucun mouvement, elle restera jusqu'au soir. Après avoir fait une halte derrière Geisenfeld et à Weilenbach, l'avant-garde marchera à Reichertshofen et Börenbach, où elle s'établira. Cette marche de l'avant-garde devra être faite avec beaucoup de prudence, pour ne laisser aucun corps exposé aux entreprises de l'ennemi sur ses derrières.

Les voitures d'équipages et de toute espèce devront partir à minuit, et passer par Weilenbach, Börenbach, Schrobenhausen, Berg-im-Gau et Wagenhofen, où elles se rassembleront.

Le parc d'artillerie devra suivre la même route que les équipages.

Il est nécessaire de faire connaître aux troupes que cette contre-marche n'est point une retraite, mais qu'elle est nécessaire pour nous emparer d'Ingolstadt, et se porter sur les derrières de l'armée du prince Charles.

Vous donnerez les ordres nécessaires pour qu'on détruise, autant qu'il sera possible, les magasins de Pfaffenhoffen, et qu'on mette le feu à ce qui est encore dehors. S'il y a du pain de confectionné, on devra le

transporter à Freihausen, pour qu'il soit distribué aux troupes pendant leur halte.

Le général en chef sera demain à Neuburg.

N° 77.

[247]

Neuburg, le 25 fructidor an IV (11 septembre 1796).

MOREAU *à* JOURDAN.

J'ai reçu, mon camarade, avec bien du plaisir, votre lettre du 18 de ce mois ; je vous croyais, d'après les rapports des gazettes et ceux des Autrichiens, très-maltraité, et vous me faites part d'un désavantage, à la vérité, mais qui me tranquillise bien.

Après avoir battu M. Nauendorf, qui est venu se joindre à M. de Latour pour m'attaquer, coûte qui coûte, je me disposais à marcher sur Ratisbonne, lorsque j'ai appris par des rapports d'Anspach que vous aviez été forcé à Würtzburg. Le plan de l'ennemi, que j'ai vu parfaitement, de me laisser aller en avant tant que je voudrais, mais de me faire une guerre de derrière vraiment désolante, surtout pour nos munitions, tant du côté du Tyrol que par Ellwangen, Nördlingen, et puis la longueur du mouvement pour vous dégager, la place d'Ingolstadt que l'ennemi tient et que nous ne pouvions assiéger (ce qui lui donnait un débouché sur mes derrières), m'ont déterminé à passer le Danube à Neuburg, à jeter un corps considérable aux ordres de Desaix sur Nürenberg, et même plus loin, si cela est

possible, à me tenir avec l'armée en observation pour assurer la marche de ce corps, la droite au Danube entre Neuburg et Ingolstadt. Cette position ne sera point fixe, mais pourra varier selon les circonstances. Si cela réussit, vous serez en état, avec les renforts qu'on vous enverra sûrement de l'armée du Nord, de remarcher. Je crains bien qu'on ne pousse des partis jusqu'à Kehl; j'ai donné l'ordre à Scherb de se jeter dans le camp retranché, qui est bon. Je lui envoie quelques troupes de renfort.

En un mot, mon camarade, je vais faire mon possible pour vous mettre en état de reprendre l'offensive, et me préserver de l'ennemi que j'ai de tous les côtés.

L'ennemi a encore de cette armée, contre vous, quatorze escadrons de cavalerie; il en a renvoyé quinze avec M. Nauendorf. Il avait tiré d'ici seize bataillons dont huit de grenadiers, très-faibles; il en a renvoyé dix. Il nous est arrivé depuis, six escadrons du régiment de Modène, venant de Vienne.

Donnez-moi souvent de vos nouvelles par la rive gauche; j'enverrai souvent des courriers au gouvernement, et chaque fois j'en ferai partir un de Strasbourg pour vous.

N° 78.

[253]

Buch, le 28 fructidor an IV (14 septembre 1796).

A onze heures du soir.

L'adjudant-général DEMONT *au général* MOREAU, *à Neuburg.*

CITOYEN général, après vous avoir quitté, je me suis dirigé vers Pöttmess, pour m'informer de ce qui s'y était passé. J'ai rencontré avec la plus grande surprise le 3e bataillon de la 21e demi-brigade, qui m'a dit avoir reçu l'ordre de son chef de brigade de se retirer sur Neuburg. Ayant interrogé ce chef de bataillon sur ce qui s'était passé à Pöttmess, il me dit que les troupes qui y étaient avaient été repoussées et obligées de se retirer vers Rhain, ce à quoi je n'ai pu ajouter foi ; je lui ai ordonné de faire halte et de prendre position entre Wagenhofen et Rohrenfels. Après, j'ai continué ma route pour avoir des renseignements plus sûrs. Étant arrivé à Ehekirch, j'ai appris que les hussards et les deux premiers bataillons de la 21e étaient partis pour Buch ; m'y étant transporté, le colonel du 9e de hussards en a fait le rapport que je vous envoie.

N° 79.

[261]

Neuburg, le 29 fructidor an IV (15 septembre 1796).

REYNIER *à* GOUVION SAINT-CYR.

Demain (16 septembre), à la pointe du jour, aussitôt que les troupes que vous avez sur Zell, auront été relevées par celles du général Sainte-Suzanne, et que celles du général Desaix arriveront, vous devrez faire appuyer toute la ligne sur sa droite, et lui faire prendre position : la droite derrière Sinning, et la gauche au marais, vers Wagenhofen. Votre avant-garde pourra rester en position, jusqu'à ce que les troupes étant bien réunies, on puisse marcher sur Pöttmess et la route d'Aicha à Rhain. La droite de votre corps de bataille devra se lier par Liedling avec un bataillon de la 44e demi-brigade et un de la 26e, qui sont placés derrière Strass ; il sera très-nécessaire d'envoyer des patrouilles dans l'intervalle qui existe entre Pöttmess et le Lech, afin d'appuyer votre droite.

N° 80.

[262]

Neuburg, le 30 fructidor an IV (16 septembre 1796).

REYNIER *à* GOUVION SAINT-CYR.

Le général en chef se détermine, général, à faire attaquer demain matin (17 septembre) les ennemis dans les positions qu'ils occupent autour de Pöttmess. Il est de la dernière importance d'y culbuter l'ennemi par une attaque très-vive, et de le repousser fort loin. Le général Desaix secondera votre attaque; et pour qu'il puisse déployer ses troupes, il sera nécessaire que vous appuyiez beaucoup à droite, afin que votre aile droite suive la grande route de Rhain à Aicha. Pour cet effet, les troupes que vous avez en seconde ligne, devront partir à quatre heures du matin, marcher par Illdorf, Holzkirchen et Echsheim, pour s'approcher de la grande route de Rhain à Aicha, et marcher de là sur Gundelsdorf, en attaquant toujours l'ennemi avec vigueur. Les troupes que l'adjudant-général Demont a dû recevoir aujourd'hui à Pesenpürck, devront suivre la grande route et marcher à la hauteur de cette colonne, en s'éclairant jusqu'au Lech. Les troupes qui ont pris aujourd'hui position et ont combattu à Ehekirch, devront attaquer l'ennemi sur Walden et Pöttmess, aussitôt que les troupes du général Desaix arriveront, et se mettront en seconde ligne derrière elles. Elles devront particulièrement se diriger par les bois et les hauteurs, à droite de la route.

La réserve de cavalerie ira demain, à quatre heures du matin, à Buch. Le général en chef la mettra à votre disposition, si, d'après les rapports de l'adjudant-général Demont, il est nécessaire de la faire agir sur la droite. Le général en chef vous prie de lui envoyer promptement les rapports de l'adjudant-général Demont, sur la position qu'il aura prise et les forces que l'ennemi lui aura présentées, et s'il a pris la position que vous lui avez indiquée.

Comme la marche des troupes sera un peu longue, elles ne pourront pas être toutes rendues avant huit heures. C'est cette heure qu'il faudra fixer aux avant-gardes pour l'attaque des ennemis.

N° 81.

[264]

Pöttmess, le 1er jour complémentaire an IV (17 septembre 1796).

REYNIER *à* GOUVION SAINT-CYR.

Demain (18 septembre), à sept heures du matin, les troupes que vous commandez, général, devront se mettre en mouvement pour prendre la position suivante : Le corps de bataille, la droite à la Paar, derrière Grosshausen, et la gauche à Saint-Leonhart. L'avant-garde devra pousser sa gauche sur la Paar à Herzhausen. Si l'ennemi occupe encore ce pays, il faudra l'attaquer avec vigueur, et faire soutenir cette attaque par les troupes du corps de bataille, si cela est nécessaire, pour chasser les ennemis.

Vous correspondrez par des postes avec les troupes du général Ferino, qui occupe la route d'Aicha à Münich, et ferez occuper Aicha.

N° 82.

[264]

Friedberg, le 1er jour complémentaire an IV (17 septembre 1796).

A neuf heures du soir.

L'adjudant-général DONZELOT *au général* GOUVION SAINT-CYR.

Je saisis l'occasion de votre maréchal-des-logis pour vous donner, mon cher général, des nouvelles de notre position. Le général Reynier ayant prévenu le général Ferino que vous repassiez le Danube, et que votre avant-garde devait être hier à Pöttmess pour attaquer Aicha, où l'ennemi était alors, a fait seconder votre mouvement en portant la brigade de Jordi sur les deux routes d'Aicha à Münich et à Augsburg; la droite à Klingen, la gauche à la Paar, occupant la tête des bois de Blümenthal. Il avait ordre de saisir le moment de votre attaque pour tourner l'ennemi par sa droite.

La nuit dernière, à une heure après minuit, le bataillon qui était à Klingen s'est conduit avec gloire. L'ennemi ayant voulu faire retraite sur la route de Münich a été arrêté, et après une fusillade de quatre heures, on a chargé à la baïonnette; la colonne d'émigrés a été mise en déroute et s'est jetée dans les bois

d'Unter-Mayerbach. Vers midi, Aicha a été évacué par eux. Leur arrière-garde a pris position sur les hauteurs d'Unter-Wittelsbach, à cheval sur la route de Schrobenhausen et occupant la lisière du bois. Montrichard est à cheval sur la route d'Augsburg à Münich. Abatucci est en avant de Landsberg. Nous sommes prêts à faire un mouvement sur l'Isar.

N° 83.

[270]

Aicha, le 2e jour complémentaire an IV (18 septembre 1796).

REYNIER *à* GOUVION SAINT-CYR.

Demain, général, le corps de bataille restera dans la même position ; mais votre avant-garde devra pousser jusqu'à la Weilach. Elle établira ses postes sur cette rivière, la droite à Ruppertzell, Weilach et Satlberg, et la gauche à la Paar vers Schrobenhausen. Il sera nécessaire de pousser de fortes reconnaissances, et repousser les premiers postes ennemis aussi loin qu'on pourra sans trouver trop de résistance ; votre plus forte reconnaissance devra se faire sur Pfaffenhofen.

Le mouvement de l'avant-garde devra se faire à six heures du matin.

La gauche des postes du général Ferino sera à Alt-Münster.

N° 84.

[271]

Aicha, le 2e jour complémentaire an IV (18 septembre 1796).

REYNIER *à* GOUVION SAINT-CYR.

Demain (19 septembre), à cinq heures du matin, les troupes que vous commandez, général, devront se mettre en marche pour repasser le Lech, et prendre position derrière la Wertach, la droite à Pfersee et la gauche vers Gersthofen. Vous marcherez sur deux colonnes, l'une par la grande route d'Augsburg en traversant Friedberg, l'autre par la route de traverse qui est à la gauche de la Paar et conduit à Lechhausen, où elle passera le Lech et ira de là à Oberhausen. L'avant-garde devra rester dans la même position et pousser le matin ses découvertes comme à l'ordinaire. L'infanterie devra seulement être renvoyée vers midi en arrière à Aicha, où il sera nécessaire de laisser un corps de cavalerie pour soutenir la retraite de celle de l'avant-garde, dont les postes ne devront être retirés qu'à la nuit.

L'avant-garde prendra position le soir en avant de Friedberg, et laissera des postes à Täsing, et sur la route d'Augsburg à Neuburg.

Les équipages devront partir aussitôt que cet ordre parviendra, pour passer le Lech avant les troupes et être parqués à Steppach.

Le général en chef recommande à tous les généraux

de mettre la plus grande attention à n'oublier aucune troupe, à ce qu'elles marchent bien réunies.

Il faudra faire arrêter et former les troupes de position en position, d'abord à Täsing, et ensuite en avant de Friedberg, pendant que les troupes passeront le Lech; c'est particulièrement les troupes qu'on laissera à l'avant-garde qu'on devra surveiller.

N° 85.

[274]

Augsburg, le 3e jour complémentaire an IV (19 septembre 1796).

REYNIER *à* GOUVION SAINT-CYR.

Demain (20 septembre), à la pointe du jour, votre avant-garde devra rectifier sa position sur la lisière des bois en avant des ponts du Lech et à Lechhausen, garder et préparer la destruction de ces deux ponts en coupant les piles des deux travées, et s'étendre sur sa droite et sa gauche pour établir des postes à Haunstetten, à Gersthofen et Langweid. Lorsque la nuit viendra, elle se retirera derrière la Wertach, la droite à Wellenburg et la gauche à Langweid, et établira la droite de ses postes au pont d'Inningen, et la gauche à Langweid. On fera partir demain matin des reconnaissances par les routes de Ratisbonne et de Münich, qui devront pousser jusqu'à ce qu'elles rencontrent l'ennemi; on en enverra aussi à Landsberg.

A dix heures du matin, après que les troupes du

corps de bataille auront mangé la soupe, elles devront se mettre en marche pour aller prendre position derrière la Schmutter, la droite à Ruchshof près la route d'Ulm, et la gauche à Ottmarshausen.

Votre parc et vos équipages devront partir une heure avant et être parqués à Biburg.

Votre corps de bataille pourra marcher sur deux colonnes : l'une suivra la grande route d'Ulm depuis Kriegshaber ; celle de gauche marchera par Neusäs et Westheim.

N° 86.

[280 et 282]

A Grod, près Steinhausen, le 1er octobre 1796.

Le général comte DE LATOUR *au général baron* DE FRÖHLICH. (Traduction.)

VOTRE Excellence aura sans doute déjà appris par M. le baron de Mercantin, que l'ennemi non-seulement s'est contenté de rester à Aulendorf, mais qu'il était aussi dans l'intention d'abandonner tout de suite Schussenried.

Vers les dix heures du matin, l'ennemi se jeta avec fureur sur l'avant-garde du général comte de Baillet près Steinhausen ; le duc d'Enghien qui s'en aperçut vint sur-le-champ à son secours avec son corps d'armée ; il fit tout ce qu'on peut attendre d'une bonne troupe, renversa trois fois l'ennemi, mais il perdit en peu de temps cent trente-un hommes qui restèrent

morts, et eut deux cent quatre-vingts blessés. Je vins à trois heures après midi, avec mon armée, sur les hauteurs de Grod; je renforçai l'avant-garde et relevai les troupes fatiguées, et l'ennemi qui redoublait à chaque instant ses attaques, perdit plus de mille hommes, sans pouvoir gagner un pouce de terrain : la nuit mit fin à la bataille. Aujourd'hui tout est tranquille, mais l'ennemi a gardé sa position d'hier, ce qui a empêché le baron de Mercantin d'avancer plus loin que Michel-Winaden, et moi, je ne peux pas dépasser Grod. Hier, M. de Mercantin n'a pu recevoir de nouvelles du général Klinglin; j'espère qu'il ne lui arrivera rien de fâcheux, et qu'il pourra bientôt nous instruire de ce qui s'est passé entre lui et l'ennemi. J'espère que l'ennemi se retirera demain, et me mettra par là en état de passer par Schussenried jusque vers Reichenbach. C'est là où j'attends avec impatience la nouvelle du passage de la Schussen, et en même temps la marche vers Aulendorf de M. de Mercantin. J'y serais arrivé aujourd'hui sans faute, si le général Nauendorf ne se fût replié d'Ulm vers Urach, sans égard pour mes prières et mes ordres, et sans laisser même un seul piquet sur le Danube; ce qui fait que mon aile droite est toute découverte, et ce qui retardera beaucoup ma marche.

Malgré cela, M. le maréchal baron de Petrasch a déjà passé Willingen, et s'est assuré de tous les passages qu'il a laissés derrière lui; et si Votre Excellence pouvait s'emparer du Rheinthal et engager les paysans à se mettre de notre parti, il n'échapperait aucun soldat de l'armée ennemie. L'armée de Condé a à sa disposition quatre pièces de 8 et seize de 4, qui appartenaient à l'ennemi. A la dernière affaire, mais

surtout à celle d'hier, elle a brûlé toutes ses munitions de réserve.

Votre Excellence voudra bien donner au porteur du présent un ordre ouvert, afin que par mon ordre il soit délivré des munitions sur le parc pris à Dachau, autant qu'il lui en faudra pour servir un jour de bataille, quatre pièces de 8 et seize de 4.

N° 87.

[286]

Buchau, le 10 vendémiaire an V (1er octobre 1796).

REYNIER *à* GOUVION SAINT-CYR.

Le général en chef me charge, général, de vous écrire qu'il se détermine à faire attaquer demain matin (2 octobre), le corps ennemi qui est devant vous ; votre principale attaque devra se faire par la route de Reichenbach à Biberach. Vous pourrez aussi en faire une sur la droite par Schussenried, et une autre, lorsque le moment sera favorable, sur la gauche par Oggeltshausen. Le général Desaix fera, pendant ce temps, une attaque par la chaussée de Riedlingen à Biberach ; il arrivera entre sept à huit heures du matin à la hauteur du village de Seekirch ; c'est à cette même hauteur que vous devrez commencer votre attaque.

Il faudra pousser vivement l'ennemi et tâcher de mettre ses troupes en déroute ; on pourra le faire suivre par le corps de bataille jusqu'à Biberach. Les troupes légères les suivront aussi loin qu'il sera possible.

La réserve sera rendue à six heures du matin à Reichenbach, vous en pourrez disposer.

N° 88.

[311 et 312]

Buchau, le 13 vendémiaire an V (4 octobre 1796).

Ordre de marche donné par le général REYNIER, *chef de l'état-major général.*

Le 13 (4 octobre), le corps du général Desaix prendra position entre Scheer et Wöhringen, son avant-garde vers Ebingen, avec des flanqueurs de droite sur la route de Riedlingen à Tübingen, et une arrière-garde à Bussenberg.

Le général Saint-Cyr réunira son corps de bataille derrière le marais de Buchau et Schussenried, son avant-garde vers Biberach, s'étendant sur la gauche, afin de communiquer avec les troupes légères que le général Desaix laissera sur la montagne de Bussenberg.

La réserve à Tissen et Neufra.

Le général Ferino sur la Schussen, faisant pousser ses avant-gardes sur l'Argen, afin de persuader à l'ennemi qu'on veut reprendre l'offensive.

Le 14 (5 octobre), le général Desaix prendra position à Friedingen, Ebingen, Burladingen et Trochtelfingen; le général Saint-Cyr, sa droite vers Riedhausen et Ostrach, et sa gauche à Mengen; le général

Ferino, la droite à Fischbach, et la gauche à Riedhausen. Le général en chef sera à Pfüllendorf : il adressera ses dépêches au général Desaix, à Sigmaringen, au général Ferino, par Pfrungen ; la réserve vers Hausen et Rülfingen.

Le 15 (6 octobre), le général Desaix vers Tuttlingen, Möhringen, Balgheim, Schömberg et Spaichingen.

Le général Saint-Cyr vers Mösskirch, la droite à Lintz, et la gauche au Danube, en arrière de Sigmaringen ; le général Ferino, la droite vers Moosburg, et la gauche à Lintz, derrière la rivière d'Ach ; la réserve vers Rohrdorf et Heudorf. Le général Moreau sera à Mösskirch ; il écrira au général Desaix par Friedingen, au général Ferino par Herdwangen.

Le 16 (7 octobre), le général Desaix vers Willingen et Rottweil, aux sources du Danube et du Neckar, poussant des partis sur Sulz et Haigerloch.

Le général Saint-Cyr, la droite à Stockach ; le général Ferino, sa gauche au même point, avec des postes sur le lac jusqu'à Constance. On aura soin d'enlever les bateaux de Buchhorn, Mörsburg et Ueberlingen ; la réserve vers Neuhausen et Friedingen.

Le général en chef à Stockach ; il écrira au général Desaix par Tuttlingen.

Le 17 (8 octobre), le général Desaix vers Hornberg, Schramberg et Dornhan, à l'entrée de la vallée de la Kintzig.

Le général Saint-Cyr, sa droite à Engen, et la gauche au Danube vers Möhringen.

Le général Ferino, la droite au territoire suisse vers Hohenweil, et la gauche à Engen.

La réserve vers Möhringen ; le général en chef à Engen, il écrira au général Desaix par Möhringen.

On fera de nouvelles dispositions pour les positions à prendre le 18 (9 octobre).

N° 89.

[312]

Pfüllendorf, le 14 vendémiaire an V (5 octobre 1796).

REYNIER *à* GOUVION SAINT-CYR.

Le maire ou bailli de Gutenstein ayant fait prendre plusieurs de nos ambulances et maltraiter nos malades par les Autrichiens, le général en chef me charge, général, de vous écrire pour que vous donniez l'ordre de l'arrêter.

Les partis ennemis étaient encore aujourd'hui à Engen, et voltigeaient dans les environs de Stockach. Le général Nauendorf paraît vouloir se réunir avec le général Petrasch vers Rottweil ; le général Desaix y marche ; mais probablement, pour bien battre le général Nauendorf, il faudra que vous agissiez avec le général Desaix, afin d'avoir la supériorité nécessaire.

Il conviendra que demain vous n'éloigniez pas beaucoup vos parcs et équipages de votre corps de bataille, jusqu'à ce qu'on ait des nouvelles de Stockach et Engen, et qu'ils soient bien escortés.

Comme il y a ici une manutention qui produit par jour 12,000 rations de pain, il serait important que Pfüllendorf fût couvert demain toute la journée, afin que vous puissiez faire distribuer cette quantité de pain à vos troupes.

N° 90.

[313]

Geisingen, le 17 vendémiaire an V (8 octobre 1796).

REYNIER *à* GOUVION SAINT-CYR.

Demain 18 (9 octobre), à quatre heures du matin, votre division de gauche devra partir pour Pfohren, près Donaueschingen ; elle prendra position derrière la Brege et le Danube ; la droite à Pfohren, et la gauche à Hüfingen, à moins qu'elle ne reçoive ordre de marcher plus loin, et poussera une avant-garde par Donaueschingen sur Willingen.

Votre division de droite devra continuer à garder la gorge du Danube ; vous déterminerez la position qu'elle devra prendre, entre Möhringen et Zimmern. Tuttlingen devra toujours être occupé en avant-garde ; mais le général Ferino se retirant sur Engen, les postes qui sont à Liptingen devront partir.

Le général en chef attend de nouveaux rapports pour déterminer l'attaque de Willingen, où le corps du général Petrasch est toujours ; on ne sait pas précisément où est le général Nauendorf.

N° 91.

[327]

Saint-Mergen, le 20 vendémiaire an V (11 octobre 1796).

LECOURBE *à* GOUVION SAINT-CYR.

Comme j'ignore, citoyen général, où est le général Taponier, d'après ce qu'il m'a dit qu'il allait près le général Girard-dit-Vieux, je vous adresse mon rapport, afin que vous me fassiez connaître directement ce qui me concernera pour ma marche de demain.

Je suis donc établi à Saint-Mergen, où j'ai trouvé une centaine d'Autrichiens qui ne m'attendaient pas sitôt. J'en ai pris et tué quelques-uns, et j'ai délivré quatre-vingts prisonniers français, dont cinq officiers, parmi lesquels il y a un colonel et un officier du génie. Les prisonniers sont de la 93e demi-brigade, et ont été pris avant-hier à Vieux-Brisach. Ils se plaignent fort des paysans de ces environs, et moi aussi; car j'ai trouvé beaucoup d'obstacles dans ma marche, par les abatis que ces coquins avaient faits.

J'ai envoyé des partis dans la vallée de la Kintzig, sur Simonswald, où il paraît que les Autrichiens sont encore; mais il y a des chemins affreux pour y aborder. J'ai un bon chemin d'ici à Freiburg; si le général Taponier est à Neustadt, veuillez lui dire que je suis ici.

N° 92.

[329]

Neustadt, le 20 vendémiaire an V (11 octobre 1796).

GOUVION SAINT-CYR *à* MOREAU.

Le général Girard-dit-Vieux a forcé le passage du Val-d'Enfer. Il y a eu un combat assez vif, la position étant on ne peut plus favorable à l'ennemi. On a pris une pièce de canon et fait quelques centaines de prisonniers, dont quatre officiers. J'ai beaucoup fait causer ces officiers, et, à force de les retourner, j'ai appris d'eux que le général Tholmé avait évacué avant-hier Freiburg, que cette ville a été occupée hier par plusieurs bataillons autrichiens, et que le prince Charles a dû attaquer aujourd'hui Kehl; ils veulent, disent-ils, l'avoir à quelque prix que ce soit. C'est le général Hotze qui est devant Landau, et qui doit envoyer des troupes jusqu'à Weissembourg.

Il y a eu aujourd'hui une canonnade vis-à-vis Brisach. La brigade du général Girard-dit-Vieux a pris position en avant de Zarten; la nuit n'a pas permis de pousser plus loin.

N° 93.

[327]

Donaueschingen, le 20 vendémiaire an V (11 octobre 1796).

REYNIER *à* GOUVION SAINT-CYR.

Le général en chef attend les rapports des généraux Girard-dit-Vieux et Lecourbe, avant d'ordonner au général Desaix de marcher à Neustadt pour passer les montagnes ; il vous prie de les lui faire passer promptement.

Demain le général Lecourbe devra rester en position sur le Hohle-Graben, et pousser dans la vallée de Simonswald. Le général Girard-dit-Vieux continuera sa marche sur Freiburg, s'il n'y est pas arrivé aujourd'hui ; il ira de là avec un gros corps sur Waldkirch, et détachera quelques partis dans la plaine. Vous dirigerez la marche du général Duhesme de la manière que vous jugerez la plus convenable, pour soutenir la division du général Taponier et garder le débouché de Freiburg.

Le général en chef ira demain à Neustadt.

N° 94.

[320 et 324]

Paris, le 20 vendémiaire an V (11 octobre 1796).

Le DIRECTOIRE EXÉCUTIF *au général* MOREAU.

Nous avons reçu, citoyen général, votre lettre du 10 vendémiaire. Nous vous réitérons l'invitation et l'injonction expresse de nous envoyer des courriers plus fréquents.

Nous avons remarqué avec satisfaction, dans votre lettre, le sang-froid et la sérénité qui dirigent vos opérations, et qui annoncent que vous vous ferez jour au travers des ennemis qui assiégent vos communications, lorsque le moment de vous replier entièrement sur le Rhin sera arrivé. Nous espérons qu'étant encore pourvu de munitions et de vivres, vous donnerez à l'armée de Sambre-et-Meuse le temps d'opérer un mouvement qui puisse rompre le dessein de l'Archiduc contre vous, et le forcer lui-même à songer à ses lignes de retraite. Il est évident que si cette armée arrivait rapidement sur le Mayn, le prince Charles aurait à peine le temps d'évacuer les positions qu'il occupe dans les montagnes et dans la forêt Noire, et que vous pourriez agir de front contre Latour, et par votre gauche sur les troupes qui pressent vos derrières, et qui vous prêteraient nécessairement le flanc dans leur retraite.

Par sa lettre du 11, le général Beurnonville nous apprend que la pénurie de subsistances l'a empêché de

se porter sur la Lahn; mais nous lui avons réitéré nos ordres d'une manière impérative, et nous ne doutons pas de sa célérité à aller vous dégager et vous mettre en état de reprendre, de concert avec lui, une offensive d'autant plus audacieuse, que la crise où nous a jetés la retraite du général Jourdan aura été plus inquiétante. Il vous aura sans doute prévenu de son mouvement et du moment qu'il aura fixé pour le faire; si vous pouvez manœuvrer jusqu'à cette époque de manière à ne pas être forcé à une retraite entière, qui vous coûterait peut-être quelque perte, vous ferez bien; mais, ignorant la situation où vous êtes aujourd'hui, nous ne pouvons vous prescrire aucune disposition formelle. Il est néanmoins bien important que la ligne d'Huningue soit au moins conservée libre, si vous pouvez sans trop vous affaiblir occuper les points qui couvrent vos autres lignes de retraite.

Le citoyen Hausmann nous rend compte qu'il fait préparer un pont au Vieux-Brisach; vous aurez sûrement donné vos ordres à ce sujet, d'après l'utilité de tenir des moyens de passage, même avec l'espérance de ne pas en faire usage.

Votre voisinage de la Suisse, et la nécessité où se trouveront peut-être quelques corps de passer sur son territoire, doit vous engager à prévenir le ministre Barthélemy d'inviter les magistrats des cantons à écarter toute inquiétude, et à leur observer que la république sera attentive aux dispositions qu'ils manifesteront pour son armée, dans les circonstances extraordinaires où elle se trouve, et qu'elle sera reconnaissante de leurs bons procédés.

Il ne suffit pas, citoyen général, d'assurer les succès de l'armée agissante, il faut encore pourvoir à la sûreté

de la frontière sur laquelle un ennemi rendu entreprenant par l'inaction momentanée de l'armée de Sambre-et-Meuse, pourrait tenter quelque entreprise. Il faut que les places soient gardées avec la plus grande vigilance. Il est encore essentiel qu'un corps formé d'une partie disponible des garnisons et renforts, à mesure de leur arrivée, agisse en avant de Kehl, et inquiète l'ennemi qui s'est emparé des communications de l'armée.

Nous attendons la nouvelle du combat que vous avez dû livrer le 11 au général Latour, et de celui que vous projetiez sur Nauendorf.

Ci-joint, vous trouverez copie des lettres que nous vous avons écrites depuis le 19 messidor, dans la crainte qu'elles n'aient été interceptées.

N° 95.

[320]

Paris, le 20 vendémiaire an V (11 octobre 1796).

Le DIRECTOIRE EXÉCUTIF *au général* MOREAU.

Il paraît, par votre lettre du 10, citoyen général, que vous ne connaissiez pas la position dans laquelle vous vous trouviez au moment où vous l'avez écrite. Le soin qu'a pris le citoyen Hausmann, de vous envoyer un officier intelligent, pour vous avertir de la marche de l'Archiduc, vous aura sans doute fait adopter un plan audacieux pour sortir rapidement de cette situation critique. Si, contre notre attente, les circonstances ne vous ont pas permis de rétablir par un coup

de vigueur les communications de l'armée de Rhin-et-Moselle avec la rive gauche du Rhin, nous pensons qu'au reçu de la présente, vous ne devez pas hésiter un seul instant à former une ou deux colonnes de la totalité des troupes que vous commandez; et une seule paraît préférable, afin de vous porter sur-le-champ sur les défilés qu'occupe l'ennemi, et rendre libre par votre passage l'une des routes qui doit vous ramener dans le bassin du Rhin.

Songez aussi à ne pas exposer le matériel de l'armée que vous commandez; et si vous pensez qu'il doit courir trop de risques en le faisant passer par le chemin que vous devez vous ouvrir, nous vous autorisons à demander un passage par la Suisse, et même à effectuer, s'il le faut, ce passage, nonobstant tous les refus ou obstacles qui pourraient se rencontrer. Nous écrivons par le même courrier au citoyen Barthélemy, afin qu'il facilite à l'armée ce moyen de passage par la Suisse, dans le cas où les événements vous forceraient à en faire usage; mais ce parti ne doit être exécuté qu'à la dernière extrémité.

N° 96.

[333]

Freiburg, le 22 vendémiaire an V (13 octobre 1796).

REYNIER *à* GOUVION SAINT-CYR.

Demain 23 (14 octobre), l'armée devra prendre position derrière l'Elz; la droite de votre corps de bataille devra être à l'entrée de la gorge derrière Waldkirch et

Buchholz, et la gauche à Am-Wasser. Vous garderez les débouchés de la vallée de Simonswald et d'Elzach, ainsi que les chemins qui, de votre position, conduisent à Haslach et Lahr par les montagnes.

Le général Lecourbe pourra appuyer votre droite dans le Simonswald, mais continuera de garder les passages du Hohle-Graben, ainsi que les passages de Saint-Mergen et Saint-Pierre, jusqu'à ce qu'il y soit remplacé par les troupes du général Ferino.

Ce mouvement devra se faire à six heures du matin; vos troupes suivront la route de Freiburg et Waldkirch et celle de Strasbourg, mais particulièrement la première.

N° 97.

[333]

Freiburg, le 24 vendémiaire an V (15 octobre 1796).

Le général MOREAU *au* DIRECTOIRE EXÉCUTIF.

Au moment où le courrier allait partir, je me suis rappelé que j'avais oublié de vous faire part de la position de l'armée.

Le général Ferino garde le débouché des montagnes, depuis les villes forestières jusqu'à la vallée Saint-Pierre, et communique par celle de Simonswald avec la droite de Saint-Cyr qui est à Waldkirch. La gauche de Desaix est à Emmendingen, et les flanqueurs de gauche entre le Rhin et Emmendingen, du côté d'Endingen et Kentzingen. Ils se sont battus ce soir, mais je n'ai pas encore leur rapport.

Je donnerai demain du repos à la troupe, excédée de fatigue, tant des marches longues et pénibles qu'elle a faites, que du temps affreux que nous éprouvons. Nous manquons de souliers, de capotes et de pain ; ce dernier article sera réglé demain ; je ferai en sorte de pourvoir au reste.

Après-demain nous nous placerons, à moins de grands obstacles, entre Ettenheim et Ettenmünster ; je ferai occuper Elzach pour assurer notre gauche.

Si je puis joindre le prince Charles avant qu'il se soit fait joindre par toutes les troupes de Latour, sur lesquelles nous avons gagné quelques marches, je le combattrai ; s'il est totalement réuni, je manœuvrerai jusqu'à l'arrivée des renforts, ou que l'armée de Sambre-et-Meuse m'ait un peu dégagé ; elle a beau jeu : à peine reste-t-il devant elle vingt-six mille hommes. Je préférerais passer le Rhin à Huningue et Brisach, pour redéboucher par Kehl, que de compromettre l'armée contre des forces trop supérieures. Le terrain n'est rien, on le reprend facilement quand on a les moyens de reprendre l'offensive.

P. S. Je vous prie d'excuser mon étourderie d'avoir fini par où j'aurais dû commencer ; la fatigue y contribue beaucoup : il est quatre heures du matin, et je ne me suis pas couché depuis trois jours. J'ai été l'autre nuit à Strasbourg pour avoir des nouvelles des différents corps que le prince Charles avait dans le Breisgau et autour de Kehl. Je voulais également m'assurer de l'état de cette fortification qui est assez satisfaisant.

N° 98.

[333]

Freiburg, le 25 vendémiaire an V (16 octobre 1796).

REYNIER *à* GOUVION SAINT-CYR.

Le général en chef vous prie, général, de lui faire connaître l'endroit où vous vous êtes établi. Il compte faire prendre demain position à l'armée derrière l'Ettenbach; votre gauche sera vers Ettenheim, et vous devrez porter un corps de flanqueurs vers Elzach. Avant d'ordonner ce mouvement, il désire que vous lui fassiez connaître les chemins par lesquels vous pourriez marcher, et les rapports que vous avez sur les obstacles que vous éprouveriez de la part des ennemis.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES.

Pages

Campagne de 1796. — Chapitre premier. Moreau succède à Pichegru dans le commandement de l'armée. — Les Autrichiens rompent l'armistice. — Commencement des hostilités. 1

Chapitre second. Passage du Rhin. — Prise de Kehl. — Combat de la Rench. 33

Chapitre troisième. Prise du Knübis, de Freudenstadt. — Affaire de Rastadt. 54

Chapitre quatrième. Bataille d'Ettlingen. 68

Chapitre cinquième. Marche de Moreau sur Pforzheim. — Son projet d'attaquer de nouveau l'Archiduc. — Retraite des Autrichiens sur la rive droite du Neckar. — L'armée française les suit et prend position sur la rive gauche. — L'Archiduc se retire sur le Danube. 93

Chapitre sixième. Marche des armées française et autrichienne, du Neckar à la Wernitz, par les vallées de la Fils et de la Rems. — Elles traversent les montagnes dites Rauhe-Albe. — Combat de Bopfingen. — Position de l'armée sur la

Pages

Brenz. — Combats de Neresheim, de Katzenstein, de Gundelfingen et d'Eglingen. 116

Chapitre septième. Bataille de Neresheim. 144

Chapitre huitième. Passage du Danube. — Marche de l'armée de Rhin-et-Moselle sur Augsburg. — Elle rejoint son aile droite. — Réflexions sur la position des armées à cette époque. 175

Chapitre neuvième. Passage du Lech. — Affaire de Friedberg. 204

Chapitre dixième. L'armée de Latour se retire derrière l'Isar, suivie par celle de Rhin-et-Moselle. — Combats de Geisenfeld et de Freisingen. — Mouvements des garnisons de Philippsburg et Mannheim. 222

Chapitre onzième. Combat de Mainburg. — Les Français passent sur la rive gauche du Danube à Neuburg. 240

Chapitre douzième. L'armée de Rhin-et-Moselle repasse sur la rive droite du Danube. — Elle livre plusieurs combats aux environs de Neuburg. — Elle se rapproche de son aile droite. — Tentative de Petrasch sur Kehl. — L'armée repasse le Lech pour opérer sa retraite. — Marche du Lech à la Riss. 259

Chapitre treizième. Bataille de Biberach. 286

Chapitre quatorzième. Suite de la retraite de l'armée; sa marche vers les Montagnes-Noires. —

SITUATION DE L'ARMÉE DE SAMBRE-ET-MEUSE, à l'époque du 25 mai 1796.

(Extrait du Mémoire du maréchal JOURDAN, page 17.)

		INFANT.	CAVAL.	ARTILL.
AVANT-GARDE.	LEFEBVRE.	9,805	1,464	283
2e DIVISION.	COLLAUD.	9,268	1,170	313
4e idem.	GRENIER.	7,162	1,205	327
6e idem.	CHAMPIONNET.	8,171	1,260	358
5e idem.	BERNADOTTE.	6,929	1,246	336
3e idem.	PONCET.	7,984	1,278	276
1re idem.	MARCEAU.	10,995	1,497	292
RÉSERVE DE CAVALERIE.	BONNAUD.	»	2,153	70
Id. D'INFANTERIE.	BONNARD.	2,783	127	174
PARCS D'ARTILLERIE.		»	»	866
	TOTAUX.	63,097	11,400	3,295
	TOTAL GÉNÉRAL.	77,792		

SITUATION DE L'ARMÉE DE RHIN-ET-MOSELLE, à l'époque du 31 mai 1796.

CORPS.	GÉNÉRAUX de division.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	FORCE.	EMPLACEMENTS.
(DROITE.) FERINO.	DELABORDE.	21	9	8,553	Gardant le Rhin, d'Huningue à Germersheim.
	TUNCQ.			7,996	
	BOURCIER.			10,032	
(CENTRE.) DESAIX.	DELMAS.	27	46	8,887	Sur la Queich, la droite à Germersheim et la gauche à Anweiler, compris les garnisons de Landau.
	BEAUPUIS.			15,954	
	XAINTRAILLE.			5,901	
(GAUCHE.) GOUVION St.-CYR.	DUHESME.	30	32	8,953	La droite à Anweiler, et la gauche à Sarrebrück.
	TAPONIER.			13,316	
	TOTAUX...	78	87	79,592	

Les bataillons à 924 hommes, et les escadrons à 75 chevaux.

SITUATION DES ARMÉES AUTRICHIENNES, au 31 mai 1796.

(Extrait de l'ouvrage de l'Archiduc, tome II, page 24.)

		NOMBRE DE		PRÉSENTS SOUS LES ARMES.	
		bataillons.	escadrons.	Infant.	Cavaler.
ARMÉE DU HAUT RHIN. (Wurmser.)					
(aile gauche.) LATOUR, général d'artillerie.	Depuis Huningue jusqu'à Sasbach, sous les ordres de Fröhlich.	9	17	23,831	7,699
	De Sasbach à la Rench, corps du prince de Condé, et contingent de Souabe. .	17	17		
	Depuis la Rench jusqu'à Philippsbourg	10	14		
(centre.) SZTARRAY, feld-maréchal-lieutenant.	Sur la Rehbach et dans les camps près de Muschbach.	18	44	22,150	9,281
	Dans le camp de Rheingenheim et dans la place de Mannheim.	8	12		
(aile droite.) MESSAROS, feld-maréchal-lieutenant.	Dans les environs de Kaiserslautern. . .	16	30	14,855	4,960
	Totaux.	78	134	60,836	21,940
ARMÉE DU BAS RHIN. (Archiduc Charles.)					
Armée principale.	Avant-garde sous les ordres de Kray, formant un cordon depuis Biblisheim jusqu'à Kirn, ayant pour réserve le camp de Ruschberg.	12	32	8,339	5,303
	Dans les camps de Baumholder, Wukershof et Mettweiler.	35	39	30,182	6,779
	Aux environs de Kirn.	4 1/2	10		
	Près de Creutznach, sous les ordres de Mercantin.	18	18	10,500	5,168
	Garnison de Mayence, sous les ordres de Neu.	8	2	4,261	64
Corps entre la Sieg et la Lahn, sous les ordres du prince de Würtemberg.	Garnison d'Ehrenbreitstein.	4 1/2	»	2,579	»
	Près de Neuwied, sous le général Finke.	5	10	4,409	870
	Avant-garde sur la Sieg.	4	14	3,619	2,200
	Entre Altenkirchen, Hachenburg et Dierdorf.	10	14	7,187	2,318
	Totaux.	101	139	71,076	22,702

ÉTAT

DES TROUPES DESTINÉES A PASSER LE RHIN,

le 24 juin 1796.

AU POLYGONE ET SUR LES GLACIS DE LA CITADELLE DE STRASBOURG, Sous les ordres de FERINO.		PRÈS DE GAMBSHEIM, Sous les ordres de BEAUPUIS.	
2e bataillon de la 3e légère.	970	10e demi-brigade infanterie légère.	2,640
1er de la 16e idem.	930	62e de ligne.	2,617
31e demi-brigade de ligne...	3,054	103e idem.	2,746
79e idem.	2,315	109e idem.	2,808
56e idem.	2,769	6e régiment de dragons.	452
106e idem.	3,299	2e escadron du 8e régiment de chasseurs.	226
2e batail. de la 89e de ligne.	1,758	2e escadron du 7e régiment de hussards.	152
9e régiment de cavalerie.	249	1re compagnie du 2e d'artillerie légère.	59
18e idem.	176		
2e escadron du 4e régiment de dragons.	205		
1re compagnie du 6e régiment d'artillerie légère.	49		
TOTAL.	15,774	TOTAL.	11,700

jor.

GÉNÉRAL de division.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	PRÉSENTS sous les armes.
			RINO.
	3	»	2,299
	3	»	3,350
	»	1	48
	»	4	140
	3	»	2,900
	3	»	2,205
	3	»	2,552
	3	»	2,861
	3	»	2,455
	»	4	406
	»	4	166
DELMAS.	»	4	162
	»	4	822
	21	17	20,366

GÉNÉRAL de brigade.	DÉSIGNATION des corps.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	FORCE.
				(RÉSERVE.) BOURCIER.
FOREST.	93e de ligne.	3	»	7,464
	109e idem.	3	»	
	2e cavalerie.	»	4	
	1er carabin.	»	4	
	2e idem.	»	4	
	15e cavalerie.	»	4	
	14e idem.	»	4	
	3e idem.	»	4	
	9e idem.	»	4	
	TOTAUX. . .	6	28	

RÉCAPITULATION.

Gauche.	19,939
Centre.	17,334
Droite.	20,366
Réserve.	7,464
TOTAL. . . .	65,103

ient un total de 11,007 hommes d'infanterie, 587 de cavalerie

ARMÉE DE RHIN-ET-MOSELLE.

SITUATION AU 2 JUILLET 1796.

MOREAU, *général en chef.* — REYNIER, *chef de l'état-major.*

(GAUCHE.) DESAIX.

GÉNÉRAUX de division.	GÉNÉRAUX de brigade.	DÉSIGNATION des corps.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	PRÉSENTS sous les armes.
DELMAS.	FRIMONT.	16e légère.	3	»	2,442
		50e de ligne.	3	»	2,002
		97e idem.	3	»	2,378
		10e dragons.	»	4	242
	ECKMAYER.	17e idem.	»	4	253
		7e hussards.	»	4	322
	SIe-SUZANNE.	10e légère.	3	»	2,580
		10e de ligne.	3	»	2,966
		62e idem.	3	»	2,350
		103e idem.	3	»	2,607
		8e chasseurs.	»	4	505
	JOBA.	4e idem.	»	4	319
		6e dragons.	»	4	417
		Artillerie.	»	»	556
		TOTAUX...	21	24	19,939

(CENTRE.) GOUVION SAINT-CYR.

GÉNÉRAUX de division.	GÉNÉRAUX de brigade.	DÉSIGNATION des corps.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	PRÉSENTS sous les armes.
DUHESME. TAPONIER.	VANDAMME.	100e de ligne.	3	»	2,793
		17e idem.	3	»	2,479
		20e chasseurs.	»	4	254
		11e hussards.	»	1	38
	LAROCHE.	21e légère.	3	»	2,284
		31e de ligne.	3	»	2,840
		84e idem.	3	»	2,692
		106e idem.	3	»	3,186
		2e chasseurs.	»	4	240
	LECOURBE.	9e hussards.	»	1	95
		Artillerie.	»	»	433
		TOTAUX...	18	10	17,334

(DROITE.) FERINO.

GÉNÉRAUX de division.	GÉNÉRAUX de brigade.	DÉSIGNATION des corps.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	PRÉSENTS sous les armes.
DELABORDE. THOLMÉ.	NOUVION.	3e de ligne.	3	»	2,299
	JORDY.	38e idem.	3	»	3,350
		21e cav. dét.	»	1	48
	PAILLARD.	12e idem.	»	4	140
	THARREAU.	3e légère.	3	»	2,900
		79e de ligne.	3	»	2,305
		89e idem.	3	»	2,552
		36e idem.	3	»	2,861
		74e idem.	3	»	2,455
		4e dragons.	»	4	406
		8e hussards.	»	4	166
		18e cavaler.	»	4	162
		Artillerie.	»	4	822
		TOTAUX...	21	17	20,366

(RÉSERVE.) BOURCIER.

GÉNÉRAL de brigade.	DÉSIGNATION des corps.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	FORCE.
FOREST.	93e de ligne.	3	»	7,464
	109e idem.	3	»	
	2e cavaler.	»	4	
	1er carabin.	»	4	
	2e idem.	»	4	
	15e cavaler.	»	4	
	14e idem.	»	4	
	3e idem.	»	4	
	9e idem.	»	4	
	TOTAUX...	6	28	

RÉCAPITULATION.

Gauche	19,939
Centre	17,334
Droite	20,366
Réserve	7,464
TOTAL	65,103

N. B. Les garnisons de Landau, Bitche, Strasbourg et Kehl, et les troupes gardant la rive gauche du Rhin, de Germersheim à Strasbourg, forment un total de 11,007 hommes d'infanterie, 587 de cavalerie et 526 d'artillerie.

Du 9 au 15 juillet, la 26e légère arriva à l'armée, et fut remplacée par la 109e de ligne.

SITUATION SOMMAIRE

DE L'ARMÉE AUTRICHIENNE DU HAUT RHIN,

à l'époque du 30 juin 1796.

(Extrait de l'ouvrage de l'Archiduc, tome II, page 130.)

	BATAILLONS.	ESCADRONS.
Aile gauche, aux ordres du feld-maréchal-lieutenant FRÖHLICH.	12 1/2	25
Centre, aux ordres du prince de FÜRSTENBERG, avec les troupes du cercle de Souabe. . . .	17 5/6	10 1/4
Aile droite, aux ordres du général d'artillerie LATOUR.	26	57 3/4
Corps en marche avec l'Archiduc, aux ordres de HOTZE.	15	20
Contingent saxon, aux ordres du général LINDT.	8 2/3	19
Garnisons de Mannheim et de Philippsbourg. .	7	6
TOTAUX.	86	138

X

ARMÉE DE RHIN-ET-MOSELLE. N° 110.

Situation au 9 juillet 1796.

Centre, aux ordres du général GOUVION SAINT-CYR.

GÉNÉRAL de division	GÉNÉRAUX de brigade.	DÉSIGNATION des corps.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	PRÉSENTS sous les armes.
DUHESME.	Vandamme, à Freudenstadt.	100e de ligne.	3	»	2,793
		17e idem.	3	»	2,479
		20e idem.	»	4	254
		11e hussards.	»	1	38
	Laroche, dans la vallée de l'Enz.	21e de ligne.	3	»	2,284
		31e idem.	3	»	2,840
		9e hussards.	»	1	95
TAPONIER.	Lecourbe, devant Rothensohl.	84e de ligne.	3	»	2,692
		106e idem.	3	»	3,186
		2e chasseurs.	»	4	240
	Lambert, idem.	93e de ligne.	3	»	3,119
		109e idem.	3	»	2,769
		Artillerie.	»	»	433
		Totaux. . . .	24	10	23,222

La brigade Lambert, venue de la réserve, continua à faire partie du corps du centre.

DES TROUPES DESTINÉES A PASSER LA MURG,

le 9 juillet 1796.

(Extrait de l'ouvrage de l'Archiduc, tome II, page 141.)

COLONNES.	F.-M. LIEUTENANTS.	BRIGADIERS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.
1re colonne, dans les montagnes.	KAIM.	Schellenberg.	5 1/6	1
		Lattermann, colonel. . . .	5 »	»
2e colonne, sur la route des montagnes.	KOSPOTH.	Devay, avant-garde. . . .	4 2/3	25
		Baillet.	8 2/3	»
SZTARRAY, général d'artillerie.	RIESE.	Prince de Lorraine. . . .	» »	8
3e colonne, sur la chaussée du Rhin.	HOTZE.	Canisius, avant-garde. . . .	4 1/6	12
	FÜRSTENBERG. .	Prince de Lichtenstein. . .	» »	6
LATOUR, général d'artillerie.	RIESCH.	Kerpen.	4 »	»
		Prince de Würtemberg. .	» »	10
4e colonne, entre la 2e et la 3e.	»	Mosel, colonel.	3 1/3	4
		Totaux.	35	66

Non compris le contingent saxon aux ordres du général Lindt, qui remontait la vallée de l'Enz, fort de 8 bataillons 2/3 et 19 escadrons.

ARMÉE DE RHIN-ET-MOSELLE.

Situation au 7 août 1796.

Centre, aux ordres du général GOUVION SAINT-CYR.

GÉNÉRAUX de DIVISION.	GÉNÉRAUX de BRIGADE.	DÉSIGNATION DES CORPS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	FORCE.
	Laroche.	21e légère.	3	»	2,180
	(Avant-garde.)	31e de ligne.	3	»	2,840
		17e de ligne.	3	»	2,447
DUHESME.	Vandamme.	100e idem.	3	»	2,696
		20e chasseurs.	»	4	354
		11e hussards.	»	1	38
	Lambert.	26e légère.	3	»	2,639
		93e de ligne.	3	»	2,973
		84e de ligne.	3	»	2,389
		106e idem.	3	»	2,900
TAPONIER.		3e cavalerie.	»	4	219
	Lecourbe.	9e idem.	»	4	207
		2e idem.	»	4	183
		2e chasseurs.	»	4	295
		9e hussards.	»	1	95
		Artillerie.	»	»	507
		Totaux. . . .	24	22	22,962

ORDRE DE BATAILLE N° 113.

DU CORPS DE TROUPES QUE L'ARCHIDUC CONDUISIT A WARTENSLEBEN, le 16 août 1796.

(Extrait de l'ouvrage de l'Archiduc, tome III, page 2.)

F.-M. LIEUTENANTS.	BRIGADIERS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	EFFECTIF EN infant.	EFFECTIF EN caval.
	Prince de Lichtenstein.	4	16	3,253	2,402
HOTZE.	Hiller.	3	»	4,994	»
	Schellenberg.	3	»		
	Canisius.	»	11	»	1,544
SZTARRAY.	Kaim.	4	»	9,337	»
	Schlegelhofer.	4	»		
	Haydt.	7	»		
RIESCH.	Prince de Würtemberg.	»	12	»	3,004
	Prince de Lorraine. . .	»	11	»	
	O'Reilly.	3	6	2,875	848
	Totaux.	28	56	20,459	7,798

SITUATION DE L'ARMÉE DE RHIN-ET-MOSELLE, au 27 août 1796.

CORPS.	GÉNÉRAUX de DIVISION.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	PRÉSENTS SOUS LES ARMES. INFANT.	CAVAL.	ARTILL.
(GAUCHE.)	DELMAS.	6	8	3,954	539	521
DESAIX.	BEAUPUIS.	15	16	12,371	1,332	
(CENTRE.)	DUHESME.	6	8	4,650	365	580
GOUVION St-CYR.	TAPONIER.	18	20	14,419	1,147	
(DROITE.)	DELABORDE.	6	4	4,592	255	569
FERINO.	THOLMÉ.	17	16	13,647	1,109	
(RÉSERVE.) BOURCIER.	»	3	20	2,780	1,140	220
	TOTAUX. . .	71	92	56,413	5,887	1,890

RÉCAPITULATION.

Gauche.	21	24	18,717
Centre.	24	28	21,161
Droite.	23	20	20,172
Réserve.	3	20	4,140
TOTAUX. . . .	71	92	64,190

Situation au 27 août 1796.

Centre, aux ordres du général GOUVION SAINT-CYR.

GÉNÉRAUX de DIVISION.	GÉNÉRAUX de BRIGADE.	DÉSIGNATION DES CORPS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	PRÉSENTS sous LES ARMES.
DUHESME.	Vandamme.	17e de ligne.	3	»	2,140
		100e idem.	3	»	2,510
		2e cavalerie.	»	4	183
		11e hussards.	»	4	182
TAPONIER.	Laroche.	21e légère.	3	»	2,275
		31e de ligne.	3	»	2,431
		26e légère.	3	»	2,268
		44e de ligne.	3	»	2,159
	Lambert.	106e idem.	3	»	2,393
		84e idem.	3	»	2,893
		9e hussards.	»	4	206
	Lecourbe.	2e chasseurs.	»	4	295
		20e idem.	»	4	229
		3e cavalerie.	»	4	204
		9e idem.	»	4	213
		Artillerie.	»	»	580
		Totaux. . . .	24	28	21,161

SITUATION SOMMAIRE DES ARMÉES FRANÇAISES :

Celle de Sambre-et-Meuse, au 15 juillet 1796 ; Celle de Rhin-et-Moselle, au 27 août suivant.

ARMÉE DE SAMBRE-ET-MEUSE. (Extrait du Mémoire du maréchal Jourdan, page 86.)	PRÉSENTS SOUS LES ARMES. INFANT.	CAVAL.	ARTILL.	TOTAL.
Avant-garde, Lefebvre.	10,425	1,846	278	12,549
3e division, Collaud.	7,767	1,203	353	9,323
4e idem, Grenier.	4,712	882	260	5,854
6e idem, Championnet.	7,570	1,213	404	9,187
5e idem, Bernadotte.	6,605	1,552	260	8,417
Réserve de cavalerie, Bonnaud. . . .	»	827	40	867
Totaux. . . .	37,079	7,523	1,595	46,197
ARMÉE DE RHIN-ET-MOSELLE.				64,190
			Total. . . .	110,387
Détachement de l'armée de Moreau devant Philippsburg. .	3,000			
Détachement de l'armée de Jourdan devant les places du bas Rhin, sous Marceau.	28,545			31,545
			Total général. . . .	141,932

Situation et emplacement de l'armée autrichienne, au 22 août 1796.

(Extrait de l'ouvrage de l'Archiduc, tome III, page 23.)

ARMÉE DE BAVIÈRE.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	FORCE.
Corps de Latour, sur le Lech.	13	28	18,500
Corps de Condé.	3 1/2	9	
Corps de Frôhlich.	12	16	11,800
Totaux.	28 1/2	53	30,300
ARMÉE DU HAUT PALATINAT.			
Corps de Wartensleben, sur la Naab. . . .	39	105	34,000
Corps sous les ordres immédiats de l'Archiduc, en route sur Neumarkt.	28	56	28,000
Totaux.	67	161	62,000
GARNISONS DES PLACES DU RHIN.			
Mayence, Mannheim et Philippsbourg. . . .	48	9	30,000
Total général.	113 1/2	223	122,300

État de répartition de l'armée autrichienne, à l'époque du 22 septembre 1796.

(Extrait de l'ouvrage de l'Archiduc, tome III, page 213).

	BATAILLONS.	ESCADRONS.	INFANTERIE.	CAVALERIE.
Général Hadik, en avant-postes sur la Sieg et le Rhin.	11	13	7,989	1,353
Feld-mar.-lieut. Kray, auprès de Neuwied.	13	38	7,677	3,762
Feld-mar.-lieut. Werneck, près d'Ukerath.	19	27	8,595	3,332
Général d'artillerie Wartensleben, en marche vers le Mayn.	19	37	12,181	4,056
Feld-mar.-lieut. Petrasch, devant Kehl et le Neckar.	9	11	5,564	1,177
Général Nauendorf, sur le Danube.	8	30	5,815	3,753
Général d'artill. Latour, en Souabe.	23	43	16,960	6,481
Feld-mar.-lieut. Fröhlich, sur le haut Iller et dans le Tyrol.	15	17	10,906	2,797
Garnison d'Ehrenbreitstein, colonel Sechtern.	5	»	5,632	»
Garnison de Mayence, feld-maréchal Neu.	17	5	6,476	280
Garnison de Mannheim, général Bender.	6	2	2,267	300
Garnison de Philippsburg, colonel Schaal.	2 ½	»	1,959	33
Totaux.	147 ½	223	89,021	27,324
				116,345

Pages

Combat de Willingen. — Passage du Val-d'Enfer. — Arrivée de l'armée à Freiburg; elle prend position sur l'Elz. — L'Archiduc fait sa jonction avec Petrasch, Nauendorf et Latour. 311

Pièces justificatives. 335

FIN DE LA TABLE.

AVIS AU RELIEUR,

POUR LE PLACEMENT DES CARTES ANNEXÉES A CE VOLUME.

Pages

1. Carte générale d'une partie de l'Allemagne. 1
2. Passage du Rhin à Kehl. 33
3. Carte pour servir à l'intelligence des mouvements qui ont eu lieu dans les journées des 27 et 28 juin 1796. 47
4. Carte du pays situé entre Rastadt et Neuenburg. 69
5. Plan de Stuttgardt et de ses environs. 96
6. Carte pour l'intelligence de l'affaire qui a eu lieu le 1er septembre, près Langenbrück et la chapelle Saint-Cast. . . 226
7. Carte des environs de Neuburg. 252

This book is DUE on the last
date stamped below

University of California
SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
405 Hilgard Avenue, Los Angeles, CA 90024-1388
Return this material to the library
from which it was borrowed.

OCT 1 8 1999

UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 000 189 137 3

DC
220
G74m
v.3